
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

FONDS MICHELET 1833-1834
11

Cours d'Histoire du Moyen-A ge,
XIV-XVe siècles, recueilli par
Quicherat..

MICHELET. Cours d'histoire du Moyen-Age, XIV-XVe siècle, recueilli par Quicherat. (Collège Sainte-Barbe, ~~1829-1830~~) plutôt 1835-1836.

Vue générale sur le XIVe siècle- Affranchissement de l'homme par le travail- Voyages-Commerce et industrie- L'Allemagne-L'Espagne-L'Italie-L'Angleterre- La France- Origine de la puissance de la France au XIVe siècle- Philippe le bel et Boniface VIII- Les Templiers- Les Flamands- La guerre de Cent Ans- Poitiers (1356)- La Révolution du XVe- Jeanne la Pucelle- La maison de Bourgogne et la maison de France- L'Italie-Humiliation de Venise-Dernier coup d'oeil sur l'Italie.- L'Europe contre la France- Caractère de la Renaisance- Conclusion

4 fr.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES CINQ JOURS.

ANNÉE, N° 351.

19 AOUT 1834.

'ABONNE A PARIS,
REAU DU JOURNAL,
E, N° 10, PRÈS LE PONT
S ARTS.

S DÉPARTEMENS
Directeur de ce journal
la poste ou un mandat
rrivan les libraires
eux qrtemens.
le fa (ranchir.)
sures

PRIX D'ABONNEMENT :

UN AN . . . . 48 fr.
SIX MOIS 25
TROIS MOIS 13

Nota. On doit adresser *franco* au Directeur du *Cabinet de Lecture*, rue de Seine, n. 10, près le Pont des Arts, les lettres et réclamations. On peut aussi les déposer dans une boîte placée à la porte du journal.



Le Cabinet de Lecture.

CLES SANS INDICATION DE SOURCE ET TOUTES LES
TIONS APPARTIENNENT AU *Cabinet de Lecture.*

1833-1834?

Rédaction d'un cours de Michelet (?) On y retrouve des passages du 3e & 4e vol. de l'Histoire de France.

XIV - XVe siècles

par Quicherat (Jules)

IN-4°. — N° CCLVI.

SOMMAIRE.

Visite au Grand-Connétable.

membre du cons[eil] colonial de la Guiane.)

...ont à Cayenne sont obligés, pour ...ur but, de s'élever jusque par les ...latitude nord, à cause des courans ...le long des côtes de la Guiane par ...mazones. Après avoir pris connais... ...et constaté leur position, ils élon... ...t se dirigent sur un rocher servant ...de reconnaissance.

...ui se trouve dans le nord, et à quatre ...bouchure de la rivière d'Approuague, ...*Grand-Connétable*, du mot flamand ...*canonnier*, et dont nous Français ...*nnétable.* Par un temps propice et du ...avire du commerce, on l'aperçoit à six ...stance, d'où il résulte qu'il a environ ...pieds d'élévation au-dessus de la sur... ...les.

...es l'abord au navigateur sous l'aspect ...e seau de ligne couvert de ses voiles; il ...fs, cette première apparence et revêt ...er teint, isolé au milieu des eaux; de

...ne sont point portés sur les cartes. Un habitant de Cayenne et moi nous nous embarquâmes sur *la Philomèle*, qui appareilla pour sa destination le 10 septembre 1833. Il nous fallut cinq jours pour remonter à Approuague; nous en passâmes six à visiter les plantations établies sur les bords de cette belle rivière. Nous y admirâmes huit s...es machines à vapeur sorties de fabriques anglaises, à l'exception d'une seule venant des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Le 21 septembre nous quittâmes la rivière d'Approuague, accompagnés de trois de ses habitans désireux comme nous de visiter le Grand-Connétable. Le temps était superbe, la marée commençait à descendre, et *la Philomèle* glissait sur les eaux avec la grâce de l'Alcyon. Une goëlette de cabotage la suivait, destinée à ramener les habitans d'Approuague auprès de leurs épouses dont la sollicitude s'était éveillée à la pensée de leur retour dans des pirogues *volages* du pays. *La Dorade*, c'est le nom de notre conserve, nous quitta pour aller pêcher sur un banc poissonneux, situé sous le vent, et cela dans l'intérêt de notre déjeûner du lendemain.

La brise et la marée eurent bientôt poussé *la Philomèle* à un mille du Grand-Connétable; elle laissa tomber son ancre : de ce mouillage, le rocher nous restait juste au nord, comme disent les marins.

Une troupe d'oiseaux vint nous reconnaître; un coup de fusil en abattit un sur les flots; la direction indiquée par le pauvre oiseau ...Connétable, où il allait, cour... ...er à ses compagnons le sort

...rées; *la Philomèle*, soulevée ...ant de l'est, s'élevait et s'a... ...ur la mer. Sa bonne chaîne, ...e d'un cheval fougueux, la ra... ...n *appel*. Les oiseaux en grand ...autour de sa mâture; ils bec... ...amme, sur laquelle quelques... ...oser, et tout cela sans danger, ...it, le bon tireur d'Approua... ...avec les hoquets vengeurs du

...être mis à la mer, il était six ...nous y jetâmes au nombre de ...ous des manteaux, des fusils, ...m, du feu : dans notre impa... ...s de l'eau. Nous quittâmes *la* ...distance du Grand-Connétable, ...ironné par une nuée d'oiseaux ...impossible de tirer, tant nous ...bancs du canot. Nous jugeâmes ...s voiles pour aborder à l'aviron; ...à couché, et la clarté de la lune ...parfaitement la lumière qui ...nous voyions et entendions distinctement, d'ailleurs, la mer se briser contre le rocher. Le bruit de notre manœuvre fut le signal du plus bizarre concert qui se puisse imaginer. Les habitans du Connétable, effrayés déjà par l'approche de *la Philomèle*, et peu habitués en outre à recevoir de pareilles visites, élevèrent tous et instantanément la voix. Les uns, par leur ton grave et renflé, semblaient proférer des reproches, les autres par leur cri aigre exprimaient des menaces, la plupart par des éclats confus murmuraient des plaintes; et l'écho du rocher, que la brise avivait, que l'obscurité rendait plus lugubre, nous renvoyait ces sons divers, comme un hymne de malédiction.

Nous touchions le rocher : le canot, tantôt poussé, tantôt repoussé par l'action et la réaction de la houle, courait le risque d'être brisé; mais, grâce à l'adresse des matelots, nous parvînmes à sauter à terre sans accident. J'eus un frisson involontaire quand je sentis que l'étroite banquette sur laquelle j'avais le dernier sauté était tapissée d'un véritable verglas formé par une légère végétation marine. Mon pied glissa; je rejetai soudain mon corps sur le rocher, et, moyennant une faible meurtrissure, j'évitai une chute dans laquelle je pouvais être aplati contre le roc, ou par la vague ou par l'embarcation. Je jetai en ce moment un regard inquiet autour de moi : à mes pieds le ressac élevant et abaissant tour à tour le canot le long des brisans; au-dessus de ma tête, mes compagnons collés contre le rocher, les uns riant,

les autres poussant des exclamations à la vue des nombreux oiseaux près desquels ils passaient et qui immobiles criaient au lieu de s'envoler: tel était le spectacle qui s'offrit à moi. J'eus bientôt rejoint mes amis en m'aidant, dans ce trajet, des pieds, des mains, du ventre et des genoux.

La partie du Connétable par laquelle nous avions pris terre regardait le S. O. De ce côté il est taillé à pic au sortir de la mer, jusqu'à environ huit pieds de hauteur; il s'incline ensuite à 45° et s'élance par faces heurtées; il reprend bientôt la pose verticale, se dessine en mur arrondi, et se termine par des blocs qui, s'avançant en saillie, forment à son sommet deux pics menaçans.

Il fut décidé qu'une reconnaissance immédiate du pays serait faite, et nous nous mîmes en route par la partie du nord, les uns armés de fusils, les autres de bâtons. Dès les premiers pas, nous fûmes arrêtés devant une coupure formée par deux nervures du rocher, dans laquelle la mer s'engouffrait, s'élevait en flots bruyans jusqu'à trente pieds le long de sa pente, et redescendait en écumant à travers les nombreux obstacles posés en gradins dans son fond. Nous contournâmes cette anfractuosité, et, réunis de l'autre côté, nous jetâmes un cri d'étonnement à la vue des phalanges d'oiseaux posés sur les faces du rocher en avant de nous. Toutes les pointes, toutes les crêtes en étaient garnies; des cous dressés se montraient de tous côtés. Un coup de fusil fut lâché, les rochers le répétèrent, et soudain s'éleva une vaste clameur à laquelle servait de basse la voix de la houle, et qui grandit encore du bruit de l'essor d'une foule d'oiseaux s'élançant des trous de la muraille rugueuse que nous avions à notre droite. En ce moment il y eut comme un nuage suspendu au-dessus de nos têtes; nos chapeaux, nos vêtemens furent en un instant souillés de fiente, et cependant les masses de volatiles posées en face de nous sur les parties plates du rocher n'avaient pas bougé.

Nous poussâmes en avant, marchant à mi-côte, parallèlement au rivage et en obéissant à une pente prononcée. Autour de nous, à nos pieds, les oiseaux le cou dressé, à coups d'ailes et de bec, s'opposaient à notre passage en jetant des cris. On avait déjà reconnu la supériorité du bâton sur le fusil, et l'avant-garde se forma de ceux qui en étaient munis. A notre tête marchait un pilote du pays, embarqué à bord de la *Philomèle* pour ce voyage. Ce poste lui avait été dévolu en raison de sa force d'amateur sur le bâton, dont il avait donné des preuves depuis notre débarquement. Il fallait voir ce terrible pilote tenant à deux mains son bâton de quatre pieds! Pauvres bêtes! elles tombaient comme le blé sous la faux du moissonneur. Tout succombait; les mères, les petits, les nids, les œufs, tout était écrasé, culbuté, anéanti, et ce qui échappait au redoutable bâtoniste n'était pas épargné par ceux qui le suivaient: c'était un horrible massacre. Le bon docteur, marchant à l'arrière-garde, criait d'épargner ces malheureuses créatures: cris superflus, le fougueux pilote frappait de tous côtés.

Arrivés au bas de la descente, nous fîmes halte à la vue d'un petit *ruisselet* d'eau douce qu'à notre grand regret nous trouvâmes corrompue par les plumes et les ordures des oiseaux: le carnage nous avait altérés. Cette eau, qui suinte du pied du noyau central, formait dans les ondulations du rocher de petites flaques déversant de légers filets des unes aux autres. Des herbes fraîches ombrageaient ce *ruisselet* à sa source. La présence de cette eau au mois de septembre nous fit penser que toute l'année il y en a sur le Connétable.

Le docteur fit en cet endroit des reproches au pilote sur l'affreuse et inutile boucherie qu'il avait faite: «Tuer ce qui entrave la marche ou résiste «est peut-être excusable; mais tuer pour le plaisir de «tuer, c'est une barbarie! — Ne sommes-nous pas «venus pour nous amuser?» répondait le pilote, et, dans ce même moment, il écrasait de son bâton un oiseau qui par ses cris, et ses coups de bec, avait attiré son attention. Il fut pourtant convenu que ceux qui présenteraient de la résistance seraient seuls sacrifiés. Le *fou* qui venait d'être tué expectora à nos pieds deux poissons; on les ramassa, ils étaient parfaitement frais et bons à être mangés. Nous les reconnûmes pour des sardines de grosse espèce, inconnues sur le marché de Cayenne, sans doute parce que les pêcheurs ne se hasardent pas au large, où se tient ce poisson, qui paraît former la nourriture principale des oiseaux du Connétable.

En jetant les yeux sur la route que nous venions de suivre, nous nous aperçûmes qu'elle était parsemée de sardines rendues par les oiseaux avant d'expirer.

Nous escaladâmes la montée d'où nous dominions le bassin au fond duquel se trouve le *ruisselet*. Arrivés là, nous nous regardâmes saisis d'étonnement; nous n'avions rien vu de comparable à ce qui se présentait à nous. Notre route était déjà recouverte d'oiseaux, et celle que nous avions à faire était indiquée à travers des bataillons serrés garnissant les rochers. Il fallut se faire jour: le sol descendait en pente assez douce; les oiseaux les plus rapprochés de nous, poussés par notre marche, glissaient et se culbutaient sur ceux qui, plus éloignés, gardaient encore l'immobilité; il se formèrent en face de nous en demi-cercle; et nous présentèrent comme le front de leur armée; puis il se fit dans toute cette masse, pour prendre l'essor, un effort attesté par un battement général d'ailes contre le plat du rocher: effort inutile à cause de la disproportion des pates et des ailes de ces oiseaux qui, pour s'envoler, doivent pouvoir s'élancer en faisant une chute. Il résulta seulement de cette tentative un temps de recul qui produisit un bruit semblable à celui d'un bataillon d'infanterie marchant en arrière.

A travers cette foule nous arrivâmes à l'extrémité *est* du Connétable, en repoussant les oiseaux du bout des bâtons, et ne sacrifiant que les plus récalcitrans. Le docteur s'aperçut bientôt que ces récalcitrans étaient précisément les pauvres mères qui, plutôt que d'abandonner leurs petits, les défendaient à coups de bec, tandis que les autres s'écartaient un peu à notre approche. Il parla encore en faveur de ces tendres mères, et, aux dépens de nos jambes, il fut décidé qu'on se contenterait de les écarter, détermination souvent oubliée par plusieurs de nous et surtout par le pilote.

Nous gravîmes le dos du Connétable pour arriver à son sommet, d'où, à notre aspect, s'envola une nuée de frégates qui se tiennent, à ce qu'il nous parut, de préférence dans cette région élevée, abandonnant aux oiseaux moins forts les flancs inférieurs du rocher.

Une plate-forme convexe, de forme alongée, ayant une pente marquée vers l'est, règne au sommet; nous nous y arrêtâmes pour admirer le magnifique spectacle d'une belle nuit de septembre entre les tropiques.

La lune, qui était à la fin de son premier quartier, projetait sur la mer sa morne clarté; *la Philomèle* s'apercevait comme un point vague sur la surface terne des eaux; un vent léger rafraîchissait l'atmosphère échauffée du rocher, d'où s'élevait un sourd gémissement de mort. La face tournée contre la brise, les uns appuyés sur nos fusils dans la pose de chasseurs fatigués, les autres le corps incliné sur nos longs bâtons, vêtus de blanc, baignés des rayons de la lune, debout et immobiles sur la cîme du Grand-Connétable, nous semblions
de génies malfaisans, appelant sur les
la tempête et le naufrage. Un moment j
ter à un de ces merveilleux dioramas cré
mais le bruit des vagues, le cri et le
me révélaient la réalité.

Après un recueillement presqu
reprîmes, pour retourner à notr
route que nous avions suivie en
reconnaissable!

Nous fûmes obligés, en a
d'en chasser les hôtes nombr
vahi. Nous étions harrassés
mens étaient salis, nos chau
nos mains, nos genoux, nos pieds échauff
rude exercice qu'ils avaient fait. On se coucha
rocher, et chacun trouva un sommeil facile a
telles fatigues. Je fus éveillé en sursaut par
qui vint se poser près de mon visage; je le c
et me levai pour aller puiser dans la bou
rhum un peu de chaleur contre l'humidit
trante qui se faisait sentir. Je m'arrêtai un
pour jeter un coup d'œil sur mes compagno
dus pêle-mêle sur le rocher et ayant aupr
leurs armes.

Ils dormaient tous, enveloppés dans leurs
tures. Le pilote, plus échauffé par le carnag
rejeté la sienne; sa large face, tournée ver
et resplendissante de lumière, exprim
gers tressaillemens qui s'y succédaien
rêve auquel il était en proie; ses men
des avaient pris une attitude en harm
pensée qui le dominait, et son bras vigo
étendu vers un terrible bâton que sa ma
semblait chercher attestait à n'en pas dou
scènes de meurtre de la veille se renouvel
son sommeil. Autour de nous de nombreu
posés silencieusement, semblaient somme
ques cris rares arrivaient portés par la b
bruits lointains se mêlait le clapotage
contre les flancs du canot, que l'on pou
dre dans les intervalles des gémissemens
qui complétaient cette sauvage harmonie.

Un coup de canon se fit entendre; il éta
j'éveillai mes compagnons. Nous pensâ
Philomèle par ce signal nous témoign
quiétude. C'était aussi un ordre de rallie
à son canot: nous le hêlâmes; mais en
doute de notre position élevée, nous r
entendus, puisque nous ne reçûmes p
Nous n'insistâmes pas car nous crai
eût du risque à ce que le canot se m
l'obscurité, et avec les cou
gérions l'intensité.

Un de nous proposa d'aller f
être aperçu de la goëlette; pour
cun s'enveloppa de sa couvertur
que les autres, il partit seul et re
stans après, ayant vainement te
herbes mouillées par l'humidité
dant la goëlette avait hissé un fanal
pour marquer sa position. Les pr
notre compagnon décidèrent trois
essayer de nouveau de faire un sig
mèle, dont les officiers pouvaient
inquiétudes sur notre compte. N
une arme chargée, la mèche et un
en vue du fanal, nous tirâmes deux
auquel nous crûmes qu'on avait répo
certains, nous essayâmes d'allumer
feu. L'humidité qui avait fait échouer
notre compagnon rendit nos premiè
inutiles. Un de nous eut la pensée d
sous les mères qui couvaient leurs œu
desséchées susceptibles de s'enflamm

Vue générale sur le 14 siècle.

Ce fut une solennelle époque dans l'histoire que l'an 1300. Le pape Boniface VIII avait proclamé son jubilé par toute l'Europe, comme pour clore par ce dernier acte de sa puissance le règne pontifical dont il sentait la fin approcher; et l'Europe répondit encore une fois à l'appel de son chef en J.C. encore une fois elle s'achemina vers l'Italie pour la rémission de ses péchés. Jamais à Rome on n'avait vu foule si grande: de la Hongrie, de l'Allemagne, des royaumes du N. et de l'occident les pélerins arrivaient par cent mille; bientôt on ne les compta plus: ils campèrent par les rues, par les places, sous des abris construits à la hâte, sous des planches, sous des toiles, et sous la voûte des cieux. On eut dit que les temps étant accomplis le genre humain venait par devant son juge dans la vallée de Josaphat. Le grand poëte de l'époque, Dante était alors à Rome, et pour lui ce spectacle ne fut pas perdu: au milieu d'une multitude si bruyante et si animée, il songea à la tombe et commença la revue du monde fini: comme le pape avait convoqué les vivans, lui dans son poëme convoque tous les morts: le mot du sanctuaire fut dit et profané, le sceau brisé: le moyen âge avait vécu. La vie est un mystère qui périt lorsqu'il achève de se révéler. La révélation alors, ce fut la Divina Commedia, la cathédrale de Cologne, les peintures du Campo Santo. Ainsi l'art vient fermer une civilisation, la couronner, la mettre glorieusement au tombeau.

Ce pauvre ^vieux^ monde qui s'éteignait alors avait vécu sur deux idées: le St Empire romain, le St Pontificat romain, deux hiérarchies universelles, deux ordres, deux infinis. Deux infinis! c'est absurde; un ordre double, c'est le désordre. Combien en fait les deux hiérarchies s'étaient-elles troublées de fois, c'est ce que personne n'ignore. Mais enfin cette fiction légale avait mis quelque simplicité dans la vie. Le baron relevait sans difficulté du comte, le comte du roi. Le roi lui-même ne méconnaissait pas dans l'Empereur la tête du monde féodal. ~~On~~ Chacun connaissait sa place; on naissait, on mourait dans un ordre prévu. Aussi quand tout cela s'ébranla, ce fut partout une immense tristesse; on eut dit que quelque planète détournée de sa course allait venir frapper contre la terre et que les Alpes arrachées à leur base par une main toute puissante étaient prêtes à se mettre en marche vers les déserts: chacun joignit les mains et dit: qu'allons nous devenir?

D'abord les deux figures colossales, le Pape et l'Empereur, se heurtèrent front contre front: le monde fit cercle.

Il se passa là des choses étranges. Ces deux représentants de l'Europe chrétienne mirent bas toute religion ; ils la renièrent. D'un côté le chef du St Empire appelle les Sarrasins ; il les établit dans l'Italie en face de Rome, il va donner la main au Soudan ; si l'on en croit la tradition il écrivit le livre des trois imposteurs où sont mis au même rang Moïse, Jésus Christ et Mahomet. D'autre part le pape, le prêtre, le pacifique, jette là l'étole pour prendre l'épée. Peu confiant en sa force, il se vend à la France pour tuer l'Empereur ; il le tue, mais il s'est frappé en même temps ; son aiguillon est resté dans la plaie.

Un signe grave de mort et qui ne saurait passer inaperçu c'est le soin dont les deux adversaires se travaillent pour prouver qu'ils sont en vie ; jamais ils n'ont crié plus fort, jamais ils n'ont élevé de plus hautes prétentions : ils s'agitent, ils déclament, ils gesticulent en furieux du fond de leurs sépulcres. D'un côté Bartholo proclame que toute âme est soumise à l'Empereur, qu'il est la loi vivante. Non, réplique frère Augustinus Triumphus, l'autorité infinie, immense, c'est celle du pape ; immense je veux dire sans nombre, poids, ni mesure ; le pape c'est plus qu'un homme, plus qu'un ange, puisqu'il représente Dieu. Et si Bartholo insiste : entre le Soleil de la papauté et la lune de l'Empire, diront les moines, il y a cette différence que la terre étant sept fois plus grosse que la lune, et le soleil huit fois plus gros que la terre, le pape est tout juste quarante sept fois plus grand que l'Empereur. — Quoiqu'on pense de cette étrange arithmétique, les deux rivaux sont bien petits. C'est le moment où le premier résigne dans la Bulle d'or les principaux droits de l'Empire. Dans cette dernière comédie les électeurs le débarrassent respectueusement de son pouvoir ; ils lui dressent une table haute de six pieds, ils l'y servent même ; mais sur cette table ils lui font signer son abaissement et leur grandeur. Le temps approche où les chevaux impériaux seront engagés en paiement, où l'Empereur sera poursuivi par les bouchers auxquels il doit, où il servira l'Angleterre à cent écus par jour. Pauvre dignité impériale, elle va traînant sa misère fugitive avec Charles IV, captive avec Maximilien, jusqu'à ce que celui-ci répare ses affaires par un mariage et que sa femme le nourrisse.

Le pape n'est pas moins fier, ni moins humilié. Quoiqu'il ait été souffleté publiquement par son bon ami le roi de France, dans la personne de Boniface VIII, le gascon Bertrand de Goth, pactise secrètement pour le devenir (Clément V). Le jeune archevêque s'est bien montré jusque là l'ennemi le plus acharné de celui qui dispose du conclave, mais la foi chrétienne lui ordonne l'oubli des injures, et il dépouille toute haine. Un beau matin il se rend sans bruit dans les ombres détournées de la forêt de St Jean d'Angely, et là il baise la main de Philippe le Bel, d'autres disent la griffe du diable : le marché satanique est conclu. Les Templiers périront, et avec eux

la mémoire des Croisades ; la mémoire de Boniface sera flétrie, le Pape déclarera que le pape peut faillir ; autrement dit la Papauté se tuera elle-même ; l'immuable aura reculé.

Ce qu'il y a de dur à cette époque dans la Pénitence du Pape, c'est qu'il est forcé de continuer à maudire l'Empereur lorsqu'il n'a plus de haine contre lui. Hélas, disait Benoît XII aux impériaux qui lui demandaient l'absolution, le roi de France ne voudra pas ; il m'a déjà menacé de me traiter plus mal que Boniface. Quelques années encore, et Philippe de Valois menacera Jean XXII de le faire brûler comme hérétique ; il tiendra à la fois et le pape et la papauté. Il écrira au chef de la religion essayant même d'en soutenir les dogmes : nous avons ici des gens en notre Sorbonne qui savent bien mieux tout cela que vous autres légistes d'Avignon.

Voilà dans quelle misère étaient tombés au 14e siècle les deux grands pouvoirs qui depuis Charlemagne n'avaient cessé de représenter le droit ; le Saint Empire et le saint pontificat. Mais l'idée de droit où va-t-elle se transporter ? L'homme est lancé hors de la route antique ; le sentier tracé disparaît à ses yeux. La pensée soutenue jusqu'alors, persuadée qu'elle ne peut aller elle-même, la voilà laissée comme orpheline ; il lui faut seulette et timide s'avancer par sa propre voie dans ce vaste désert du monde. Elle chemine : à côté d'elle marchent les nouveaux guides qui veulent la conduire. Ceux-ci Franciscains, Dominicains parlent encore au nom de l'Église ; ce sont des moines, mais des moines voyageurs ; ils n'ont rien de la sombre austérité du moyen âge. Facétieux prédicateurs, ils content et chantent de belles histoires ; ils sont pour tous les âges, pour tous les rangs ; ils charment l'ennui du voyage spirituel et font à l'homme un petit chemin tout semé de fleurs ; la foi élastique en leurs mains s'allonge, se raccourcit ; avec eux tout est devenu facile : après la loi juive, la loi chrétienne ; après J.C., St François et la Vierge. Vous entendez les plus hardis vous dire que le fils a fait son temps, qu'il est bien l'heure que le Saint Esprit ait son tour.

Ainsi le Christianisme sert de forme et de véhicule à une philosophie anti chrétienne, et l'autorité est ruinée par ses derniers défenseurs.

Pendant que ces moines vagabonds entraînent le peuple et mangent son pain, les juristes immobiles sur leurs sièges ne poussent pas moins au mouvement. Pourtant ils ne semblent guère devoir être comptés parmi les libérateurs de la pensée. Enfoncés dans leur hermine, ils ne parlent qu'au nom de l'Empire, ressuscitent les procédures de l'Empire, la torture, le secret

des jugemens. Ils sommeint l'esprit de marcher droit, par l'itinéraire du droit romain, ils montrent dans les pandectes la route nécessaire. Rien de plus, rien de moins; c'est la raison écrite. Si l'humanité se hasarde à demander autre chose, ils n'entendent pas, ils secouent la tête : nihil hoc ad Edictum Praetoris. Ces gens là ont traversé le moyen âge, sans en tenir compte; depuis Tribonien, ils ne datent plus; ce sont les sept Dormans couchés sous Justinien et réveillés au XIIe siècle. Aussi quand le monde pontifical et féodal invoque le temps comme autorité, les juristes sourient; ils ne songent [à] lui demander son âge; cette jeune antiquité leur fait pitié. Hommes damnés des rois, ils qu'à relèvent ~~hardiment~~ la monarchie; ils prouvent que tout lui appartient; un des leurs court à Rome, en son nom, appréhender au corps le successeur de St Pierre, et cette guerre, commencée par un soufflet, ils la continuent pendant trois siècles ~~réclamant~~ on ne sait quelles libertés gallicanes qu'ils finiront par obtenir.

Ainsi tout en imposant à l'adoration des hommes l'idole surannée et vermoulue qu'ils ont tirée du cercueil, les juristes renversent le système absurde qui avait prévalu au moyen âge; par une marche rétrograde, ils ont conduit au progrès. Mais tout n'est pas fini; l'Europe ne peut pas vivre sur des ruines; il faut que quelque chose s'élève à la place du pouvoir qui vient d'expirer et Dieu sait ce qu'il en a coûté de maux à nos pères pour entreprendre et mener à sa fin ce grand travail de la reconstruction !

Après que l'Empereur s'est brisé contre le Pape, après que le Pape lui-même est mort comme le dit le Dante, abreuvé de fiel et de vinaigre, entre deux larrons vivans, le tout puissant dans le monde chrétien, c'est le roi de France. Il fait venir en deçà des Alpes le trône de St Pierre et l'enferme dans sa ville d'Avignon; il ne marche plus qu'entouré d'un cortège de rois; la noblesse arrive en foule de tous les pays jalouse de se distinguer sous ses yeux et de briller dans ses fêtes; l'aristocratique Allemagne elle-même vient lui rendre hommage dans la personne du vieux Roi de Bohême qui se fera tuer à son service. Alors son ambition n'a plus de bornes; il veut que toute autorité plie devant la sienne; il le veut et le déclare hautement avec orgueil. Non, s'écrie alors l'anglais qui ne peut plus se contenir, c'est moi qui suis le maître ! Bien plus, il jette par terre son suzerain; il le repousse comme parjure, oppresseur et bâtard; il lui vole sa noblesse et attache ses fleurs de lys dans un coin de son écusson. Alors commence entre les deux rois une guerre terrible qui ne finira qu'entre les deux peuples. La petite et forte Angleterre secoue rudement la France endormie; le sommeil est si profond après ce rêve prestigieux du moyen âge ! La noblesse prend ses armes, elle s'avance joyeuse et parée comme en un jour de tournoi; mais décimée à Crecy, rançonnée à Poitiers, elle a bientôt assez de la guerre et de ses maux; elle bat retraite; vingt fois elle refuse la bataille avec des forces ~~plus nombreuses~~ doubles et triples. Alors les ennemis n'ayant plus rien à faire de ce côté se jettent ~~[illegible]~~ sur le pauvre peuple des campagnes; ils brûlent les moissons, ils arrachent les vignes, ils jettent les greniers, ils lui en font tant qu'à la fin celui-ci s'éveille. Le voilà debout, furieux, non

pas tant contre l'Anglais qui, après tout, n'exerce que son droit du plus fort, que contre la noblesse qui avait les armes, et qui s'en est tirée avec si peu d'honneur ; pour se venger de ses pertes, il se rue sur le manoir féodal, ~~brûle les terriers et chartriers~~ il casse son sabot sur la tête de son seigneur : cela s'appelle la Jacquerie.

Jacques a senti sa force ; les étrangers revenant il sent de plus son bon droit : il s'avise que le bon Dieu et la Vierge sont du parti français : les femmes s'en mêlent ; elles jettent la la quenouille pour prendre la lance et l'épée, elles mènent le léopard britannique battant par tout le royaume, le repoussent dans son île et assurent à jamais la nationalité de la France. Jacques alors c'est Jeanne la Pucelle.

Mais ce beau jour de la délivrance, qu'il est loin encore du temps où nous sommes ! Peu d'hommes du XIVe siècle le verront ; tous auront à en souffrir les préludes épouvantables : la guerre sous toutes ses formes et avec toutes ses misères ; l'administration naissante vivant au jour le jour de confiscations, de fausse monnaie et de banqueroutes ; le fisc arrachant au peuple affamé de quoi payer les soldats qui le pillent ; l'or redevenu le Dieu du monde comme au temps de Carthage, et l'impiété des mercenaires antiques renouvelée par les condottieri de toutes les nations. De temps à autre quelques mots jetés par les historiens contemporains, nous révèlent toutes les douleurs de cette sinistre époque. De Laon à Cologne, dit l'un d'eux, il n'y avait pas une seule maison hors des enceintes fortifiées. Froissard conte froidement dans sa chronique qu'en l'an 1348, il y eut une maladie, nommée épidémie, dont bien la tierce partie du monde mourut.

Tout en effet semblait mourir : à la sérieuse inspiration des grands poèmes succédait la dérision obscène des fabliaux : le monde n'avait plus de goût qu'à Boccace : à la place des pieuses légendes d'autrefois, on lisait les froides histoires de Villani, de Sanuto ; partout la prose triomphait de la poésie. Dans ce concours de circonstances sinistres, chacun crut voir un signe de mort ; on pensa que le puits de l'abîme dont parle l'apocalypse était ouvert, et qu'enfin le monde allait périr ; les terreurs qui avaient paralysé l'Europe aux approches de l'an 1000, reprirent leur cours par toute la chrétienté ; la fin du monde annoncée ~~pour~~ 1260, puis remise à 1303, à 1335 fut définitivement fixée à 1360. De là ces sombres préoccupations et ces douloureux blasphèmes qu'on trouve pour la première fois dans les livres de cette époque. De là cette mélancolie de Pétrarque qu'il ne pouvait s'expliquer, et ces larmes intarissables qu'il regardait couler puérilement dans les ondes de Vaucluse. Mais c'est au Dante qu'il est donné alors de réunir tout ce qu'il y a de trouble et d'orage dans l'homme : délaissé par le vieux monde et ne voyant pas l'autre, descendu au fond de l'enfer et distinguant à peine les lueurs du Purgatoire, placé entre Virgile qui pâlit et Béatrix qui ne vient pas, tout ce qu'il laisse derrière lui lui paraît à contresens : la pyramide infernale lui semble porter sur la pointe. Cependant par cette pointe les deux mondes se touchent, celui des ténèbres et celui du jour. Encore un effort, et la lumière va reparaître, et le poète ayant franchi ce pénible passage pourra enfin s'écrier : J'ai donc enfin quitté cette morte vapeur dont l'aspect contristait et mon cœur et mes yeux !

De nos jours, comme au XIVe siècle, nous entendrons des gens nous dire que tout s'en va, que le monde tire à sa fin ; n'en croyons rien. La Providence a mis en ce monde, comme on l'a remarqué pour le système solaire, une force réparatrice qui supplée les irrégularités apparentes. Ce qui est pris pour défaillance par les esprits chagrins, est un passage nécessaire, une crise qui a ses exemples et revient en son temps. C'est à l'histoire qu'il faut s'en prendre quand les idées vacillent et quand la lumière fuit à nos yeux. Explorons les prophéties du passé, peut-être y distinguerons-nous un rayon matinal d'avenir. Hérodote raconte que les habitants d'une ville d'Asie avaient promis la couronne à celui qui le premier apercevrait le lever du soleil. Tous aussitôt de tourner leurs yeux du côté de l'Orient : un seul s'avisa de regarder du côté opposé ; et pendant que l'Orient était encore enseveli dans l'ombre, il aperçut vers le couchant les lueurs de l'aurore qui blanchissaient le sommet d'une tour élevée.

Affranchissement de l'homme par le travail. Voyages.

Si une autre société, un homme nouveau va paraître après le 14e siècle, c'est que de grands travaux intérieurs se sont opérés au milieu des calamités qui ont accablé cette époque. L'homme nouveau a changé les conditions d'être ; il a mis en liberté sa force et son génie. Deux jougs ont pesé sur lui et l'ont annihilé, l'autorité et la nature, l'une qui le ravalait à une infériorité stupide, et l'autre qui l'accroupissait dans le plus dur dénuement ; tous deux l'enracinant à la terre, et le forçant à végéter et souffrir à la même place. Or de ces deux jougs nous savons vu comment l'un, l'autorité, la papauté et l'empire, est tombé à terre, brisé en pièces par l'effort de ceux qui le portaient : pour que le tableau de l'affranchissement soit complet, il nous reste donc à considérer comment l'homme a secoué la nature, comment il s'est ressaisi de son énergique principe de vie, comment ~~par son industrie~~ il en est venu à créer un monde qui ne relève que de lui. Voyages, industrie, commerce, voilà les trois faces du combat qui va s'organiser.

Il y a dans l'homme quelque chose de sublime et de ridicule à la fois. Cette pauvre créature qui vit deux jours, qui atteint à deux pas, contient en soi l'éternel et l'infini : c'est un dieu dans un atome. Où qu'il aille, quoiqu'il veuille, il est sans cesse comprimé, arrêté par les fleuves, captif entre ses montagnes ; au moins le poisson nage d'une mer dans une autre, l'oiseau plane et choisit ses climats ; lui semble serré sur son caucase pour la dérision de tous. La nature est sa mère sans doute, mais c'est une mère si cruelle ! Elle lui fait payer cher la ~~lait~~ substance de ses mamelles ; pour chaque goutte de ~~[illegible]~~ lait il lui faut une goutte de sueur, et encore même à ce prix ne le rassasiera-t-elle jamais. Elle lui découvre à l'horizon le beau ciel de l'Italie, elle étale à ses yeux des richesses sans nombre, lui tend la main pour les saisir, il rencontre les glaciers des alpes ; il se consume à triompher de tous les obstacles, où est l'avance ? plus il va ~~en avant~~ plus son désir recule ; les îles fortunées sont toujours là-bas. Ne parlons pas de cette funèbre nature du Nord où l'homme accroupi sous les sapins condamné à une nuit éternelle n'a de jouissance que dans la fumée d'un feu toujours prêt à s'éteindre ; ne parlons pas de ces de ces terribles solitudes de l'afrique, où il n'y a rien qu'une atmosphère en feu et des sables brûlans : Regardons seulement nos climats tempérés, la France, l'angleterre. J'ai froid, dit l'homme ; que m'importe répond la nature. L'homme pleure, l'homme crie ; elle demeure insensible, elle persiste dans son travail ; qu'il s'en tire comme il pourra !

Cette dure condition de l'homme est exprimée d'une manière bien méprisante dans les vers suivants de Shakespeare:

On n'a nulle part mieux montré comment la nature traite avec peu d'égards ce pauvre roi de l'Univers. Cependant cette dérision quelqu'amère qu'elle soit deviendra salutaire à l'homme; cette misère même; ces souffrances inouïes qu'il endure sont l'heureux aiguillon qui le poussent à son but:

..... curis ..... acuens mortalia corda

Oui, il faut qu'il lutte, il faut, comme disait ce roi d'Angleterre, que l'enfant gagne ses éperons, il faut que l'activité humaine se déploie, qu'elle use les rocs, qu'aveuglément toujours elle frappe et frappe encore contre l'obstacle qui l'arrête, comme le bélier contre la citadelle; Laissez faire; avec le temps l'eau vive ~~tout~~ jaillira du rocher aride, la montagne sera nivelée; Samson enlèvera sur ses épaules les portes de la ville où il était enfermé.

Cette nécessité de s'arracher à la vie paisible; ces rudes efforts que doit tenter l'homme pour arriver au bonheur sont exprimés d'une manière naïve et profonde dans le livre merveilleux des mille et une Nuits, lorsque la Sultane raconte l'histoire de Sindbad le Marin. Un pauvre accablé d'ans et de misère; tout courbé sous sa charge de bois passe en revenant des champs dans une rue de Bagdad qu'on vient d'arroser avec des parfums; les éclatantes lumières d'une fête éblouissent ses yeux; il voit la foule s'agiter sous des portiques de jaspe et de marbre blanc, il entend les mélodieux accords d'un concert; il s'arrête et jetant à terre son fardeau, il s'écrie: mon dieu qu'a donc fait ce Sindbad de plus que moi! Sindbad l'a entendu et lui-même il s'avance pour le consoler; il lui conte ses voyages et les souffrances au prix desquelles il a acheté tant de richesses. Le récit dure sept jours, et lorsqu'enfin le soleil se couche pour la 7e fois depuis le pauvre avoue qu'ils ont bien tous deux mérité leur condition. A part le merveilleux dont l'imagination orientale a enrichi ce conte, Schéhérazade en le rapportant ne donne au visir rien moins qu'une leçon de philosophie: elle lui apprend que la richesse naît de la pauvreté, que l'homme

ennemi né de la nature n'a de réconciliation à espérer d'elle qu'après qu'il l'aura abordée sans crainte et bravée sous toutes ses formes ~~les plus~~ ; c'est la fable du mortel étreignant Protée dans ses bras et finissant par lui arracher la science de l'avenir. Immobilité, inertie, et faiblesse, ignorance, misère : audace travail, activité et science, force, bonheur : l'histoire du moyen âge depuis l'établissement de la féodalité n'est rien autre chose que le développement de cette idée.

Nulle part l'histoire ne présente une immobilité plus déso-lante qu'aux IXe et Xe siècles. L'homme est alors en quelque sorte attaché au sol ; il naît, il pousse, il meurt à l'ombre de la tour féodale ; jamais d'autre horizon pour ses yeux que celui qui la borne, et n'était le Pape et Rome dont on lui apprend l'existence pour le salut de son âme, le monde ~~seul~~ paraît pour lui absolument comme s'il n'était pas. Le baron lui-même sort à peine de sa banlieue et encore il ne se hasarderait jamais au delà de son pont-levis sans ses armes, ses dogues et ses valets. Le roi de France lui-même ~~[illegible]~~ dépasse-t-il jamais les bornes étroites de son Paris ? Oui, il ose aller à Saint Denis, à Sceaux, à Montlhéry même ; mais en cas de danger, ~~mais en cas de dangers~~ les forteresses de la Chapelle, de Clichy, de Montmartre, de Vauvert sont là pour recevoir sa personne ; il va aussi prendre le divertissement de la chasse dans les fourrés épaisses de la sombre forêt de Montmorency, mais tous les puissans barons du lieu sont sur pied, et en défendent les passages. En un mot tout est couché, inerte, mort ; les populations sur leur glèbe sont comme les couches de coquillages aux rochers.

Mais aussi quel amas de misères ne devine-t-on pas sous ce repos profond ? Que de gémissements sourds, que de plaintes étouffées ! Chacun attend la fin du monde comme le seul remède à ses maux, et dans cette terrible croyance répandue subitement par toute la chrétienté d'Occident, il n'y a pas que de la superstition. Il fallait mourir ou bien l'ordre [illegible] allait changer ; et l'ordre changea.

Les premiers qui levèrent la tête furent ceux qui s'étaient en-dormis les derniers, les Normands. Possédés au plus haut degré de l'esprit aventureux, ils n'étaient restés tranquilles dans leurs nou-velles possessions que par crainte de l'avenir ; aussi dès ~~qu'il~~ l'an 1000, dès qu'ils virent qu'il y avait encore pour l'humanité quelques chances de vivre, ils se remirent en route. Réunis en petites bandes de cinq ou six, bien armés, bien montés, mais recouverts de l'habit de pèlerin ils se rendaient dans les saints lieux, à Saint Jacques

50

de Compostelle, au mont Cassin à Jérusalem; toujours en oraison, racontant de pieuses histoires à qui les voulait entendre c'étaient les plus dévotes gens du monde; autant leurs pères avaient été en exécration dans la chrétienté autant ils y étaient bénis; Pourtant, il faut le dire, la religion n'était pas le seul mobile; ils étaient déjà tenus à cette époque de cette envie de gaaigner comme ils le disaient dans leur jargon traînant et nasillard, qui depuis est devenue proverbiale; et au XI[e] Siècle les pèlerinages étaient lucratifs. Il y avait de bons coups à faire sur la route ~~et~~ payés avec l'absolution au terme; et puis on rapportait des reliques, soit une dent de Saint George soit un cheveu de la vierge, tous articles sur lesquels il y avait ~~toujours~~ à gagner 200 pour 100 [de cette nation]; quant aux acheteurs ils ne manquaient pas; on trouvait toujours quelque évêque qui voulût achalander son église ou quelque baron qui à tout venant n'était pas fâché d'avoir quelque ~~[illegible]~~ précieuse amulette sous son haubert. On sait avec quelle rapidité grandit le commerce des Normands, et comment ils allèrent par l'Europe ~~[illegible]~~ gaaignant non plus des reliques et des indulgences, mais des royaumes.

Voilà comme dans les premiers temps la religion, la guerre et le commerce étaient mêlés. Cependant ces pèlerinages ces voyages comme on voudra les appeler, quoique la fureur s'en fût promptement répandue, étaient trop partiels pour amener l'émancipation de l'~~[illegible]~~ humaine; il fallait pour ~~[illegible]~~ que le réveil fût complet, qu'un mouvement plus passionné saisît à la fois toutes les âmes et leur fît connaître le lien qui les unissait; grâce à Dieu ~~[illegible]~~ l'impulsion ne se fit pas longtemps attendre; elle fut donnée par la Croisade. -

Le commerce Européen naquit de la croisade comme le petit trafic des Normands était né des pèlerinages. La première de ces grandes expéditions fut prêchée et acceptée par toute l'Europe au nom de Dieu; on y courut pour son salut; en chemin on s'aperçut qu'on pouvait encore tirer quelque chose de ces contrées orientales que l'Europe avait oubliées; personne n'eût voulu revenir dans sa patrie sans y apporter quelque chose de rare; la spéculation s'en mêla et dès lors cet aspect commercial que prennent les croisades. Les marchands peu nombreux à la seconde, pullulent à la troisième dans le camp de Philippe Auguste; la quatrième n'est rien autre chose que l'établiss

Sermons à Constantinople d'un comptoir vénitien ; toutes sont pour les républiques maritimes de l'Italie une occasion de profits scandaleux. En effet pendant tout ce temps là voyez ce que font Pise, Gênes, Venise. Elles gagnent sur les chrétiens auxquels elles fournissent des galères et des provisions, elles gagnent sur les infidèles auxquels elles achètent pour rien ce qu'elles revendront au poids de l'or sur l'autre continent ; profit des deux côtés, peu importe que ce soient les amis ou les ennemis : A la fin la croisade n'est plus pour elles qu'une chose que chacune cherche à accaparer et à mettre dans son escarcelle. Venise prend les îles et les ports de la Grèce pour qu'à elle seule appartienne le droit de courtage entre l'Orient & l'Occident : par contre Pise charge ses vaisseaux de terre ramassée en Palestine et cherche à comprendre toute relation de l'Europe avec l'Asie, en rapprochant la Terre Sainte (campo Santo) qu'on allait chercher si loin.

A l'autre bout de l'Europe nous voyons les chevaliers teutoniques, à la fois princes et marchands, assujettir à leur monopole le N. de la Germanie et forcer leurs sujets de porter les vêtements qu'ils confectionnaient. Ce n'était pas pour rien : les Livoniens, les Poméraniens payaient cher l'honneur d'être habillés par les mains héroïques des Porte-glaives.

Ainsi au Nord comme au midi les entreprises religieuses avaient donné naissance aux entreprises mercantiles. Le commerce était enfin parvenu à compter pour quelque chose dans la Société ; mais comprimé dans une sphère étroite, embarrassé à chaque pas par la vieille organisation du moyen-âge, il était bien pénible et bien difficile.

Rien de ce que nous voyons aujourd'hui ne nous donne l'idée du commerce tel qu'il se fit jusqu'à la fin du XVIe siècle. Un comptoir comme ceux que possédaient Venise, Gênes, Lubeck était un quartier muni de barreaux épais et de murailles élevées, un fort qui se fermait tous les soirs. Les plus sévères défenses étaient faites aux commis de communiquer avec la ville ; il leur était défendu de s'y marier ; dans plusieurs endroits ils n'étaient reçus qu'après des épreuves cruelles qui garantissaient leur courage. Et c'est qu'en effet ils en avaient besoin ; il leur fallait manier l'épée presque autant que leur aune. Lorsqu'ils apportaient du drap trop grossier, trop étroit ou trop cher, le peuple se soulevait et assez souvent on assommait quelques-uns. A Londres principalement, les émeutes contre les gens de la Hanse étaient si fréquentes, qu'ils avaient stipulé qu'une porte de la ville leur serait abandonnée.

6v

mais tous ces dangers n'étaient rien au prix de ceux que l'on courait dans les transports.

La principale route du commerce était alors de Constantinople et d'Alexandrie à Venise par mer; de là les denrées gagnaient le Rhin, et descendant ce fleuve elles arrivaient à Bruges, à Provins, puis aux villes de Flandre qui les transmettaient à la ligue Hanséatique. Mais dans cet itinéraire que d'embarras et de périls! d'abord c'étaient les rivalités des puissances maritimes; le combat était permanent entre les flottes de Gênes et celles de Pise; jamais elles ne laissaient échapper l'occasion de se piller; ajoutez à cela que les forbans grecs, turcs et algériens infestaient la Méditerranée sur tous les points et venaient jusque dans les ports faire cargaison d'esclaves et de marchandises. La mer une fois traversée, il fallait gagner Ausbourg, et pour cela trouer les passages du Tyrol, voyager dans les interminables sentiers de la forêt Noire. Dieu sait ce qu'il en coûtait alors aux pauvres marchands! A chaque défilé on voyait descendre de la montagne le baron qui avec ses hommes d'armes venait demander péage ou bataille. Il fallait bien se résoudre, les ballots étaient défaits devant lui, il en prenait sa part, quelquefois tout et l'homme par dessus. D'autrefois le noble plus courtois venait poliment offrir aux commerçants le secours de son épée; ceux-ci avaient beau protester qu'ils n'avaient besoin d'aucune escorte, ils n'étaient pas écoutés, et, bien entendu il fallait payer l'officieux protecteur. Il nous reste le testament d'une dame allemande qui lègue le droit d'escorte comme un des meilleurs revenus de son domaine. Sur le Rhin mêmes dangers: de lieue en lieue on rencontrait des châteaux qui comme celui de Pfalz s'avançaient jusqu'au milieu du fleuve, il fallait encore y laisser quelque chose. Enfin on arrivait à Cologne, la ville sainte des onze mille vierges, la merveille de la chrétienté; là on commençait à respirer; des mœurs plus douces, une civilisation plus avancée s'y faisaient sentir; on payait encore péage, mais au moins on jouissait de la sécurité qu'on avait achetée. De Cologne on se dirigeait à Bruges; c'était là le terme du voyage. Bruges était alors une ville bien importante: on y voyait, dit un contemporain, des marchands de 17 royaumes et lorsque la révolte de 1382 eut rompu son commerce, il y eut deuil dans l'Europe et chez les Turcs. C'était dans cette cité que se faisait

l'échange des denrées du Nord contre celles du Midi. Les vaisseaux de la ligue hanséatique et de l'angleterre y apportaient la laine brute, le suif, les cornes, les peaux et recevaient en échange les objets de luxe et les épiceries.

Pour entreprendre des voyages si lents si périlleux il fallait de grands sacrifices; aussi n'y aurait-on jamais pensé, s'il n'y avait pas eu au bout des bénéfices incalculables. La richesse du marchand est exprimée d'une manière bien merveilleuse dans la tradition orientale que nous citions tout à l'heure; eh bien, au moyen âge la réalité n'était pas au-dessous de la fiction; Marco Paolo est notre Sindbad. D'un bout à l'autre l'histoire de la vie et de la fortune de cet illustre Vénitien, le vrai génie du monde qui s'élevait, ~~le~~ semble être un roman. Seul, à pied, il devance Christophe Colomb et Vasco de Gama; il suit à la trace l'asie orientale; il en prend possession & y demeure 27 ans; il est pendant trois ans ministre de l'Empereur Tartare; il est mandarin Chinois. Le vénitien s'est fait Asiatique. Et cependant il ne cesse de creuser plus profondément son itinéraire, de perfectionner sa carte routière, d'inventorier toutes les richesses de ce monde qu'il veut rapporter à sa patrie. Chose singulière! le moyen âge qui avait cru tant de choses, refusa d'ajouter foi aux aventures de Marc Paul; au lit de mort ses parens l'adjurèrent de rétracter une partie de ses récits pour le salut de son âme; il persista jusqu'à la fin, disant que loin d'avoir inventé, il avait amoindri. Effectivement dans ses mémoires il n'est pas fait mention de la grande muraille.

C'est ainsi que l'homme s'affranchit du joug de la nature. Au reste cette lutte énergique contre les obstacles n'est pas particulière aux temps modernes. Siegfried, ~~dit-on~~ est-il dit dans les Nibelungen, parcourut bien des contrées par la force de son bras. Lorsqu'arriva la descente des Cimbres, les fleuves ne les arrêtaient pas; où ils en trouvaient, ils jetaient par-dessus les forêts et les montagnes et passaient à pieds secs. Les Francs nos ancêtres y font encore moins de façon; il leur suffit d'une barque d'osier doublée de cuir pour tourner l'océan. L'Hercule de la mythologie ne fut-il pas même assez osé pour traverser la mer dans son gobelet! On n'en finirait pas s'il fallait rapporter toutes les audacieuses entreprises de l'homme; à chaque pays, l'histoire jette un défi à la fable. C'est Alexandre, c'est Rome, c'est Attila, c'est Colombo; De nos jours même quel mal ne se donne-t-on pas pour s'assurer qu'il n'y a rien aux pôles. Ils sont cernés de toutes parts et de toutes parts nos flottes s'y transportent.

7r

Quand l'homme a exploré le monde; quand il en a fini avec l'~~immensité~~ l'étendue, il creuse, il s'attaque à la profondeur; aux voyages succède l'industrie; il emploie ~~le fer~~ l'acier contre le fer, le fer contre tout. C'est alors qu'il reconnaît que la tyrannie de la nature n'était qu'un aiguillon salutaire qui l'a poussé au développement de ses facultés; il bénit alors ce qu'il avait maudit tant de fois, il remercie sa marâtre.

Cette victoire de l'industrie serait-elle, comme on nous en a flatté, une réconciliation de l'esprit avec la matière? Le Stoïcisme avait défié la matière; le Christianisme a fait plus, il l'a jugée, condamnée. Pourtant la solution des temps modernes ne peut pas être le mépris de la matière. Mépriser, ce serait se contraindre à ignorer, et aujourd'hui il nous est impossible de nous condamner à l'ignorance. Cet infini que nous portons en nous ne peut se compléter que par la science: l'homme ne peut pas renoncer à connaître la nature; comment se connaîtrait-il lui-même? Le moi ne s'apprend que par le non moi.

Sans doute on doit désirer cette réconciliation de l'homme avec la matière; c'est probablement la consommation de l'humanité; mais jusqu'à présent elle on n'a pas sujet de croire qu'elle s'opère de si tôt; quoiqu'on en ait dit, la matière ne nous est pas moins dangereuse; quelle que soit la réconciliation qu'on nous ait proposée, c'est toujours la soumission de l'esprit; c'est la fable du cheval voulant se venger du cerf; c'est l'histoire d'Aristote amoureux se traînant sur ses mains et se laissant conduire à la bride; c'est le paganisme, ne craignons pas de trancher le mot. Combien ne sont pas plus préférables à toutes ces théories les simples et profondes paroles ~~[illegible]~~ de l'Évangile:

« Le diable transporta Jésus sur le sommet d'une montagne et lui montrant tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne — il dit: je vous donnerai toutes ces choses si vous prosternant devant moi vous m'adorez — Mais Jésus répondit: Retire toi Satan; car il est écrit vous adorerez le Seigneur votre Dieu; et vous ne servirez que lui. »

Ajoutons à ces versets ~~[illegible]~~ quelques lignes de Pascal et nous aurons toute la pensée du Christianisme sur l'homme en présence de la matière.

« L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de ~~[illegible]~~ nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur

une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que celui qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. ».

Ainsi le christianisme a trouvé la dignité de l'homme dans la pensée et dans la liberté, et l'on n'a rien ajouté jusqu'ici ; l'on n'a fait qu'interpréter le texte. Pour nous, [illegible], l'industrie est un des principaux développements de la liberté humaine nous ne dirons pas au monde extérieur : loin de nous ! non, si Satan nous le propose, nous ne l'accepterons pas ; nous le prendrons : il est à nous, c'est à nous de l'humaniser par le travail et de l'élever à nous. Une fois que la matière ne sera plus rien autre chose que l'expression de notre pensée, nous ne courrons pas de risque à mettre en elle notre amour.

Commerce et Industrie.

En 1321, l'année même que le Dante finissait sa vie et son poëme, un savant vénitien, Sanuto, se présenta devant les deux puissances du temps, le Pape et le roi de France, pour leur offrir à chacun un ~~volume~~ livre qu'il avait composé. Dans cet ouvrage qu'accompagnaient quatre cartes géographiques, une du monde, les autres de la méditerrannée, de l'Egypte et de la Palestine, il promettait un moyen facile pour conquérir la terre sainte et l'Egypte où tant d'efforts avaient échoué; il donnait le plan d'une croisade commerciale contre le Soudan, d'un blocus maritime ~~tel~~ semblable à celui que dans nos temps Bonaparte organisa [contre] l'Angleterre. Quant au style et à la forme, rien ne peut nous paraître plus bizarre que ce livre. L'auteur l'intitule Secreta fidelium crucis, Recettes pour les fidèles en Jésus Christ et le regarde comme l'unique remède qui mettra fin aux maux dont la chrétienté est travaillée depuis si long-temps. Ecoutons-le lui-même plein de cette idée de guérison faire la division de son travail : Il le partage en trois grands chapitres; le premier, dit-il, ce sera la préparation à l'entreprise, ce sera un sirop avant la médecine. Le second sera la médecine elle-même; le troisième sera l'hygiène pour perpétuer la santé. Il n'y a guères de page où l'on ne trouve quelque comparaison aussi singulière. Dans un endroit, il ~~compa~~ dit que l'Egypte est comme une forteresse contre laquelle le courage et le bélier seraient impuissans, mais qui se rendrait bientôt si on la réduisait à la famine. Ailleurs il la compare à un arbre prodigieux, aux racines profondes, au faîte se perdant dans les nues, qui ne périra que du jour où on détournera les ruisseaux qui l'arrosent. Chose singulière, à côté de ce mysticisme de langage on trouve des raisonnemens, des calculs, des chiffres; c'est une statistique sous forme poëtique, c'est l'expression du XIVe siècle.

Ainsi dans la pensée de ces temps, une croisade succédait à l'autre. En 1298 Marco Polo a dicté la relation de ses voyages et a ajouté à nos connaissances géographiques la Tartarie, la Chine & le Japon; vers le même temps Roger Bacon le fondateur de la Physique Empirique a proclamé l'expérience comme le flambeau de la science humaine et a préparé par là l'hymen de la science & de l'industrie réalisé de nos jours. Tout semble coïncider pour amener le plutôt possible à son ultimatum le développement qui vient de se révéler. Pourtant il n'en est rien; malgré toutes ces occasions de progrès, l'on n'avance que lentement; l'espoir est immense; les résultats n'arrivent pas. Comment expliquer cette contradiction des causes et des conséquences?

Le caractère du commerce au moyen age, c'était d'être enfermé dans les villes ; c'était une affaire de commune, et rien de plus. Pour le bien connaître il faut donc se faire une idée juste de la physionomie des villes où il se trouvait concentré au XIVe siècle les principaux entrepôts du commerce ; sont, en Italie Venise et Florence ; en France Troyes et Lyon ; Bruges, Gand, Ypres aux Pays Bas ; le temps d'Anvers et d'Amsterdam n'était pas encore venu.

Pour bien connaître Venise, il ne faut pas jeter seulement les yeux sur les tableaux si pittoresques et si animés de Canaletti. Ces palais somptueux, ces places dallées en marbre, ces innombrables gondoles qu'on voit glisser si parées et si lestes entre l'azur du ciel et l'azur du Rialto ou de la Brenta ; tout cela c'est bien la ville des lagunes ; mais ce n'est pas elle toute entière ; c'est le tableau de sa vie publique. Mais si vous voulez pénétrer plus avant, si vous avez envie de ~~conn~~ savoir ce que faisaient tous ces riches marchands dans les demeures plus belles que les châteaux des rois, placez vous devant le tableau des Noces de Cana ; sur cette toile immense, Paul Veronèse nous a révélé sa patrie. Venise est là, assise à ce concert dont on croit entendre l'harmonie, écrasée sous le poids de l'or, des pierreries et du velours, enivrée de vins exquis et de parfums ; c'est sa vie intérieure, la vie qu'elle a menée durant tout le moyen age ; une fête de huit siècles. Pourtant cette recherche des voluptés n'excluait pas le travail, nous savons ce qu'avait à supporter le marchand une fois hors des lagunes ; le prolétaire qui n'allait jamais en voyage, ne se donnait pas moins de mal attaché à la rame ou cloué à son établi. La première chose qui s'offrait aux yeux de l'Etranger dans Venise c'était son arsenal qui occupait trente mille hommes et en 100 jours mettait à flot cent galères. (1) A la porte de ce formidable arsenal était placé le lion du Pirée comme gage de l'Empire commercial que Venise avait hérité d'Athènes. Plus loin sous le portique de Saint Marc on voyait ces fameux chevaux de bronze de Lysippe que la

---

(1) Ceci n'est pas une exagération ; ces merveilleux chantiers existaient encore même après que Venise eut perdu la domination des mers. A la fin du XVIe siècle, lorsque le roi de Pologne Henri visita Venise, par ordre du Sénat, une galère fut commencée, équipée et mise en mer sous ses yeux ; c'est à dire dans l'espace d'une demi heure.



9 v°

victoire a fait voyager par l'Europe : autour de ces majestueuses édifices se pressaient jour et nuit des hommes de toutes les langues, de tous les costumes ; grecs, sarrasins, Catalans Provençaux ; c'était comme le rendez vous du monde entier. En un mot réunissez tout ce que la puissance matérielle, la richesse, le luxe, la licence des mœurs offrent de plus pompeux et de plus séduisant, et vous aurez le tableau de la Venise du moyen âge ; de la Tyr moderne comme l'appelait l'Europe religieuse.

Mais sur cette même terre de l'Italie, de l'autre côté des apennins, il existait une cité non pas maritime comme Venise, mais tout aussi commerçante qu'elle - et qui bien plus qu'elle semblait avoir hérité de ce goût délicat, de cette chaste sobriété de l'attique. C'était florence, florence aussi grande que Venise par le génie de l'art, Florence qui avait produit le Dante, qui devait produire Michel Ange et qui, heureuse sous l'administration de marchands littérateurs recevait par les mêmes vaisseaux les denrées de l'Orient et les chefs d'œuvre de la grèce : là régnait dans toute sa pureté l'esprit d'une démocratie antique. Tous les deux mois on tirait d'une bourse les noms de tous les citoyens, et le moindre comme le plus puissant pouvait s'entendre proclamer magistrat. Cette haute intelligence politique des Florentins parut dans une circonstance bien attique. Au 14e siècle les marchands ayant chassé les nobles, les artisans se révoltèrent contre les marchands ayant à leur tête un cardeur de laine. Celui-ci, sans bas et sans souliers, saisit l'étendard de la république ; ~~brandissant~~ quelques jours après l'ordre était rétabli ; un ouvrier avait tout fait.

En France, l'allure du plus grand nombre des villes ~~marchandes~~ était tout autre. L'industrie et le commerce de Troyes n'étaient ni somptueux comme à Venise, ni ingénieux comme à Florence On n'y voyait ni belles étoffes, ni belles fourrures, ni beaux manuscrits. A ses foires fréquentées par toute l'Europe, on vendait du fil, des chausses, de petits draps, des cuirs, des bonnets de coton, toutes choses profondément plébéiennes et dont les grands n'avaient que faire. Nos tanneurs du faubourg Saint Marceau sont troyens d'origine. Au fait la Champagne avec ses grandes plaines, son terrain crayeux, ses rivières jaunes, n'était pas faite pour exalter l'esprit et le porter aux conceptions romanesques ; ~~et~~ les produits de l'imagination y étaient aussi prosaïques que ceux de l'industrie. Là à la vérité comme ~~ailleurs~~ on faisait des vers, mais toute la verve poétique s'exhalait en bons contes et en facétieux récits sur le noble chevalier, sur l'honnête et débonnaire mari, sur Monsieur le curé et sa servante. Même remarque sur l'art

on voyait dans la cathédrale de Troyes de superbes tapisseries qui représentaient le père d'Urbain IV faisant des souliers, et, pendant que le comte Thibaut faisait peindre sur les murs de son palais de Provins, au milieu des roses orientales, ses poésies, les épiciers de Troyes griffonnaient sur leurs comptoirs les histoires satiriques de Renard et Isengrin.

Ce goût prononcé des Champenois pour la satire et les choses positives ne se rencontrait ni à Lyon, ni à Bruges.

Dans les terribles bouleversements des premiers siècles du moyen âge Lyon, la grande ville ecclésiastique des Gaules, ouvrit son sein à une foule de fugitifs et se peupla de la dépopulation générale ; à peu près comme Constantinople concentra peu à peu en elle tout l'Empire grec qui reculait devant les Arabes et les Turcs. Cette population n'avait ni terre ni champs ; rien que ses bras et son Rhône : elle fut industrielle et commerçante. L'industrie y avait commencé dès les Romains : nous avons des inscriptions tumulaires à la mémoire d'un verrier africain habitant de Lyon, à la mémoire d'un vétéran des légions fabricant de papier. Cette fourmillière laborieuse enfermée entre les rochers et la rivière, entassée dans les rues sombres qui y descendent, sous la pluie et l'éternel brouillard, elle eut sa vie morale pourtant et sa poésie. Ainsi notre maître Adam, le menuisier de Nevers, ainsi les meistersaenger de Nuremberg et de Francfort, tonneliers, serruriers, forgerons, aujourd'hui encore le ferblantier de Nuremberg. Ils rêvèrent dans leurs cités obscures la nature qu'ils ne voyaient pas et ce beau soleil qui leur était envié. Ils martelèrent dans leurs noirs ateliers des idylles sur les champs, les oiseaux et les fleurs. A Lyon l'inspiration poëtique ne fut pas la nature, mais l'amour. Plus d'une jeune marchande pensive dans le demi-jour de l'arrière boutique écrivit comme Louise Labbé, comme Pernette Guillet, des vers pleins de tristesse et de passion qui n'étaient pas pour leurs époux. L'amour de Dieu, il faut le dire, et le plus doux mysticisme furent encore un caractère Lyonnais. L'Église de Lyon fut fondée par l'homme du désir (ποθεινος) St Pothin ; et c'est à Lyon que dans les derniers temps, Saint Martin l'homme du Désir, établit son école. Ballanche y est né, l'auteur de l'imitation Jean Gerson voulut y mourir.

C'est une chose bizarre et contradictoire en apparence, que le mysticisme ait aimé à naître dans ces grandes cités industrielles et corrompues comme aujourd'hui Lyon et Strasbourg. Mais c'est que nulle part l'homme n'a plus besoin du ciel. Là où toutes les voluptés grossières sont à portée, la nausée vient bientôt. La vie sédentaire aussi de l'artisan assis a

son métier, favorise cette fermentation intérieure de l'âme. L'ouvrier en soie dans l'humide obscurité des rues de Lyon, le tisserand d'Artois et de Flandres dans la cave où il vivait, se créèrent un monde à défaut du monde un paradis moral de doux songes et de visions; en dédommagement de la nature qui leur manquait, ils se donnèrent un Dieu. Aucune classe d'hommes n'alimenta de plus de victimes les bûchers du moyen âge. Les Vaudois d'Arras eurent leur martyre comme ceux de Lyon. Ceux-ci disciples du marchand Valdo, Vaudois ou pauvres de Lyon comme on les appelait, tâchaient de revenir aux premiers jours de l'Évangile; ils donnaient l'exemple d'une touchante fraternité; et cette union des cœurs ne tenait pas uniquement à la communauté des opinions religieuses. Long-temps après nous trouvons à Lyon des contrats où deux amis s'adoptent l'un l'autre et mettent en commun leur fortune et leur vie.

Le même mysticisme industriel se retrouve parmi les habitans des villes de Flandres. Ces pauvres gens, tisserands la plupart, avaient besoin de Dieu; Dieu les visita au XIIe siècle illumina leurs sombres demeures et les berça du moins d'apparitions et de songes. Solitaires et presque sauvages au milieu des cités les plus populeuses du monde, ils embrassèrent le Dieu de leur âme, leur unique bien. Le Dieu des cathédrales, le riche Dieu des riches et des prêtres leur devint peu à peu étranger: qui voulait leur ôter leur foi, ils se laissaient brûler, pleins d'espoir et jouissant de l'avenir. Quelquefois aussi poussés à bout, ils sortaient de leurs caves éblouis du jour, avec ce gros et dur œil bleu si commun en Belgique; mal armés de leurs outils, mais terribles de leur aveuglement et de leur nombre. A Gand les tisserands occupaient 27 carrefours et formaient à eux seuls un des trois membres de la cité. Autour d'Ypres au 14e siècle ils étaient plus de deux cent mille.

Rarement l'étincelle fanatique tombait en vain sur ces grandes multitudes; les autres métiers prenaient parti, moins nombreux, mais gens forts; mieux nourris, rouges robustes et hardis, de rudes hommes qui avaient foi dans la grosseur de leur bras et la pesanteur de leurs mains; des forgerons qui dans une révolte continuaient à battre l'enclume sur la cuirasse des chevaliers; des foulons, des boulangers qui pétrissaient l'émeute comme le pain, des bouchers qui pratiquaient sans scrupule leur métier sur des

hommes. Dans la boue de ces rues, dans la fumée, dans la foule serrée de ces grandes villes, dans ce triste et confus murmure, il y a, nous l'avons éprouvé, quelque chose qui porte à la tête; une sombre poésie de révolte. Les gens de Gand, de Bruges, d'Ypres, enrégimentés d'avance se trouvaient au premier coup de cloche sous la bannière des burgmeister; pourquoi? ils ne le savaient pas toujours; mais ils ne s'en battaient que mieux.

Les villes, dans le moyen âge comme dans l'antiquité, ce sont des asyles; et il y a deux sortes d'azyles; l'asyle de guerre, le fort, l'acropolis; puis l'asyle commercial. Le fort ne devait s'asseoir que sur les pointes élevées et inaccessibles: que ce soit Ecbatane aux sept enceintes, que ce soit le Capitole ou le Caër du Celte vagabond, la ville héroïque est toujours sur un roc. Mais la ville commerciale, celle qui ne saurait se suffire à elle seule, celle qui a sans cesse à recevoir et à donner, elle est bien obligée de se mettre sur les grandes routes. L'idée du commerce, le mot l'indique lui-même, c'est l'idée de communication, de mélange, le pied d'égalité; au contraire l'idée des peuples héroïques c'est la séparation, la pureté de sang, la supériorité d'origine. On voit sur les bas reliefs de Persépolis que les ~~les~~ Esclaves mettaient relevaient le pan de leur robe devant leur bouche quand ils parlaient à un supérieur, comme s'ils craignaient de le souiller par le contact de leur haleine. Ecbatane avait sept enceintes, chacune de couleur différente, et chaque caste avait la sienne. Nous voyons dans l'histoire de Rome, Romulus tracer avec la charrue le sillon où doit être fait le fossé fatal qu'on ne peut sauter sans mourir, et rejeter orgueilleusement la motte du côté de la ville. Aussi la ville commerçante ouverte à tous, et avec son pêle-mêle de races, de pays, de langues, est-elle en horreur aux peuples héroïques. Tyr et Babylone sont aux yeux du prophète les grandes prostituées qui appellent

11v

les Etrangers. Dans le Nord les populations abjectes, ce sont les forgerons : le monde mythologique, grec et latin exècre et maudit les Cyclopes, les Cabyres, les Pelasges.

Au moyen âge, la demeure héroïque se montre à nous avec toutes ses conditions d'isolement et domination orgueilleuse c'est le château, bâti sur le revers des collines, entouré de fossés, muni de herses et de bastions. Mais la ville commerciale répond-elle aussi bien à sa destination, peut-elle donner au juste l'idée de communication? Non, il faut le dire. Sans doute le commerce sentit alors aussi bien qu'aujourd'hui la nécessité de se mettre en évidence et à la portée de tous; mais il y avait danger à laisser ainsi ses portes ouvertes, lorsque la guerre n'avait pas un instant de cesse, lorsqu'on avait à craindre autant de ses voisins que de ennemis: il fallut bien songer à sa sûreté, et alors on chercha une position qui pût réunir cette double condition d'isolement et de communication, on adopta la position insulaire de Tyr: ainsi Venise, ainsi Gand, ainsi la Hollande, ainsi le vieux Paris. La commune qui n'avait pas de rivière autour d'elle se fit île en s'entourant de fossés profonds. Dans le midi de la France, un marchand ne se crut plus en sûreté s'il n'avait sa maison crenelée et couronnée de tours.

Mais cet arrangement qui avait été pris pour concilier deux idées inconciliables, ne fut que pernicieuse au commerce et à l'industrie. L'isolement géographique quel qu'il soit, amène l'isolement politique: Hostis dans les vieux dialectes de l'Italie veut à dire à la fois ennemi et étranger; de même pour la ville du moyen âge tout Etranger devint un rival. Le commerce qui avait succédé à la religion, eut des mystères comme la religion; comme elle il s'enveloppa de voiles. Mais si l'on conçoit que le culte, dont l'objet est si éclatant de lui-même, ne communique pas sa lumière à tous également, si le sanctuaire souffre le mysticisme et le secret, il n'en est pas de même pour le commerce et l'industrie, dont la nature, on peut dire la loi, est le laisser passer. Pour eux point d'exclusion, point de procédé caché; liberté et concurrence. Aussi le gouvernement réputé le plus sage au moyen âge, celui de Venise, est-il le plus absurde. Il mêle deux choses qui se répugnent et que l'esprit ne conçoit pas pouvoir jamais s'allier et se confondre: le mystère et la communication. Il s'appuie sur un système qui à chaque instant menace ruine. Sa durée est une monstruosité qui ne s'explique que grâce aux flots de sang répandus par ses lois. Suivez-le dans sa marche, vous le voyez chaque jour devenir plus dur et plus impitoyable. A la tyrannie des Dix s'ajoute la

terrible toute-puissance des Inquisiteurs d'État choisis dans le sein même de ce conseil. Dictature devant laquelle il y avait plus à trembler que devant l'inquisition religieuse. On savait au moins pour quels blasphèmes, pour quelles impiétés on comparaissait devant le Saint Office : à Venise il n'en était pas ainsi. Dans les archives, où nos victoires ont fait entrer M. Daru, mais où avant lui jamais un autre que les trois Inquisiteurs n'avait mis le pied, était une cassette dont ceux-ci avaient chacun une clé : c'est là qu'étaient enfermés les règlements de la République que personne ne connaissait, et en vertu desquels des condamnations étaient prononcées journellement. Malheur à celui qui, même sans le savoir, nuisait au monopole de Venise; le poignard des Inquisiteurs ne tardait pas à l'atteindre. Deux ouvriers furent assassinés sous l'Empereur Léopold, pour avoir transporté hors des lagunes une industrie utile à la République.

Cet esprit d'exclusion et de jalousie ombrageuse, bien qu'il ne se manifestât pas par des mesures aussi sanguinaires, se retrouve dans toutes les villes du moyen-âge. Les hanséatiques défendaient, comme à leurs [illegible] de se marier dans leurs comptoirs de peur qu'ils n'enseignassent le commerce et les arts aux indigènes. La méfiance qui accueillait partout les étrangers, ne tarda pas à se manifester entre les gens d'une même commune. Chacun s'isola dans sa corporation et prêta sur sa bannière le serment de tout faire pour elle, fût-ce au détriment des autres; on devint l'ennemi d'une partie de sa ville parce qu'on embrassait telle ou telle profession dont les privilèges étaient contraires; de là ces inimitiés furieuses entre les métiers; de là ces mépris dont les plus forts ne cessèrent d'accabler les plus faibles. A Florence, il y a les grands et les petits arts, et tous ceux qui font partie de ces derniers sont les <u>Compères</u>; ailleurs les industriels sont les pauvres gens; en Lombardie on ne désigne les tisserands que sous le nom d'<u>Humiliati</u> par allusion à leur origine. (1) Mêmes haines, même jalousie entre les industriels et les trafiquants; ceux-ci qui faisaient de grosses affaires avec le transport des objets de luxe d'Orient en Occident ne pouvaient voir sans peine le commerce et la production aller du Nord au Midi et avaient continuellement à craindre que les prix ne s'avilît. Et puis les préférences de la noblesse venaient encore envenimer le mal. Là où les seigneurs ne pouvaient rançonner ou piller

(1) - Aux XII et XIII Siècles, c'étaient pour la plupart des gens des campagnes ramassés par les Empereurs d'Allemagne pendant leurs guerres d'Italie, et emmenés par eux comme otages ou prisonniers. N'ayant pour vivre dans leur captivité que le travail de leurs mains et les consolations de la religion, ils avaient appris à fabriquer du fil et s'étaient faits dévots.

le commerçant, ils avaient fini par s'habituer à lui; ils aimaient en lui l'homme qui les approvisionnait de faste, de délicatesses, de sucre, de vins, d'épices, de denrées enfin et de produits faits pour eux seuls; ~~mais~~ d'un autre côté ils détestaient de toute leur âme l'artisan qui travaillait pour toute sorte de monde et qui lorsque l'occasion s'en présentait ne se faisait pas scrupule de tuer un baron ou un chevalier. Écoutons Philippe de Comines faire la comparaison de Bruges et de Gand. « Je ne sais comment Dieu a tant préservé cette ville de Gand dont tant de maux sont advenus, et qui est de si peu d'utilité pour le pays et chose publique dudit pays où elle est assise, et encore beaucoup moins pour le prince. Et n'est comme Bruges qui est un lieu de grand recueil de marchandises et de grande assemblée de nations étranges; où par aventure se dépesche plus de marchandise qu'en nulle autre ville d'Europe, et serait dommage irréparable qu'elle fust destruite. » Bruges en effet était le magasin des fourrures, des étoffes précieuses, de toutes les raretés. A Gand, rien que des toiles!

Le commerce du moyen âge, marchant ainsi contre sa nature même et contre son but, était condamné d'avance: ses mystères, son système exclusif, ses jalousies étaient les éléments de mort. Venise qui est le type des ~~raisonn~~ gouvernements prudents et raisonnables et que Comines admirait de tout son cœur, Venise qui tuait tous ceux qui faisaient mine de lui voler ses recettes merveilleuses et son art commercial n'avait réussi qu'à rester stationnaire; quand nous l'avons occupée la commission d'enquête que nous avons nommée sous la direction de l'homme le plus capable de juger ces matières, M. Berthollet, n'a pas trouvé le plus petit secret, la moindre chose utile à lui prendre; il déclara que tous ces procédés dont on avait eu jusqu'alors une si haute opinion étaient surannés et hors de servir plus long-temps. Venise avait agi entre quatre murs, et toute l'Europe l'avait dépassée.

Une chose qui fut encore bien funeste au commerce et à l'industrie au moyen âge, c'est la jalousie des villes contre les campagnes, et plus que toute autre Venise s'en est ressentie. Il faut [illegible] savoir que cette ombrageuse république, jalouse de sa chose, poussa la fureur du monopole jusqu'à empêcher ses paysans de cultiver leurs campagnes. Qu'en advint-il?; les beaux pâturages de la Lombardie, forcés à un triste état d'abandon, se dépeuplèrent de bestiaux, et le sénat fut contraint d'envoyer chercher des laines en France et en Espagne

Au reste si les villes maltraitaient ainsi les campagnes, elles ne se sont pas montrées moins hostiles entre elles-mêmes. Une seule idée les a possédées durant tout le moyen âge : leur destruction mutuelle. D'abord c'est Pise, Pise si folle de sa force et si insolemment impudente, et qui lançait des flèches d'argent dans le port de Gênes : un jour elle fut prise avec tous ses habitans, ce qui ne s'était jamais vu dans l'histoire, et emmenée par son ennemie qui refusa son or aimant mieux, comme le juif de Shakespeare une once de chair qu'une livre d'or. Le supplice d'Ugolin ne fut pas une compensation, et le proverbe resta ; qui veut voir Pise, qu'il aille à Gênes. Le combat resta alors entre Gênes et Venise. La fortune fut d'abord pour la première ; elle s'avança victorieuse dans l'adriatique et vint faire flotter le pavillon de St George jusqu'aux lagunes. Venise cria merci, elle offrit à sa rivale de l'or et tous les honneurs de la guerre ; Nous resterons, dirent les génois, jusqu'à ce que nous ayons mis la bride aux chevaux de St Marc. Ils restèrent, en effet, mais prisonniers ; leur patrie subit le sort qu'elle avait si impitoyablement fait tomber sur Pise ; elle fut capturée, elle eut toute sa marine, qui était son existence même. Dans le Nord même scènes de destruction. Bruges abandonna Gand et par là commença la ruine d'elles deux.

aujourd'hui ce n'est plus Pise, ce n'est plus Gênes, ce n'est plus Venise ; si le môle de Gênes est silencieux, si le campo santo tombe en ruines, le Lion de St marc reste ~~enchaîné~~ muselé sous le bâton autrichien ; c'est à présent le tour de l'angleterre.

Un anglais qui appartient plutôt à ~~l'angle~~ l'Europe qu'à sa patrie, Lord Byron, s'est arrêté devant cette Venise qui n'est plus rien, et a demeuré long-temps sans pouvoir en détacher ses regards. Peut-être y songeait-il à l'angleterre, peut-être entrevoyait-il dans ses ruines, les ruines de sa patrie, comme Scipion celles de Rome à Carthage. Rappelons les vers d'Homère.

Ἔσσεται ἦμαρ, ὅτ' ἄν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
ϗ Πρίαμος, ϗ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

L'angleterre est industrielle comme les villes de Flandres, commerçante comme Venise, et à la fois commerçante et agricole comme Carthage : la triple source de la richesse lui est ouverte ; mais je ne sais si elle a bien lieu de s'en réjouir. Elle qui a grandi par le monopole, elle le rejette aujourd'hui, elle demande la liberté du commerce. L'industrie est devenue chez elle si envahissante, que les innombrables vaisseaux ne suffisent plus pour en ~~trans~~ exporter les produits ; elle est comme ce pauvre homme de la ballade qui de=



mandait de l'Eau, et les seaux du magicien lui apportèrent tant et tant qu'il fut noyé. Elle étouffe; c'est pour cela qu'elle réclame la liberté du commerce. Mais son vœu sera-t-il exaucé? aujourd'hui au rebours du moyen âge, il y a plus d'industrie que de commerce, et si celui-ci est cosmopolite et vit de liberté; celle là est nationale et vit de prohibition; l'industrie est attachée à la vie d'un peuple comme l'un des développemens les plus energiques de ses facultés; condamner un peuple à manquer de cette branche d'industrie c'est donc porter atteinte aux facultés attachées à ce genre d'industrie, par suite c'est lui donner un coup mortel. -

Pour cette raison seule, il est probable que l'Europe n'acceptera pas la liberté que l'angleterre lui propose. Cette croisade industrielle dont parlait Sanuto s'est réalisée, mais autrement qu'il ne l'avait rêvé; elle eut lieu de toutes parts contre Venise; Venise abattue elle se continue contre l'angleterre. Les nations courent après elle; quelle que soit son avance elle doit les craindre; elle doit surtout redouter la france qui est la première après elle à suivre sa trace, et qui, si les apparences ne trompent pas, l'atteindra la première

De l'Or.

Nous avons parlé du commerce et de l'industrie, nous parlerons maintenant de l'or, c. a. d. du Dieu du 14.e siècle. Ecoutons les paroles de l'homme qui découvrit le monde de l'or, de Cristophe Colomb : « L'or, a-t-il dit, est une chose excellente ; avec de l'or on forme des trésors, et avec lui, celui qui le possède, fait tout ce qu'il lui plait en ce monde, et fait arriver son âme en paradis. » Voilà le _credo_ du temps. La chose est triste, sa doctrine semble ne devoir amener rien de bon ; nous verrons ce qu'il en est advenu.

Dès la plus haute antiquité l'or est fatal ; depuis il n'a cessé de l'être. Dans les vieux mythes et les vieux symboles la richesse est une masse inerte, enfouie, _Thesaurum_ ; c'est l'aveugle et paralytique Plutus, comme l'a dépeint Aristophane ; c'est un monstre endormi : malheur à qui l'éveille ! Il en vient mal à Alexandre qui a touché l'or de Persepolis, mal à Pyrrhus qui a déplacé celui de Lacinium, mal aux Gaulois qui ont pillé les trésors de Delphes. Si Carthage accumule l'or du monde et l'enfouit sous elle, ce ne fut que pour tomber sous les coups de Rome. Plus tard le massacre des légions et l'ignominie de cinq défaites punit la témérité de Servilius Cepio, et faut dire quand on veut désigner un homme dévoué à une fatalité implacable : il a de l'or de Tolosa. Dans les Nibelungen, l'or arraché sous le ventre du dragon Fafnir occasionne la mort de Sigurd et va faire périr les meurtriers au banquet de l'avare Attila. L'Espagne a sucé tout l'or de l'Amérique et en est pâle et maigre encore. L'Angleterre pompe celui de l'Asie, et n'en est que plus affamée. L'or glisse des mains de l'Europe ; et un fait curieux c'est que tout ce qu'elle en prend aux deux mondes, s'en va croupir en Asie ; les deux Indes et la Chine pour leurs merveilleux produits le reprennent en échange, et là il s'immobilise de nouveau, il se métamorphose en idoles, en pagodes, en kiosques dorés. Ainsi il a des courans, il ruisselle ~~sur une surface immense~~ par tout l'univers ; c'est un fluide qui coule sur une surface immense ; puis il retrouve son niveau, l'orient, et redevient inerte, enfoui, _Thesaurus_.

Le XIV.e Siècle se prit donc à ce supplice de Tantale. Tous avaient soif d'or, tous mouraient sans cela. Le pouvoir, l'administration, la vie matérielle, le bien-être n'étaient qu'à ce prix ; il en fallait pour le commerce qui avait besoin d'une circulation rapide de la richesse, il en fallait pour la guerre qui ne faisait plus avec des troupes féodales. Et l'or restait caché, serré dans les Eglises, là où le moyen âge l'avait enfoui. Il n'y en avait pas, car il ne se montrait pas.

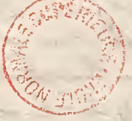
On le chercha, on l'évoqua, on se tourna vers lui comme on s'était tourné vers le commerce et l'industrie. Une nouvelle ardeur saisit les esprits. La nature fut attaquée ; on fouilla ses entrailles, on épuisa les minières ; puis la Logique s'en mêla : on s'imagina que, la substance étant identique, on pourrait par une série de puissantes décompositions la ramener à sa forme la plus pure : or cette forme ne pouvait qu'être le métal auquel tout se rapportait, devant lequel s'inclinait toute puissance humaine. De là l'idée de l'alchimie. On citait des hommes qui avaient réussi dans le grand œuvre de la transmutation métallique. Si Jean XXII avait laissé dans ses coffres vingt deux millions de notre monnoie, si Raymond Lulle avait rétabli les finances d'Angleterre et fabriqué des doubles à la rose, c'est qu'ils avaient fait de l'or. Arnaud de Villeneuve en avait également obtenu en exerçant à Montpellier la science qu'il avait reçue des Arabes. Flamel après avoir pâli vingt et un ans sur un livre mystérieux qu'il avait acheté deux florins, y avait appris l'art de fabriquer l'or et l'argent, et c'est en expiation de cette tentative du Diable qu'il avait sur la fin de ses jours élevé la tour de St Jacques la Boucherie.

De si beaux résultats irritant la cupidité on vit une foule de savans se confiner dans l'atmosphère vaporeuse des laboratoires et user en expériences leur fortune et leur vie. Et pourtant les tentatives demeuraient insuffisantes ; on n'avançait à rien. Alors on supposa que ~~c'ét~~ ce n'était pas à la nature, mais à la volonté humaine qu'il fallait s'en prendre ; on eut cette idée que la valeur n'était pas dans la chose, mais qu'elle n'existait que par la volonté. C'était un point de vue tout à fait spiritualiste : Les rois s'en emparèrent : la volonté qui fait et crée l'or ne peut être que la volonté des rois, représentans de Dieu, le grand créateur des choses. Dès lors peu leur importait le poids ; qu'il y eut un peu plus ou un peu moins de métal, cela ne faisait rien ; tout était dans l'édit qui fixait la valeur des pièces d'or et d'argent ; aussi était-ce chaque jour de nouvelles altérations. Philippe le Bel enleva aux grands feudataires le droit de battre monnoie, et fit excommunier tous les faux-monnoyeurs, voulant être le seul en son royaume.

Mais si les falsifications coûtaient peu aux rois, elles étaient bien funestes au commerce ; les pertes étaient incalculables ; environ tous les dix ans il arrivait des bouleversemens dont l'émission des assignats dans ces derniers temps peut seule nous donner une idée. Citons des exemples : De 1328 à 1342, le marc d'or fut porté de 41 livres à 117 : Le marc d'argent,

qui valait 5 liv. 5 sols en 1350 fut porté l'année suivante à 11 livres par édit du roi Jean qui avait de grandes dépenses à faire ; ainsi en quelques mois il y avait eu banqueroute de 100 pour 100. Le roi voulait bien payer moins ; mais il voulait recevoir plus : donc, autre banqueroute en sens inverse ; aussi la même année 1351 lorsqu'il s'agit de faire les recouvrements, le trésor ne voulut plus recevoir le marc d'argent qu'au taux de 4 liv. 5 sols. En 1353 le roi ayant à payer, le même marc d'argent remonte à 12 liv. en 54 le roi ayant à recevoir, il tombe à 3 livres ; en 1355 il vaut 18 livres ; ~~enfin~~ en 1359, 102 #. Il faut que cette dernière année le roi avait énormément à payer.

Qu'on se figure ce que devaient produire ces révolutions à une époque où il n'y avait guère encore d'autre industrie que celle de la terre ! D'abord les commerçants n'y pouvant plus tenir, fermaient boutique et s'en allaient en pays étranger. Villani dit positivement que si Philippe de Valois fut vaincu par l'Angleterre, c'est qu'il avait trop fait banqueroute et qu'il n'y avait plus de riches dans son royaume. Le commerce émigrant, ce n'était assurément pas la noblesse qui payait pour lui : les chevaliers et les barons mettaient leur épée, mais non leur bourse au service du roi. Le clergé ne pouvait pas compter davantage ; sauf quelques décimes qu'il se laissait arracher après bien des discussions, il ne payait pas d'impôt régulier. Nous ne parlerons pas non plus des serfs ; dans les moments de besoin, on chargeait leurs redevances, mais on ne les dépouillait pas ; le bœuf de Jacques une fois vendu, adieu la récolte suivante ; pas de moisson pas de pain. Sur qui donc retombaient les coups de la fiscalité ? Uniquement sur le peuple des villes : c'étaient ces pauvres gens qui, par une petite somme amassée à grand peine s'étaient libérés et avaient ~~sug~~ ouvert un petit négoce c'étaient ceux là seuls qui pâtissaient ; sans l'industrie sans le commerce, sans ces deux éléments qui produisent l'or et battent vraiment monnaie, ils ~~suppo~~ avaient à supporter des désastres financiers devant lesquels nos plus grandes maisons ne tiendraient pas, au jour où nous en sommes. Aussi que faisaient-ils quand les sergens du roi venaient leur proclamer l'édit de leur ruine ? sans ressource présente ni à venir, ils se jetaient à corps perdu dans les derniers moyens ; ils se donnaient au Diable.



15

Le manichéisme, le culte du Dieu du mal, si cruellement exilé des municipes du Midi, s'était réfugié dans cette condition secrète et avilie qu'on appelait la Sorcellerie. Au XIV siècle il reparaît triomphant: il n'a plus d'Eglise, mais on le retrouve partout dans les buissons, dans les bois, sur les montagnes, avec les sorcières de Macbeth. Le diable avait mille demeures; personne n'en doutait; on l'avait entendu, on l'avait vu. On se donnait donc à lui. Mais le diable ne donnait rien pour rien; il lui fallait l'âme de celui qui voulait de l'or; la vie éternelle pour un peu de métal en ce monde. Cet effroyable marché se trouve représenté sur les bas reliefs de presque toutes les Eglises de ce temps-là. De quelles angoisses ne devaient pas être déchirées des âmes encore croyantes à l'idée d'un pareil avenir! Se condamner à cette terrible città dolente du Dante dont la porte ne s'ouvrait qu'une fois devant vous! Mais il y a dans la vie des nécessités effroyables qui font que l'on sacrifie son salut éternel. Les horreurs de la misère, la faim d'une femme et d'une famille expirante vous poussaient à bout; on crachait sur la croix, on foulait aux pieds les reliques; et tout était dit.

Néanmoins quoiqu'il coûtât, ce marché était ordinairement infructueux. Bien qu'il y eût alors beaucoup de trésors cachés, et que le diable disposât de tous, l'or n'arrivait pas au relaps. Alors on avait recours à l'agent immédiat du diable sur la terre: au moyen âge, c'était le Juif.

On s'adressait donc au Juif; ce malheureux chrétien allait frapper à la porte d'un homme conspué; il s'aventurait dans une maison pauvre, il demandait de l'or à cet homme pauvre; et il en avait. Le véritable alchimiste, c'était le Juif. Ces trésors qu'il était dans la destinée du siècle de voir, il les avait dans sa cave, dans son grenier, enfouis dans son jardin. Mais qu'il payait cher ce bonheur à lui seul accordé! L'opinion le tenait dans une bien dure condition d'horreur et de mépris. Les Juifs étaient les meurtriers du fils de l'homme, et dans l'esprit du moyen âge ils avaient conservé ce métier de bourreaux; ils crucifiaient les enfants; ils causaient la peste, ils empoisonnaient les fontaines, ils envoyaient des armes aux Sarrasins: tout ce qu'on ne pouvait pas expliquer en mal, c'étaient les Juifs qui l'avaient fait. L'aspect de cette race maudite était celui de la souillure et de la réprobation. Le Juif ne pouvait porter que la couleur souillée; il avait sur sa tête un bonnet jaune, sur sa poitrine une rouelle jaune; il avait le teint jaune. Tout faisait horreur: on se serrait contre le mur quand on le rencontrait dans la rue; il se

pouvait toucher aux denrées dans les marchés, ni paraître dans les fêtes, ni se baigner dans les étuves ou même dans les fleuves.

Eh bien! c'est à cet homme qu'on allait s'adresser ~~quand~~ pour avoir de l'argent. Il voulait bien en prêter; mais à ses conditions; et elles devaient être dures; il avait à ~~se venger~~ faire payer au chrétien le mépris dans lequel trainaient lui et sa race entière; le prêt était la seule vengeance qu'il eut en son pouvoir. Et puis l'intérêt doit être proportionné au risque et comme il pouvait arriver que le chrétien pour sauver son âme refusât de rendre l'argent emprunté; il était bien permis à lui juif de prendre toutes ses sûretés. Aussi à cette époque l'usure était-elle effroyable: et cette dernière calamité sortie de l'or, n'était pas la moins hideuse.

Pourtant il ne faudrait pas croire que l'usure scandaleuse est une invention du juif: avant son apparition ~~dans~~ de ce dernier dans le moyen âge on l'avait exercée à moins bon droit que lui. Un capitulaire de Charlemagne fixait l'usure au taux de 100 pour 100. Henri III d'Angleterre avait établi que tout créancier paierait à son débiteur 10 du cent tous les deux mois. Au 14e siècle à Lindo en Suisse on ne prêtait qu'à 216 du cent. L'antiquité n'était pas plus consciencieuse. Le grand Pompée ayant prêté 600 talens au roi Ariobarzane, exigeait d'intérêt 33 talens par mois. Brutus, le vertueux meurtrier de César, prêtait à 4 % par mois à la cité de Salamine; et un paiement ayant manqué son agent enferma les sénateurs de la ville dans un temple et les y tint ~~enfermés~~ sans nourriture pendant trois ou quatre jours, c. à d. jusqu'au remboursement de la somme.

Le prêt étant presque sans espoir de retour, au moyen âge, comme nous le disions tout à l'heure, la chose devait être encore pire. Le juif ne prêtait que sur gage; et dans le choix des dépôts, il était peu scrupuleux. Il prenait tout: peu lui importait d'où venaient les choses pourvu qu'il y eut à gagner dessus. Il faut que cette indifférence ait été poussée bien loin, puisqu'il existe une loi qui défendait aux juifs de recevoir des vêtements ensanglantés. Ils ne pouvaient prendre non plus ni l'épée de ~~[illegible]~~ l'homme de guerre, ni les outils de l'artisan, ni le fer de la charrue.

Mais si l'on n'avait que cela! le juif s'arrangerait encore; à défaut des instruments qui font vivre l'homme, il

prenait l'homme lui-même : il lui demandait tant de sa chair, tant de son sang ; absolument comme le Diable lui aurait demandé son âme. Respecté comme payen dans cette orgueilleuse société du moyen âge, il suivait le droit payen.

Interrogeons le texte des douze tables :

« <u>La personne du Plébéien répond de sa dette</u> » Quand on dit la personne du père de famille, on dit sa famille entière, car sa femme, ses enfans ne sont que ses membres. Dès lors il pouvait encore voter au forum, combattre à l'armée ; il n'en était pas moins lié <u>nexus</u> ; ce bras qui frappait l'ennemi sentait déjà la chaine du créancier. La terrible <u>diminutio capitis</u> était imminente ; le malheureux allait, venait, et déjà il était mort.
Enfin l'époque fatale arrive : il faut payer. La campagne n'a pas été heureuse. L'armée rentre dans Rome ; que deviendra le Plébéien ? les 12 tables donnent la réponse ; elles n'ont fait que consacrer les usages antérieurs. Ecoutons ce chant terrible de la loi ; lex horrendi carminis, comme dit T. Live.

« Qu'on l'appelle en justice : s'il n'y va pas, prends des témoins, contrains-le — s'il diffère et veut lever le pied, mets la main sur lui. — Si l'âge ou la maladie l'empêchent de comparaître, fournis un cheval, mais pas de litière. » Eh quoi ! le malheureux est revenu blessé dans Rome ; son sang coule pour le pays, le jetterez vous mourant sur un cheval ! N'importe il faut aller : il se présente au tribunal avec sa femme en deuil et ses enfans qui pleurent.
Le texte continue :
« Que le riche réponde pour le riche ; pour le prolétaire, qui voudra — La dette avouée, l'affaire jugée, trente jours de délais : puis qu'on mette ~~les~~ main sur lui et qu'on le mène au juge — Le coucher du soleil ferme le tribunal — S'il ne satisfait au jugement, si personne ne répond pour lui, le créancier l'emmenera et l'attachera avec des courroies ou avec des chaines qui peseront quinze livres, moins de quinze livres si le créancier le veut — Que le prisonnier vive du sien, sinon donnez lui une livre de farine ou plus à votre volonté. » Grâces soient rendues à l'humanité de la loi ! Elle permet au créancier d'alléger la chaine et d'augmenter la nourriture ; elle lui permet bien d'autres choses en ne les défendant pas : et les fouets, et l'humidité d'une prison ténébreuse, et la torture d'une longue immobilité....
J'aime encore mieux m'arrêter dans l'horreur du cachot que de chercher ce qu'est devenue la famille du pauvre misérable, esclave aujourd'hui, comme lui. Heureuse si par une émancipation prudente, il a su préserver à temps ses enfans —

Si non, leur père pourra de l'Ergastulum obscur où on les retient les entendre crier sous le fouet, ou peut-être au milieu des derniers outrages, l'appeler à leur secours.

« S'il ne s'arrange point, tenez le dans les liens soixante jours ; cependant produisez le en justice par trois jours de marché, et là publiez à combien se monte la dette » Hélas ! lorsque l'infortuné sortira des tortures du cachot pour subir le grand jour et l'infamie de la place publique ne se trouvera-t-il personne pour l'arracher à ces mains cruelles !

« Au troisième de marché s'il y a plusieurs créanciers qu'ils coupent le corps du débiteur — S'ils coupent plus ou moins, qu'ils n'en soient pas responsables, si plus minusve secuerunt sine fraude esto !

Cette sanglante et horrible légalité ressortait également du code norwégien. Le juif l'invoqua au moyen âge ; « j'ai nourri votre chair de mon argent, donnez moi votre chair » et il l'appliqua avec une bien plus implacable ponctualité, parce qu'alors ce n'était plus le patron qui agissait contre son client, un prince contre son fidèle, mais bien un être d'une autre espèce qui se vengeait de celui qui l'avait dégradé ; encore une fois c'était une haine effroyable, un amas séculaire d'insultes et d'outrages qui se déroulait au jour du paiement.

Cette inexorable rigueur a été admirablement représentée par Shakespeare. Ce grand poète, le seul qui ait compris à fond le moyen âge, a dépeint le règne de l'usure et ses horribles tyrannies, comme Aristophane l'a fait dans l'antiquité ; mais quelle différence entre les deux poèmes ! Le Plutus d'Aristophane, c'est l'apothéose, l'intronisation de la richesse à la place des Dieux ; en somme une chose peu triste sous la forme jeune et joyeuse de la grèce. Quand la richesse reparaît dans Shylock, elle a traversé Rome, le moyen âge, la proscription : elle est sombre et désolante..

Faisons ressortir par des citations les plus beaux traits de ce drame si profondément senti et touché.

La race juive depuis sa dispersion n'a vécu que sur deux idées : l'acquisition qui l'a fait haïr, la propagation qui l'a fait mépriser : ces deux idées se trouvent exprimées dans la parabole de Jacob : l'or du juif fait des petits comme les brebis de Laban ; or ~~cest~~ cette parabole est un des premiers mots que Shakespeare ait mis dans la bouche de Shylock ; il la commente, il justifie par elle sa nation « c'était là un moyen de gagner un intérêt, ajoute-t-il, et Jacob fut béni, et le gain est une bénédiction pourvu qu'on ne le vole pas.

17v

Puis il entre en Scene avec Bassanio:

Shylock — Three thousand ducats? well — Bassanio. Ay, Sir, for three months — Shylock. For three months? Well. — Bass. For the which, as I told you, Anthonio shall be bound. — S. Anthonio shall become bound? .. Well — B. May you stead me? Will you pleasure me? Shall I know your answer? — S. Three thousand ducats for three months and Anthonio bound. — B. Your answer to that? — S. Anthonio is a good man. — B. have you heard any imputation to the contrary? — S. No, no, no: my meaning in saying he is a good man, is to have you understand me, that he is sufficient......

Anthonio se présente:

Shylock (à part.) How like a fawning Publican he looks!
I hate him, for he is a Christian:
But more, for that in low simplicity
He lends out mony gratis, and brings down,
The rate of usance here with us in Venice.
If I can catch him once upon the hip,
I will feet fat the ancient grudge I bear him.
He hates our sacred nation; and he rails,
Ev'n there where merchants most do congregate,
On my bargains, and my well-won thrift,
Which he call interest. Cursed be my tribe,
If I forgive him!

Anthonio — Shylock, although I neither lend nor borrow
By taking, nor by giving of excess,
Yet, to supply the ripe wants of my friend,
I'll break a custom — Is he yet possess,
How much you would.

Shy — Ay, ay, three thousand ducats.

Ant — and for three months?

Shy — I had forgot three months, you told me so;
Well then, your bond, and let me see. —
— Three thousand ducats! — 'tis a good round sum.
Three months from twelve, then let me see the rate.

Anth — Well, Shylock, shall we beholden to you?

Shy — Signior Anthonio, many in time and oft
In the Rialto you have rated me,
about my monies and usances.
Still have I born it with a patient shrug;
(for sufferance is the badge of all our tribe)
You call me misbeliver, cut-throat dog,
and spit upon me Jewish gaberdine;

and all for use of that, which is my own.
Well then, it now appears, you need my help.
go to then; — you come to me, and you say,
Shylock we would have monies — you say so —
you that did void your rheume upon my beard;
and foot me, as you spurn a stranger cur
over your treshold — Mony is your suit;
What should I say to you? Should I not say:
Hath a dog mony? is it possible
a cur can lend three thousand Ducats? or
Shall I bad low, and in bondman's key,
With bated breath, and whisp'ring humbleness,
Say this — Fair Sir, you spit on me last Wednesday,
you spurn'd me such a day; another time
you call'd me dog; and for these curtisies,
I'll lend you thus much monies?
anth — I am as like to call thee so again,
To spit on the again, to spurn thee too.
If thou wilt lend this money, lend it not
as to thy friend (for when did friendship take
a breed of barren metal of his friend?)
But lend it rather to thine enemy;
Who, if he break, thou may'st with better face
Exact the penalty.
Shy — Why, how you storm?
I would be friend with you, and have your love.
forget the shames that you have stain'd me with;
Supply your presents wants, and take no doit
Of usance for my monies, and you'll not hear me;
This is kind offer.
anth. — This were kindness.
Shy — This kindness will I show;
go with me to a notary, seal me there
your single bond; and in a merry sport,
If you repay me not on such a day,
In such a place; such sum or sums, as are
Express'd, in the condition, let the forfeit
be nominated for an equal pound
of your fair flesh, to be cut off and taken
In what part of your body it shall please me.
anth. — Content in faith — &c. — —

Shylock — Solanio.

Shy. — There I have another bad match; a bankrupt, a prodigal, who dares scarce show his f head on the Rialto — a beggar that us'd to come so smug

18v

upon the mart! — Let him look to his bond; he was wont to call me usurer — Let him look to his bond; he was wont to lend mony for a christian curtesie — Let him look to his bond!

Solanio — Why, I am sure, if he forfeit, thou wilt not take his flesh; what's that good for?

Shy — To bait fish withal. If I will feed nothing else, it will feed my revenge: he hath disgraced me, and hinder'd me of half a million, laugh'd at my losses, mocked at my gains, scorned my nation, thwarted my bargains, cooled my friends, heated my enemies; and what's his reason? I am a Jew. Hath not a Jew eyes; hath not a Jew hands, organs, dimensions, senses, affections, passions? fed with the same food; hurt with the same weapons, subject to the same diseases, heal'd by the same means, warmed and cooled by the same winter and summer, as a Christian is? if you prick us, do we not bleed? if you tickle us, do we not laugh? if you poison us, do we not die? and if you wrong us, do we not revenge? if ~~you~~ we are like you in the rest, we will resemble you in that. If a Jew wrong a Christian, what is his humility? Revenge. If a Christian wrong a Jew, what should his sufferance be by christian example? Why revenge. The villainy, you teach me, I will execute and it shall go hard, but I will better the instruction!

Plus loin Shylock défend son droit dans le Sénat de Venise il semble dire comme le Diable dans l'Enfer: Tu ne savais donc pas que j'étais logicien? Écoutons:

Tu non pensavi qu'io loico fossi!
Inf. cap. 18.

You have among you many a purchas'd slave
Which, like your asses, and your dogs, and mules,
You use in abject and slavish part,
Because you bought them. Shall I say to you:
Let them be free, marry them to your heirs?
Why sweat they under burdens? Let their beds
Be made as soft as yours, and let their palates
Be season'd with such viands; you will answer,
The slaves are ours. So do answer you:
The pound of flesh, which I demand of him,
Is dearly bought; 'tis mine, and will have it —
If you deny me, fie upon your law!

Et après, quand Shylock a vu le doge, l'abandonner à la loyalité, et qu'il aiguise son couteau sur le cuir de sa chaussure

Bassanio — Why dost thou whet thy knife so earnestley?

Shylock — To cut the forfeit from that bankrupt there.

Résumons nous en deux mots. Au XIVe siècle le Christ a régné: le roi du monde, le Dieu des consciences, c'est l'or du Juif, le meurtrier du fils de l'homme; ainsi il n'y a rien d'étonnant si cette époque a été regardée comme devant amener l'antechrist. Le mythe du moyen âge avait effectivement sa réalisation.

Tout ce qui a été dit du Juif, doit s'entendre du Lombard; seulement ce dernier était moins outragé, parce qu'il était moins hostile.

Si l'or est si fatal au 14e siècle, il ne faut pourtant pas s'y méprendre. Au fond l'or est chose excellente comme l'a dit Colomb, mais à condition de le poursuivre et de l'apprécier autrement. Cette suprématie de l'or n'était point un pas rétrograde: l'or enfermait une révolution et un progrès immenses; c'était une petite richesse mobile divisible, donnée à tous qui s'élevait à côté de la terre cette richesse immobile, compacte, privilégiée; c'était la fortune communale et démocratique à côté de la fortune féodale et mobiliaire; c'était surtout l'aiguillon du travail et de l'~~industrie~~ l'activité, l'agent nécessaire du commerce et de l'industrie. Si d'abord il a été le règne de l'usure, s'il a produit des maux innombrables et que désolation, et peut paraître abominable, c'est que sa source, sa nature et sa destination ne sont pas connues, c'est qu'il est sans travail et sans industrie, qu'il n'est pas mis en œuvre et en circulation, métamorphosé et moralisé, comme aujourd'hui par l'intelligence humaine. Commerce, industrie, or, ces trois grandes idées, ces trois instincts vrais et féconds du XIVe siècle, sont faussés, mal dirigés & avortent; mais le germe en est déposé pour l'avenir moderne.

190

Des Nationalités

L'allemagne — l'Espagne — l'Italie

Au moyen âge, le grand ouvrage de l'unité, commencé par la religion, a été continué par les voyages et le commerce; à ces causes d'union s'est jointe, comme nous l'avons vu l'influence de l'or et du droit Romain. Les juifs et les Lombards d'un côté, les légistes de l'autre, chacun en imposant à la religion des peuples le dieu de leurs cœurs, comprirent les vieilles entraves et rétablirent la circulation dans le corps Européen. Cependant si l'unité a commencé avec les croisades, il s'en faut qu'elle se montre tout de suite au grand jour. Ce n'est qu'au XIVe siècle que les nationalités se précisent: alors chaque peuple devient une personne, chacun prend sa voix et commence le grand dialogue de la politique Européenne: alors la Diplomatie est fondée.

Pourtant ne nous hatons pas trop d'appliquer ici le mot de nationalité; il s'en faut que les peuples à cette époque soient des nations dans toute l'acception du terme. Car reportons nos regards sur nous mêmes, demandons nous quelle est pour nous, hommes modernes, la force de la nationalité, et toutes les conditions au prix desquelles un peuple peut se glorifier d'être une nation, nous ne les retrouverons pas de beaucoup près dans les Etats du moyen âge.

D'abord ce que toute association doit assurer à ceux qui y entrent, c'est la protection égale dans tous les temps, dans toutes les circonstances. Cette protection nous la chercherions en vain dans l'antiquité. De nos jours la guerre peut tonner aux frontières, l'invasion menacer, le dedans est tranquille: Charles Edouard peut s'avancer à quelques milles de Londres, sans qu'à Londres la moindre affaire de commerce ait été interrompue; les Prussiens peuvent déborder par la Champagne, les autrichiens descendre par la Savoie, les Espagnols paraître sur les Pyrénées, Paris fera lever les départements contre eux et ne croira pas sa sureté compromise. Dans les Etats anciens, il n'en est pas ainsi; la guerre est toujours aux alentours du cœur de l'Etat, et un coup de main hardi peut décider de son existence. Le puissant empire de Babylone s'écroula en quelques heures; une victoire met Rome aux mains des gaulois: la grèce n'est pas plus à l'abri: athènes pouvait craindre à chaque instant qu'un aventurier, un Sphodrias, n'essayat et ne reussit à lui enlever en une seule nuit sa nationalité: on sait que si l'aurore n'avait surpris à Eleusis cet audacieux lacedemonien, c'en était fait d'athènes.

Non seulement la nation doit protection à ses membres; il faut encore qu'elle leur accorde aide et secours dans leur developpement. Sa tache est d'empecher qu'il ne leur arrive rien de mal, et aussi qu'il leur soit fait le plus de bien possible. Sans la nationalité là ou un obstacle arrête et ...

par, où la communication est impossible. Voyez chez nous les barrières ont disparu : l'état ne s'en porte que mieux. En france, En angleterre vous allez de province en province, vous rencontrez les mêmes langues, les mêmes lois, les mêmes monnaies. Il n'en est pas ainsi en allemagne ; chaque principauté à son dialecte ; chacune a sa douane ; si vous faites le moindre voyage si vous allez de Bade au Wurtemberg, il vous faut changer de monnaie. Tous ces empêchements toutes ces tracasseries sont fatales au developpement de l'Intelligence ; car si la diligence s'arrête souvent, non seulement les affaires du voyageur en patissent, mais encore les idées qui arrivent par les memes voitures que les hommes et les denrées. La grèce ne s'assemblait qu'une fois par lustre aux jeux olympiques ; nous par la communication facile nous sommes incessamment assemblés. La France tout entière se presse autour d'une tribune ; ce qui ~~est~~ dit par les représentans est lu le lendemain par cinq cent mille lecteurs. Par là chacun est entré dans la participation de la pensée de tout un peuple, par là chacun est à lui seul trente deux millions d'hommes. qu'un français soit insulté à Alger, tous demandent vengeance, et alger devient Français ; qu'un français soit insulté à Carthagène, Charthagène est bloquée jusqu'à réparation de l'offense que toute la nation a ressentie. La france l'angleterre, voilà ce que c'est qu'une nation.

Faisons donc comparaître devant nous les grands peuples du moyen age : interrogeons les : tous ceux qui ne pourront pas répondre à ces conditions d'unité qui viennent de se révéler à nous, ne compteront pas comme nations. La sentence sera dure, mais l'histoire seule les prononcera.

D'abord occupons nous de l'allemagne, de l'Espagne et de l'Italie.

L'allemagne veut l'unité : de tous les peuples, c'est celui qui l'a voulue le plus au moyen age. Quand toute l'Europe se morcelait, quand tous les états les plus grands comme les plus petits fondaient et disparaissaient dans les subdivisions de la feodalité, elle s'est proclamée le saint Empire Romain. St Empire, c'est à dire l'Unité sous la sauvegarde de Dieu ; Romain, c'est à dire éternel, infini. ~~Et c'était lorsque ce premier mot la pensée de l'Allemagne se révèle toute entière~~. L'idée se comprend, mais il est difficile de la faire accorder avec les faits. L'unité ~~simple~~ absolue, l'unité dans l'infini, n'a rien en soi autre qu'elle même, elle ne contient pas de parties ni d'élémens qui se dénombrent ; au contraire rien ne fut plus complexe que le Saint Empire Romain. Il y a donc contradiction inévitable. L'allemagne visait à un but qu'il n'est pas donné à l'homme d'atteindre seulement des yeux ; elle a voulu l'unité, mais une unité Idéale.

ainsi préoccupée elle fera bon marché de l'Unité réelle Elle s'est proclamée le Saint Empire romain ; à ce titre il

20

lui fallait posséder Rome. Eh bien, elle n'a jamais voulu accepter le droit Romain, c.à.d. l'âme de Rome; en haine du droit Romain, elle a laissé périr la maison de Souabe qui s'efforçait de le lui imposer. Quand à la Rome matérielle, quand à l'enceinte et aux maisons de Rome, elle a essayé de s'en saisir; l'Italie a toujours tenté l'allemagne; mais avec quelle mollesse celle-ci n'a t-elle pas poussé cette lutte! Ne jugeons pas aujourd'hui par ce que nous voyons, ne regardons comme allemands les autrichiens qui ont mis la main sur la Lombardie. L'autriche, on peut dire aussi la Prusse sont des peuples mixtes; il y a en elles plus de sang slave que de sang germain. Toutes deux ont eu leur idée à elles, et l'ont poursuivie chacune dans leur coin, sans qu'il en fut question aux diètes de Worms et d'aix la chapelle: que l'electeur de Brandebourg s'avançat vers la Vistula, que l'archiduc d'autriche battit les Hongrois, L'allemagne s'en inquiétait bien peu; elle les laissait faire, et continuait la pensée supérieure à celle de ce monde et qui lui fut chère en tout temps. Voyez à la chute du dernier des Hohenstauffen, pendant cette effroyable anarchie qu'on a appelé le grand Interrègne, c'était ~~un~~ profit pour les électeurs de prendre chacun leur morceau sur cette proie abandonnée; ils pouvaient au moins abjurer la suzeraineté de l'Empire: le Danemark, la Pologne, la Hongrie le firent bien; eh bien non! ils ne songèrent qu'à trouver un homme capable de réaliser leur idée d'unité infinie.

Et toujours ainsi la grande affaire de l'Allemagne ç'a été le mysticisme. En 1529, l'année ~~[illegible]~~ où Soliman menaçait l'Empire d'une invasion encore plus formidable que celle d'Attila, quelle était la pensée de l'allemagne? Elle donna des troupes à Charles quint, elle tira l'épée; ses chevaliers combattirent pour elle, elle siégeait en concile ~~[illegible]~~ entre Luther et l'Electeur Frédéric; elle protestait. De nos jours même quand l'allemagne a été le théatre de cette lutte gigantesque à qui rien ne ressemble dans l'histoire du passé; quand Bonaparte, l'angleterre et la Russie couvraient ses champs de funérailles et ébranlaient ses villes du bruit de leur canon, il y avait certes de quoi sortir de la reverie: pourtant quelque ~~chose~~ elle ne s'éveilla pas; quelque chose l'occupait bien autrement que ce tumulte européen: il s'agissait de savoir qui vaincrait de Fichte et de Schelling. Fichte ardent patriote, inflexible stoïcien, épouvanté de la servitude dans laquelle s'enfonçait de jour en jour l'intelligence germanique, avait pris pour l'affranchir le seul moyen qui lui restât il avait supprimé le monde. Sa philosophie triomphant, adieu les idoles de l'allemagne si courageusement défendues par Schelling; il fallait que la patrie de Luther, de Boehm, de Goethe se tournât vers le positif, se résignât à ne

à ne plus faire abnégation d'elle-même devant l'Univers
Dans cet imminent danger, comment penser à Bonaparte et à ses victoires?

Corinne dit quelque part : c'est une chose grande que cette Allemagne ! Rien de plus juste que cette exclamation : oui l'Allemagne est grande, puissante, forte : elle en a donné tout le temps d'éclatantes preuves : chose singulière, on dirait que ç'a été à son insçu ; sa destinée semble avoir été de ne se connaître point, d'étouffer des monstres comme Hercule au berceau sans savoir ce qu'elle faisait. Mélange admirable de force et d'enfance, le génie allemand m'apparaît dans ce Parceval d'Eschenbach, ce puissant chevalier que les soins d'une mère timide ont retenu dans l'innocence et la touchante imbécillité du jeune âge. Un jour il échappe et se rend à la ville des miracles à travers les forêts et les déserts. Mais un oiseau blessé laisse tomber sur la neige trois gouttes de sang ; le héros revoit dans ces couleurs la blancheur et l'incarnat de sa bien aimée. Il s'arrête, il rêve immobile. Il contemple dans la réalité présente l'idéal qui remplit sa pensée. Malheur à qui veut finir le songe : il renverse sans bouger de place les chevaliers qui viennent tour à tour pour l'en arracher.

Cette prostration de l'homme devant une idée et cette ignorance de soi-même, explique d'un bout à l'autre l'histoire morale de l'Allemagne. Rien d'étonnant si c'est dans cette contrée que nous voyons pour la première fois l'homme se faire l'homme d'un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. ~~L'artisan~~ Le vassal se donne à son seigneur, l'étudiant, l'artisan à leurs corporations. Dans ces associations, le but intéressé est en seconde ligne ; l'essentiel ce sont les réunions amicales, les services mutuels et ces fêtes, ces symboles, ces initiations qui constituent pour les associés une religion de leur choix. La table commune est un autel où l'allemand ~~sacrifie~~ immole l'égoïsme : chacun y livre son cœur à son semblable, sa dignité et sa raison à la sensualité. Ce dévouement sans intérêt, sans condition, dont se rient les peuples du Midi, a pourtant fait la grandeur de la race germanique. C'est par là que les vieilles bandes des conquérants de l'Empire, groupées chacune autour d'un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils donnaient leur vie à ce chef de leur choix ; ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en lui l'honneur du peuple dont il devient le type colossal. La force, la beauté, la grandeur,

tous les nobles faits d'armes s'accumulent en Siegfr. en Dietrich, en Frédéric Barberousse, en Rodolphe de Habspourg. Leurs fidèles compagnons ne se sont rien réservé.

Au-dessus des seigneurs, au-dessus des comtes et des ducs, et des Electeurs, et de l'Empereur, au sommet de toute hiérarchie, l'Allemagne a placé la femme (frau). Velleda, dit Tacite, fut adorée vivante. Un vieux minnesinger place la femme sur un trône avec douze étoiles pour couronne et la tête de l'homme pour marchepied. Si la poésie est une affaire de cœur, c'est ici. Les minnelieder sont pleins de larmes enfantines, de cette douleur abandonnée qui se trouble elle-même, et ne peut plus s'expliquer. Vous ne rencontrerez là ni jongleurs, ni gai savoir, pas davantage la frivole dialectique des cours d'amour. L'objet de ces poëtes, c'est la femme idéale, c'est la vierge qui leur fait oublier Dieu et les saints. C'est encore la verdure et les fleurs; ils ne tarissent pas sur ce dernier sujet. Cette poésie puérile et profonde tout ensemble se laisse aller à l'attraction magnétique de la nature qu'elle finira par diviniser.

Ainsi éclatent dans le dévouement féodal, dans l'amour et la poésie, l'abnégation et le profond désintéressement du génie allemand. Trompé par le fini, il s'adresse à l'infini: s'il s'est immolé à son seigneur, à sa dame, que refusera-t-il à son Dieu? Rien, pas même sa moralité. Il jettera tout dans cet abîme; il confondra l'homme dans l'Univers, l'univers en Dieu. Préparé par le mysticisme protestant il adoptera sans peine le panthéisme de Schelling, et l'adultère de la matière et de l'esprit sera de nouveau consommé. Où sommes nous, grand Dieu? Nous voilà replongés dans l'Inde. Ici se manifestent avec ses conséquences immorales la sympathie universelle, ou l'universelle indifférence du génie germanique. Viennent toute religion, toute philosophie, toute histoire, l'auteur de Faust, le Faust contemporain les réfléchira, les absorbera dans l'Océan de sa vaste poésie.

Oui, l'Allemagne c'est l'Inde en Europe, vaste, vague, flottante et féconde, comme son Dieu, le Protée du panthéisme. Tant qu'elle n'a pas été serrée et encadrée par les fortes barrières des monarchies qui l'environnent, la tribu indo-germanique a débordé, écoulé par l'Europe et l'a changée en changeant. Livrée alors à sa mobilité naturelle, elle ne connaissait ni murs, ni villes: chaque famille, dit Tacite, s'arrête où la retient son caprice, un bois, un pré, une fontaine. Mais à mesure que derrière s'accumulaient les

flots d'une autre barbarie, slave, avare et hongroise, tandis qu'à l'Occident la France se fermait, il fallut se serrer pour ne pas perdre terre, il fallut bâtir des forts, inventer des villes. Il fallut se donner à des ducs, à des comtes, se grouper en cercles et en provinces. Jetée au centre de l'Europe pour champ de bataille à toutes les guerres, l'Allemagne s'attacha bon gré malgré à une organisation politique pour ne pas périr. C'est ce qui explique le merveilleux spectacle d'une race toujours jeune et vierge, qu'on aperçoit engagée comme par enchantement dans une ~~originale~~ civilisation étrangère, comme un liquide vivement saisi reste fluide au centre du cristal imparfait. De là ces bizarres contrastes qui font de l'Allemagne un pays monstrueusement diversifié. Des états de vingt millions d'hommes, d'autres de vingt mille. Le morcellement infini, le droit infiniment varié des seigneuries féodales; et à côté une grande monarchie disciplinée comme un régiment. Des villes d'hier toutes blanches, nivelées, alignées, tirées au cordeau, ennuyeuses et maussades petites Londres. D'autres comme la vieille Nuremberg où les maisons peintes et grotesquement peintes, prêchent toujours aux passants les paroles du Saint Évangile, ou bien, pour unir tous les contrastes, de savantes bibliothèques au milieu des forêts, et les cerfs venant boire sous le balcon des Électeurs. Ces oppositions extérieures ne font qu'exprimer celles des mœurs. L'esclavage de la glèbe, les villes d'Universités, les communes du moyen âge, tout se ~~[illegible]~~ retrouve dans ce curieux musée, où chaque pas dans l'espace vous fait voyager dans le temps.

De tout ceci il résulte que l'Allemagne n'a pas eu l'unité au moyen âge, qu'aujourd'hui elle la cherche encore; Dieu sait quand elle la trouvera! Quelques uns se tournent avec espoir vers la Prusse et l'Autriche. Mais l'existence de ces deux puissances rivales l'une de l'autre et vivant chacune par un esprit opposé, loin de promettre l'unité prochaine, ne font-elles pas croire que d'ici longtemps le seul progrès qu'on puisse attendre sera une dualité plus peut-être que la multiplicité actuelle?

Mais si l'idéaliste Allemagne a laissé là l'unité, comment la matérialiste Espagne n'a-t-elle pas brisé les entraves? Cette puissante monarchie qui détruite en un jour, a persévéré pendant huit siècles pour se reconstruire, semblait devoir plus qu'aucune autre sortir une du long travail auquel chacun de ses membres avait pris une part égale. Il n'en a rien été: après un si grand effort de centralisation, elle reste diverse, il y a en elle plus d'une nation; que dis-je? il y en a autant que d'hommes!

Ceci tient au génie espagnol. Si vous le voulez connaître dans toute sa réalité, ce génie, prenez le dernier mot de sa littérat.

-ture; Don Luis de Galice, de Calderon. L'auteur pouvait donner à son ouvrage le titre plus juste de l'<u>Ennemi de la Loi</u>. Don Luis n'est pas l'ennemi de telle dynastie, de tel gouvernement; non: c'est l'homme fort de son individualité, croyant valoir mieux que le monde, foulant aux pieds la justice quand elle ne vient pas de lui. Un homme ainsi fait est tellement dans le goût de l'Espagne que Calderon met toujours la raison et le bon droit du côté du proscrit. L'admiration lui échappe; lui chanoine paisible et dévoué au gouvernement, jamais frondeur, et sans nulle envie de faire de l'opposition, il applaudit, il applaudit quand son héros brise et renverse, pille et tue les gens du Roi.

Si vous parcourez l'Espagne(x), vous comprendrez le caractère de Don Luis et la prédilection du peuple pour tous les guerilleros dont il est le type. Ce pays dont les provinces sont séparées par des chaînes si âpres et des fleuves si profonds, a quelque chose de morne qui vous saisit et vous force à vous renfermer en vous même. Le ciel est sombre à force d'être bleu, le sol plat et sans presqu'autre végétation que celle dont le vent apporte les germes. Ici vous avez cités grandes, somptueuses comme ~~certaines~~ les villes de l'Italie, mais autour sont des déserts. C'est un adage dans plusieurs parties de la Vieille Castille: l'alouette qui veut traverser le pays doit porter avec elle son grain; faute de prairies on nourrit les chevaux avec de la paille hachée; et chaque année les troupeaux parcourent tout le pays, de l'Estramadure aux Pyrénées, au péril de l'agriculture. Cités et déserts voilà l'Espagne. Rien d'étonnant donc si tout ce que la cité n'a pu contenir, s'enfuit aux montagnes, et de ces inaccessibles rochers ~~dont il~~ réclame, la carabine en joue, la subsistance que la campagne ne ~~fournit~~ donne pas. L'homme pour qui la nature ne fait, a bientôt pris une haute idée de soi-même, il confond tout en soi, il devient sa providence; malheur à qui voudrait lui prouver le contraire!

Ce génie errant, indisciplinable apparait bien encore dans le héros de l'Espagne, le Cid. Le vainqueur des Maures, n'est pas moins redoutable à son roi; il outrage son maître, il ne souffre qu'Alphonse soit couronné qu'après qu'il aura juré qu'il n'a pas tué son frère, et le roi de Castille est parju-

---

(x) Il faut entendre ici la Vieille Espagne, l'Arragon, la Castille &c. C'est là que se trouve le vrai caractère espagnol, car l'élément mauresque domine toujours dans le Midi.

pour obéir à son vassal. Celui d'Arragon n'était guère plus heureux; pour obtenir obéissance de ses sujets, il était obligé quelquefois de les poursuivre au tribunal du Justiza ou grand justicier du royaume. L'esprit de résistance des Aragonais avait passé en proverbe, comme la fierté Castillane: Donnez un clou à l'aragonais, il l'enfoncera avec sa tête plutôt qu'avec un marteau. Leur serment d'obéissance était hautain et menaçant: Nous qui séparément sommes autant que vous, et qui réunis pouvons davantage nous vous faisons notre roi à condition que vous garderez nos privilèges: sinon, non.

Avec cet indomptable orgueil, comment subir les conditions de la nationalité? aussi ce qu'on devait prévoir est arrivé. L'Espagne n'a connu d'unité que dans l'action héroïque dans les guerres religieuses: elle n'a tiré sa grande épée que lorsqu'il s'est agi de Dieu: elle a eu deux croisades; celle contre les Maures qui a duré jusqu'au XIV siècle; celle de Philippe II contre les protestants. Retranchez ces deux époques de son histoire, tout le reste est occupé par une interminable lutte entre ses éléments.

L'héroïque Espagne pas plus que l'idéaliste Allemagne ne peut donc compter comme nation même au temps où elle a paru l'être le plus.

Dans cette recherche de la nationalité que nous faisons par toute l'Europe, serons-nous plus heureux en Italie? Quelle puissance centralisante ne devons nous pas trouver dans le peuple qui a absorbé le monde, lui imposant non pas seulement ses lois, mais sa langue, mais ses mœurs? Pourtant examinez l'Italie au moyen âge, considérez-la aujourd'hui, et dites s'il y a en elle le plus faible espoir d'unité. Vous avez vu ce qui s'est passé quand l'héroïque Romagne a pris les armes et marché vers Rome: la population romaine s'est levée contre elle. Sans doute cette populace indolente et fière avait peur qu'une révolution ne chassât les étrangers qui la nourrissent; mais la jalousie contre Bologne était bien aussi pour quelque chose dans sa défection. Les villes d'Italie ne s'aiment pas. Proposez une confédération: quel état voudra rayonner autour d'un centre autre que le sien? Donnerez vous la prééminence à Bologne, la ville lettrée que le Dante aimait de tout son cœur? Mais Florence réclamera: Milan a matériellement plus d'importance que Bologne et Modène; Naples est une ville prodigieuse; Rome avec les idées que son passé et Napoléon lui ont mis dans la tête, ne voudra jamais siéger hors de son enceinte: Il n'y a pas



23r

peut-être jusqu'à Venise qui réclamerait pour sa nullité et ne voudrait réunir l'Italie dans ses lagunes.

Cette division semble bien incurable, et cela avec d'autant moins d'espoir qu'elle ne date pas d'hier. Dans ces rivalités on retrouve l'opposition des races : la Lombardie s'élevant contre Rome, Rome contre les Etats du midi, c'est le génie celtique ~~aux romains~~ aux prises avec le génie ~~romain~~ latin, le génie latin avec le génie grec. Jamais les éléments de l'Italie ne se sont fondus, et si Rome parvint à faire disparaître les traces de la division, c'est qu'elle procéda contre eux par l'extermination et par la terreur. Le secret de la puissance de Rome, c'est d'avoir été une ~~petit~~ force armée, organisée quand rien ne l'était. ~~Avec cette~~ Supérieure par cet avantage, elle vainquit les peuples, après la victoire, elle les extermina de peur qu'ils ne profitassent de son exemple. Telle fut son unique loi depuis Romulus — D'abord elle fit disparaître les Volsques, Eques, Herniques etc., puis rencontrant le Samnium à ses portes, elle le dépeupla ; ensuite elle passa au bout de l'Italie, et extermina les Liguriens. Quant à la grande Grèce, c'était de bonne heure un désert. Tite Live dit qu'il n'y avait personne à Crotone. Et partout de même : Rome n'assimila pas, elle anéantit ; elle resta les campagnes, elle vida les cités, sauf à y ~~envoyer~~ coloniser ensuite son excédant. Lucain ne nous cache pas cette plaie de la patrie :

Rarus et antiquis habitator in urbibus errat.

Tacite la découvre au Picte Galgacus : atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. Oui Rome unifia le monde, mais lorsqu'elle en eut fait un tombeau.

Rome tombée, les nationalités se réveillèrent en Italie comme ailleurs, et depuis elles durèrent. Rien de plus persistant que le génie italien. Machiavel parlant de l'Italie dit avec sa gravité accoutumée : <u>questa provincia pare nata a risuscitare le cose morte</u>. On ne peut s'empêcher de s'écrier comme le savant Florentin, lorsqu'on voit les vieux tombeaux étrusques recueillis au Campo Santo, les restes des générations païennes enfouis dans la terre apportée de Jérusalem. L'Italie reste assise auprès de ses tombeaux, et ne les quitte pas. Ce qu'il y a de plus curieux et de plus national en elle ce sont ses inscriptions funéraires, son commerce d'antiquités et de haillons : ce qui y vit le plus, c'est la mort. C'est cette perpétuité qui a fait la grandeur & la misère de l'Italie.

Descendez dans le peuple italien, examinez-le, partout vous le retrouverez empreint d'une trace ineffaçable d'antiquité. Sans parler de ces tournures majestueuses, de ces profils qu'on rencontre à chaque pas et qui sont si mâles et si purs qu'on croirait voir marcher les bas reliefs de la colonne trajane, vous serez frappés d'une foule d'usages populaires. Le costume s'est conservé. Partout le <u>Venetus</u>

cucullus ; l'aiguille d'acier dans les cheveux des femmes, les colliers, les anneaux, comme à Pompéi ; jusqu'aux sandales et au *pileus* qu'on retrouva près Fondi. La nourriture est analogue ; les charcutiers abondent à Rome. Dans les villes, mêmes rues étroites ; les thermopoles, sous le nom de café : le *prandium* à midi, la sieste et la promenade du soir. En tout temps même foule autour des improvisateurs, que ce soient Stace, Dante ou *Sgricci*. On rencontre dans les *filosofi* de Venise, et les *letterati* en plein vent les Ennianistes de l'antiquité. Dans les campagnes, même système de culture : la charrue est celle même que décrit Virgile. En Toscane, les bestiaux sont comme autrefois renfermés et nourris de feuillage de peur qu'ils ne blessent les vignes et les oliviers.

En politique, en religion, même continuité ! Du droit étrusque au droit romain, du droit romain au Pontificat, quelle admirable suite ! La religion est toujours pour l'Italie un objet de gouvernement. Elle lui apparaît sous un point de vue d'utilité politique. La divination des Étrusques était un art de surprendre aux dieux la connaissance des intérêts de la terre, une partie de la politique et de la jurisprudence. Les prières et les formules augurales sont de vrais contrats avec les Dieux. L'augure cherche les termes les plus précis, ne promet rien de trop, ne s'engage pas et prend ses précautions contre l'autre partie. Il ne craint pas de fatiguer les dieux d'interrogations, de stipulations nouvelles. Pour trouver les plus beaux raisins, pour rattraper un oiseau perdu, on prenait le *lituus*, et on traçait les signes sacrés. Le droit canonique comme le droit augural s'appliqua au gouvernement de ce monde. On sait avec quel art l'Église de Rome atteignit et régla toutes les actions des hommes comme matière du péché. La théologie fut enfermée bon gré malgré dans la jurisprudence, les papes furent des légistes. Périsse la loi, vive la grâce ! s'écriait Martin Luther démolissant le vieil édifice de la Papauté.

Vous trouverez dans l'Italie du moyen âge plus d'une image de la féodalité. Les lourdes armures, les puissants coursiers, les forts châteaux, jamais ce qui constitue la féodalité elle-même, la foi de l'homme à l'homme. L'héroïsme italien est de nature plus haute. Que lui importe un homme périssable, une chair mortelle, ce cœur qui bientôt ne battra plus ? Il sait mourir, quoiqu'il n'aille pas chercher la mort, mais mourir pour une idée. Je sais dans telle forteresse, tel homme qui au milieu des plus rudes épreuves gardera jusqu'à la mort le secret de la liberté. Tout autre dévouement est simplicité, enfance aux yeux des compatriotes de Machiavel. Les recherches aventureuses des périls inutiles, la déification de la femme, la religion de la fidélité, la rêverie enthousiaste du monde féodal, tout cela excite en eux un rire inextinguible. Leur poème chevaleresque est la satire de la chevalerie, l'Orlando furioso. Point d'association industrielle ni militaire, si ce n'est pour un but précis, pour un intérêt, pour une idée.

Le génie italien est un génie passionné, mais sévère, étranger aux vagues sympathies. Ce n'est point le monde naturel

de la famille, de la tribu : c'est le monde artificiel de la cité. Circonscrit par la nature dans les vallées de l'Apennin, isolé par des fleuves peu navigables, il s'enferme encore dans des murs. Il règne loin de la nature dans des palais de marbre où il vit d'harmonie, de rythme et de nombre. S'il en sort, c'est pour se bâtir dans les villas des jardins de pierre. La poësie elle même s'inspire du génie de la cité. Là sans doute tout homme chante, le climat y dispose d'être tout lyrique. Mais le vrai poëte Italien, c'est l'architecte de la cité invisible dont les cercles symboliques sont la scène de la divinna comedia. C'est encore sous la forme harmonique de la cité que l'histoire de l'humanité apparut au fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'age prosaïque de l'Italie, Giambatista Vico.

Au moment du XIVe siècle quelle était la situation de cette Italie si féconde dans sa perpétuité ? Ce n'était plus la ville de la guerre et des lois qui régnait sur elle. Rome avait perdu cette ombre sacrée d'ancien Empire dont le moyen âge l'avait entourée comme d'un prestige. Les Pontifes vivaient à Avignon sous la main du roi de France : La dominante alors c'était la ville de la richesse : quelle ville ? La richesse n'est pas chose qui se concentre comme la force militaire : la richesse au contraire est essentiellement divisible : il y avait donc plusieurs villes qui dominaient : Florence et Venise les résument toutes en elles deux. Ainsi l'Italie n'avait plus un centre unique : la vie lui venait par deux voies différentes : elle avait deux sensorium : La pensée pure était à Florence, Venise était la force expansive. Ainsi constituée, l'Italie crut voir ses beaux jours revenir : les barbares l'admiraient ; elle avait rétabli sa domination sur la méditerranée ; les comptoirs de Venise représentaient assez exactement les pouvoirs donnés à Pompée dans la guerre contre les Pirates.

Mais la pensée d'une part, l'action expansive de l'autre, cette division ne pouvait constituer un véritable organisme : la vie sociale étant sans simplicité c'était un Etat anormal. Ajoutez à cela que le nouvel élément qui s'était mêlé à l'Italie, la production de la richesse materielle, ne peut pas constituer à elle seule une unité. Voilà ce qui fit qu'au XIVe siècle l'Italie ne put se vanter d'être une par sa situation politique.

L'était-elle davantage par la religion ? La religion alors comme aujourd'hui consistait moins dans l'émotion intérieure que dans le génie ~~extérieure~~ de la forme. Qui dit forme, dit variété. L'art ne put donc donner à l'Italie le principe d'unification qui ~~tout~~ était la condition de sa nationalité.

Mais si une nation ne se forme pas par l'art, elle peut se faire par les armes+ — Par sa constitution l'Italie était privée de cette dernière ressource. L'idée de la guerre dans des villes pleines de marchands ne pouvait être que la protection de la richesse ; or pour cette protection il suffisait de louer des mercenaires : les citoyens travaillaient et faisaient valoir leur argent pendant que des Etrangers montaient la garde à leur porte. Et chaque cité s'y prenant de même, il en arriva que aux jours de batailles, par exemple les intérêts de Vérone et de Milan étaient débattus sans qu'il se trouvât un Veronais ou un Milanais, de part ou d'autre. De là la guerre devint un métier dont le secret était pour les condottieri, de se faire le moins de mal possible. On sait combien les guerres des XIV et XV siècles toutes ruineuses qu'elles furent pour les republiques Italiennes, furent peu terribles. Les combats étaient de vrais tournois où les mercenaires loués par florence contre Venise, par Venise contre Milan, s'attaquaient se chargeaient se poussaient pour gagner leur argent, mais n'avaient garde de se tuer. D'après Machiavel la plus sanglante bataille du XVe Siècle couta trois hommes, et encore il y en eut un d'étouffé dans la ~~[illegible]~~ presse.

Ceci a donné lieu à un grave reproche, dont on doit laver l'Italie ; on a douté de la valeur italienne. Certainement on ne peut pas douter que les marchands du moyen âge, sequestrés dans leur comptoir n'aient eu peu de mérites militaires, mais est-ce d'après les habitans des villes qu'on doit juger un pays. Que si dans ces derniers temps on a vu fondre et se disperser à la première attaque les armées que le cri de l'independance avait levées dans les campagnes de Naples et de Rome, il ne faut pas en induire que les Italiens sont des lâches. La plus bouillante valeur du monde, les Irlandais, les Polonais ont toujours été vaincus. Pourquoi ? c'est que ce qui produit de grands résultats dans la guerre, ce n'est pas seulement le courage, mais la communauté de pensée. Quand tous savent qu'ils agissent en perspective du même but, le danger est egalement pour tous et la somme en devient d'autant moindre pour chacun. Or jamais en Italie cette condition ne s'est rencontrée. En 1821 et en 1830 ceux qu'on ramassait pour la défense de la liberté, ~~[illegible]~~ n'en avaient pas la moindre idée. Arrivés sur le champ de bataille, il n'est pas étonnant qu'entre une cause qu'ils ne comprenaient pas et un danger qu'ils comprenaient, ils aient choisi pour la sureté de leur corps. Mais encore une fois ce n'était pas par manque de cœur qu'ils ont pris la fuite. Mettez un Romagnol en face d'un autrichien, et vous verrez qui le premier tournera le dos.

+ peut-être que si une ville guerrière se fut élevée, elle eut fait de l'Italie un seul corps.

Si les Italiens ont eu cette génie d'indomptable individualité que nous retrouvons en eux, s'il leur a été refusé cette puissance d'association qui a fait la force des peuples modernes, leur défaite était inévitable. L'Italien en sera-t-il pour cela moins bon guerrier ? Non : les faits sont là pour le prouver. La mère de la tactique, c'est l'Italie. La guerre est devenue une science entre les mains des Albéric, des Sforza, des Malatesta de la Romagne, des Braccio, des Baglioni, des Piccinino de l'Ombrie. L'Italie fournit le Levant d'ingénieurs. Les fondateurs de l'architecture militaire sont des Italiens. Le premier capitaine de l'antiquité, César appartient à l'Italie. Le premier des temps modernes fut un homme de race italienne adopté par la France. Quand nous ignorerions l'origine de Napoléon, le caractère à la fois poétique et pratique de son génie, la beauté sévère de son profil, ne feraient-ils pas reconnaître le compatriote de Machiavel et du Dante ?

Il est temps d'en finir avec ces ridicules déclamations sur la mollesse du caractère italien. Voulez-vous juger de la valeur italienne par la populace de Naples, jugez donc de la France par les Canuts de Lyon. Laissons les gentlemen anglais et les poètes allemands aller chercher à la table des Italiens de Rome et de Milan des inspirations de mépris sublime et de colère généreuse. N'ont-ils pas aussi insulté la Grèce au tombeau, la veille de sa résurrection. Hommes légers et cruels qui confondez sous le même opprobre les Lazzaroni et les Romagnols, les héros et les lâches, avez-vous donc oublié l'armée italienne de Bonaparte et tant de faits d'armes des Piémontais. Et naguère encore, ceux que vous accusiez de n'avoir pas tiré l'épée pour leur pays, n'ont-ils pas su mourir pour vous ? Non le peuple italien n'est pas dégénéré ; c'est toujours celui qui fit la conquête du monde ! Son malheur c'est d'être resté trop semblable à lui-même. Il ~~est~~ s'est tenu à ses ruines quand le temps passait outre !

Pour nous, respectons ces peuples qui ont tant persisté : l'Espagne dans sa pauvreté, l'Irlande, la Pologne, l'Italie dans leur servitude. Cette indomptable volonté a par soi-même quelque chose de vénérable. Les Juifs les plus indomptables de toutes les nations, se présentaient au Pape toutes les fois qu'ils rentraient dans Rome, et lui remettaient entre les mains un exemplaire de la vieille loi. C'était l'antique religion qui venait sous forme d'hommage demander compte à sa fille. Ainsi les nations déshéritées par le progrès viennent sur la route où nous passons, s'enquérir [illegible] ce que nous leur avons emprunté, et apprendre ce que nous

avons depuis que nous les avons laissées derrière nous. Laissez faire ; toutes vieilles et décrépites qu'elles paraissent, elles mettront peut-être leurs filles au tombeau, ou le prendront le pas sur elles. Naguère le livre le plus grave qui ait honoré l'humanité depuis l'Évangile, est sorti de la plume de Sylvio Pellico. L'Italie n'a pas eu la nationalité, l'Allemagne non plus ; quelque chose de mieux est en elles : l'Identité ; elles n'auront pas la patrie, mais le monde.

L'Angleterre.

L'Allemagne, l'Espagne, l'Italie rejetées ; le débat du monde reste entre la France et l'Angleterre. Occupons-nous d'abord de celle-ci.

Visitez Londres à deux époques de l'année ; lorsque le parlement est rassemblé, c.à.d. dans tout le mouvement de sa vie politique et puis quand la session est terminée ; la ville dans ce dernier cas comparée à ce que vous l'aviez vue d'abord, vous paraîtra une solitude. Il est visible que chacun s'est retiré dans son domaine ; les beaux hôtels et les squares sont déshérités des nobles lords. Londres n'est plus qu'un comptoir. C'est que la vie de campagne est chère aux anglais. L'intérêt les a réunis ; ils s'assemblent dans les clubs, ils se pressent à la bourse ; mais leur âme est aux champs. Le véritable anglais, c'est le country-gentleman. Solitaire dans la société ; ce qu'il cherche en elle ce n'est pas elle-même, c'est son résultat. Aussi voyez comme il cherche à lui échapper tout en se donnant à elle. Il lui faut de grandes villes, mais il a soin de s'y isoler dans de petites maisons, voilées par le brouillard, séparées par des rues immenses. Il ne peut comprendre nos maisons à six étages : des voisins l'incommodent : le rapprochement lui donne la nausée.

Le droit anglais a le même caractère : c'est un droit défensif qui garantit l'individu, et ne comporte rien autre chose : là rien pour l'humanité, tout se borne à l'homme. Aussi la pierre angulaire de la constitution anglaise, c'est le jury. En Angleterre tout est descendu du pouvoir judiciaire ; c'est de lui que s'est formé de bas en haut le pouvoir politique. En France c'est le contraire le pouvoir judiciaire est descendu du roi. La différence des deux nations consiste en un mot.

Qu'est-ce donc que le jury ? Pour le bien connaître, il faut le prendre à son origine, dans la patrie des Saxons, entouré de sa solennité barbare et poétique.

Dans la vieille Germanie les assemblées judiciaires se tiennent sur une montagne, tantôt aux trois pierres, aux sept pierres, aux douze pierres, tantôt aux trois chênes, aux sept chênes, ou bien encore sur un pont, soit qu'il se rattache à cette position quelqu'idée religieuse analogue au fond aigu des Persans, soit que le barbare ~~***~~ la choisisse ~~***~~ pour sa sûreté. Dans notre ancienne Bretagne, le jugement se rendait sur un lac dans un bateau qui devait toujours se tenir à deux cents pas du rivage : en prononçant la sentence, le juge devait toucher de sa main l'eau, l'élément par excellence, auquel les barbares du Nord, et après eux le moyen âge, demandèrent la vérité toutes les fois qu'ils di-

-sépareraient de la demêlée. En outre, le jugement était entouré de formes guerrières. Chez les Juifs, le juge c'est avant tout l'homme fort qui frappe des deux mains, c'est Samson qui tue les Philistins par milliers et renverse les édifices par la force de son bras. Le Justiza d'Aragon, était un chevalier armé de toutes pièces. Chez les peuples germains on se rendait au mahl avec ses armes. Les anglo-saxons devaient toucher de la lame de leur poignard, le poignard du juge; dans le Nord de l'Allemagne, chaque assistant à son arrivée au jugement enfonçait son couteau dans la terre; puis au moment de prononcer la sentence, il le retirait ~~[illegible]~~ et l'enfonçait de nouveau, disant: je frappe pour l'absolution ou pour le châtiment. C'était une manière symbolique d'exprimer la ~~force~~ [illegible] de l'homme ~~pénétrant~~ dans l'élément sacré! Dans cette formalité, était toute la pensée du jugement barbare.

Transporté en Angleterre, le jury perdit cette poésie enfantine, mais conserva sa poésie morale: par poésie morale j'entends la haute portée philosophique de cette institution. La croyance à la véracité de l'homme, voilà quelle est la pensée fondamentale du jury. Il paraîtrait que dans les premiers temps la tribu assemblée demandait simplement à l'accusé: es-tu ou n'es-tu pas coupable, et telle était la confiance en la parole humaine, que s'il disait non, si celui-ci disait non, il était absous. Dans l'histoire romaine on trouve quelque chose qui rappelle cette foi de la famille envers chacun de ses membres. Dans les ~~beaux~~ patriarcaux temps de la république, Emilius Scaurus accusé de concussion, monta à la tribune pour haranguer, et dit: Varius de Sucrone a accusé Emilius Scaurus d'avoir volé les deniers publics, Emilius Scaurus dit qu'il est innocent. Le peuple applaudit à la justification du vénérable patricien, et il fut reconduit en triomphe jusqu'à sa maison. Le progrès du doute obligea plus tard l'accusé de faire affirmer avec lui sa famille, ses parents, ses amis: ceux-ci venaient en armes au jugement quoiqu'ils n'eussent à faire ~~usage~~ que de la parole, leur devoir se bornant à jurer. Ils ne connaissaient pas les circonstances du délit; ils affirmaient. C'est là le principe de ce qu'on a appelé au moyen âge les conjurateurs. Plus tard, quand on se méfia de la famille, le Shériff saxon choisit quelques uns des conjurateurs. On pensa que l'innocence de l'accusé n'en serait que mieux établie si elle était affirmée par des personnes à lui étrangères: de là l'idée du jury moderne; tout fut appelé: le riche, le pauvre, le guerrier, le vieillard, le prêtre même. Un article de la loi anglo-saxonne est ainsi conçu: Et s'il n'y a pas le nombre de jurés convenu, on appellera le premier bon garçon qui passera, et on lui demandera son avis. Ainsi le jury c'est tout le monde. Nous admirions tout à l'heure la foi sans borne de l'homme primitif en la parole de son semblable: le jury n'est pas moins beau

27 v

car il établit l'identité morale de l'homme, il proclama
cette conscience intérieure qui fait que là où est la vérité elle
apparait à tous avec une égale lumière. Par lui on ne croit plus
à l'homme; on se fie au genre humain.
Le jury ainsi constitué remonte-t-il bien haut? Nous trouvons
sous Ethelred II une loi qui le mentionne expressément. Le jury
en Angleterre fut donc antérieur à la conquête, et la conquête ne
l'ôta pas aux populations vaincues. On n'a pas exagéré les
violences ni les déprédations que les Normands de Guillaume exercè-
rent de l'autre côté du détroit; on a peut-être porté trop loin la
~~changement~~ révolution qu'ils ont pu opérer dans les constitutions
et les coutumes anglo saxonnes. Un fait qu'on ne saurait nier
par exemple et qu'on n'a pas fait assez ressortir dans ces derniers
temps, c'est qu'il y eut alors déplacement de suzeraineté plutôt
que de propriété. Ainsi, quand le clan celtique passa sous la
domination d'un romain, au préjudice des ~~fils~~ des mac-tiern, quand
le district saxon passa au baron normand plutôt qu'au
thane héréditaire, à coup sûr la situation de la tribu fut
empirée, mais la propriété resta la même. Les 60000 fiefs créés
par Guillaume n'indiquent rien autre chose si ce n'est que les
anciens propriétaires de la terre furent assujettis à de nouveaux
suzerains: il n'y eut de dépouillés que les maîtres des vaincus.
Les normands avaient laissé subsister la petite propriété, ils
laissèrent également subsister le jury; seulement ils l'étendirent
et l'appliquèrent à de nouveaux usages. C'est un jury qui fut
chargé de répartir l'impôt entre les divers comtés. La grande
charte ordonna sur les maux du royaume une enquête,
précisément dans la forme que se font ordinairement les en-
quêtes judiciaires. Enfin lorsqu'en 1265 Simon de Montfort
~~ordonna un conq~~ introduisit les communes dans le parlement
ce fut un verdict du jury qui déclara si l'impôt devait être
payé. Voilà comment le jury revêtit de bonne heure chez
nos voisins une forme politique; le gouvernement du ro-
yaume devint du ressort de la justice. Aussi nulle part
la personne n'a été mieux défendue. L'habeas corpus
formulé d'une manière si positive dans nos temps moder-
nes, les barons anglais le réclamaient du roi Jean les
armes à la main: « Nul homme libre, dit la grande charte
ne sera arrêté, ni emprisonné, ni privé de sa propriété de
sa propriété, de ses libertés, ou des franchises dont il jouit
en vertu des coutumes, ni mis hors la loi, ni exilé ou
lésé en aucune manière; et nous ne courrons sus ni en-
verrons contre qui que ce soit qu'en vertu du jugement légal
de ses pairs ou de la Loi du pays. » L'Angleterre est fière
de cette clause, et aujourd'hui, au XIX[e] siècle, elle la cite
encore comme la plus belle la plus inconquérable[x] de ses
libertés. C'est qu'en effet là est toute sa grandeur, là est
toute sa gloire. A l'Angleterre seule il est permis de dire

x Unconquerable (Milt.)

j'ai compris le droit, quand pas un peuple ne le soupçonnait. Mais cette grandeur, mais cette gloire, elle l'a eue à une condition; et voici l'autre côté de la médaille.

Dans tout comté, le jury décidait les questions selon l'Equité. L'Equité sans doute ne varie pas; toutefois dans l'application, les décisions du jury étaient diverses suivant les diversités des comtés où se tenaient les assises. Ce n'était pas la même chose d'être jugé suivant l'Equité d'York ou l'Equité de Canterbury. Tout droit étant sacré en angleterre, le comté décidait selon sa pensée, la ville selon sa pensée. Les originalités locales étaient involontairement représentées dans les diversités de la jurisprudence. Lorsque la royauté normande essaya d'imposer une sorte d'unité administrative et judiciaire, elle ne réussit pas. Cependant les Normands arrivaient en Angleterre avec un grand génie administratif: s'ils n'ont pas mis l'unité sur la terre de leur conquête, ~~[illegible]~~ ce n'est pas leur faute; il faut que la chose ait été impossible.

Examinons un peu dans quelles circonstances favorables se trouvait à cette époque le roi d'angleterre. D'abord il avait affaire à une féodalité bien moins redoutable que celle du roi de france: pas un seigneur ne pouvait revendiquer une origine plus ancienne que celle du roi: leur noblesse ne datait que de la journée d'Hastings; le monument de Battle en était le brevet. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant, dans les archives de l'orgueil britannique, la série des noms des conquérants qu'on serait tenté de prendre pour le registre baptistaire d'une ancienne paroisse de Normandie. M. Aug. Thierry en a cité quelques-uns. C'est Mandeville et Dandeville, Mohun et Bohun, Barnard et Bastard, Bibet et Basset, Torret, Trivet, Bouet; Malin, malvoisin; Bigot, Bagot, Talbot; Lucy, Lacy, Percy; d'autres plus bizarres encore, mais non moins authentiques puisqu'ils viennent du monastère même de la Bataille, comme Trousselear, Troussebout, Bonvilain, Boutevilain, L'Engayne, longue Epée, l'œil de Bœuf, front de Bœuf; Guillaume le Charretier, Hugues le tambour. &. &. Tandis que les plus fiers saxons dégradés de leur noblesse, devenaient serviteurs de l'Etranger, les hommes des plus basses conditions de flandre et de Normandie, pour peu qu'ils eussent de savoir faire et d'audace n'avaient qu'à passer la mer pour devenir sur l'autre rive d'illustres chevaliers. Mais que ces hauts barons étaient peu de chose comparés aux comtes de Poitiers et de Toulouse qui s'intitulaient par la grace de Dieu, et dont aucun n'eût voulu changer sa noblesse pour celle des Capets. Aussi il faut voir comme les Guillaumes et les premiers Henris faisaient contribuer la féodalité

28v

D'autre part, la monarchie anglaise avait un puissant secours dans l'Église. L'Église anglicane avait une unité admirable, la suprématie de Canterbury, et aujourd'hui encore ~~ses revenus sont plus forts que ceux d'aucune [illegible] du monde~~ elle plus riche à elle seule que toutes les branches réunies du tronc dont elle s'est séparée. On a calculé que les revenus de tout le clergé chrétien semé sur les diverses parties du monde ne dépassent pas 224 million ceux de l'Église de Kanterbury sont de 236 millions de francs. Or cette Église si bien constituée, était généralement du parti du roi; en telle sorte que celui-ci déjà maître de la noblesse, régnait sur les consciences par l'intermédiaire de son ami le primat d'Angleterre. En outre il eut de bonne heure un puissant moyen ~~moyen~~ d'unité dans cette fiscalité organisée avec tant d'adresse dès les premiers jours de la conquête. On a peine à concevoir les étranges inventions des rois Normands pour ajouter aux impôts ordinaires et aux revenus de leurs domaines. Les premiers rois d'Angleterre, dit Hume, imitaient absolument les princes d'Orient; on ne pouvait les approcher les mains vides; ils vendaient tous leurs bons offices, et se mêlaient de toutes les affaires de leurs sujets pour avoir des prétextes de les mettre à contribution. Ainsi la province de Norfolk payait telle somme afin d'être traitée équitablement. Le bourg d'Yarmouth payait tant afin que la charte qu'il avait obtenue du roi en faveur de ses privilèges ne fût pas violée. Voici qui est encore plus fort: un certain Richard, fils de Gilbert paie tant afin que le roi le protège pour recouvrer un titre de créance que les juifs avaient contre lui; Serlo fils de Terlavaston afin qu'il lui soit permis de se défendre dans une affaire où il était accusé d'un homicide certain. Walter de Burton, afin d'échapper à la loi, s'il était accusé d'avoir blessé quelqu'un. Quelquefois un plaideur offrait au roi le tiers ou la moitié d'une somme contestée, afin qu'en sa qualité de chef de la justice, le prince voulût bien l'aider à en faire le recouvrement. Ainsi Nicolas Morrel promit soixante livres sterling afin de pouvoir faire une saisie sur le comte de Flandre pour la somme de 343 livres dont il était son créancier. Et voyez comme le roi prenait ses sûretés, il se fit payer comptant les soixante livres avant que le comte eût acquitté sa dette. Tout ceci n'est que scandaleux; voici qui est plus adroit. L'Angleterre étant une île, n'avaient pas à craindre d'invasion étrangère, comme la France, comme l'Allemagne, comme l'Italie; partant les barons et les bourgeois pouvaient se séparer de leur épée. Or les rois

qui y trouvaient leur compte poussèrent à cette disposition paci-fique : ils finirent par persuader aux uns et aux autres, au moins par le fait, qu'il leur valait mieux chasser aux cerfs ou débiter leurs draps, que porter les armes. Eux, rois, se chargeaient de la sûreté de tous moyennant une contribution : avec l'argent de l'Escuage ils levaient des troupes de mercenaires Brabançons, Gallois, Irlandais, Écossais, et n'étaient quelques gentlemen qui formaient la cavalerie et les archers fournis par les communes, il n'y eut eu que d'anglais que le chef, dans les armées anglaises du moyen âge. A Crécy, il y avait bien 2000 cavaliers et 12000 archers, mais ils avaient pour les soutenir 12000 Irlandais et 8000 Gallois. Ainsi la guerre était devenue de bonne heure une affaire d'argent chez nos voisins d'outremer.

Féodalité faible, église puissante, argent en quantité ; tout était pour le roi d'Angleterre. Cependant tant d'avantages étaient insuffisants sans l'unité du droit. Les princes normands le sentirent. Depuis Henri II, des légistes ne cessèrent de voyager de comté en comté jugeant Saxons et Normands dans le même sens et suivant la même loi ; rien ne fut épargné pour ramener l'Angleterre à une forme identique. Le résultat de ces mesures fut la Loi Commune, the common law. Dans la réalité la loi put prendre ce titre ; mais la jurisprudence était trop diverse par la diversité des juges, pour que l'œuvre fut complète. La loi avait beau être commune, les jurys n'en décidaient pas moins d'après des principes différents : et ainsi les diversités provinciales se maintinrent [en Angleterre] & s'y maintiennent encore aujourd'hui.

Diversité profonde sous forme d'identité, voilà comment se résume l'Angleterre. Là, comme chez nous les races ne se sont pas confondues ; elles se sont rapprochées ; un intérêt [a mis et] les maintient dans cet état de juxtaposition. L'histoire intérieure du pays n'offre guère qu'une longue suite de compromis de nation à nation, de caste à caste, de famille à famille. D'abord ce sont les Saxons, les exterminateurs infatigables de la race gallique, qui se ravisent et stipulent qu'un celte pourra devenir thane, s'il possède cinq hides de terre. Dans le Northumberland le jury se compose de douze Saxons et de douze Bretons. Plus tard les Saxons ~~ont~~ se décident à oublier la distance que leurs coutumes germaniques établissaient entre l'homme libre et le colon tributaire, la vieille loi est abolie ; pour le sang d'un céorl on payera la composition non plus à son seigneur, mais à sa famille. Henri Beauclerc déclare expressément dans une charte que le vilain, le vaincu, le Saxon, n'est pas un serf. Ensuite viennent la grande charte, la constitution ; et ainsi de pacte en pacte l'Angleterre finit par obtenir l'égalité civile pour chacun de

29 r°

L'Egalité civile, c'est tout ce que veut l'anglais, c'est tout ce qu'il peut comprendre : ne lui parlez pas d'Egalité politique ; il ne sauroit ce que vous voulez lui dire : Spectateur impassible des privilèges de l'aristocratie il voit d'autres pouvoir tout, et lui rien, sans se plaindre, parce qu'il sait que celui tout puissant qu'il regarde est passible comme lui de la loi ; il s'inquiète peu de pouvoir pourvu qu'on ne puisse pas sur lui. Et là encore apparoit son génie défensif.

Dans ces derniers temps l'angleterre s'est tournée vers l'exploitation industrielle et a montré un grand esprit d'association : Elle pourrait pour cette raison se définir, l'exploitation de la nature sous la protection de la loi ; par conséquent l'association, mais l'association sans rien d'intime et qui laisse l'âme à toute sa solitude ; concours de forces qu'une attraction puissante pousse vers un même but, mais qui entre elles n'ont ni action, ni rapport.

L'angleterre, avec son égalité civile, a admis toutes les individualités locales ; les bourgs, les comtés ; elle n'a pas seulement représenté les villes, comme l'Italie, mais la terre ; quittant sortant du moyen âge, elle l'a reçue dans son sein avec toute sa diversité. Cette diversité nous la voyons encore vivante et forte : les villes sont fortes, les campagnes aussi, le peuple est riche et prodigieux de vie et de sève, la noblesse est colossale ; tout pouvoir, toute hiérarchie s'y tiennent fortes, orgueilleux, indestructibles : au total impuissance d'unité ; car pour qu'il y ait unité il faut que toute individualité soit morte ; il faut que chaque membre ait perdu sa vie propre pour n'e vivre plus que de la vie de tous. Sans cette condition, l'association n'est qu'une aggrégation factice, sans rien de moral et par conséquent sans rien de durable.

Résumons tout ce que nous avons dit sur cette diversité profonde des élémens de l'angleterre, par une page de l'histoire de France.

« Tous les autres pays, la Russie, l'autriche, l'Italie, l'Espagne, la france ont leurs capitales à l'ouest et regardent au couchant. Le grand vaisseau Européen semble flotter, la voile enflée du vent qui jadis souffla de l'asie. L'angleterre seule a la proue à l'Est comme pour braver le monde, unum omnia contra. Cette dernière terre du vieux continent est la terre héroïque, l'asile éternel des bannis, des hommes énergiques

Tous ceux qui ont jamais fui la servitude, druides poursuivis par Rome, gaulois romains chassés par les barbares, Saxons proscrits par Charlemagne, Danois affamés, Normands avides, et l'industrialisme flamand persécuté, et le Calvinisme vaincu, tous ont passé la mer et pris pour patrie la grande île arva beata petamus arva divites et insulas .... ainsi l'Angleterre a engraissé de malheurs et grandi de ~~maux~~ ruines. Mais à mesure que tous ces proscrits entassés dans cet étroit asyle se sont mis à se regarder, à mesure qu'ils ont remarqué les différences de races et de croyances qui les séparaient, qu'ils se sont vus Kymris, Gaëls, Saxons, Normands, la haine et le combat sont venus. Ça été comme ces combats bizarres dont on régalait Rome, ces combats d'animaux étonnés d'être ensemble, hippopotames et lions, tigres et crocodiles. Et quand les amphibies dans leur cirque fermé de l'océan se sont assez longtemps mordus et déchirés ils se sont jetés à la mer, et ~~ont~~ mordu la France. Mais la guerre intérieure croyez-le bien n'est pas finie encore. La bête triomphante a beau narguer le monde sur son trône des mers, dans son amer sourire se mêle un furieux grincement de dents; soit qu'elle n'en puisse plus à tourner l'aigre et ~~[illegible]~~ criante roue de Manchester, soit que le taureau de l'Irlande qu'elle tient à terre se retourne et mugisse. »

Une singularité particulière à l'angleterre démontre d'une manière plus frappante encore la diversité de ses éléments; c'est cette série de révolutions qui à peu près aux mêmes intervalles ne cessent de se reproduire dans son histoire. En France c'étaient des guerres féodales continuelles; tous les jours le vassal entreprenait contre son suzerain: au delà du détroit on avait une patience plus longue et plus formidable; on attendait ordinairement cinquante ans, un demi siècle; et au bout de ce terme John Bull ne pouvant plus se contenir, crevait de colère, et avalait son roi. D'abord c'est Harold qui perd sa couronne et la vie parce que son peuple l'a abandonné. Ceci arrive à la fin du XIe siècle. Au milieu du XIIe Etienne est fait prisonnier à Lincoln et forcé de renoncer aux droits de sa famille. En 1215, chute de Jean; en 1260 chute d'Henri III: celle d'Edouard II a lieu en 1327: cette fois l'angleterre qui est entrée tout à fait dans les allures juridiques, fait le procès à son roi, et la sentence amène un assassinat. En 1400 Richard II nouvel assassinat. En 1460 Lancastre remplacée par York. En 1472

Henri VI meurt poignardé. Au XVIe siècle, ce n'est pas le roi qui paie, c'est le clergé: la réforme donne un bon siècle à la royauté. Mais après les Tudors le peuple recommença à se remuer; en 1649 il coupa la tête à Charles I: en 1688, Expulsion de Jacques II.

Voilà les crises régulières par lesquelles l'Angleterre a passé. ~~Comment les qualifier~~? Quelle qualification leur donner? Je n'en vois qu'une: explosion périodique de la diversité contre une unité impuissante. Depuis 1688 l'unité s'est résignée à se soumettre à la diversité. La maison de Hanovre s'est chargée du compromis; et aujourd'hui l'Angleterre nous offre le singulier spectacle national au plus haut degré, mais national sans avoir unité; nationalité funeste où chacun vit par lui et pour lui: congrégation impie d'égoïsmes, où l'âme, comptée pour rien, n'a qu'à s'égarer dans sa solitude et à s'écrier avec Milton: mal sois mon bien!

Evil be my good!.....

ou à retomber, comme Byron, dans un abîme sans fond de désespoir, _bottomless perdition_!

La France.

Ce qui m'attache chaque jour davantage à ma patrie, ce que je m'aperçois qu'à elle appartient la nationalité la plus complette, c'est qu'elle est le pays du monde qui représente le mieux l'ensemble de l'humanité : être français, c'est être homme : tous ages, toutes races, tous climats se rencontrent ici. L'angleterre n'a qu'un ciel, celui de la bierre ; la france en a deux, celui de la bierre et celui de la vigne. L'Italie appartient toujours à l'antiquité, l'angleterre n'a que le moyen âge : la France réunit en soi l'âge antique et les temps modernes ; elle a été féodale et constitutionnelle, mais antérieurement l'élément greco romain avait déposé en elle un germe vivace et indestructible. Gloire à elle seule réservée, elle a passé par toutes les civilisations, et en a gardé quelque chose, sans pour cela renoncer au progrès. La dualité de son droit romain et de son droit coutumier est l'expression frappante de cette persistance éclectique d'où son originalité et sa grandeur sont sorties.

Pourtant, il faut le dire, cette perpétuité de la France a failli lui être fatale. Continuant le monde antique, elle a souffert du mal dont le monde antique était mort ; l'esclavage des campagnes l'a rongé au cœur, comme l'Espagne, comme l'Italie. Entendons-nous sur ce mot, l'esclavage des campagnes. Lucain consterné de la dépopulation qui menace de toutes parts, laisse échapper cette plainte d'une accablante énergie

Urbs nos una capit ....

C'est de cette plaie, c'est de cette annihilation de la campagne devant la cité, qu'il s'agit ici : nous pouvons l'exprimer par le seul mot urbanitas. Tout système exclusif est pernicieux et propre seulement à la ruine de ceux qui s'y renferment. C'est surtout par celui-ci qu'il a été donné au monde de s'en convaincre. En Espagne, lorsque la monarchie reçut le royaume de l'ancienne constitution, elle trouva la Castille toute entière représentée par dixsept villes ; la seule cité de Guadalaxara représentait quatre cents villes. Représentation illusoire d'où il ne ressort rien si ce n'est que les villes avaient absorbé les campagnes, puis s'étaient dévorées entr'elles. Aussi la société qui inventa ce système, a péri par son injustice. Les habitans des campagnes, les vilains sacrifiés chaque jour aux intérêts de la ville, tournèrent leurs yeux de côté ; il n'y eut plus de vie possible que celle du forum : tout s'y précipita. En Italie ce fut un phénomène physiologique effrayant de voir comme tout le sang refluait au cœur : dans Rome se concentra toute la vie sociale ; le reste devint un vaste désert.



On essaya bien, mais trop tard, de porter remède à cette absorbante centralisation. Les lois n'y firent rien : on crut avoir trouvé le moyen de repeupler les campagnes en achetant des esclaves par tout le monde ; les esclaves moururent sur leur glèbe, et l'Empire romain s'éteignit faute de monde ; et si les barbares n'étaient venus, il ne serait resté personne pour le pleurer sur ses ruines.

Les barbares et le christianisme essayèrent de réhabiliter les habitants des campagnes. Les apôtres de l'Évangile déclarèrent l'égalité des hommes devant Dieu, et osèrent soutenir que les esclaves étaient des hommes. Leur tâche glorieuse fut poussée par leurs prosélytes avec tout le dévouement qu'il est donné à l'homme de montrer. Dès le quatrième siècle on vit les disciples de St Benoît abdiquer le monde pour s'attacher à la charrue. Spectacle merveilleux pour ce temps que celui d'hommes libres acceptant le travail ! c'est comme si de nos jours nous voyions les planteurs des colonies se mettre à la tâche avec leurs nègres. Un si bel exemple porta son fruit ; l'agriculture commença à compter pour quelque chose ; il y eut bientôt des évêques de la campagne (chorepiscopi.)

Mais si le christianisme avait déjà fait ce progrès que ne devait-on pas attendre des barbares, Francs, Goths, Burgundes. Nés dans l'indépendance et habitués à vivre libres dans l'espace, les germains ne pouvaient s'astreindre aux tyrannies de la cité ; ils fuyaient les villes, dit Ammien Marcellin, comme des tanières environnées de filets. D'ailleurs sans autres richesses que celles de la campagne, ils se glorifiaient du nombre de leurs bestiaux et révéraient la terre comme leur déesse. De pareils dominateurs ne promettaient rien de bon pour l'urbanitas. Pourtant il fut loin d'arriver tout ce qu'on aurait pu prévoir. Les germains changèrent d'esprit en même temps qu'ils changèrent de climat ; ils fondirent comme la neige devant la civilisation des vaincus : les Lombards, la plus énergique population du Nord, n'y tinrent pas deux cents ans. Tous ils acceptèrent la loi romaine avec ses monstrueuses exclusions et Rome fut recommencée sur de nouveaux frais. L'expression de ce système romano-barbare, c'est Charlemagne.

L'esclavage accepté ainsi que toutes les plaies du monde antique, il fallait s'attendre à toutes les misères, même à la consommation des choses si un second ban de barbares n'était venu dissoudre cette société incorrigible. Mais cette fois la destruction fut réelle, du vieil édifice il ne resta pas pierre sur pierre. Les nouveaux envahis-

Ceux Normands, Slaves, Hongrois, Sarrasins n'étaient pas conquérants; mais ils inquiétaient, ils troublaient, disséminés en petites bandes, ils battaient tout un pays pillant, brûlant, emmenant les hommes en esclavage; un ~~aujourd'hui~~ devant Paris, un autre sous les murs de Bordeaux ou dans le cœur de la Germanie ils tombaient comme l'orage sur les peuples épouvantés; et leurs chevaux ou leurs imprévues barques avaient bientôt emporté leurs traces. L'Empire carlovingien, qui ~~eût~~ peut-être encore se fût tenu ferme devant une attaque en règle, ne put résister à ces guerres d'escarmouche, à cette grêle de coups sourds dont l'accablaient sans relâche des mains invisibles. Miné à sa base il tomba, et toute la société qu'il protégeait, se trouva tout d'un ~~fois~~ coup désorganisée. Alors n'y ayant plus de chef, ni ayant plus de loi, il fallut bien que chacun cherchât à se pourvoir. Tout homme qui avait un coin de terre, un cheval, et une épée (miles) se déclara homme d'armes, baron, et s'établit avec sa famille dans un lieu sûr, sous la garde de quelques autres hommes libres, soldats comme lui, mais sans domaine. Autour de l'enceinte fortifiée se groupa une petite population de colons, de serfs qui se chargeaient, à la condition d'être défendus, de cultiver les champs du seigneur. Ainsi le monde ne faisait que reprendre la route qu'il avait suivie autrefois; il se remettait au point où il en était avant Rome: des bourgs des châteaux s'appendaient à toutes les collines, les massives constructions de l'ère cyclopéenne reparaissaient dans les châteaux de la féodalité, et l'orgueil des lucumons antiques était renouvelé si non dépassé par les barons du moyen âge.

Dans ce retour aux temps passés, les villes essayèrent aussi de reprendre leur ancien rôle. Municipes au midi, communes au N. elles firent tous les efforts possibles pour reconquérir cette force absorbante dont Rome leur avait donné le secret; elles se constituèrent asyles: tout serf qui passait dans une commune un an et un jour, était libre: quelle prime pour la dépopulation des campagnes! Heureusement la féodalité tint bon; elle resserra les liens qui attachaient le serf à la glèbe.

Je dis heureusement, car c'est un véritable bonheur qu'il se soit ainsi trouvé au moyen âge les seigneurs pour représenter les intérêts de la campagne: si la même chose avait eu lieu en Italie, il n'en serait réduite aujourd'hui au point où elle en est. A coup sûr les nobles en empêchant la dépopulation des terres ne pensaient pas à d'autres qu'à eux; ils représentaient la campagne comme le berger représente ~~son~~ troupeau sur lequel il veille avec soin afin qu'il profite et multiplie; mais qu'importe? si par cette mesure la vie a été maintenue sur tous les points, et notre existence prolongée d'autant?

(1) Ils apparaissaient juste le temps nécessaire pour dévaster aussitôt après ils tournaient le dos.

32 r°

Nous craignons d'y avoir insisté sur ce point.

L'intérêt du monde moderne était donc qu'une si juste balance fût maintenue entre les villes et les campagnes, que ni les unes ni les autres ne prévalussent, que l'affranchissement marchât partout du même pas; que l'urbanité antique ne se renouvelât point. Qui ~~tint bien~~ fut tenue cette balance au moyen âge? En France; nous pouvons seuls nous vanter d'avoir franchi les obstacles que la nouvelle route opposait au genre humain. Ailleurs les campagnes, ailleurs les cités ont usurpé toute la puissance: En France, ni les villes, ni les campagnes, mais la nation a prévalu; et à qui doit-elle cette grandeur et cette gloire? à ses Rois.

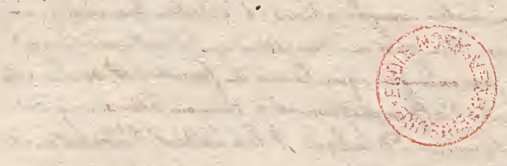
Nous parlions tout à l'heure de la perpétuité qui s'était maintenue dans notre histoire; nous avons montré les communes ~~[illegible]~~ se conservant en fond de la féodalité, la France romaine ~~s'efforçant d'abattre~~ toujours vivant à côté de la France féodale et, qui plus est, cherchant à désorganiser cette dernière pour grossir de ses débris, Eh bien! une des institutions que la France avait héritée du monde romain et qu'elle avait conservée de même à travers les temps barbares, c'était la royauté. Le principat romain était sorti du tribunat; les Empereurs, et César tout le premier, s'élevèrent comme chefs de la démagogie et ne cessèrent d'être les plus sanguinaires persécuteurs de l'aristocratie. On sait combien le peuple aimait C. Caligula. Longtemps après la mort de Néron, les prolétaires allaient chaque nuit répandre des fleurs sur son tombeau. Le principe romain, était bien, comme on l'a dit, un chef militaire mais un chef militaire entouré de légistes et conseillé par eux pour la destruction des ~~la noblesse~~ castes supérieures. Or ce caractère fut celui-même que revêtit de bonne heure la royauté dans notre pays. Ce qui avait été hasardé par un écrivain sceptique du dernier siècle, a été prouvé de nos jours par les travaux de l'École anglaise: le roi de France fut une contrefaçon de l'Empereur romain.

Pourtant dans cette contrefaçon, il y avait quelque chose de neuf; la société moderne y avait introduit un élément à elle: le caractère religieux, le sacre mosaïque emprunté aux Juifs. Dans ces âges de poésie, l'onction sacrée ajoutait au respect du prince: comme ayant été sanctifié par l'Église le roi était plus vénérable qu'autrefois l'empereur romain, et comme plus vénérable, il était dispensé d'être aussi sanguinaire. L'elasticité n'avait que ~~son~~ ~~sabre~~ sa force en qui reposer; celui-ci avait sa force et la religion; l'un n'avait que son sabre, l'autre possédait en outre la Sainte Ampoule.

Ce caractère du roi de France, qui est le roi par excellence au moyen âge, a été obscurci par les légendes chevaleresques les ménestrels et les trouvères ne voyant pas plus loin que les

fêtes ~~qu'ils~~ et les tournois qu'ils entretenaient, ont fait des preux de nos rois, ~~comme~~ aussi bien que de Charlemagne, de Théodoric, d'Alexandre et même d'Hector de Troye : et toutes ces brillantes ne sont pas moins [illegible] que les autres. Ne nous laissez pas dire, par exemple, que Philippe Auguste était un roi chevalier : il y a peu de chevaliers dans la dynastie des Capets. Exceptez Louis le gros, le roi Jean, François I et Henri IV, ceux qui restent sont bien les plus prosaïques partisans de la ~~paix~~ [raison] et des affaires.

Le roi de France et le roi d'Angleterre offrent au moyen âge un contraste frappant. Le roi de France est le roi du droit. C'est un roi prêtre et un roi juge. Le roi d'Angleterre au contraire est un roi de fait, un roi baron. Si le sort des peuples tenait aux souverains, nul doute que les rois anglais n'eussent vaincu. Tous, de Guillaume le Batard à Richard Cœur de Lion furent des héros, au moins selon le monde : les héros furent battus; les pacifiques vainquirent. Pour s'expliquer ceci il faut pénétrer le vrai caractère du roi de France et du roi d'Angleterre tels qu'ils apparaissent dans l'ensemble du moyen âge. Le premier, suzerain du second conserve généralement une certaine majesté immobile : il est calme et insignifiant, en comparaison de son rival. Si vous exceptez les petites guerres de Louis le gros et la croisade de Louis 7 le roi de France semble enfoncé dans son hermine; il regarde le roi d'Angleterre comme son vassal et comme son fils; méchant fils qui bat son père ! Le descendant de Guillaume le Conquérant, quel qu'il soit, c'est un homme rouge, cheveux blonds et plats, gros ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec l'Eglise. Il faut dire aussi qu'il n'a pas si bon temps que le roi de France. Il a bien plus d'affaires, il gouverne à coups de lance trois ou quatre peuples dont il n'entend pas la langue; il faut qu'il contienne les Saxons par les Normands, les Normands par les Saxons, qu'il repousse aux montagnes Gallois et Ecossais. Pendant ce temps là le roi de France peut de son fauteuil, lui faire plus d'un mauvais tour. Il est suzerain d'abord; il est fils aîné de l'Eglise, fils légitime; l'autre est le batard, le fils de la violence : c'est Isaac et Ismaël. Le roi de France a la loi pour lui, cette vieille mère de Shakespeare, avec son frein rouillé qu'on appelle la loi (The rusty curb of old father antic the law) L'autre s'en moque; il est fort, il est chicaneur, en sa qualité de Normand. Dans ce grand mystère du 12e siècle, le roi de France joue le personnage du bon Dieu; l'autre, celui du diable. La légende généalogique le fait remonter, d'un côté à Robert le Diable; de l'autre à la fée Mellusine. C'est l'usage dans notre famille, disait Richard Cœur de Lion, que les fils haïssent



33 v

le père ; du diable nous venons, au diable nous retournerons.

Patience ! le roi du bon Dieu aura son tour. Il souffrira beaucoup, sans doute : il est si endurant ! Le roi d'Angleterre peut lui voler sa femme et ses provinces ; mais il recouvrera tout, un matin : les griffes lui poussent sous son hermine. Le saint homme de roi, sera tout à l'heure Philippe Auguste ou Philippe le Bel. Il y a dans cette pâle figure une force immense qui doit se développer. C'est le roi de l'Eglise et de la bourgeoisie, le roi du peuple et de la loi. En ce sens il a le droit divin. Sa force n'éclate pas par l'héroïsme il grandit d'une végétation puissante, d'une progression continue lente et fatale comme la nature : Expression générale d'une diversité immense, symbole d'une nature toute entière, plus il la représente, plus il ~~est~~ semble insignifiant. La personnalité est faible en lui ; c'est moins un homme qu'une idée : être impersonnel, il vit dans l'université, dans le peuple, dans l'Eglise fille du peuple c'est un personnage profondément catholique, dans le sens étymologique du mot (καθολικος universel) Le bon roi Dagobert, Louis le Débonnaire, Robert le Pieux, Louis le Jeune, Saint Louis, sont le type de ces honnêtes rois, tous vrais saints, bien que l'Eglise n'ait canonisé que le dernier, le plus puissant.

De quelque ornement donc que la féodalité affuble le roi de France, au fond, je le répète, c'est un roi prêtre, un roi juge. C'est tout le contraire du roi d'Angleterre. Celui-ci est l'ennemi commun ; il a la nation en face ; voilà pourquoi il est obligé d'être si méchant, pourquoi les chroniqueurs ne l'appellent pas autrement que le sanglier hérissé ; c'est l'adversaire du peuple, et la féodalité fait corps avec le peuple contre lui. En France c'est bien différent : le roi sympathise avec le peuple, leurs efforts sont collectifs ; le roi par en haut, le peuple par en bas travaillent à percer un intermédiaire épais qui les sépare, la féodalité. Le peuple qui par dessus cette massive féodalité voit poindre dans les nuages le roi pâle, calme et impartial comme la loi, lève toujours les mains vers lui. Le moyen âge en France n'a qu'un cri : ah ! si le roi savait ! il regarde le roi comme ~~le p~~ l'incarnation du droit ; c'était un adage dans toutes les bouches : Si veut le roi, Si veut la loi.

Mais cette féodalité contre laquelle se réunissent tant d'efforts qu'elle est difficile à percer ! En Angleterre il n'y avait guère que deux noblesses ; le comte et le chevalier. En France c'est bien une autre complication : l'échelle hiérarchique n'en finissait plus : du pair au vavasseur que d'intermédiaires ! Je suppose, par exemple, que le roi de France eût voulu octroyer une charte d'affranchissement à telle ou telle bourgade au pied des Pyrénées. D'abord il lui fallait s'adresser au comte de Poitiers duc d'Aquitaine, qui ~~était~~ [illegible] du

en référait à son vassal le comte de Toulouse : le comte de Toulouse s'en remettait à son vassal le comte de Foix ; celui-ci à son tour renvoyait l'affaire à tel ou tel autre seigneur sous la dépendance immédiate duquel se trouvait la bourgade en question : de telle sorte qu'il faut que le roi perce trois, quatre, cinq degrés ~~avant~~ pour qu'il arrive jusqu'au peuple. Il ne faut pas s'étonner si le travail a été long de part et d'autre avant que la rencontre ait eu lieu.

Ç'a été la destinée de la France d'être en général affranchie par des événements européens. Jamais elle n'a marché solitaire ; l'ère de son affranchissement, ce furent, le plus grand fait du moyen âge, les Croisades ; et le plus grand fait des temps modernes, la Révolution.

Entre ces deux grandes époques se trouve enfermé tout le travail qui a préparé la nationalité française ; cherchons à en trouver le nœud.

Les croisades firent disparaître de la surface du royaume une foule de petits fiefs. Nous ne nous arrêterons pas sur cette considération que ~~tant~~ plusieurs historiens modernes ont exposée dans tout son jour. Notons seulement qu'un grand nombre de seigneurs ayant vendu leurs domaines, par la raison toute simple qu'ils se voyaient à la veille d'aller gagner des royaumes en Asie, la hiérarchie se trouva singulièrement simplifiée. Qui y gagna ? Pour le présent ce furent les hauts barons qui ~~agg~~ arrondirent leurs domaines à bon marché, et se trouvèrent débarrassés de la manière la plus commode d'un tas de petits voisins gênants et incommodes. Bien ; suivez les choses dans leur développement. Il n'y a bientôt plus que de grands ~~fiefs~~ seigneurs : nécessairement ~~les propriétaires~~ ils s'allient entre eux : nouvelle agglomération de fiefs : vous voyez le comte d'Anjou devenir comte de Poitiers et duc de Normandie, par mariage : un prince de la même famille ~~lettre~~ réunira plus tard Naples, la Provence, la Lorraine et le Barrois.

À coup sûr les possesseurs trouvaient leur compte à cette accumulation, mais le roi n'en était pas fâché non plus : tout cela simplifiait son travail : aussi dès que les choses en furent arrivées au point qu'il croyait favorable, en sa qualité de juge universel, par sentences et par confiscations, il recueillit tout le fruit de ces grandes fortunes élaborées à tant de frais. Jugez combien sa position était avantageuse : il était juge, et comme tel il décidait pour lui ; il était de plus propriétaire universel, de manière que si un fief venait à manquer d'héritier, si un vassal tombait en cas de félonie, c'était autant de gagné pour lui. Ainsi par mariages, par déshérences, tout lui revenait ; il prenait de tous côtés

34v

il n'en donnait d'aucun, puisqu'il avait eu soin de déclarer sa propriété inaliénable. De cette manière le royaume devait tôt ou tard entrer tout entier dans le domaine.

Toutes les fois que le roi de France avait occasion d'exercer son rôle de juge, il y gagnait. Philippe-Auguste ayant eu à décider entre les aînés et les cadets, jugea en faveur de ces derniers, et par cette préférence établit dans l'aristocratie une démocratie favorable à la royauté. Au 14e siècle le roi décida pour les femmes au préjudice des hommes (affaire de Flandre) malgré la loi salique qu'il savait bien invoquer pour ce qui le concernait. (et de Navarre) Voilà comment il s'était fait un fonds de commerce de tous les cas imprévus, et comme il ne laissait échapper aucune occasion de se faire des amis. Et cependant il allait toujours grossissant, grossissant, jusqu'à ce qu'enfin, gonflé de victoires, il succéda à tout, et que la religion s'étant écroulée au XVIe siècle, il se trouva Dieu, dans Louis XIV. Ce fut là l'apogée de la royauté; le peuple, la France tout se résumait en un seul homme; une personne semblait renfermer en elle l'infini: de là est résultée la grandeur et la poésie du siècle du grand Roi.

Mais c'était une contradiction qu'un homme infini (~~visible~~): le peuple ne se sentait pas à l'aise dans l'étroite enveloppe qui l'enfermait; celle-ci creva à la Révolution. Alors la nation commença à vivre de ~~son existence~~ sa vie propre. Elle eut conscience de son existence, elle se reconnut elle-même. Cette divinité qu'elle avait placée dans le roi, elle la sentit en elle; ce qu'on n'avait pas voulu reconnaître dans la Trinité chrétienne, on le reconnut pour le peuple, c'est que le tiers est tout (Sieyès)

Le grand caractère de ce moment solennel, ce qui fait toute sa majesté, ce qui en même temps élève la France au-dessus des autres peuples, c'est que ~~tous~~ ses éléments sociaux, au lieu d'arriver un à un à la liberté politique, la conquirent tous du même coup; la crise, préparée si long-temps, a éclaté en une seule fois. Et c'est là qu'est le service rendu par la royauté: Toutes les fois qu'une classe arrivait à la puissance, le roi l'arrêtait de la main, la repoussait: pas encore! Ainsi, ~~quand~~ au XIVe siècle les communes devenues trop fortes, furent comprimées; ~~et~~ ~~[illegible]~~; ainsi plus tard le clergé, ainsi le parlement même, l'ouvrage et l'organe des Rois. De cette manière, pas un

n'arriva avant son frère ; tout fut gardé jusqu'au jour où, tout étant prêt, la royauté ayant achevé son œuvre descendit au tombeau. Chose bizarre et cependant admirable aux yeux du philosophe ! c'est que dans cette impartialité du roi envers tous les ordres, il s'est défié de lui-même ; dans cette balance qu'il tenait, il a craint d'être lui-même un poids trop fort : on sait ces ordonnances dans lesquelles il est fait défense au parlement d'obéir au roi sous peine de désobéissance. Jamais l'homo duplex qu'on a pratiqué en morale n'a été mieux marqué en politique ; le roi avait peur de l'homme ; spectacle qui ne s'est présenté chez aucun peuple du monde.

De tout ceci il est résulté que rien n'a été fait en détail en France comme [en] Angleterre, que les révolutions anglaises si prosaïques dans la régularité de leurs progrès, ont eu lieu ici par voie de miracle. Les Etrangers pour se moquer de nous ont dit que notre patrie était le pays du monde qui prouvait le plus la providence parce que tout s'y faisait tout seul. Cet aveu fait notre grandeur ; la main de Dieu se montre dans toutes les grandes pages de notre histoire. Notre premier affranchissement date des croisades, le second de la Pucelle ; le troisième, c'est 89 a commencé en 40. Mettez en face l'Angleterre ; vous voyez chaque classe conquérir à son tour sa liberté ; les crises n'ont rien de général ; tout s'y fait pas à pas ; on dirait une manufacture de Liberté. En France au contraire le mouvement a été merveilleux, spontané : tous sont arrivés ensemble : la Liberté ne s'est fondée que dans l'Egalité

Aujourd'hui nous commençons à jouir des fruits de ce travail si longtemps préparé. Parcourez la France ; allez dans les départemens les plus riches et les plus pauvres, par exemple celui du Nord et celui de la Creuse : dans le premier les villes et les campagnes sont riches ; dans l'autre les villes et les campagnes sont pauvres : pas de ces distinctions odieuses, pas de ces contrastes monstrueux qui choquent en Italie et en Espagne où les villes sont de marbre, et les campagnes sont des marais ou des déserts, pas de ces fortunes scandaleuses, ni de ces populations de mendians qui affligent la grande Bretagne. Chez



35v

nous l'aristocratie est tombée, le peuple a grandi et toutes les classes se sont confondues dans l'Egalité

L'Egalité ! cette idée qui nous est particulière et qui est sortie avec toute sa grandeur de la tête de nos philosophes, résume en cette siècle tout notre progrès. C'est par elle que nous sommes devenus supérieurs à l'angleterre, c'est par elle que notre Liberté est juste et sainte ; et c'est elle qui me fait croire que la france s'est approchée plus près qu'aucun autre peuple du monde de la solution du grand problème que l'humanité est destinée à résoudre. /.

Au 14e siècle il ne s'agissait pas d'Egalité ; cependant on pouvait dès lors présumer ce qu'il en serait de la nationalité française : cette époque a été décisive pour nous, comme pour toute l'Europe : tout peuple, grand au XIVe siècle, n'a cessé de l'être depuis : c'est la première page de nos histoires modernes ; désormais nous en ferons dérouler les feuilles sous nos yeux.

Origine de la puissance de la France au 14e Siècle.

C'était un titre singulièrement lucratif au 13e siècle que celui de Roi très chrétien. Les bénéfices de la piété étaient incalculables, et les rois de France durent bien se féliciter d'avoir choisi cette part dans les choses de ce monde. De 1200 à 1300 en effet toutes les victoires de l'Eglise furent à leur profit. Vous savez qu'en 1200 l'Eglise était menacée d'un grand péril. D'une part Jean sans terre et son neveu Othon IV, de l'autre le comte de Toulouse le plus riche prince de la chrétienté s'étaient insurgés contre elle; et la rebellion était d'autant plus redoutable pour Rome, qu'il ne s'agissait pas d'une question de pouvoir, mais d'une question de croyance: la foi était en débat. N'importe: le pape ne se découragea point; il frappe de toutes parts; partout il fut vainqueur; et le roi de France recueillit les dépouilles. Lorsque Jean fut excommunié, la Normandie et le Poitou entrèrent dans le domaine, la Bretagne reçut un prince français; l'angleterre elle-même faillit devenir l'apanage du fils aîné de Philippe Auguste: la croisade prêchée par le légat Pierre de Castelnau donna tout le midi au roi de france; et pour surcroît de bonheur, la défaite des Impériaux à Bouvines humilia pour longtemps l'Empire germanique, et fit prévoir le jour où la France lui succéderait dans la suprématie européenne.

Un spectacle non moins surprenant que cette grandeur si rapide, c'est de voir qu'il échoue au prince le plus désintéressé de son temps. C'est à Saint Louis qu'il est donné de jouir de ces dépouilles sanglantes: on doit bien penser que sa conscience n'en est pas tranquille; à chaque instant il est tenté de les rendre, il voudrait restituer au roi d'angleterre tout ce que Philippe Auguste lui a pris; cependant comme il ne peut le faire sans condamner l'Eglise de qui tous ces biens lui sont venus, il les garde. D'ailleurs quand ses scrupules deviennent par trop pressans, sa mère et ses frères sont là pour lui faire sa leçon. On sait quelle ascendant avait pris dans les affaires de famille du Saint Roi; Blanche de Castille gouvernait plus que lui, et le véritable représentant de la ~~[illegible]~~

1. france à cette époque il faut le chercher dans le plus actif de ses frères, dans Charles d'anjou.

Charles n'était ni pacifique ni dévot; tout le temps de sa vie se passa en aventures et en guerres; autant son frère fut désintéressé, autant il se montra ambitieux et avide, mais ambitieux jusqu'à la violence, avide jusqu'à la férocité. Il avait épousé la plus jeune des filles du comte de Provence: cette séduisante union ne pouvait avoir pour compensation qu'un trône; aussi Béatrix fut-elle pour quelque chose dans l'ambition de son mari. Un seul mot vous révèle cet Charles d'anjou; Villani l'auteur guelfe, le florentin admirateur de la france, ne peut s'empêcher de devenir sombre toutes les fois qu'il en parle; le portrait qu'il nous en a laissé est menaçant: cet homme noir, dit-il, qui dormait peu. Une foule d'anecdotes qu'il a écrites sur son compte semblent se rapporter plutôt à un de ces sauvages rois de la mer qui sont célèbres dans les sagas du Nord qu'au frère de St Louis! Par exemple, il raconte qu'aprè

qu'après l'expédition de Tunis provoquée par ~~l'expédition~~ le roi de Sicile, une tempête ayant jeté la flotte des croisés sur les côtes de Naples, Charles d'Anjou revendiqua les dépouilles des naufragés et fit rançonner les amis en vertu de son droit féodal. C'est là l'homme dont l'Eglise fit son bien aimé; celui qu'elle enrichit, et sur lequel elle accumula les dépouilles de la maison de Souabe. Nous verrons comment s'élabora cette odieuse fortune, mais avant un mot sur la malheureuse famille au préjudice de laquelle elle fut accomplie.

La plupart des princes de la maison de Souabe ont été des tyrans. Frédéric I, Henri VI, Frédéric II ont ~~fa~~ inondé de sang l'Allemagne et l'Italie; comment donc expliquer les regrets qu'ils ont laissés dans le peuple? c'est qu'ils avaient seuls entre les princes de leur temps une qualité éminente, la fidélité et l'attachement dans leurs amitiés. Tous ont possédé au plus haut degré le don de plaire; ils étaient affables et de l'esprit le plus cultivé; leur beauté était proverbiale; ceux qui poursuivirent le jeune Enzio bâtard de Frédéric II ayant aperçu à travers les ronces une boucle de ses cheveux, le reconnurent à ce seul indice; il n'y a qu'Enzio, dirent-ils, qui peut avoir de si beaux cheveux blonds! Presque tous ont été poëtes. Il nous reste de Frédéric II de beaux vers en provençal; le sanguinaire Henri VI est un des plus gracieux minnesinger de son temps.

Le dernier empereur de la maison de Hohenstauffen, Frédéric II, était plus Italien qu'Allemand. Sa mère Constance l'avait remis de bonne heure aux mains du pape et l'Eglise éleva avec tous les soins imaginables celui qui devait s'attacher un jour à tourner contre elle. En effet Frédéric ne put jamais souffrir ses maîtres, et tout jeune il montrait déjà de l'aversion non seulement contre les papes, mais contre le christianisme. Il ne se démentit pas le reste de sa vie. On le vit fonder des colonies de Sarrazins en Italie aux portes de Rome. Il s'entourait de médecins arabes; les seigneurs de sa cour étudiaient la médecine arabe, il s'était composé un sérail de concubines arabes. Tout ce qui n'était pas arabe, turc ou juif lui était odieux. On lui a attribué non sans raison ce livre ce livre si célèbre dont il ne nous reste que des fragmens, ~~mais~~ et que rien ne surpassent pas les plus violens pamphlets ~~[illegible]~~ fulminés dans le siècle dernier contre la religion et les prêtres, je veux dire l'ouvrage intitulé De tribus impostoribus. Un tel homme ne pouvait guère s'attendre à ce que Rome lui pardonnât jamais. Aussi entre les papes et lui, ce fut un combat à mort. Ceux-ci le frappèrent de toute la force de leurs bras puis ils suscitèrent contre lui les membres de sa famille dans la crainte qu'il n'en relevât. Il vit son beau-père Jean de Brienne, il vit son fils Henri qu'il avait décoré du titre de César s'armer contre lui. Le supplice de ce dernier ne lui rendit pas la paix, il était dit qu'il serait frappé tour à tour dans les plus chères affections. Il avait un ami qu'il chérissait par dessus tous les autres, le légiste Pierre des Vignes, celui qui rédigea les constitutions du royaume de Naples; il le soupçonna un jour d'avoir voulu l'empoisonner et lui fit trancher la tête comme coupable

de haute trahison : ce crime, qui est encore un problème historique, laissa dans le cœur de Frédéric un souvenir déchirant. Mais là ne s'arrêtèrent pas ses infortunes. Il avait un bâtard qu'il aimait comme lui-même parce qu'il croyait se reconnaître en lui : c'est cet Enzio dont nous avons déjà parlé, qu'il avait fait roi de Sardaigne au mépris d'Innocent IV, et qui pour cela lui avait mérité l'anathème et la déposition. Ce fils bien aimé fut pris dans une bataille contre les Bolonais. En vain Frédéric offrit tout ce qui lui restait pour le racheter, les vainqueurs déclarèrent qu'il ne le verrait plus, et pour qu'on ne pût pas douter de leur intention ils firent construire dans leur ville pour renfermer Enzio un beau palais qui existe encore. Cette implacable ténacité rappelle la réponse du gouverneur de Sainte Hélène à Bonaparte qui se plaignait de ne voir pas d'arbre autour de sa prison : on en plantera.

Irrité par tant de malheurs, Frédéric devint horriblement cruel ; Dante parle de quelques uns des supplices qu'il infligeait aux victimes de ses fureurs. C'étaient par exemple des chapes de plomb qui serrant les patiens à la gorge les empêchaient de se lever ni de s'asseoir, et les faisaient mourir de fatigue ; quelquefois on faisait chauffer la robe terrible, et le malheureux brûlait dans le métal fondu. On trouve dans une histoire gibeline un fait qui n'est mentionné nulle part ailleurs, et qui montre bien à quel point d'exaspération le malheureux Empereur en était venu. Le roi des Romains Henri que nous avons vu si cruellement châtié de sa révolte avait laissé deux fils dont l'aîné pouvait avoir six ans. Un jour que Frédéric se trouvait avec eux dans un château de Sicile, les deux enfans sortent de la salle où était l'Empereur, et ferment ~~fort~~ le verrou par dessus lui. Celui-ci veut sortir, il trouve la porte fermée, il appelle, il crie : personne ne répond ; il entre en fureur et jette la porte par terre. Il ne s'en tient pas là, il veut savoir qui a osé se moquer ainsi de lui. C'est moi, dit l'aîné de ses petits fils ; pourquoi ne me ferez vous mourir comme mon père ? ce sanglant reproche quoique échappé de la bouche d'un enfant mit l'Empereur hors de lui ; il fit saisir les deux fils de Henri et ordonna qu'on leur ôtât la vue avec effet. Un bassin de cuivre rougi leur fut passé devant les yeux, à la manière byzantine, mais telle fut la barbarie avec laquelle ce supplice fut exécuté que les deux pauvres patients en moururent.

Tant de désastres ravagèrent la santé de Frédéric II ; tout fort et tout bien constitué qu'il était il n'y tint pas soixante ans ; il mourut en 1250 de la mort d'un désespéré ; maudissant le ciel, et blasphémant contre lui-même.

Manfred un autre de ses bâtards, brave et spirituel comme lui, mais qui à toutes les qualités de son père joignait aussi tous ses vices, s'empara après sa mort du royaume de Naples. Le pape chercha partout un prince qui voulût le dépouiller de ses Etats. Charles d'Anjou se présenta et fut accepté. Manfred fut vaincu et tué, et l'Eglise poursuivit jusque sur son cadavre la haine implacable que les papes avaient jurée à sa famille. Les prêtres ne voulurent pas qu'il fût enterré ; mais

l'armée française eut compassion du vaincu : chaque soldat jeta en passant une pierre sur son cadavre. Le légat romain s'en indigna ; les pierres furent ôtées, et les cendres de Manfred jetées au vent. Le Dante a immortalisé cette brutale vengeance, et a donné une larme dans le purgatoire à cet infortuné persécuté même au delà de la vie.

Biondo era, e bello, et di gentile aspetto ;
Ma l'un de' cigli un colpo avea diviso.

Quand' i' mi fui umilmente disdetto
D'averlo visto mai, ei disse : or vedi.
E mostrommi una piaga a sommo 'l petto.

Poi sorridendo disse : io son Manfredi
Nipote di Gostanza imperadrice.
. . . .

Orribil furon li peccati miei
Ma la bontà infinita ha si gran braccia
che prende ciò che si rivolve a lei.

L'ossa del corpo mio sarieno ancora
In co' del ponte, presso a Benevento,
Sotto la guardia della grave mora.

Or la bagna la pioggia et muove 'l vento.
. . . .

(Purg. c. III.)

Restait un héritier de cette malheureuse maison de Souabe : c'était le jeune Conradin petit fils de Frédéric. Il demeurait en Allemagne, auprès de sa mère. Mais dès qu'il eut quinze ans, il fut impossible de le retenir ; il courut seul dans cette Italie où sa famille était allé s'engloutir, vaincu comme Manfred, et fait prisonnier, il fut condamné à mourir par les légistes provençaux. Son jeune ami le duc d'Autriche l'accompagna sur l'échaffaud. Prêt à mourir, il s'écria : O ma mère ! quelle dure nouvelle va-t-on vous rapporter de moi ! puis détachant un de ses gants il le jeta dans la foule. On rapporte qu'un gentilhomme le ramassa et alla le porter à Pierre d'Aragon qui avait épousé la fille de Manfred.

Il y avait encore en Saxe une Hohenstauffen : c'était la propre fille de Frédéric II mariée à l'Electeur de Saxe. Honorée de son mari tant que son père fut puissant, cette malheureuse princesse se vit lâchement persécutée une fois que la gloire de sa maison se fut dissipée et que les papes se mirent à poursuivre par le monde cette race de vipères, comme ils appelaient la famille de Souabe. Son mari l'abandonna pour une concubine qu'il introduisit auprès d'elle : et ne regardant l'affront comme assez dur, il voulut que la fille de Frédéric s'humiliât devant l'étrangère. Il l'enferma sur son refus. Tant de mauvais traitements lui firent com-

que sa vie était en danger : elle ne voulut pas laisser au Duc de Saxe le bonheur d'être son bourreau. un fidèle serviteur lui amena une barque sous sa fenêtre, et elle y descendait par une corde quand elle se rappela qu'elle n'avait pas embrassé son fils : sans mesurer le péril elle regagne le sommet du donjon, court au berceau de son enfant et dans la douleur de la séparation, le mord au lieu de l'embrasser ; ce nom de Frédéric le mordu lui resta, et la mère finit ses jours dans un cloître.

Ainsi s'éteignit cette héroïque maison de Souabe. Elle laissa un grand souvenir et de longs regrets. Longtemps on crut sur le Rhin que son chef allait reparaître ; des pèlerins disaient l'avoir vu, des ballades chantaient sa venue prochaine. C'est ainsi que plus tard on ne voulait pas croire à la mort de Charles le téméraire des marchands donnaient à crédit à condition qu'on leur paierait le double quand reviendrait le grand Duc de Bourgogne. Le gallois ne chante-t-il pas encore le retour d'artur, et n'avons nous pas vu le peuple refuser d'ajouter foi à la mort de Napoléon ? c'est que l'imagination populaire ne peut concevoir vaincus par la nature les hommes héroïques qu'elle a vu dominer sur le monde.

Qui succédait à cette grande puissance échappée aux mains de l'allemagne par la ruine des Hohenstauffen ? nous l'avons c'est la France, grâce au pape. Mais l'Eglise ne tarda pas à avoir peur de son ouvrage : elle craignit que cette maison qu'elle avait élevée si haut ne finit par l'éclipser, et Grégoire X le premier chercha à y mettre ordre. Charles d'anjou se proposait la conquête de l'Empire grec ; grégoire reconciliait l'église grecque et l'Eglise latine. Alphonse de Castille aspirait à la dignité d'Empereur d'occident ; le pape favorisa l'élection de Rodolphe de Hapsbourg. Ce dernier, gentilhomme du canton d'argovie, d'une noblesse très ancienne, mais assez peu illustre avait eu le bonheur de se faire remarquer de l'Evêque de mayence en l'escortant à Rome ; l'Evêque eut la singulière idée de le proposer aux Electeurs, et il fut accepté. C'était au dire d'un contemporain un grand homme sec, chauve, maigre de mauvaise mine et ayant toujours les coudes percés. N'importe : comme il était pauvre, il semblait peu redoutable aux Electeurs ; comme il avait cinq filles, ceux-ci espéraient en avoir chacun une en mariage, et par là gouverner l'Empire à la place du beau père ; le pape croyait aussi qu'en donnant sa protection au pauvre Diable, celui-ci lui en conserverait une reconnaissance sans bornes. Tous se trompèrent Rodolphe ne se laissa mener par personne ; il déploya tout le temps de son gouvernement une politique active et qui lui était toute personnelle ; il rétablit la paix dans l'Empire, non qu'il tint beaucoup à la dignité de l'Empire car il fit bon marché de ses privilèges et de ses droits ; il ne songeait qu'à fonder la grandeur de sa maison et à lui assurer la souveraineté de l'autriche ; or cet unique but de ses efforts lui défendait de se jeter dans les haines aveugles qui avaient perdu ses prédécesseurs. aussi se maintint-il

38v

à peu près l'ami de tout le monde : Il donna au pape l'Exarchat, il renonça à l'Italie, mais en même temps il donna à Charles d'Anjou l'investiture de la Provence.

Grégoire X fut donc peu favorisé du côté de l'Allemagne dans ses projets contre le roi de Sicile ; il fut plus heureux en rappelant les exilés gibelins en Italie. Cet acte produisit une joie immense par toute la péninsule : dans toutes les villes ce n'étaient que feux de joie & embrassements de réconciliation ; toutes les dissensions civiles étaient enfin terminées ; désormais l'ennemi commun c'était le Français. A Florence seulement la chose [illegible] parceque Charles d'Anjou avait fait insinuer aux proscrits qu'on ne voulait les réunir que pour les massacrer tous à la fois. Nicolas III qui succéda à Grégoire X continua sa politique, il enleva à Charles d'Anjou ses titres de Vicaire de l'Eglise et de Sénateur de Rome, il le réduisit à la Sicile ; mais il mourut au plus [illegible] de son œuvre, et son rival pour n'avoir plus à craindre de résistance du côté de Rome s'avisa d'élever au trône pontifical un chanoine de Tours son obligé & son sujet : ~~p~~ ~~et~~ ~~afin~~ ~~de~~ mieux réussir ~~il~~ Charles d'Anjou envoya ses gens d'armes au conclave et en fit enlever tous les opposants. De cette manière Martin IV fut élu : mais le maître ne s'en tint pas là, de peur des mauvaises influences, il fit venir le pape à Viterbe avec le Sceau de Saint Pierre et les y garda tous les deux à côté de lui, se faisant décréter tout ce qui pouvait lui servir. Ainsi la maison de France qui tenait le pouvoir, ayant confisqué le pontife, avait encore l'autorité. C'était justement le temps où Philippe le Hardi mariait sa fille à l'héritier de Navarre, où il menaçait l'Aragon, où il faisait ressentir son autorité en Castille par Alphonse X & les infans de La Cerda.

Charles d'Anjou avait des projets plus vastes encore. Il avait manqué l'Afrique dans la croisade qu'il avait fait entreprendre à Saint Louis, mais il songeait en revanche à conquérir Constantinople, et aspirait tout ensemble et à l'Empire grec et au royaume de Jérusalem : il ~~avait~~ s'était entendu avec le roi fugitif de la Palestine, avait conclu un traité avec les Vénitiens pour renouveler l'entreprise de 1204 ; chaque jour de nouveaux équipages sortaient des [illegible], une armée était prête l'Europe s'attendait à un grand coup, et Charles d'Anjou n'était plus nommé que comme le plus redouté prince de la Chrétienté. Ce n'était pas tout : la maison de France commençait à usurper un pouvoir tout nouveau dans les affaires ecclésiastiques ; le roi de France venait de révoquer les bulles canoniques qui défendaient les tournois : c'était la première fois qu'un roi osait attaquer les Canons

de l'Eglise, et, chose inouie ! Martin venait de promulguer un édit qui fesait loi aux fidèles de prier pour Philippe le Hardi ; vingt jours d'indulgence était accordés pour cette bonne œuvre pieuse. Au milieu de cette autorité sans bornes, la résistance éclata là où elle était le moins attendue.

Dans ce temps là la Sicile était horriblement foulée par les agens français : tous les jours c'étaient des tailles et des taxes nouvelles. Un contemporain assure qu'on fesait payer au moins six fois par mois les contributions d'un an ! ajoutez à cela que la Sicile voyait pour la première fois la fiscalité organisée sur son territoire : on sait quel pénible changement il fut par toute l'Europe, lorsque l'établissement d'une administration régulière eut forcé d'établir les impositions ; combien cette innovation ne devait-elle pas être plus funeste dans un pays nouvellement conquis et traversé dans tous les sens par les bandes des vainqueurs ? L'opposition des races envenimait encore la haine des vaincus contre leurs maîtres : la pétulance provençale déconcertait à tout moment la gravité Italienne : il y a dans le caractère méridional une certaine dignité qui ne pardonne jamais si on lui a manqué et puis on sait que les chevaliers d'Aix et de Narbonne ne se gênaient pas à l'égard des femmes de leurs nouveaux vassaux ; ils les insultaient et par là blessaient les Siciliens dans ce qu'ils avaient de plus cher.

Un gentilhomme de Calabre, ~~ant~~ médecin illustre, autrefois de Manfred, mais qui depuis la conquête s'était retiré de la Sicile, Jean de Procida, s'imagina de faire tourner le mécontentement au profit de la liberté nationale : il poussa le roi d'Arragon à renverser Charles d'Anjou ; mais Pedro prince pauvre, n'eut jamais osé heurter à lui seul une si grande puissance. Procida ne se découragea pas, il vendit ses biens, et, sous un costume déguisé, se mit en chemin par l'Europe, suscitant de toutes parts des ennemis contre l'oppresseur de la Sicile ; il se rendit à Byzance, il fit voir à Paléologue les flottes combinées de Venise et de Provence couvrant déjà l'adriatique ; il retourna en Arragon s'entendre avec la fille de Manfred, puis revint en Sicile initier les grands à son secret, et les engager à se réunir à Salerne de là il alla à Rome, se fit signer par le Pape une permission de faire tout pour l'affranchissement de sa patrie ; des armes avaient été distribuées sur tous les points. Les choses en étaient là ; quand l'éruption ~~future~~ éclata par un accident imprévu.

On sait combien de tous temps la Sicile a eu à souffrir : Toute l'antiquité n'a été pour cette malheureuse contrée

qu'une longue passion, pressée qu'elle était par l'Etna et par Carthage, deux volcans. Pour surcroît de douleur il semblait que toutes les races les plus opposées s'étaient données rendez-vous dans cet étroit espace, en sorte que Sicules, Ibères, Pelasges; l'élément du Nord et l'élément du midi étaient obligés de vivre ensemble malgré la répugnance qui les éloignait l'un de l'autre. De tant d'efforts et de tant de persécutions, il est résulté une aigreur, un emportement dans le caractère national qui ne se rencontre nulle part ailleurs : la Sicile en est devenue la patrie de la révolte; elle a été pour Rome à peu près ce que l'Irlande est aujourd'hui pour l'Angleterre; les Normands, les Allemands qui s'y sont mêlés depuis ne furent pas en assez grand nombre pour renouveler le caractère de la population et le peu d'influence qu'ils purent y avoir fut tout à fait anéanti par l'apparition des Sarrazins et la domination des grecs ce que avaient remis d'africain dans le sang Sicilien. On put voir au XIII siècle que la Sicile féodale était toujours l'impétueuse et indomptable Sicanie.

Le Lundi 30 Mars 1282 aux fêtes de Pasques, les Siciliens, suivant un antique usage, allaient entendre les vêpres à Montréal. C'était une chapelle située à quelques lieues de Palerme sur une colline délicieuse; les plus dévotes légendes étaient racontées sur ce lieu; le peuple y allait par piété et aussi pour respirer l'air si pur en Sicile aux premiers du printemps. Au milieu de cette fête, un français nommé Drouet, dans l'intention de voir si les Siciliens n'avaient pas sur eux d'armes cachées, outragea une jeune fille; incontinent, il est ~~massacré~~ tué; le massacre commence aussitôt sur tous les points; seulement pendant le temps des Vêpres 4000 français succombèrent. La Chronique de St Denis dit que les maisons des français étaient signées d'avance; ce qu'il y a de certain c'est que les égorgeurs arrêtaient tous les passans et pour reconnaître leur nation leur faisaient prononcer le mot Ciceri le plus difficile de la langue Italienne pour les étrangers. En moins de rien l'incendie couvrit l'île entière; il sévit dans toute son ~~[illegible]~~ intensité à Messine qui placée en face du détroit avait été le passage nécessaire de tous les déprédateurs.

Le premier mouvement avait été celui de la fureur. le second fut celui de l'abattement. Le roi d'Aragon était encore loin il était parti récemment pour une expédition contre les pirates des côtes d'Afrique; le caractère d'insouciance qu'on lui connaissait faisait douter s'il viendrait. Dans cette extrémité les Siciliens eurent recours au Saint Siège; ils envoyèrent des députés pour tâcher d'obtenir le pardon du pape : Agnus Dei, agnus Dei, s'écrièrent les infortunés dès qu'ils furent

admis en la présence du Pontife, Agnus Dei miserere nobis; mais celui-ci les repoussa avec indignation, et s'écria: oui, ils disaient aussi: Salut roi des Juifs! & en même temps ils le souffletaient et l'abreuvaient de vinaigre! Mais rien n'égale la fureur dont Charles d'Anjou fut transporté en apprenant la nouvelle de la révolte. Sans perdre il prit la route de Messine, faisant dire aux habitans de cette ville, qu'ils se défendissent bien, car ils n'avaient pas de quartier à espérer de sa part. Ceux-ci suivirent le conseil; ils se défendirent au delà de tout ce qu'on eut pu espérer: le siège fut long et héroïque; on ne peut mieux en juger que par le récit qu'un homme qui y a pris part nous en a laissé: je veux parler de l'historia Sicula qu'un certain Barthelemy de Neocastro composa vers la fin du XIII siècle en mauvais latin, mais dans un style passioné et quelquefois sublime malgré la barbarie de l'expression.

Plusieurs mois s'écoulèrent et le roi d'Arragon n'arrivait toujours pas. Les messinois réduits à la dernière extrémité, tentèrent un hardi coup de main: un vaillant calabrois, le plus grand homme de mer de son temps, Roger de Loria, s'offrit à prendre le commandement de leurs vaisseaux. Il ramassa tout ce qu'il put trouver dans les ports de Sicile, et à la tête d'une flotte chétive et en mauvais état, mais forte par le désespoir des hommes qui la montaient, il livra le combat aux galères deux fois plus nombreuses du duc d'Anjou. La victoire fut pour lui. Charles debout sur le rivage, vit brûler quatre vingts de ses plus beaux vaisseaux, et engloutir ses soldats, sans pouvoir leur porter secours. On dit qu'alors il leva les yeux au ciel, et s'écria: «Seigneur Dieu, vous me donnez beaucoup à supporter. Vous m'avez placé haut; mais je vous demande que la descente se fasse doucement.» Et tout en parlant ainsi, il rongeait son sceptre.

Ce désastre mettait Charles d'Anjou hors d'état de continuer son entreprise; il se retira sans bruit le plus tôt qu'il lui fut possible « L'Ennemi a fui, dit Neocastro, et voilà que les montagnes, les plaines sont tout à coup abandonnées; elle que l'étranger tenait prisonnière dans ses murs, celle qui ne comptait plus au nombre des enfans de la patrie, la bonne mère! elle l'a recouvrée!

Enfin arriva le roi d'Arragon. C'était un rusé prince, il faut le dire, plus rusé qu'on ne le craignait. Quelques jours avant que la révolte n'éclatât, il avait eu soin d'emprunter une bonne somme d'argent au roi de France, sous prétexte d'une croisade qu'il avait fait vœu d'accomplir en Afrique. C'était autant de pris sur l'Ennemi. Le massacre accompli, il n'eut garde de se hâter; il voulut voir comment les choses tourneraient, il attendit que Messine se fut tirée de la position facheuse où elle se trouvait embarrassée. Quand tout est fini

il se décida à venir, mais sans trop d'empressement et avec réserve; il arriva à petites journées; il est curieux de suivre cet homme calme et impassible au milieu d'une foule enthousiaste; regardant de ci de là, dit l'histoire, mesurant ~~et~~ en lui-même l'allégresse de ses nouveaux sujets, et calculant combien elle pourra à peu près avoir de durée. C'est ici qu'à Barthelemy de Neo castro devient du plus haut intérêt.

Le roi d'aragon, dit-il, était parvenu le soir dans un lieu près de la mer: tout à coup du milieu de la foule sort un homme à grande barbe et couvert de haillons: son apparence était celle d'un chevrier; il s'avance vers le roi; Seigneur, dit-il, si ce qu'on dit de vous est vrai, vous êtes un homme de sens: ne me méprisez pas parce que je suis vêtu de la cape des bergers de l'Etna: je ne peux plus vous servir de mon épée; mais mes conseils peuvent vous être utiles. J'étais un ami de Manfred de glorieuse mémoire; pour lui j'ai quitté femme, enfans, patrie; j'ai parcouru le monde sous les voiles du malheur. Mais à la fin le désir ardent de revoir ma patrie m'a ramené en Sicile, et voilà dix ans que je vis parmi les bouviers, errant dans les vallées obscures et dans les gorges de l'Etna, pauvre, mais fidèle à l'honneur dont mes aïeux m'ont transmis l'héritage. Ce n'est pas une petite joie pour mon cœur de voir qu'un prince tel que vous ait été chargé de la délivrance de ma patrie; Mais je connais le peuple que vous êtes appelé à gouverner: ne vous y fiez pas. Les siciliens ont deux faces: en voilà un par exemple qui a glorieusement travaillé à la délivrance de Messine, mais ne vous y fiez pas, non plus qu'à sa femme quelque mérite qu'on vous ait conté d'elle. Ces gens là ~~armés~~ proscrits par votre beau-père puis comblés de faveurs par l'Etranger, ont été les premiers à hurler contre lui, ne vous y fiez pas!

Le roi ne prit pas très bien le discours hardi de ce vieillard; pourtant il ne le laissa pas paraître. Mon ami, lui dit-il avec douceur, quel est ton nom? Il répondit Je m'appelle Vital de Vitali — ~~alors~~ Eh bien, fit le Roi, Vital de Vitali, j'estime ta fidélité; mais je n'approuve pas toutes tes paroles. Je viens ici comme au milieu de mes amis, et il serait mal à moi d'avoir de la défiance; il n'y a qu'une sorte de coupables à mes yeux: ceux qui ont rendu la Sicile veuve de son souverain légitime, et qui m'ont fait porter le deuil de mon beau-père. Et après quelques autres questions, comme il était tard, le roi voulut entrer dans sa tente.

Le lendemain le roi ne pensait plus aux paroles du chevrier, lorsqu'au moment de se mettre au lit il vit entrer dans sa tente cette femme elle-même ~~dont~~ Vital lui avait ~~déjà~~ parlé. Elle était grande et belle, mais d'un air hardi: elle était couverte d'une armure d'homme et portait à la main droite un maillet d'argent: Seigneur, dit-elle en entrant, soyez le bien venu dans votre Sicile; il y a une si grande foule par ici que je n'ai pu trouver de gîte, et je viens camper avec vous. Le roi surpris

d'un ton si dégagé devisa quelque temps avec cette dame, puis il l'assura d'une retraite pour la nuit. L'heure avançait, et la dame ne s'en allait pas. Le roi pour s'en débarrasser, dit tout haut à son majordome : Or ça il est bien temps de dormir. Mais elle ne fit pas mine de s'en aller : il fallut donc continuer la conversation : Belle dame, lui dit le Roi, que craignez vous le plus au monde ? Et elle répondit : ce que je crains le plus c'est que mon mari ne succombe — Et qu'aimez-vous le plus ? — Ce que j'aime le plus n'est pas à moi. Ces réponses et d'autres aussi fines, piquèrent le roi, et voyant qu'elle s'obstinait à rester, appela ses gens et leur dit : Il me plaît de passer cette nuit à converser avec cette dame ; puis se tournant vers elle : Je vais vous conter ma naissance, les prodiges qui l'ont accompagnée et le principal mystère de ma vie. Je suis ~~né~~ conçu pendant un effroyable tremblement de terre ; la même nuit une flamme jaune partie de l'orient vint éclater sur notre palais ; la lune s'éclipsa deux fois, et il tomba de la grêle qui avait des formes d'hommes et d'oiseaux. Dans ce désordre un pieux hermite se présente à mon père et dit que comme il cherchait sa nourriture à travers les pierres des rochers une grande voix lui avait crié aux oreilles : Voilà que la terre conçoit, et elle enfantera un fruit prodigieux ! Ainsi fut présagée ma grandeur future. Plus tard j'épousai Constance, la fille de Manfred ; ce sont ses larmes qui m'ont fait prendre la lance, et je viens ici pour sa consolation. Or croyez je vous prie qu'elle sera satisfaite, car, sachez-le, j'ai juré à N. S. Jésus Christ une pureté sans tache et une patience infinie jusqu'au jour où ma constance ~~m'a dira~~ m'aurai dit que son père est assez vengé des traîtres qui l'ont persécuté. »

« A ces mots la dame se mordit les lèvres et laissa tomber ses mains sur sa poitrine comme si elles eussent été cassées ; puis se levant, elle gagna la porte et sortit : mais de ce moment elle fut la plus cruelle ennemie du roi Pierre. Quelque temps après elle dit en face à un serviteur du palais qu'elle rencontra sur la place de Messine : Croyez que nous ayons appelé votre aragonais pour qu'il règne sur nous ? »

Toutefois la Sicile fut héroïque jusqu'au bout. Le fils de Charles d'Anjou en vint deux fois aux mains avec ses défenseurs. Dans le premier combat il fut battu ; dans le second il fut fait prisonnier. « Plût à Dieu qu'il fut mort ! » s'écria son père en apprenant cette nouvelle. Plus tard il s'échappa de sa prison par un parjure : il avait fait serment qu'il ne remettrait jamais le pied sur la Sicile ; il ne fut pas plutôt libre qu'on le vit arriver contre le roi d'Aragon à la tête d'une croisade à laquelle la France, le royaume de Naples et la Castille avaient pris part. L'Aragon fut bien forcé de ~~céder~~ renoncer la



Sicile, mais la Sicile ne renonça pas à elle-même elle demeura indépendante sous un prince de la famille du roi Pierre ; et cette indépendance elle la conserva jusqu'au 15e siècle.

Tous ces événemens apprirent une grande chose à l'Europe ; c'est que la maison de France, si forte chez elle, après avoir succédé à la prépondérance du Saint Empire, n'était pas encore en état de s'étendre au dehors. Ce fut un premier échec porté à la tyrannie de la France ; elle en reçut un second à la bataille de Crécy, et cette fois encore le coup partit d'une île. Mais entre les deux catastrophes, la France aura joui d'une ~~longue période~~ cinquante années d'agrandissement qu'elle sera édifiée elle seule, sans le concours des papes, mais bien en dépit des papes et des débris du Saint Pontificat lui-même. La victoire de Philippe le Bel sur Boniface 8 et l'abolition des Templiers seront les principaux ~~causes~~ degrés ~~de~~ cet aggrandissement dont vers lequel le 13e siècle a été un premier pas.

Philippe le Bel et Boniface VIII.

On connait le mot du Dante, lorsqu'un soir le pauvre exilé se traînait autour d'un monastère, un religieux frappé de cette figure passionnée et souffrante, lui dit tout ému de compassion : mon ami que cherchez-vous ? — La paix ! Nous sommes tous le Dante ; c'est la paix que nous cherchons. A tous les ages du monde on a voulu deviner quand finirait cette lutte qui se passe au dedans de l'homme intime et social ; en tout temps on a imaginé et proposé un moyen de conciliation : quel est le véritable ? à aucune époque plus qu'au XIVe siècle cette question n'a occupé les esprits alors, on avait désespéré de l'unité pontificale ; le plus grand génie du siècle, Dante écrivait son traité de Monarchia et cherchait à résoudre la question en faveur du pouvoir civil : de même qu'aux premiers temps de l'Eglise Saint Irénée pour confondre le manichéisme avait proclamé que sans l'unité du principe divin le monde devenait absurde, de même lui essayait de démontrer que sans l'unité du principe social, il n'y avait pas de paix à espérer. Pour le publiciste gibelin, la paix est l'unique condition du développement spéculatif et actif du monde ; le moyen, c'est l'unité. Mais où trouvera-t-il cette unité ? dans un homme : il lui faut un monarque unique, un pouvoir humain sans rivalité. Ce monarque sera bon ; car pourquoi est-on méchant ? parcequ'on désire, parcequ'on médite de s'approprier ce qu'on n'a pas : or le souverain du Dante étant sans rival, n'est borné par rien ; par conséquent sans désir, par conséquent sans iniquité. Et ainsi d'argument en argument on arrive à la supposition d'un homme qui ne soit borné ni dans le lieu, ni dans le temps. Dans le temps, c'est à dire qu'il faut que ce monarque unisse de sa longue vie les temps anciens et les temps modernes, c. a. d. qu'il n'y en a pas d'autre à choisir que l'Empereur Romain.

Voilà comme dès le 14e siècle de grands génies ont rêvé l'unité du genre humain. L'idée est grande et généreuse, malheureusement les publicistes du moyen age pas plus que ceux du siècle dernier n'ont songé que la condition d'existence du genre humain ~~était~~ est la lutte des forces, le combat éternel de la liberté contre la fatalité.

Toutefois dans ce temps là on goûta fort la monarchie universelle du Dante ; mais chacun crut être appelé à réaliser l'idéal du poète politique ; de telle sorte que cette idée de perpétuité qu'il avait posé en principe, tout le monde la réclamait alors. L'Empereur d'un côté, le Pape d'un autre s'appuyaient sur l'éternité de Rome. Le roi de France, ~~bien~~ plus puissant que tous les

12 v°

eux, n'avait pas à son service d'aussi anciens souvenirs; cependant on ne peut douter qu'il n'ait cherché comme les autres à se prévaloir de la perpétuité, quand on le voit affirmer dans ses Edits que les rois gouvernaient bien avant qu'il fut question de Prêtres. Ainsi trois rivaux étaient en présence; mais si l'un d'eux, le chef du Saint Empire, s'était inscrit pour le combat, il ne devait point y paraître; son temps était fini. De cette manière la lutte fut simplifiée: le duel resta entre le Pape et le roi de France, entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclesiastique. On attendit.

C'est un singulier spectacle dans l'histoire que celui de deux puissances revendiquant une domination infinie. Combien le choc de deux infinis hostiles devait-il être violent et furieux! Pour le comprendre il faut se rappeler dans quel vertige cette idée de Domination infinie avait précipité les Empereurs Romains; Caligula, Néron, Domitien, Caracalla et tant d'autres; qu'on se rappelle aussi les choses incroyables qui s'étaient passées dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire; et dans des temps plus modernes le Délire de ce Rienzi, de ce pauvre tribun, qui, parcequ'il avait entraîné la commune de Rome, s'élançait dans l'Eglise de Latran l'épée à la main, et s'écriait, se tournant vers les points cardinaux: ceci est à moi! ceci est à moi! ceci est à moi! ceci est encore à moi! Donc, rien d'étonnant si la même ivresse avait troublé Boniface VIII et Philippe le Bel.

En 1300 le Pape avait publié un Jubilé universel, accordant de grandes indulgences à qui visiterait la ville Pontificale. Tout le temps que dura les solennités, Villani assure qu'on ne compta jamais à Rome moins de 200000 étrangers; et de quinze jours en quinze jours, les arrivans étaient renouvelés. Boniface ne résista pas à la fascination de ce spectacle: il oublia sa faiblesse, et en vint à se croire aussi affermi que Grégoire 7 et Innocent 3. Durant les fêtes il ~~porta~~ revêtit alternativement les deux costumes de Pape et d'Empereur; il fit porter devant sa litière les deux épées de Saint Pierre et de Charlemagne.

En France même enivrement: il est vrai que Philippe le Bel avait plus de raison que son rival de s'y être laissé prendre. Possesseur du trône le plus solide de l'Europe, exhaussé sur les ruines de l'Empire, il régentait le royaume de Naples par la maison d'Anjou dont une branche ~~faible~~ gouvernait encore la Hongrie; par mariage, la Castille, par concession du Pape l'Aragon, semblaient devoir entrer un jour dans le domaine de France; moyennant un decret du parlement il avait confisqué la Guienne au roi d'Angleterre; une perfidie avait mis les Flandres entre ses mains, et il comptait sur l'Empire à la première vacance.

Il y avait donc des deux côtés orgueil et ambition infinie; et le choc était imminent. ~~R[illegible]~~ : l'objet de la ~~Castille~~ fut l'argent. C'était comme nous l'avons déjà dit, le

premier moment dans l'histoire où l'on commençait à [illegible] la puissance de cet agent universel. Les deux pouvoirs, pontifical et royal, s'organisaient; ils se formaient tous deux une administration. La diplomatie devenait de jour en jour plus compliquée; il fallait des agens dans toutes les cours; les uns pour examiner, les autres pour corrompre: rien de tout cela sans argent: or ni l'un ni l'autre ~~mem avait~~ des deux rivaux n'en avait. On a taxé les Papes de rapacité; il serait ridicule de le contester, mais il ne faut oublier non plus combien grands étaient leurs besoins. Le Pontife de Rome, souverain sans Etats, avait à entretenir des ambassadeurs, des chancelleries et une cour plus brillante que celle d'aucun roi de l'Europe. Avec une telle charge, il avait beau voler, il était toujours en arrière: Et c'est ce qu'un adversaire implacable des Papes, l'Evêque Grosstet a lui-même avoué. De même le roi Philippe; son train de maison lui revenait moins cher, parceque c'était la noblesse qui en faisait presque tous les frais; mais cette noblesse, il l'écartait des affaires; il ne prenait ses agens que dans la basse condition; et comme ces gens étaient intrigans et avides, pour les rassasier il n'eut pas suffi au roi de tous les trésors du monde. Cette considération explique tout le règne de Philippe le Bel. ~~D'abord~~ dans ses besoins fiscaux il s'adressa d'abord aux gens qu'on foulait toujours impunément, aux Juifs, c. à d. au commerce indigène; puis au commerce étranger, aux Lombards; après il altéra les monnoies; il mit la main sur la Guienne. Tout cela ne suffisant, il fallut regarder au dehors; il imposa les Flandres; ~~cett~~ l'entreprise était hardie et difficile; la Flandre était puissante par elle-même, et de plus elle avait l'Angleterre pour arrière garde: alors il se tourna vers l'Eglise; il dépouilla le Pape et après lui les Templiers.

La première entreprise fiscale de Philippe le Bel contre l'Eglise fut de s'attribuer le revenu des bénéfices vacans, ce qu'on appelait la régale. Un second coup dont Rome n'eut pas moins à souffrir, c'est l'altération des monnoies: les revenus de l'Eglise se levant en espèces, falsifier les monnoies, c'était diminuer la quantité de l'argent qui allait dans le trésor pontifical. Aussi le Pape jeta-t-il les hauts cris, en telle sorte que Philippe le Bel pour lui ôter le prétexte de se plaindre de ses écus, finit par interdire l'exportation de l'argent hors du Royaume. C'était contraindre à la banqueroute le St Pontificat. Pourtant celui-ci se résigna comme devant, la lutte fut encore ajournée. Il est vrai de dire que les deux adversaires n'étaient pas encore tout à fait prêts. D'une part Philippe le Bel avait sur les bras l'Angleterre et les Flandres; de l'autre Boniface VIII était occupé à poursuivre les Colonna chefs du parti gibelins dans la campagne de Rome. On a toujours reproché à Boniface ses persécutions contre cette illustre famille: il est vrai qu'il s'attacha à elle avec un rare acharnement; mais il ne faudrait pas croire qu'il y ait eu dans cette guerre à outrance quelque fonds de haine

personnelle. Le pape n'en voulait pas aux Colonna, il haïssait en eux les barons turbulens qui lui disputaient la possession de Rome et menaçaient son indépendance. La position des pontifes romains a toujours été difficile : s'ils avaient la souveraineté temporelle, ils devenaient administrateurs et tombaient dans la corruption ; s'ils ne l'avaient pas, ils devenaient sujets. Or quoiqu'on dise, dépendre de quelqu'un est gênant pour son chef de religion, et tellement que le jour même que la réforme se fit un pape, Calvin se fonda une Rome à Genève, non pour être souverain, mais pour n'être pas sujet. C'est dans cet unique but que Boniface combattit les Colonna ; il comprenait bien que dans le duel qu'il sentait approcher, il aurait besoin de toute sa liberté et au moins d'un asyle : il obtint ces deux choses à force de violences et d'opiniâtreté. Libre dans la campagne de Rome, il assura la neutralité de l'Allemagne en reconnaissant en 1302 l'élection d'Albert d'Autriche sur laquelle il avait fait jusqu'alors des restrictions. De son côté Philippe le bel ne se préparait pas moins habilement à la lutte ; il se réconciliait avec le roi d'Angleterre en lui rendant la Guienne, il faisait sa paix avec la Flandres. Les intérêts secondaires étant ainsi écartés de part et d'autre, la question resta posée dans toute sa simplicité : ici le pape, là le roi de France.

Avant de commencer l'histoire de ce drame odieux, essayons d'en caractériser les acteurs.

Des deux côtés ce sont des acteurs légistes. Boniface VIII avait été avocat, puis, notaire apostolique. C'était un homme d'esprit, profondément imbu de la connaissance du droit, et plein d'éloquence. Ses bulles feraient honneur aux plus savans pères de l'Eglise ; elles peuvent se comparer pour l'âpreté de doctrine et l'énergie de l'expression aux lettres de Grégoire VII. Les conseillers de Philippe le bel étaient aussi des avocats ; de telle manière que c'était la loi contre la loi ; le droit canonique contre le droit romain ; les armes des deux parties étaient les textes, armes peu redoutables en apparence, mais qui devinrent terribles par la haine de ceux qui les maniaient. La plupart des suppôts du roi de France, étaient des gens de rien. Le premier qui figure, c'est le barbier de St Louis, Pierre La Brosse, qui devint tout puissant sous Philippe le Hardi, et gouverna le royaume jusqu'à ce qu'il fut pendu. Il arrivait ainsi de temps en temps des coups de bascule, qui ramenaient en haut la noblesse jetée à terre par les avocats ; alors les avocats étaient pendus. Ainsi Enguerrand de Marigny, ainsi le chancelier de Charles V ainsi les compères de Louis XI. Sous Philippe le bel nous voyons ensuite Pierre Flotte, chancelier. C'est le premier qui osa signer dans le conseil de Philippe le Bel les actes contre Boniface 8. Cet homme paraît avoir eu un grand courage d'esprit, et beaucoup de fermeté à exécuter les entreprises qu'il conseillait ; son cadavre fut trouvé parmi les morts, à la bataille de Courtray. Un autre plus célèbre est Guillaume de Nogaret, gascon d'origine, celui qui tenta au 14e siècle ce que la réforme fit de plus épouvantable aux yeux de la chrétienté : il brûla la bulle qui mettait le royaume en interdit. A côté paraît un autre Gascon, plus

fameux encore, Guillaume de Nogaret, petit fils d'un héréti-
que brûlé à Albi. Il montra tant d'acharnement dans ses atta-
ques poursuivies contre le Pape, qu'on ne douta pas qu'il ne voulut
se venger son grand père : aussi a-t-on dit de lui qu'il avait souffleté
Innocent III sur la joue de Boniface VIII. Ce Nogaret, quelqu'aient
quelles qu'aient été les prétentions de sa famille, était un roturier
armé chevalier par les mains de Philippe le bel ; et il est si vrai
que sa noblesse ne remontait pas plus haut, que Charles V dans un
acte, où il accorde des titres à une branche de cette maison,
fait remarquer qu'elle n'était noble ni de père, ni de mère. Suivant
les généalogistes, c'est de là que seraient descendus les Epernons,
et entre autres ce favori ignoble, compagnon des débauches de
Henri III et accusé par la rumeur publique du meurtre de Henri
IV. Ainsi cette noblesse, la première au temps de Louis XIII était
une des dernières au commencement du XIVe siècle. Ces hommes
une fois vendus au roi, le servaient en toute abnégation de leur
corps et de leur âme ; ils lui en donnaient bien pour son argent,
et s'il était permis d'admirer les marchés sataniques, on se
prendrait d'étonnement aux légistes quand on les voit pour le bon
plaisir de leur maître, oser tout, admettre toutes les énormités,
exciter les résistances par toute l'Europe, les Flamands contre
leur comte, l'Ecosse contre l'Angleterre, la Bourgogne contre l'Em-
pire, Lyon contre son évêque, le Clergé contre Rome.

Tout étant prêt, le combat commença. La bulle du Pape
est brûlée ; et pour faire passer ce coup hardi, Philippe le bel
assemble à Notre Dame de Paris les députés de tous les Etats
du royaume : ce sont les premiers Etats généraux. Ainsi
de même que Grégoire VII en appelé au peuple contre l'Empereur,
de même le roi de France en appelle au peuple contre le Pape ;
et le peuple est si fier de ~~s'entendre~~ consulté, qu'il approuve tout
par acclamations. Ce n'est pas tout, Philippe se fait adres-
ser une requête par le peuple : ce n'est pas tout encore, il
écrit à Toulouse que l'inquisition est trop sévère ; cet hom-
me qui a versé tant de sang sans y regarder, s'avise de
tolérance, il se plaint que l'on confond les innocens avec
les coupables, il s'intéresse au peuple. Toutes ces mesures
sont un indice grave ; c'est que l'existence du peuple a
commencé ; c'est que la nationalité française a été nom-
mée dans ce titre, alors inouï : <u>Supplication du peuple</u>
de <u>France</u> !

Maintenant, que voulait-on ? assembler un concile, y
faire condamner le Pape, l'y dégrader, et dégrader en lui la
papauté. Il ne s'agissait pas de principes, mais de puissance.
La question était d'exhausser la France, et de la faire planer
sur toutes les puissances du monde par la terreur. En 1302, cinq
archevêques et vingt un évêques croient devoir céder aux som-
mations de Boniface ; ils vont à Rome. Le roi confisque tous
leurs biens et les menace de la proscription. Effrayés, ils revien-
nent. L'année suivante tout le clergé français est contre le Pape :
plus de 700 adhèrent formellement à la haine de Philippe ! l'
Université s'est rangée du même parti ; il n'est pas jusqu'aux

94 r°

Dominicains, crées exprès pour défendre les papautés, qui ne signent l'appel au Concile. Alors un décret est promulgué, et Nogaret se charge de l'aller signifier au Pape.

Il règne un doute sinistre sur le sens réel de cette signification. Etait-ce une pure sommation de comparaître, ou bien s'agissait-il d'appréhender au corps le Pape et de le mettre à mort ? on ne sait : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut passé par devant notaire, un acte par lequel un Italien promettait aide et secours à Guillaume de Nogaret, jusqu'à la mort du Pape <u>inclusivement</u> !

Essayons de juger ce grand fait avec plus d'impartialité que ne l'ont été ou voulu les historiens français. Tous ceux qui ont soutenu les libertés de l'Eglise gallicane, les Dupuy, les Marka, les Baillets, défenseurs violens du pouvoir royal contre les prétentions de l'Eglise, ont cru devoir mettre la raison du côté de Philippe le Bel, c.à.d. du côté du plus fort. Aujourd'hui, vu l'état de l'Eglise il est temps d'être impartial. La bulle, avons nous dit, fut brûlée. Ce fait ne peut se comparer à l'acte de Luther brûlant la bulle sur la place de Wittemberg. Luther était un homme souffrant et ardent ; sa violence partait d'une conviction. Il souffrit de ce qu'il faisait, mais il le fit parcequ'il le croyait indispensable. Dans des temps plus récens, il y eut aussi des hommes qui se sont portés à des actes sanguinaires ; mais au moins ils ont cette consolation pour la postérité qu'ils étaient convaincus. Ils poussaient leur système jusqu'aux plus horribles conséquences ; mais ils croyaient ! Tout annonce que les conseillers de Philippe le Bel ne croyaient pas ; et c'est pour cela que leur mémoire sera dévouée à la condamnation de l'avenir. Ils ont eu conscience du mal qu'ils allaient faire, et ils se sont cuirassés contre le remords, ils ont ébranlé froidement ce qui jusqu'alors avait été vénéré ; ils ont brisé l'unique frein de la morale, uniquement pour s'en débarrasser, alors que la philosophie n'en avait encore point proposé un autre à mettre en sa place. Ce fut un ~~chose~~ attentat énorme ; aussi les contemporains en eurent horreur ; et l'acte de Nogaret fut comparé à la trahison de Judas.

Voyons comment l'entreprise fut menée à bout.

On corrompit d'avance à force d'argent les magistrats d'Anagni, petite ville de la campagne de Rome, où Boniface VIII avait coutume de passer l'été. Il ~~portait~~ avait pour ce séjour une prédilection particulière, parcequ'il y était né, et qu'il y trouvait encore au milieu de sa famille des souvenirs chers à son cœur. Nogaret s'assura du secours de deux florentins et d'un riche banquier de Toscane : arrivé à Florence, ville dévouée de cœur à la France, il y loua trois ou quatre cents coupe-jarrets à la tête desquels ils s'élancent sur Anagni. En un instant la ville est envahie, et le palais du Pape cerné aux cris de Mort au Pape, vive le roi de France ! Boniface se réhabilita par le courage qu'il montra en cette occasion ; il se releva dans sa chute. Aux premières vociférations de la multitude il se fit revêtir de ses habits pontificaux, et prenant en main

les clefs de Saint Pierre, il s'assit et ordonna qu'on ouvrit les portes. Quand il se vit entouré de toutes ces figures sinistres il s'écria : Voilà ma tête, voilà mon ~~coup~~ cou ! et il attendit la mort sans pâlir. Personne n'osa la lui donner. Seulement un Colonna qui était présent, l'accabla d'injures et alla dit-on, jusqu'à lui donner un soufflet. Nogaret soutint avec plus de dignité son rôle d'homme de la loi ; il lut le decret et se contenta de faire garder à vue le vieux pontife. Trois jours entiers Boniface resta sur sa chaise sans dire un mot et refusant toute espèce de nourriture, de peur d'être empoisonné. Nogaret commençait à être embarrassé de sa capture. Transporter le Pape en France n'était facile avec si peu d'hommes ; le tuer répugnait à sa conscience de légiste. Il l'eût condamné cent fois à mort, mais un coup de poignard lui fesait peur. A la fin les habitans d'Anagni eurent honte de leur indifférence dans cette toute affaire ; l'étranger fut chassé et le Pape rendu à la liberté. Mais il avait jeûné trois jours, il était bien vieux, et ~~un~~ cet accident l'avait tellement agité, qu'il en mourut. Ses derniers furent tristes il sentait que la papauté s'en allait avec lui, et, Dieu sait dans quel amertume cette ambition de l'infini ne devait pas plonger celui qui était déchu de si haut ! Mille fables furent débitées sur la mort de Boniface 8. Les uns disaient qu'un enfant qu'il avait toujours aimé lui avait été amené pendant son agonie et qu'alors le vieillard s'était précipité sur lui comme un furieux ~~~~ et avait cherché à lui dévorer le nez. Selon d'autres un religieux étant venu pour l'exhorter à la patience, il aurait vomi les plus épouvantables blasphèmes contre les Saints et la Vierge : Il y en a qui assurent qu'il passa dans un accès de rage en regardant un anneau diabolique où était enfermé le esprit de son pontificat, et que toute la nuit on ne cessa d'entendre les hurlemens des démons qui venaient le chercher. Enfin un rapport conservé au trésor des Chartes, porte expressement qu'il fut attaché à la queue d'un cheval indompté. Tous ces contes, il n'est pas besoin de le dire, étaient inventés par les ennemis du Pape. Les hommes droits, tout en fesant la part du blame qu'avait pu mériter Boniface 8, ne purent retenir leur indignation à cette catastrophe. Le Dante, l'ennemi des Papes, qui a placé Boniface en enfer parmi les prévaricateurs, parle ainsi en termes du coup de main d'Anagni :

Veggio in Alagna entrar lo Fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto !



Veggio lo un' altra volta esser deriso,
Veggio rinnovelar l'aceto e 'l fele,
E tra vivi ladroni esser anciso!

Philippe le Bel vainqueur fit faire le procès à la mémoire de Boniface VIII par ses conseillers et un Pape qui était à lui. Toutes les pièces de cette singulière cause nous sont restées; et rien de plus curieux parmi elles, que les dépositions des témoins. D'abord tous accusent Boniface de crimes infâmes, ce qui prouve qu'il y avait du vrai dans les reproches que Philippe le bel lui avait adressés dans ses lettres. Cependant plusieurs témoins sont fort récusables à cause de la part qu'ils se donnent dans les débauches du Pontife; un d'eux par exemple s'avoue de connivence dans les amours de Boniface VIII avec sa femme. Ce qu'il paraît de plus certain d'après tous les témoignages réunis, c'est que Boniface était un homme vain et léger qui ne savait pas retenir sa langue quand il le fallait, et lâchait souvent sans y faire attention des paroles qui contrastaient singulièrement avec sa robe. Par exemple un jour qu'on lui demandait laquelle il regardait la meilleure de la loi musulmane ou de la loi chrétienne, il répondit: qu'importe? est-ce que toute loi n'a pas été faite par les hommes?

Voici quelques unes de ces dépositions:

Le mercredi 26e j. du mois d'août, Floriano Ubertini citoyen de Todi, laïque, interrogé sur ce qu'il savait a répondu: que lorsque le sieur Benoît qui fut ensuite le Pape Boniface VIII, était chanoine de Todi, et que lui témoin demeurait dans la même ville, il cherchait un nommé Vital des Roziers du diocèse de Todi, et, venant à la chambre dudit sieur Benoît, il l'y trouva avec Vital et plusieurs autres: et tandis qu'ils se tenaient dans la chambre dudit sieur Benoît, voici qu'une sonnette fut agitée dans l'Eglise cathédrale qui était voisine de ladite chambre, pour le moment de l'élévation. Et alors tous les assistans exceptés lui, témoin, Vital et ledit Benoît coururent à l'Eglise pour voir l'élévation de l'Eucharistie. Et le témoin fit alors audit Vital: allons voir aussi le corps de N. S. et sur ce le sieur Benoît leur dit: Idiots! Idiots! ne voulez vous pas aller voir un peu de pâte entre les mains d'un prêtre? Je vous le dis, l'hostie n'est pas plus que moi le corps de J. C. c'est de la pâte et rien de plus.

— Jacques d'Assise, marchand de bœufs et de porcs dudit lieu a déposé: qu'ayant vendu au camérier du seigneur Benoît encore cardinal quelques têtes de porcs, de bœufs et de béliers, lesquelles montaient à la somme de

25 liv. 6. sols. et qu'étant allé chez le cardinal pour recevoir son argent, maître Eluardin son audiencier alla dans sa chambre et lui dit : Seigneur, le marchand auquel il est dû pour des porcs et des boeufs est là qui demande son compte. alors ledit cardinal sortant de sa chambre et se rendit dans la pièce où le témoin l'attendait et il lui dit : que demandez-vous ? le témoin repondit : Seigneur, tant et tant que vous me devez pour des boeufs et des porcs. Et il dit alors : avez vous un boeuf bien gras ; car demain je veux donner un repas ; allez voir si vous n'en auriez point, et je vous acquiterai le tout ensemble. Sur ce le témoin dit : je ne puis aller comme vous dites parce qu'on dirait que le monde va finir : en effet il faisait du tonnerre et des éclairs et il pleuvait si fort qu'il semblait que tout le monde voulait périr. Et alors le dit Cardinal se mit à repartir : Le temps finit quand l'homme meurt ; et du reste le monde ne finira pas ; il a toujours été sera toujours. Et le témoin ayant dit alors mais on dit que l'âme ressuscite avec le temps. Le cardinal dit : est ce qu'on ressuscite ? personne n'est ressuscité et personne ne ressuscitera.

——— Jacques Savenet témoin assermenté a déposé qu'il y a bien quinze ans ; Boniface alors Pape chevauchant de Saint Jean à Saint Pierre, on vint lui faire un rapport que plusieurs gibelins s'étaient réunis dans l'Eglise de St Jean de la Plaza à Todi. Et il rudoya fort ceux qui vinrent lui donner cet avis, disant : pourquoi n'avez vous pas ruiné cette Eglise ? L'un repondit : Saint Père, cette eglise est bien vieille et en grande dévotion, car beaucoup de saints hommes et de saintes femmes y ont reçu la sépulture, or nous aurions craint que leurs corps au jugement dernier ne vinssent porter plainte contre nous. alors le Pape reprit : Pauvres sots ! n'allez vous pas faire pénitence avant d'avoir péché ! allez, allez et détruisez moi cette Eglise. Et ne craignez rien de ces carcasses qui ne ressusciteront pas, elles pas plus que les autres, pas plus que mon palefroi qui est mort avant hier.

——— Le huitième témoin n'a rien vu ; seulement il a entendu dire que Boniface parlait très irrévérancieusement de la Vierge, qu'il avait dit un jour qu'elle n'était pas plus vierge après l'enfantement du christ que sa mère à lui qui avait eu 7 ou huit enfans. D'autrefois il éclatait de rire quand on parlait, et s'ecriait : Mariola ! mariola !

——— Les frères de . . . . ont déposé qu'étant allés se plaindre au Pape de leur abbé qui était hérétique et ne croyait pas à la résurrection des morts, le dit Pape leur répondit : Si votre abbé est hérétique vous êtes des sots ; c'est un grand lettré ; allez, et croyez tout ce qu'il vous dira car il en sait plus long que vous. Et les dits moines insistant, Boniface les envoya au diable.

Ce dernier trait montre au moins que Boniface était tolérant ; et probablement ce fut là le plus grand de ses crimes.

Tranquille désormais du côté de Rome Philippe le Bel se tourne vers les Flandres. Battu à Courtray, vainqueur à Mons en Puelle, il revint à Paris comme en triomphe, et entra à cheval l'épée à la main dans l'Eglise Notre Dame : C'était un présage menaçant. Philippe voulut qu'on s'en souvînt long-temps ; il fit élever sa statue équestre dans la nef. Était-ce en mémoire de sa victoire sur les Flamands, ou comme un monument de la déchéance du Pape ? Quant à Nogaret il fut largement récompensé de ses bons offices ; ses appointements furent portés de 500 à 800 livres, somme énorme pour ce temps, et au moins aussi considérable que le traitement d'un procureur général de nos jours : En 1307 il devint grand Chancelier et exerça cette jusqu'à sa mort qui arriva un peu avant celle de son maître. Enguerrand de Marigny n'eut pas le même bonheur ; il survécut à ce règne, et ~~principalement~~ pour en expier toutes les iniquités ; il alla porter sa tête au plus haut gibet de Montfaucon.

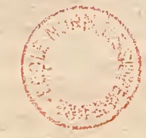
Ainsi la France combattant sous les bénédictions du Pape a échoué contre la Sicile. Au XIV siècle elle ne veut plus être l'auxiliaire de personne, elle se transfigure, elle se fait révolutionnaire, elle ne veut plus des vieilles idées ni des vieux systèmes. Pour début dans sa nouvelle carrière, elle a tué le pape, s'est proclamée nationalité et a excité partout les résistances. Encouragée par le succès elle va détruire ce qu'il reste encore du moyen âge. Les souvenirs de la croisade vont disparaître dans les flammes qui consumeront les Templiers.

47

Les Templiers.

C'est un hideux spectacle que celui de la mort. Il y a dans ces sourdes secousses de l'agonie, dans ces efforts d'une substance à demi désorganisée pour retenir l'étincelle qui l'animait, quelque chose de si pénible, de si douloureux, et en même temps de si repoussant, qu'à la fois vous avez pitié et horreur : le froid vous saisit par degrés comme ce pauvre cadavre qui gît là sous vos yeux. Ceci a lieu pour l'homme, et aussi pour toutes les choses du monde où il a mis du sien : pour les Empires qu'il a fondés, pour les époques qu'il a remplies et illustrées de sa grandeur. Aussi il nous est impossible de ne pas jeter un regard de pitié sur le moyen âge au point où nous l'avons amené. Tout le prestige qui l'entourait s'est éteint avec le saint Pontificat ; le reste, les souvenirs chevaleresques, la mémoire des croisades va s'en aller à son tour. Cet âge si plein de vie, malgré ses ruineux fondemens ; si merveilleux qu'il semble n'avoir été qu'un long rêve, le voilà qui descend au tombeau, terne et sans bruit. Ses défenseurs tombent l'un après l'autre, non pas de la mort que méritait une héroïque vie, mais dans les agonies infâmes de la torture et du gibet. La Royauté, frappée au cœur par la Révolution française a eu au moins ~~cette~~ consolation ~~de mourir noblement~~ dans la majesté de la catastrophe ; le moyen âge s'est senti déchirer et emporter pièce à pièce par une multitude ignoble de juifs, d'avocats et de rois : il s'est abîmé dans l'usure, dans la fausse monnaie et dans la banqueroute ! Nous allons voir comment l'œuvre s'est achevée.

Philippe le Bel était singulièrement actif lorsqu'il s'agissait de gain. En quinze ans de temps il avait mis la main à peu près sur toutes les mines d'or du XIVe siècle : d'abord les juifs, après les juifs les Lombards, après les Lombards le clergé, et puis le Pape, et puis le midi, et puis les Flandres. Tout cela épuisé, il se tourna contre les frères du Temple. L'arme terrible du combat ce fut encore la loi ; les assaillans, nous les connaissons : tous ont figuré dans la passion de Boniface VIII ; seulement ils ont quelques années de plus, et leur méchante âme s'est empirée d'autant. Si les hommes justes ont regardé comme l'œuvre du diable le coup de main d'Anagni, que n'ont-ils pas dû penser de l'abolition des Templiers ! Il existe encore aujourd'hui les pièces de cette effroyable procès : on trouve au Trésor des Chartes sur des feuilles de papier coton piquées aux vers, la minute des interrogatoires griffonnés des mains d'un Italien et d'un Nogaret. Rien n'est plus horrible à lire que ces liasses séculaires : dans la plupart l'iniquité est criante : par exemple un acte du 12 août rend compte d'un interrogatoire subi le 20. Et puis ce sont des suppositions de témoins, des corruptions de juges, des lettres de menaces quand l'argent ne suffisait pas. ~~[illegible]~~ ainsi un billet du roi au Pape reproche à ce dernier sa tiédeur, il y est dit que le Seigneur rejette les tièdes. Dieu sait quelle signification avait ce reproche après la mort de Boniface VIII ! Une lutte si déloyale ne pouvait tourner



47 r°

qu'au profit de ceux qui l'avaient organisée : la sainte milice y succomba.

Un mot sur le temple et les défenseurs.

Il y avait autrefois dans la partie orientale ~~[illegible]~~ de Paris un vaste quartier coupé d'une infinité de rues : les édifices y étaient plus grands et plus splendides qu'en aucun autre endroit de la ville; de magnifiques jardins remplis de fleurs et d'arbres d'outremer, et cultivés par des colonies de serfs sarrasins donnaient à ces lieux l'aspect d'une cité d'Asie. C'était le Temple. Du temps de Philippe auguste et de Saint Louis, le temple composait, avec l'île de la Seine et l'Université, la ville capitale du roi de France; il était ceint de murs et au milieu de son enclos immense s'élevait une tour énorme bâtie aux frais du grand maître en 1222 et dans le donjon de laquelle était gardé le trésor de la communauté. Destinée singulière ! ~~c'est~~ c'est dans cette tour que devait finir l'ordre des templiers et la descendance de son exterminateur Philippe le Bel y tint pendant cinq ans Jacques de Molay; la Convention y enferma Louis XVI et sa famille. Le temple de Paris était le centre de l'ordre entier. Les frères d'Ecosse et d'Irlande relevaient de ceux d'angleterre; ceux d'angleterre recevaient immédiatement les ordres de Paris : de même ceux d'Espagne; de même ceux d'alsace et de Lorraine. Quoiqu'il y eut des templiers de toutes les nations, généralement les chefs étaient français, français du Nord ou Provençaux. Une hiérarchie commode, et ce qui valait encore mieux une obéissance aveugle et sans bornes aux commandemens émanés du chef, rendait facile l'administration de l'ordre; en telle sorte que les templiers tout dispersés qu'ils étaient dans leurs commanderies, formaient un état réellement plus compacte que tous les royaumes de leur temps.

Pour bien connaître l'esprit des templiers, il ne suffirait pas d'examiner leurs statuts; il y eut dans leur fondation une pensée mystique et secrète qui n'était point exprimée dans leur loi. L'idée du temple de Salomon saisit de bonne heure les imaginations au moyen âge. On entendit par lui non plus une maison de pierre, mais un symbole caché au fond de cette parole de Jésus Christ : « que le temple soit détruit, en trois jours je le rebâtirai : l'interprétation a été plus loin; on a dit : le temple, c'est le corps du ~~[illegible]~~ Rédempteur du monde. » Nous n'examinerons jusqu'à quel point, la superstition du temple se retrouve dans la Franc-maçonnerie et dans la maison des Fatimites au Caire; les compagnons de Thor étaient aussi armés des instrumens du maçon. Rappelons nous seulement que le zèle chevaleresque, après s'être personnifié dans Hermanrich, Dietrich von Bern, Sigurd, Roland et la cour de Charlemagne après avoir rempli l'Europe et trouvé partout quelquechose à idealiser, s'en va finir dans le Graal la coupe mystérieuse que tout chevalier doit chercher. Les compagnons de la table ronde ne sont pas assez purs pour la conquerir; c'est à peine si les enfans d'artus et de Lancelot ont l'espérance de la ga-

gner un jour. ~~[illegible]~~ Malgré
les insurmontables difficultés de l'entreprise, un grand nombre de
chevaliers s'y dévouèrent : prenant à la lettre les paroles de ~~la~~
la tradition, tout prétendant au graal abjura l'adoration de la
famille et fit serment pour fleur de pureté, de ne jamais laisser aller
son cœur à l'amour : ainsi fut édifiée dans la chevalerie amoureuse
et riante du moyen âge, une chevalerie austère et monacale; ainsi
furent jetées les bases d'une fraternité tout à fait opposée à l'esprit
du moyen âge dont elle était sortie. Nul doute que le Temple ne
se soit élevé sur ces premiers fondemens.

Maintenant qu'était la réalité? Saint Bernard lorsqu'il
donna les statuts du temple, se réjouit grandement de ce que l'Eu=
rope allait être délivrée d'une foule de scélérats et d'impies
funestes au pays et utiles la bas. Nous voyons donc déjà que
tout ce qu'il y avait de gens perdus et turbulents pouvait être ad=
mis dans le temple : il est vrai que la règle était dure et capable
de briser la volonté la plus opiniâtre : la condition des templiers
était une véritable servitude : cependant on leur laissait en
même temps une espèce de liberté en ce qu'on leur passait beau=
coup de choses. L'orgueil des templiers était proverbial; comme
le confesseur de Richard Cœur de Lion lui demandait ce qu'il
voulait faire des vices dont il avait scandalisé le monde en sa
vie, le roi dit : je lègue ma cupidité aux moines gris, ma lu=
xure aux moines noirs, et ma superbe aux templiers. Cette
superbe des frères de la sainte Milice se montrait bien dans l'inso=
lence de leur port et dans le faste de leur équipage. Ils n'allaient
jamais seuls; quand on les rencontrait sur les routes, c'était
dans l'attirail que décrit Walter Scott au commencement d'Ivan
hoe; tout chevalier était suivi d'un page ~~et~~, d'un écuyer et au
moins de deux esclaves asiatiques dans le plus magnifique costu=
me : son habillement à lui, consistait en un justaucorps ~~[illegible]~~
serré en mailles avec un bacinet de fer ~~et~~ d'argent ~~[illegible]~~;
par dessus ~~[illegible]~~ flottait un long vêtement blanc de l'étoffe
la plus précieuse; une croix rouge était attachée sur la poitrine.
tout le reste, l'écu le fourreau de l'épée, la bannière, les caparaçons
du cheval était blancs comme la robe. C'est avec cet éclatant
uniforme que les templiers se précipitaient au combat; ils y
étaient terribles. ils ne connaissaient pas de quartier. avant la
bataille ils juraient de ne céder nul pouce de terre pour leur rançon;
aussi tous les prisonniers qu'ils fesaient étaient regardés comme
perdus. Lorsqu'à leur tour ils tombaient entre les mains des Maho=
métans, ils aimaient mieux rester toute leur vie dans les prisons enne=
mies que de renier la foi, non qu'ils tinssent beaucoup à la foi comme
nous le verrons, mais uniquement par orgueil. Les frères Hospi=
taliers qui avaient été d'abord leurs rivaux devinrent leurs plus impla=
cables ennemis. Toutes les fois qu'ils se rencontraient dans les rues
de Jérusalem, c'étaient des batailles qui ne se terminaient jamais
sans quelque mort ou au moins sans effusion de sang. Comme si

Ces inimitiés ne suffisaient pas pour exercer l'humeur farouche des templiers, ils cherchèrent querelle au Patriarche de la ville Sainte; et dès lors ils s'abandonnèrent à tous les excès du désordre et de la barbarie. Un jour ils le poursuivirent la lance au poing jusqu'à l'Eglise du Saint Sépulcre, et les portes ayant été fermées, ils escaladèrent les murs et lancèrent des flèches par les fenêtres. Il était de la connaissance publique qu'ils entretenaient des relations avec les brigands du désert et le chef des assassins.

Ces excès incroyables de la part d'un corps que l'on regardait comme le défenseur de la foi, s'expliquent facilement si l'on fait attention à la composition et aux établissements de l'ordre. Les templiers étaient pour la plupart des cadets de familles nobles, c'est à dire des hommes à qui leur naissance ôtait tout droit au fief paternel, bien qu'elle les eût largement dotés de l'orgueil et de l'aristocratie féodale. Sortis de pages presque tous n'avaient eu de ressource que dans leur épée : devenus frères de la milice tous leurs privilèges concouraient à les mettre en dehors de la Loi. D'abord ils ne pouvaient être jugés que par le Pape, et le Pape était si loin! leur maison était un asyle, défense d'y poursuivre ni le pillage, ni le meurtre; en justice on recevait leur témoignage dans leurs propres affaires, en sorte qu'ils n'avaient guère qu'à nier pour être absous. Ajoutez à cela leur puissance matérielle et les amitiés secrètes qu'ils avaient par toute la chrétienté; pour trois deniers par an on leur était affilié, et de peur que la modicité du prix ne fût point un appât encore assez puissant pour leur amener des intelligences, ils avaient établi que tout affilié jouirait de leurs franchises et immunités. Les plus grands personnages se fesaient gloire d'entrer dans l'association : Innocent III l'affichait publiquement; Philippe le bel ambitionna, mais, on ne sait pourquoi, n'obtint pas cet honneur. Les richesses des Templiers étaient fabuleuses. Comme on n'allait plus en terre sainte, les pécheurs fesaient vœu non pas de combattre les Infidèles mais de donner telle somme aux chevaliers qui exerçaient cette profession†. On comptait dans l'Ordre 15000 chevaliers c.a.d. 45000 hommes organisés en armée permanente. (Nous avons vu que chaque templier représentait trois personnes) Il y avait après cela les esclaves sarrasins, les serfs et les clientelles qui étaient immenses. Tel dignitaire avait jusqu'à neuf mille manoirs. Le commandeur de Valence avait à lui 17 places fortes. L'île de Chypre était à eux presque tout entière. D'autre part ils dépensaient peu malgré le luxe qu'ils déployaient; ils vivaient des revenus de leurs terres; et l'or venant toujours, ils l'employaient à acheter de nouveaux domaines ou à faire la banque. Lorsqu'on voulait faire passer de l'argent en terre Sainte on portait à leur caisse, et le trésorier délivrait en reconnaissance un billet payable à Jérusalem ou à St Jean d'Acre : bien entendu ce n'était

† Ceux de Chypre avaient amassé 26000 ducats d'or en dix ans; et le bruit courait que les derniers venus de la Palestine avaient amené 50000 florins d'or; c'est à dire tout juste la charge de dix chevaux.

par peur rien. Dans leurs opérations financières ils eurent le malheur d'avoir affaire au roi de France ; ils lui prêtèrent et dès lors la tentation fut terrible en celui-ci d'anéantir une ~~communauté qui avait la clé de si beaux trésors~~ qui avait de l[illegible] [illegible]

Nul doute qu'avec tant de puissance les templiers, s'ils se fussent doutés seulement qu'on méditait de les attaquer, n'eussent prévenu la violence par la violence et ne fussent sortis vainqueurs du combat. Ils n'auraient eu qu'à se réunir à un mot du grand maître et on les eut vu traverser l'Europe la lance au poing en dépit, je ne dis pas de la France, mais de tous les souverains du siècle réunis. Pourtant Philippe le bel osa, lui tout seul. Malgré l'abjection du motif, malgré l'horreur de l'exécution, il est impossible de n'admirer point cette audace, et l'adresse avec laquelle fut médité le coup.

C'était le temps où l'Empire chrétien d'orient ayant été détruit entièrement, les ordres militaires s'en revenaient dans leurs commanderies d'Europe, abandonnant le saint sépulcre aux outrages des infidèles. Cette retraite regardée comme une fuite les déconsidérait singulièrement dans l'esprit du peuple. Philippe n'eut garde de dissiper ces mauvais bruits+. D'autre part il s'occupa à se créer un appui dans Rome. A Boniface VIII avait succédé un vieillard chagrin qui semblait disposé à continuer la guerre si misérablement soutenue par son prédécesseur : il mourut vite dans les convulsions. Après lui le roi de France ~~[illegible]~~ jeta ~~[illegible]~~ les yeux sur Bertrand de got. Il est curieux de voir dans Villani quelles furent cette fois les précautions. Ce Bertrand était un garçon vain, dissolu et dépensier ; il avait mangé avec des concubines tous les revenus de l'Eglise de Bordeaux ; l'une d'elles, dit le contemporain, Brunissante femme de Tailleran de Périgord lui coûtait plus que la terre Sainte. Philippe qui connaissait son faible le fit venir dans la forêt de St Jean d'angely ; et là il y eut transaction entre les deux pouvoirs, c'est à dire que le pouvoir spirituel se donna au pouvoir matériel ; car toutes les fois que l'esprit et la matière transigent, c'est l'esprit qui se donne. Bertrand devait réunir la majorité des suffrages, mais à six conditions. La première était de permettre la levée d'une dîme sur les biens du clergé français, la seconde d'envoyer la barrette à un certain nombre des amis du roi, la troisième de déchirer dans les livres de la Chancellerie apostolique les pages qui pouvaient le compromettre ; la quatrième de lever l'interdit qui pesait encore sur les auteurs de l'attentat d'Anagni ; la cinquième d'intenter un procès à la mémoire du pape défunt ; la sixième était telle que Philippe se réserva de la dire plus tard. Malgré cette effrayante restriction, Bertrand de got avait tellement besoin d'être pape, qu'il jura tout. Son élection fut accompagnée de circonstances sinistres ; comme on recueillait les suffrages, un pan de mur s'écroula

+ Tout en affectant beaucoup de déférence pour les templiers il avait confirmé leurs privilèges, il était allé plusieurs fois visiter leur maison, où il avait été bien hébergé. Au convoi de sa sœur il avait voulu que le grand maître tint un des coins du poêle, et même il l'avait fait parrain d'un de ses enfans.

Un moment après, les tiares tombées : d'ici importaient tous
ces présages au candidat, pourvu qu'il devînt Clément V ;
il le fut. Son règne pontifical commença par des exactions,
il ravagea tellement l'Eglise de ~~France~~ que l'Evêque de
Bourges fut réduit à aller avec ses chanoines chercher de quoi dîner
aux distributions que la cathédrale fesait aux mendians.
Cependant on ne pouvait accuser Clément de férocité ; ce
n'était qu'un fripon, et pour ~~[illegible]~~ le résoudre au meurtre
il fallait le circonvenir et l'amener de loin. C'est ce qui fit
le roi de France pour lui faire remplir la sixième condition
qui n'était autre que le supplice et l'abolition des Templi
ers. On ne trouve nulle part ailleurs dans l'histoire un
état plus tragique d'un homme vendu qui est de degré en
degré poussé aux termes de son marché, amené, comme dit
la coutume de Normandie, à être chevauché par son ache
teur. De 1305 à 1308 il y a trois années de sourdes tenta-
tives, trois années de perplexité et de remords, où ce mal-
heureux pape, assiégé entre sa conscience et cet inévita
ble roi de France qui chaque jour demanda son arrêt, tem
porise, éloigne et use son esprit dans les plus misérables
subterfuges. Philippe sûr de le reprendre tôt ou tard,
commença sans lui.

On était au 13 octobre 1307 ; depuis deux jours tous les bai-
llis, senechaux, sergens d'armes et de justice avaient reçu
des chartes roulées et spécialement scellées, avec ordre de
ne rompre le scel que le surlendemain à sept heures du soir,
sous peine d'encourir l'indignation royale. A cette même heure
les Templiers furent arrêtés sur tous les points du royaume
et le grand maître, Jacques Molay, en la maison du Temple.
Le lendemain Philippe le Bel, sans perdre ~~[illegible]~~ de temps
s'adresse à l'Université et lui demande son avis : la Sorbonne
lui répond qu'il est libre d'arrêter tels ecclesiastiques qu'il voudra,
sauf à les remettre plus tard à la juridiction ecclesiastique. Il
ne s'en tient pas là ; le même jour il réunit les bourgeois de Paris
de Paris par communautés, et bannières en tête, dans les jardins
de son palais ; et là des moines dévoués à son autorité font à
haute voix le plus horrible tableau des crimes des Templiers. La
foule s'y laissa prendre : aussi bien avait-on idée depuis long temps
que des hommes qui portaient de si beaux manteaux étaient affiliés
au diable. L'~~arrest~~ation fut donc approuvée, et il n'y en eut qu'un
petit nombre entre les clercs et les lettrés qui s'aperçurent, que le
roi « visait aux riches prébendes et aux prieurés de la Sainte Milice »
Ce ne fut pas tout encore ; les Etats généraux furent convo-
qués à Tours ; même condescendance de leur part : ils allèrent
jusqu'à nier la compétence de l'Eglise dans le procès qui ~~[illegible]~~ s'ins
truisait. Moïse, portaient leurs cahiers, ne demanda pas conseil au
Pontife Aaron pour frapper les 23 000 idolâtres qui étaient dans le
camp ; et ils ordonnèrent les poursuites, etiam contra omnem
clerum, en dépit de tout clerc ou homme d'Eglise.

Ainsi cette grande catastrophe amenée par la perfidie du roi, change tout à coup de caractère ; elle devient une révolution nationale. Voltaire jugeant de cet événement l'appella la Saint Barthelemy des Templiers : l'expression est juste et spirituelle ; mais il ajoute, cette conspiration d'un roi contre un peuple : c'est tout le contraire : c'est un peuple qui conspire contre une noblesse menaçante. Voyez quels sont les juges et les exécuteurs : les bourgeois et les députés des villes, les légistes qui sortent presque tous du peuple, les moines mendians qui se recrutent dans la populace. Cette dernière circonstance semble avoir échappé à tous ceux qui ont écrit l'histoire de ce temps. C'est pourtant un fait digne de remarque que cette première apparition du peuple dans les affaires sous forme mystique. Je le répète, les Dominicains qui jouèrent un si grand rôle dans le procès des Templiers, étaient presque tous fils de vilains ou des plus pauvres artisans. Lorsqu'ils étaient lettrés, ils devenaient inquisiteurs ; de cette pieds nuds et sans chemise, ils allaient par la France sans autre pouvoir que celui de faire brûler qui ils voulaient. Dans le commencement ils avaient été les amis des templiers : en 1243, il avait été décidé dans un chapitre que tout confesseur dominicain exigerait de son patient au lit de mort un don pour les templiers. Ainsi les deux ordres s'entr'aidaient. Les templiers introduisaient les Dominicains dans les familles nobles et s'en faisaient récompenser par eux. Mais à la fin les Dominicains se lassèrent de jouer ce rôle, et afin que l'or des mourans ne leur échappât plus, ils s'imaginèrent d'avoir des Templiers dans leur ordre ; de là la création de ces Frères joyeux qui exterminèrent si bien les Albigeois et qui pullulèrent en Italie sous le nom de Gaudenti. De là une rivalité formidable entre les frères du temple et ceux de Saint Dominique. Vers 1308 la jalousie de métier, compliquée de la haine démagogique contre l'aristocratie, se trouvant à son comble, elle éclata sur l'occasion que lui fournit Philippe le Bel. De cette manière les persécutions contre les templiers prennent un caractère tout à fait analogue à celui des tueries des Escorcheurs, de la St Barthelemy (+), des massacres de 93.

Le 13 octobre 1308 les templiers sont donc arrêtés. Arrêtés par qui ? Interrogés par qui ? Sans ordre du Pape par un inquisiteur Dominicain, Guillaume de Paris le confesseur du roi. L'impatience était terrible : dès le premier jour trente six chevaliers périrent dans les tortures. Les malheureux espéraient que leur caractère ecclésiastique leur vaudrait l'assistance du Pape. Ils ignoraient que celui ci avait pactisé de leur perte : d'ailleurs les accusations étaient si terribles que Clément n'eût pas osé leur témoigner d'intérêt. On prétendait qu'à leur réception ils reniaient le christ et crachaient sur la croix. Leurs cérémonies n'avaient lieu que la nuit, sans témoin les plus proches parens des récipiendaires n'y étaient pas même admis. Il paraît qu'on exigeait ~~le pl~~ de chacun le dévouement le plus vil le plus abject le plus ignominieux ; il fallait que l'homme appartînt

(+) De jour en jour il devient plus évident que la St Barthelemy n'est rien autre chose que l'insurrection de la commune de Paris contre les calvinistes qui étaient tous des nobles.

à l'ordre sans restriction ; il y avait communauté de tout, même d'infamie. On leur reprochait encore d'adorer dans leurs chapitres généraux une tête mystérieuse. Les uns disaient que c'était un crâne humain avec deux escarboucles dans les yeux, d'autres assurait qu'elle était de bois, d'autres d'argent avec une longue barbe ; quelques uns prétendaient que c'était une tête de femme. Ces bruits n'étaient point sans fondement ; ils ressortaient des dépositions ; ils furent confirmés par les recherches qu'on exécuta dans les commanderies sur ordre du roi. Dans une église fut trouvée une tête de métal remplie d'ossements. Les chefs de l'ordre interrogés sur ce fait, répondirent que c'étaient des reliques d'une des onze mille vierges. La chose serait possible ; il subsiste encore de nos jours plusieurs reliquaires du moyen âge qui sont travaillés en forme de figure humaine : cependant il serait peut être plus croyable que cette tête était un symbole analogue à celui que vénéraient les albigeois. L'accusation partie de Béziers portait que les templiers se prosternaient devant une idole, *in figuram baphometi* ce qui se rapproche [illegible] baptême de l'esprit : et il semblerait assez d'après cela que l'ordre du temple avait renié la foi orthodoxe pour s'abandonner aux croyances des anciens gnostiques.

L'interrogatoire s'étendit à tous les templiers de la province de France ; presque tous soit librement, soit par les tortures, revélèrent les mêmes. Mais la plus curieuse déposition et en même temps la plus complete, fut celle de frère Jehan de Cassanas, du diocèse de Samiers et de Carcassone :

« Confession de Frère Jehan de Cassanas, chevalier, précepteur de la maison du temple de Nogarède près de Samiers ———

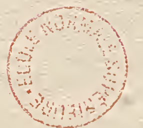
Lorsqu'il fut reçu l'on fit cette cérémonie : on lui envoya deux chevaliers qui lui demandèrent s'il voulait entrer dans l'ordre ; il répondit que c'était sa volonté. après, deux autres vinrent à lui et dirent : ce que tu entreprends est grand ; il est difficile d'endurer notre règle ; car tu n'en vois que l'extérieur. Et le dit Jehan de Cassanas répliqua : je m'y soumets. alors on le fit entrer dans le temple sous une voûte à peine éclairée, et il se prosterna devant le précepteur ou supérieur, qui tenait un livre, et il y avait environ dix frères autour de lui. On lui dit : Que demandes-tu ? — Je veux être de votre ordre. — Le précepteur lui mit la main sur un gros livre et ainsi le questionna : as-tu des empêchements soit par dettes, mariage, ou servitude ? — Non. — Il faut que tu promettes à Dieu que tu seras obéissant, et garderas nos us et coutumes, et que tu croiras en Dieu créateur qui n'est mort et ne mourra point. — Je jure ma foi. Après, le précepteur mit un manteau sur le dit Jehan, et tandis qu'un prêtre de l'ordre lisait le pseaume *Quam bonum et quam jucundum*, le précepteur se coucha sur un banc couvert de soie, et le dit Jehan le baisa à la bouche : il s'assit, et les autres frères le baisèrent au nombril. Ensuite le précepteur tira d'un grand coffre une idole de figure d'homme, et il dit à frère Jehan : Frère voici un ami de dieu qui cause avec lui quand il veut, rends lui grâces de ce qu'il t'a conduit dans ~~[illegible]~~ l'Etat où tu es, et a rempli tes désirs. Cela prononcé, tous adorèrent en se prosternant par trois fois, et chaque fois qu'ils fléchissaient le genou, ils crachaient sur

le christ et sur la croix. Le dit précepteur après cela lui bailla une ceinture de fil, et lui permit, lorsque les aiguillons de la chair se feraient sentir, de se mêler avec ses frères (se immiscere cum fratribus suis) cette cérémonie achevée, il fut revêtu des habits de l'ordre, et ramené au supérieur qui lui enseigna comment il devait se gouverner dans l'église, dans les batailles et à table. »

Telles étaient les principaux chefs de l'accusation qu'on intentait aux frères du temple. Le peuple y ajoutait des choses effrayantes. On disait par exemple qu'un chevalier ayant eu un enfant d'une fille, il avait été contraint par son chapitre de le brûler et d'en boire les cendres. En angleterre un templier ayant refusé de se soumettre à l'horrible concubinage de ses frères, il avait été précipité dans un puits et on avait jeté des pierres par dessus. Ces rumeurs étaient accréditées par les gens du roi, qui y trouvaient un prétexte de rendre la procédure encore plus horrible. Les ~~ch~~ cruautés devinrent si criantes que le pape suspendit Guillaume de Paris. Le roi gronda et Clément se hâta de réhabiliter dans ses fonctions le royal confesseur.

Il était bien temps que le pape commençât à jouer son rôle dans cette misérable affaire. Philippe lui envoya les chefs de l'ordre: Jacques de Molay interrogé ~~[illegible]~~, avoua par trois fois, sans contrainte, le reniement et le crachement sur la croix: il ne lui fut pas parlé des pratiques infâmes révélées par les autres accusés. Aussitôt une commission fut nommée par le pape pour venir juger les templiers à Paris: l'Europe catholique fut divisée en arrondissements spéciaux pour le fait du jugement desdits templiers. Quant à Clément VII, afin de n'avoir pas sous les yeux, le spectacle des supplices qu'il autorisait, il chercha à s'évader de Poitiers où il séjournait alors: mais des sentinelles veillaient sur lui, et comme il approchait des portes, on les ferma. Il vit bien alors qu'il s'était mis dans les griffes du lion, et il ne chercha plus qu'à éloigner le jour fatal. Au commencement de 1309 il écrivait au roi: « Nous avons reçu notre très cher fils, Guillaume Plasian votre chambellan; mais nous voulons vous faire savoir que par le conseil des médecins, vers la fin de septembre, nous devons prendre une purgation qui, Dieu aidant et de l'avis desdits médecins, nous sera salutaire. Ne vous hâtez donc pas: nous n'oublions pas ce que vous nous avez dit des Frères du temple à Lyon et à Poitiers. » Voilà un échantillon des misérables artifices par lesquels il essayait de gagner du temps; peut-être espérait-il qu'en quelques mois de délais ou les chefs de l'ordre, ou Philippe le Bel, ou lui-même mourraient. Effectivement, leurs funérailles à tous se suivirent de près, mais ce fut après que tout eut été consommé.

Cependant, la commission de Paris s'était assemblée



J-Fv

Aux premières séances on vit arriver les accusés amaigris et semblables à des morts tant la misère et les tortures les avaient ravagés. C'est pitié de voir dans les auteurs contemporains le récit que ces malheureux firent de leurs maux. L'un avait reçu trente fois l'estrapade, l'autre était resté trente-six semaines dans un cul-de-basse-fosse où l'eau lui dégouttait sur tous les membres; un autre avait été si serré dans ses liens que le sang lui jaillissait par les ongles. Il y en avait qu'on avait suspendus avec des poids aux pieds et aux mains. Un certain Bernard de Vado s'avança avec deux os dans ses mains, et dit: j'ai été tant torturé, on m'a tenu devant un feu si ardent, que la chair de mes talons est brûlée; il s'en est détaché ces os que je vous montre; voyez, ils manquent à mon corps. Les choses en étaient à ce point lorsqu'entra Jacques Molay; il déclara qu'il portait l'habit du temple depuis dix ans, qu'il n'avait jamais vu ni entendu quelque chose de mal dans ledit ordre: et je l'affirme sur mon serment. Et comme on lui demandait s'il voulait réellement défendre l'ordre, il commença par demander à manger parce qu'il se mourait de faim. On le crut fou et on l'envoya aux distributions publiques de N. Dame.

Le 26 Novembre 1309 Jacques de Molay se présenta de nouveau. « Voulez vous défendre l'ordre? — Je suis un chevalier illettré et pauvre car je n'ai pas quatre deniers à dépenser pour cette défense, mais j'ai entendu la lecture d'une bulle apostolique qui portait que le Seigneur Pape se réservait le jugement de l'ordre: j'en appelle au Pape. — Enfin, voulez-vous défendre l'ordre? — Je ne le veux pas, mais aller au Pape. Toutefois pour la décharge de ma conscience j'exposerai trois faits. Est-il une communauté où les chapelles et les reliquaires soient mieux ornés? où les prêtres soient mieux traités pour le service divin, que dans le nôtre? J'en excepte les cathédrales, est-il un ordre où l'on fasse plus d'aumônes, car nous donnions aux pauvres trois fois par semaine? Est-il un seul ordre où l'on se soit plus exposé contre les ennemis de la foi; car outre-mer nous étions toujours à l'avant-garde? — Mais tout cela ne fait rien sans la foi catholique. Alors on lui rappela ce qu'il avait dit au Pape. Le grand maître fut saisi; il s'indigna, il s'irrita soit que son témoignage eut été falsifié, soit, et cette conjecture est plus probable, parcequ'il voyait tourner en griefs contre lui des aveux confidentiels. On devrait traiter ces gens-là, s'écria-t-il, comme les Sarrazins traitent les infâmes; leur couper la tête et leur fendre le ventre! Cependant Guillaume de Plasian le prit à part, et Guillaume de Nogaret le jurisconsulte, continua en ces termes: On trouve dans les Chroniques de Saint Denis qu'au temps de Saladin, il y eut un grand maître qui lui rendit hommage, et lorsque le Soudan apprit la décadence et les malheurs des Templiers, il s'écria qu'ils l'avaient mérité par

ce qu'ils étaient corrompus par le vice de Sodome, et qu'ils avaient prévariqué contre la foi. Soit que Jacques Molay fut frappé de ces paroles, soit que les confidences de Plasian l'eussent réduit au silence, il sembla perdre courage et demanda humblement une chapelle et des chapelains afin de pouvoir entendre la messe.

Les interrogatoires du grand maître furent suivis d'une protestation de quatre vingt dix chevaliers. La commission se réunit de nouveau : une multitude se présente — Voulez vous défendre l'ordre ?

Cinq chevaliers : jusqu'à la mort.
Raoul de Gaverni : jusqu'à la fin.
Richard de Marseille : oui pour sauver mon âme.
Douze chevaliers : de corps et d'esprit.
Dix autres : contre tout homme vivant, excepté contre le roi et contre le Pape.

Et les accusés déjà interrogés, renièrent à l'envi leurs premiers aveux. La commission n'avançait pas ; le roi perdit patience. Un concile provincial est provisoirement assemblé sous la présidence de Philippe de Beauvais évêque de Sens. Là non seulement les erreurs du temple sont proscrites, mais de cruelles résolutions sont arrêtées. Tous les chevaliers qui n'étaient pas revenus sur leurs confessions sont destinés à des pénitences ; quelques uns à finir leurs jours dans des cachots noirs et puans. Quant aux rétractans, on consulte le Pape sur leur compte. Il y a des lois écrites, répond celui-ci, qu'on les suive : C'est la réponse de Pilate : scripta sua sequantur. ~~Une concile~~ partie du concile est d'avis que c'est là un cas de rechute et que la loi des relaps est applicable. Sans attendre une plus forte majorité on saisit les rétractans et on les brûle. Alors le pape se repent de sa précipitation ; il hasarde une misérable difficulté sur les mots ~~[illegible]~~ : les templiers montent sur le bucher comme relaps ; mais sont-ils bien relaps ? Néanmoins les procédures continuent, et tous les jours de nouveaux supplices ont lieu à la porte Saint Antoine. Enfin Clément désespéra, il prit son parti, et voyant qu'il ne pouvait décidement pas sauver les Templiers, il se laissa entraîner à la douce contrainte de partager leurs dépouilles. Le grand concile œcuménique de Vienne fut décidé pour le 16 octobre 1311.

Trois cents Evêques français, Italiens, allemands, Espagnols assistaient à ce concile sous la présidence du Pape. Le roi y vint aussi dans un appareil formidable. Il traînait après lui ses juristes et ses moines, ses ~~[illegible]~~ gendres, ses frères, Charles de Valois, le gonfalonnier de l'Eglise dans les mains duquel Dante a mis la lance de Judas

..... sola con la lancia
Con la qual giostrò Giuda, e quella ponta
Sì, ch'a Fiorenza fa scoppiar la pancia.

Et avec tout cela, une armée. On commence par appeler tous ceux qui voudraient défendre l'Ordre. On espérait que l'aspect terrible de la délibération répandrait l'épouvante, et que personne n'oserait se présenter : neuf chevaliers se présentent. C'était embarrassant : on les arrête. Le pape prétend qu'il faut aller aux voix pour savoir s'ils seront entendus ; il avait la ferme croyance qu'on aurait peur de prendre ce parti : on consulte ; à trois exceptions près toutes les voix du concile se réunissent pour l'audition des défenseurs : elle n'a pas lieu. Pour en finir Clément réunit un consistoire secret de cardinaux dévoués, et l'abolition de l'Ordre du Temple est enfin prononcée.

Clément s'était résigné. Il avait déjà reçu deux cent mille florins ; en 1311 le roi lui avait accordé de ne plus poursuivre le procès à la mémoire de Boniface VIII, ce pourquoi il eut sacrifié tous les Templiers du monde. Afin qu'il n'entendît plus parler de cette affaire, il envoya trois cardinaux pour débarrasser le roi des chefs de l'Ordre prisonniers à Paris. Le procès alla vite ; ils furent condamnés sur les vieilles dépositions. ~~Dans~~ Le parvis Notre Dame avait été élevé un échafaud tout drapé de rouge : les prévenus y sont amenés en présence de leurs juges, et là le prévôt leur lit à haute voix une longue liste des infamies dont ils sont soi-disant convaincus : puis il ajoute qu'ils n'auront qu'à supporter qu'une prison perpétuelle, si, se mettant à genoux, ils font amende honorable devant le peuple. La fierté militaire se révolte à cette infamante proposition. Jacques Molay s'écrie : « il est bien ~~temps~~ juste que dans un si terrible jour, je découvre toute l'iniquité du mensonge. Je déclare donc à la face du ciel que j'ai commis un grand crime en confessant ce qu'on m'impute méchamment : je n'ai fait d'aveux que pour des pieds à la douleur de la torture je sais quels supplices m'attendent ; mais je ne veux pas m'obstiner dans le mensonge. » Le peuple fut touché, mais Philippe furieux, se hâta de faire déclarer relaps le grand maître et les précepteurs, et le lendemain même, ces malheureux furent brûlés à petit feu sur la pointe occidentale de l'île de la Seine. Une tradition populaire rapporte que Jacques de Molay avant de disparaître dans les flammes s'écria : Clément, juge inique, je t'ajourne à comparaître dans 40 jours devant le tribunal souverain, Philippe je t'y attends dans l'année. En effet Philippe mourut bientôt, non pas seulement lui, mais aussi toute sa famille royale la plus belle et la plus glorieuse de ce temps. Quant au pape, un de ses chapelains venant lui annoncer la mort de son neveu, lui raconta qu'il l'avait vu en un palais de feu et, que celui-ci lui avait dit qu'il était là pour simonie, et qu'un palais tout semblable était à côté pour son oncle. Depuis, dit Villani, Clément ne fut pas souvent gai et ne vécut guère. Il rendit l'âme jour pour jour six semaines après le Gr. M. des Templiers.

Ainsi finit ce déplorable drame où périt l'ordre du temple et les plus intrépides défenseurs. Nul doute qu'ils aient été coupables d'hérésie et de dépravation : mais il n'est pas crime qui justifie les violences et l'illégalité. Nul doute non plus que la ruine de cet ordre, en éteignant les derniers souvenirs du moyen âge, n'ait contribué à l'affranchissement des esprits : n'importe ceux qui se font les exécuteurs de ces choses effroyables par où finit un monde, n'ont pas de grâce à espérer. Un homme en tue un autre ; il enterre son cadavre au pied d'un arbre ; l'arbre en croît d'autant ; mais quand son ombrage s'étendrait sur le monde entier, il ne couvrirait pas l'assassin.

Les Flamands.

Nous avons dit beaucoup de mal du gouvernement de Philippe le Bel ; mais à tout ce mal un mot sert d'équivalent c'est que ce fut en 1300 que pour la première fois depuis l'Empire romain, il y eut un gouvernement en ce monde : c'est là le grand fait qui réclame l'attention. Sous Saint Louis la puissance royale était déjà immense ; aucun baron n'eût eu l'idée de résister, mais c'était tout, le roi pouvait ; il n'agissait pas. Sous Philippe le Bel un symptôme nouveau se manifeste : la force potentielle se met à agir. De là résulte une chose ; c'est que Saint Louis fut béni et Philippe le Bel maudit. Ce n'est pas que je veuille contester d'une part la bonté, de l'autre la méchanceté personnelle ; mais une force qui agit est toujours plus odieuse qu'une force au repos. Sous Saint Louis il y avait quatre-vingts seigneurs qui battaient monnaie. Sous Philippe le Bel, il n'y en eut plus qu'un. Sous Philippe le Bel : le roi : partant il n'y eut plus qu'un faux monnayeur : c'était un progrès. Plus tard Philippe le Long eut l'idée d'établir par tout le royaume l'uniformité de poids et de mesures ; autre progrès. La centralisation commence, et avec elle la vie nationale : à sa vérité elle se fait sentir par des souffrances atroces, des douleurs inouïes : la vie commence toujours par des douleurs ; mais après tout l'existence est fondée.

Ce gouvernement héritait de toutes les forces qui avaient animé la France : tout ce que les barons avaient fait, il fallait alors que le gouvernement seul le fît ; il fallait qu'il se trouvât partout. Cette condition coûtant cher à remplir, il avait besoin de beaucoup d'argent. Que son avidité ne nous étonne donc pas. Il arrive au monde, comme le Gargantua de Rabelais, la bouche béante et criant tout d'abord : à boire ! En Angleterre, en France, chez tous les peuples qui s'organisent, c'est la même voracité : voyez vers le même temps, Édouard I pleurer à chaudes larmes devant les communes et demander pardon à genoux pour avoir de l'argent ! Il faut se figurer le gouvernement comme un organisme chez lequel la faim est la dominante nécessité. Il a beau recevoir, comme il dépense tout de suite, il demande encore ; si on lui refuse, il extorque. Ce géant du fisc a pour tête le grand conseil, pour griffe le parlement, pour estomac, la chambre des comptes. C'est là son organe digestif, le premier de tous ; les autres ne sont faits que pour aider celui-là. Aussi c'est vers la chambre des comptes que se tourne toute la sollicitude du roi ; Le Valois lui remet la régence du royaume lorsqu'il va battre la Flandre : de bonne heure elle s'intitule l'Empire de Galilée (à cause du voisinage de la petite rue de Galilée). C'était une plaisanterie, mais l'ironie était d'une amère vérité, car c'était réellement de là que partait toute puissance

53 v°

A ce qu'il faut donc des victimes ; l'or des Juifs, l'or des Lombards, l'or des juifs y passent tour à tour ; l'Empire se voit arracher Lyon et la franche comté. l'angleterre la Flandres sont menacées ; il met sur l'industrie ; que dis-je ? il met la main sur la nature ; il declare que les rivières sont à lui, les fontaines à lui, l'air qu'on respire la lumière que l'on voit, à lui : il met des impôts sur les portes, les passages, le sel. Il prend possession de l'étendue et de l'espace. la propriété particulière est l'exception ; la propriété gouvernementale est la règle : partout où il n'y a personne, il y a le roi, le roi, force infinie, dieu sur la terre contre lequel tout murmure est un blasphême, toute entreprise un attentat.

Mais que le regne de ce dieu est loin d'être celui de la paix ! Les âmes étaient chaque jour effarouchées (montesquieu) par cette lutte terrible de la fiscalité, et de tous côtés régnait cette inquiétude où les revolutions jettent chacun pour sa fortune. ~~Partout la loi, mais la loi sanguinaire~~. a tout propos on invoquait la loi, mais la loi inique et sanguinaire : ce n'étaient que meurtres et supplices, d'autant plus terribles qu'on les executait au nom de la raison ; c'était de la terreur sans enthousiasme et sans emportement. De là le caractère de férocité ~~[illegible]~~ qui assombrit cette époque en apparence si joyeuse et si cultivée. En dix ans, une reine est étouffée par ordre du roi de France, le roi d'angleterre est détrôné par une fille de Philippe le bel et condamné par elle à être empalé d'un fer rouge. Plus tard se passeront les sinistres légendes de la tour de Nesle ; en attendant, la justice du roi flotte sur les rivières ou bien pend aux arbres des grands chemins. Le peuple de son côté n'est pas moins barbare. Le XIIIe siècle s'est fermé par l'entreprise des pastoureaux qui parcoururent le royaume un grand prévot et des bourreaux à leur tête, pour tout détruire sur leur passage et pour aller mourir au nombre de 5000 dans les plaines malsaines d'aigues mortes. L'an 1300 continue les promesses de ce terrible prologue. Dans ce temps là le peuple croit à tout, aux sorcières, aux empoisonneurs. Quatorze femmes sont brulées à Paris, soi-disant convaincues d'avoir jeté du poison dans les fontaines. On dit que les lépreux se sont entendus avec les musulmans de Grenade pour corrompre les eaux et les alimens : alors on voit des lépreux partout ; pour avoir la moindre tache aux mains ou à la figure on est impitoyablement massacré : Quant aux malheureux qui sont atteints de la maladie, leurs parens même n'osent plus les garder chez eux ; on les jette aux coins des bornes, on les entasse sur les carrefours : ils n'ont plus qu'à attendre ou que leur corps tombe en lambeaux par l'excès des souffrances, ou que la ~~[illegible]~~ rage des assommeurs vienne les achever

Des lépreux on passe aux juifs ; une fois à Chinon on rassembla cent soixante et on les jette dans une fosse pleine de bois auquel on met le feu. Mais les vengeances du peuple les plus violentes sont contre les agens des rois : et les rois, chacun à leur avenement, contentent le peuple en lui sacrifiant le favori de leurs predecesseur. après Philippe le hardi, Labrosse est pendu ; après Philippe le bel Enguerrand de Marigny ; après Louis le Hutin, un auvergnat ~~[illegible]~~ dont il avait fait la fortune, deux controleurs des monnoies et deux prévots de Paris. Voilà par quels spectacles on se recréait au 14e Siècle, voilà comment se passaient les choses ; ~~[illegible]~~ et tous les jours se ressemblaient. Confiscations, exécutions c'est toute l'histoire de ce temps là.

Au milieu de tant de violences, ce gouvernement s'apercoit pourtant de sa faiblesse ; il s'avise que la force brutale ne suffit pas ; il concoit l'idée de s'adresser à la volonté de tous, de là les Etats généraux : Vous allez l'entendre bientôt radoucir sa voix ; voyant que tous les moyens fiscaux sont inutiles pour arracher au pauvre son pécule enfoui, il essaiera la persuasion ; il ne faut pas, dit Louis le Hutin dans une de ses ordonnances, qu'il y ait des serfs au royaume de France. Dans une autre occasion le gouvernement se fera moraliste, il craindra qu'on ne donne trop au luxe il ordonnera que tous ceux qui n'ont pas tant de rentes portent leur argenterie à la monnoie. Cette sollicitude inattendue des rois pour la liberté et la moralité de leurs sujets, n'est rien qu'un misérable subterfuge pour avoir de l'argent ; mais qu'importe les peuples en profitent : eux qui n'étaient rien en 1300, sont déjà beaucoup en 1320 ; et Dieu sait à quel point ils seraient arrivés seulement un Siècle plus tard, si un obstacle ne se fut jeté entre eux qui achetaient sans cesse et le roi qui se dépouillait tous les jours. Cet obstacle c'est la noblesse.

Pour remplir ~~[illegible]~~ son trésor le roi s'adressait au peuple mais pour completer son armée il était contraint d'avoir recours à la noblesse : Les communes fournissaient bien des soldats, mais peu aguerris et qui ne demandaient qu'à s'en retourner une fois qu'ils étaient rangés sous leurs bannières ; il fallait donc avoir des hommes sur lesquels on put compter dans le péril, et ces hommes là ne se trouvaient que dans la caste feodale. D'autre part cette disposition de la loi salique, conservée sous les Capets qu'un homme seul un chevalier, <u>miles</u> pouvait commander à des francais, était un fait grave. Déclarer qu'un homme seul avait le droit de régner, c'était faire de la france une monarchie militaire. Chateaubriant a dit : la france est un soldat. Et c'est cette tendance militaire qui a choqué surtout la tendance populaire voyez au commencement du XIVe siècle, elle se fait ressentir par-

54 r°

tout, même dans le costume. Un pape reproche au roi de France que l'habit national se raccourcit. Philippe le Long quitte prend le justaucorps; le majestueux habit du moyen âge est abandonné; plus de grandes robes, plus de manteaux flottans; on veut être dispos et propre à l'action. On quitte aussi les mailles pour prendre les armures plates. L'esprit est à la guerre, mais il est aussi à la conservation: on veut se battre non plus pour se pourfendre à grands coups d'épée comme au moyen âge, mais pour gagner; il faut donc faire la guerre avec le moins de danger possible. La nouvelle mode des armures indique à la fois le progrès de la richesse, de l'activité et de la peur.

Ce qui portait alors les Français à la guerre, c'était la riche et grasse Flandre. La Flandre était la Jérusalem du temps on rêvait les draps de Bruges et les dentelles d'Arras, comme on avait rêvé le Saint Sépulcre. Au 13e siècle la France du Nord avait pillé les municipes du Midi au nom de la religion; au 14e siècle, il s'éveilla dans les esprits une envie furieuse de piller la Flandre à son tour. Les municipes écrasés, on se tourna vers les communes: c'était un dernier vestige du moyen âge à faire disparaître du monde.

La Flandre, le pays des hommes laborieux et économes, eut pour destinée d'être continuellement sucée par les peuples moins industrieux qui l'entouraient. Elle a toujours eu quelqu'un à côté d'elle pour tâcher de s'emparer du monopole de sa fécondité. Quand ce n'a pas été la France, ç'a été l'Espagne; l'Espagne tombée, la Hollande s'est mise en avant. Comment se fait-il qu'un peuple si travailleur, si riche, avec un pays si beau, si bien cultivé, avec de si belles villes, n'ait pas aussi, par exemple comme l'Angleterre qui lui ressemble tant? car l'analogie est frappante; en face de la Tamise est l'Escaut, en face de Londres est Anvers, tous les caractères de la Belgique se retrouvent dans la vieille Angleterre; de part et d'autre c'est la même persistance. Examinons l'aspect du pays; un coup d'œil nous révélera peut-être le secret de cette condition singulière et fatale. Parcourez ces riches, ces maisons soignées, lavées, parées, éblouissantes de propreté et de richesse dans la splendeur de leurs ornemens de cuivre et de leurs meubles de bois toujours luisans; contemplez les chefs d'œuvre de l'art qui ornent ces églises les plus triomphantes du monde, l'Italie elle-même, non exceptée, vous êtes frappé tout d'abord d'un caractère qui se reproduit partout; c'est quelque chose de matériel, de sensuel même qui vous surprend sous un ~~ciel~~ soleil si pâle, et qui de la Flandre une Campanie à laquelle il ne manque que le raisin. Là où cette tendance se montre surtout ~~avec~~ toute sa ferveur, c'est dans la peinture. Il faut aux Flamands des couleurs, de vives et vraies couleurs; des représentations vivantes de la chair et du sein; il leur faut dans les tableaux de kermesses et

l'art flamand

fête où des hommes rouges et des ~~femmes~~ hommes rouges et des femmes blanches boivent, fument et dansent lourdement ; il leur faut des supplices atroces, des martyres horribles, des vierges énormément grasses, fraîches et scandaleusement belles, en un mot il leur faut Rubens. Voilà ce que dit l'art ; que dit la littérature ? En quel genre les flamands ont-ils surtout réussi ? Dans celui qui touche de plus près la réalité, en histoire. Ils ont Froissard, Commines, Gaguin, Meyer : Froissard le plus grand narrateur, Comines le premier politique, le Machiavel du Nord. Le positif voilà ce qu'il faut au génie flamand. Cette tendance attacha de bonne heure les Belges à l'industrie, et leur rendit insupportable tout ce qui les en arrachait. Quand l'Europe se laissait entraîner aux ~~belliq~~ beaux rêves du moyen âge, ils voulurent avoir ~~[illegible]~~ un but à la fin de leur journée, et ils se mirent courageusement à l'ouvrage ; quelque cause les en tirait-elle, ils s'irritaient, ils tombaient dans de violens accès de courage ; c'étaient des héros aux jours de bataille ; mais ils cherchaient à l'être le moins longtemps possible ; tout en combattant, ils pensaient à leur comptoir ou à leur établi ; ils calculaient ce qu'ils perdaient à tant de journées de travail de moins. Du reste c'est là que se bornait toutes leurs spéculations ; la longue prévoyance des résultats lointains qui ~~ont~~ a fait la grandeur de l'Angleterre, ils ne l'ont pas eue. La Flandre n'a jamais songé à se faire des ports et une marine, et si aujourd'hui elle possède Anvers, c'est que les Espagnols la lui ont créée.

Une autre circonstance qui a été fatale à la Flandre, c'est que dans sa législation les femmes ~~se~~ succédaient à la couronne. La femme a toujours dans ce pays une influence qui n'est pas étrangère à ce penchant vers la sensualité que nous remarquions tout à l'heure. S'il n'y avait certain pas dans les esprits ce fonds d'adoration idéale qui caractérise le génie germanique, néanmoins y jouèrent un très grand rôle. De très bonne heure les femmes étaient les associées de leurs maris, et tenaient les livres de commerce. L'influence s'étendit ; la Flandre fut un fief féminin. Dès lors l'élément mobile dut y prévaloir, et l'on présume que la Flandre était exposée à changer tous les jours de maîtres. Effectivement la constitution du pays le livra tour à tour à un Danois, à un duc de Hainaut, à un Portugais : le même droit des femmes transporta la Flandre indirectement à un Capet par sa mère, puis directement à un Valois, à Philippe le Hardi le fils du roi Jean.

L'union de la France et de la Belgique fut odieuse et ne put se consommer que par la violence. Les deux peuples ne s'aimaient pas ; ils n'avaient pas le même caractère ; ils n'avaient pas la même langue. L'hymen n'était donc pas naturel ; aussi il ~~fut~~ ne réussit pas ; ~~était~~ il en résulta comme un mauvais ménage dans lequel la femme serait toujours battue. Sous Philippe le Bel le comte de Flandre était un français, seigneur de Dampierre et Bourbon par sa mère. Ce français se conduisit mal à l'égard des communes : il ne savait ce qu'on voulait lui dire avec ces mots d'élection, de constitution, et quand l'occasion s'en présentait, il ne se faisait pas le moindre scrupule de violer les libertés de ses sujets. Ceux-ci fatigués appelèrent contre lui Philippe le Bel

On ne pouvait faire au roi de France une offre plus agréable; il se mit en mesure d'en profiter; mais d'une singulière façon. Il apprend le mariage de la fille du comte de Flandre avec le roi d'Angleterre; aussitôt il envoie des courriers à Bruges, il fait dire qu'étant le parrain de la fiancée, il ne peut la laisser partir sans l'avoir au moins embrassée, et qu'il faut absolument qu'elle vienne lui dire adieu à Paris. Elle vient, il l'enferme dans la tour du Louvre. Alors une armée part en Flandre; le duc abandonné de ses communes, effrayé par les français, fait des propositions au connétable. Le connétable avait reçu d'avance sa leçon; il lui conseille de se rendre à Paris et l'assure que la réconciliation sera parfaite. Il n'a pas plutôt mis le pied dans le Louvre que Philippe le fait arrêter et mettre dans la tour. En dix ans de temps tous les membres de la maison de Flandre, la fille, le père, le frère, les oncles furent appréhendés au corps de cette manière et tous enfermés dans la tour du Louvre. Avant de confisquer la Flandre, on confisquait tous ceux qui pouvaient y avoir des droits.

Alors Philippe le Bel songea à envoyer un gouverneur aux Flamands: son choix tomba sur un homme prodigue et frivole, mais impitoyable comme un baron du moyen âge et surtout ingénieux à se faire de l'argent: c'était Jacques de Chatillon. Son arrivée chez ses nouveaux sujets fut de mauvais augure; il commença par faire bâtir des forts à Lille et dans Bruges il s'établit militairement dans la ville du commerce et de l'industrie. Ces précautions comme on le vit bientôt n'étaient pas sans motif. Le duc encore moins soucieux que Gui de Dampierre des droits de la commune, taillait à plaisir dans les constitutions flamandes; il corrompit la loi des élections; il imposa des taxes il leva des impôts; Enhardi par le succès il publia bientôt une ordonnance par laquelle il exigeait le quart de la journée de chaque ouvrier. Cette fois les Flamands n'y tinrent plus. Le 21 Mars 1302 après quelques assemblées tenues le soir en secret arrive tout à coup dans les rues de Bruges un bruit effroyable de chaudrons (les clochers des Eglises étaient gardés) les ouvriers armés de piques et de pioches se répandent aux cris de Vive la Commune! et tendent les chaînes qui servaient à barricader les rues. Les gendarmes française veulent monter à cheval; ils ne trouvent plus ni leurs éperons ni leurs harnais. Leurs hôtes s'étaient entendus pour les leur dérober à tous. Ils descendent en habits de fête, on les assomme; en quelques heures quatre mille hommes sont massacrés de cette manière; les vêpres siciliennes sont renouvelées en Belgique.

Bruges la commerçante ayant ainsi commencé l'insurrection, Gand l'industrielle ne se hâta pas de l'imiter. Les notables gantois, ne l'oublions pas, étaient tous fabricants: la guerre commençant tous les métiers s'arrêtaient aussitôt, et ils pouvaient craindre que la

peuple, sans ouvrage ne se jetât sur eux. Bruges ses maisons
fermées, ses comptoirs cadenassés, pouvait en toute sécurité atten-
dre l'ennemi. Bruges Gand était toujours pressé entre un double
péril. aussi elle ne vint qu'après.

Lorsqu'on apprit en France les tueries de Bruges, ce fut partout
un inconcevable enivrement de guerre. toute la chevalerie prit
les armes, 30000 hommes des communes se joignirent à elle, et
au bout seulement de quelques une armée de 60000 hommes
était en marche pour la Belgique. Les menaces étaient terribles.
On disait que la reine de france jalouse des femmes de Bruges qui por-
taient de plus beaux colliers et de plus fines étoffes que les dames de sa
cour avait recommandé aux jeunes seigneurs de tuer non seulement
tous les porcs flamands, mais encore toutes les truies flamandes. Cha-
tillon emportait avec lui des tonneaux de cordes pour prendre tous
les bourgeois rebelles. Deux villes, Bruges et Ypres se chargèrent de
la défense commune. Les insurgés s'étaient donné pour chef un pe-
tit homme, borgne et trapu nommé Pierre Koenig : il était chef
de la corporation des tisserands, ne savait ni le français ni le latin,
mais parlait parfaitement la langue nationale, et avait de grands
mouvemens d'éloquence lorsqu'il haranguait en public. autour de
lui on remarquait des bouchers, des marchands de poisson et des
moines, qui dans ce pays étaient pour la plupart ouvriers. Le mot
de ralliement était Sielt und freund l'ami et le bouclier.
Les Flamands s'avancèrent jusqu'à Courtray et se mirent en
bataille sous les murs de cette ville, ayant devant eux un fossé
profond et en forme de croissant que les français n'avaient point
aperçu. Ils étaient tous fantassins, vêtus de toile ou de buffle, ar-
més de piques et de mauvaises épées ; néanmoins ils vainquirent
une armée bardée de fer et forte de 30000 chevaux, par l'imprévo-
yance de leurs ennemis. Selon quelques uns, Châtillon soup-
çonnant quelque stratagème, à leur immobilité, eût été d'avis
qu'on les laissât attaquer : mais un prince du sang qui brû-
lait de combattre, le comte d'Artois, le railla de sa prudence.
avez vous peur de ces lapins? lui dit-il ; si bien vous paraissez
porter de leur poil. Sire, s'écria le duc, si allez si loin que moi,
loin vous irez ! parlant ainsi, il prit l'élan. Les Flamands at-
tendaient toujours ; le matin ils avaient entendu la messe, et
pour communion, s'étaient mis chacun dans la bouche une pincée
de terre de la patrie ; ils s'ébranlèrent quand ils virent arriver
l'Ennemi. Le commencement de la bataille fut celui de la
déroute. Les premiers qui s'élancent, s'entassent dans le
fossé, d'autres les suivent, d'autres encore, et toujours, et
toujours si bien qu'à la fin le trou est comblé. Pendant ce temps
les flamands n'avaient qu'à choisir leurs victimes ; ils cas-
saient les armures avec des marteaux de plomb, et poussaient
par les fentes de grands coups de dagues. Les hommes des communes

56v

l'armée effrayée de la rapidité avec laquelle disparaissaient les gens d'armes, tournèrent le dos; la victoire des flamands fut complète. Un massacre horrible avait été fait; un moine se vanta d'avoir tué pour sa part 40 chevaliers et 1400 fantassins, bravade ridicule, mais qui montre au moins que chacun pouvait en prendre à sa fantaisie. Les Flamands rapportèrent 4000 éperons dorés, d'autres disent 700. On ne peut nombrer les bannerets, les comtes, les princes qui restèrent dans la poussière; jusqu'au chancelier de Philippe Pierre flotte, qui, étant allé là probablement pour voir ou pour ramener les vaincus se trouva emporté dans le tourbillon et s'engouffra comme les autres.

Cette défaite terrible pour la noblesse, le fut peu pour la royauté mais était un affront qui demandait une réparation éclatante. Comme en ce temps là le roi était occupé de sa querelle avec Boniface, la vengeance fut différée. Ce n'est qu'à deux ans de là, en 1304, que Philippe le Bel songea à prendre sa revanche: il se mit lui-même à la tête de son armée. La bataille eut lieu à Mons en Puelle. Cette fois toutes les villes de Flandres avaient fourni des hommes, et 25000 artisans et bourgeois attendaient les français, retranchés sur une montagne. Dans cette position ils étaient inattaquables; mais de là ils voyaient à l'entour leurs maisons brûlées, leurs champs dévastés et ce spectacle leur mettait la consternation dans l'âme. Les soirs c'étaient de nouvelles lamentations: tant de journées passées dans l'inaction, faisaient tant de perte; leurs chefs avaient beau les encourager, ils ne les écoutaient plus; on les accusait de peur, de trahison; au bout de deux jours, on n'y tint plus, il fallut la bataille. Un général, marchand de poissons, se rendit alors déguisé dans le camp des français pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de les surprendre. Il observa en effet qu'à une certaine heure du soir, barons et chevaliers mettant bas les armes et se revêtant de parures magnifiques commençaient à se livrer à la joie des festins. Les Flamands avertis quittèrent leurs retranchements, s'avancèrent sans bruit jusqu'au camp des français et l'envahirent sans qu'une seule sentinelle eût donné le signal de leur approche. Tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les premiers pavillons passèrent par les armes; mais la vue des richesses étalées et là sous leurs yeux les éblouit; leur esprit de marchands s'éveilla à l'aspect des sacs d'or et des étoffes de soie et de velours: oubliant que leur victoire n'était que commencée ils se mirent à ramasser: pendant ce temps la gendarmerie française montait à cheval, les cernait dans les tentes et les tuait par centaines. Le massacre horrible; presque tous les notables des villes y restèrent, ainsi que le Comte de Juliers qu'ils avaient choisi pour protecteur.

Philippe le Bel aussitôt après cette victoire va mettre le siège devant Lille; il croyait que les flamands n'auraient plus envie de remuer: à peine avait-il commencé la tranchée, qu'il en voit arriver 60000. Cette persistance lui ouvrit les yeux: il reconnut

l'indépendance de la Flandre se contentant d'avoir pour gage Lille et Douai. Le fils du seigneur de Dampierre alla reprendre à Bruges sa couronne de comte. On vit bientôt que ce traité ne finissait rien. Quand la Flandre redemanda ses gages, le roi de France prétendit que Lille et Douai lui appartenaient comme cession, et pour mieux faire connaître sa volonté, il jura et fit jurer à tous ses barons que nul pouce de terre ne serait distrait du royaume de leur vivant. La position du comte de Flandre était équivoque; heureusement pour lui le pays qui avait besoin de repos se résigna au sacrifice. Les gens de Gand lui envoyèrent des députés pour le sommer de traiter avec le roi de France: Sire comte, lui dirent-ils, si vous ne traitez nous y perdrons la forme de nos chapeaux. Il traita.

Le comte de Flandre n'ayant plus rien à craindre du dehors chercha à s'affermir dans l'intérieur. Il conservait une vieille rancune contre cette turbulente ville de Bruges qui avait tant de fois chassé, rappelé, tourmenté sa famille: toute sa politique tendit dès lors à la mettre hors d'état de résister. Plus adroit que son père il n'essaya pas de lui lier les mains; il voulait en la circonvenant de loin lui confisquer sa puissance et la faire fermer ailleurs. Il imagina de lui opposer une ville moins ~~puissante~~ importante, mais qui aurait l'avantage d'être sur mer, et de faire de celle-ci le marché de la Flandre. Ses yeux tombèrent sur l'Écluse. Il n'osa pas faire cette chose lui-même; il donna l'Écluse à son parent le comte de Namur comme récompense des grands services qu'il lui avait rendus. Ce comte de Namur était un prince très belliqueux et en même temps très pauvre qui ne demandait pas mieux que d'avoir quelque moyen de s'enrichir. Il accepta le don que lui offrait son cousin à toutes les conditions que celui-ci voulut lui imposer. Pendant ce temps le comte de Flandre rendait une ordonnance qui permettait aux gens de la campagne, aux gens du franc de Bruges comme on les appelait, de fabriquer la laine. Les Brugeois, attaqués dans leur monopole, prennent les armes, chassent leur comte, vont brûler l'Écluse et défendent à la campagne de rien fabriquer. Le comte vainqueur rentre dans la ville pour en être encore une fois chassé l'année suivante.

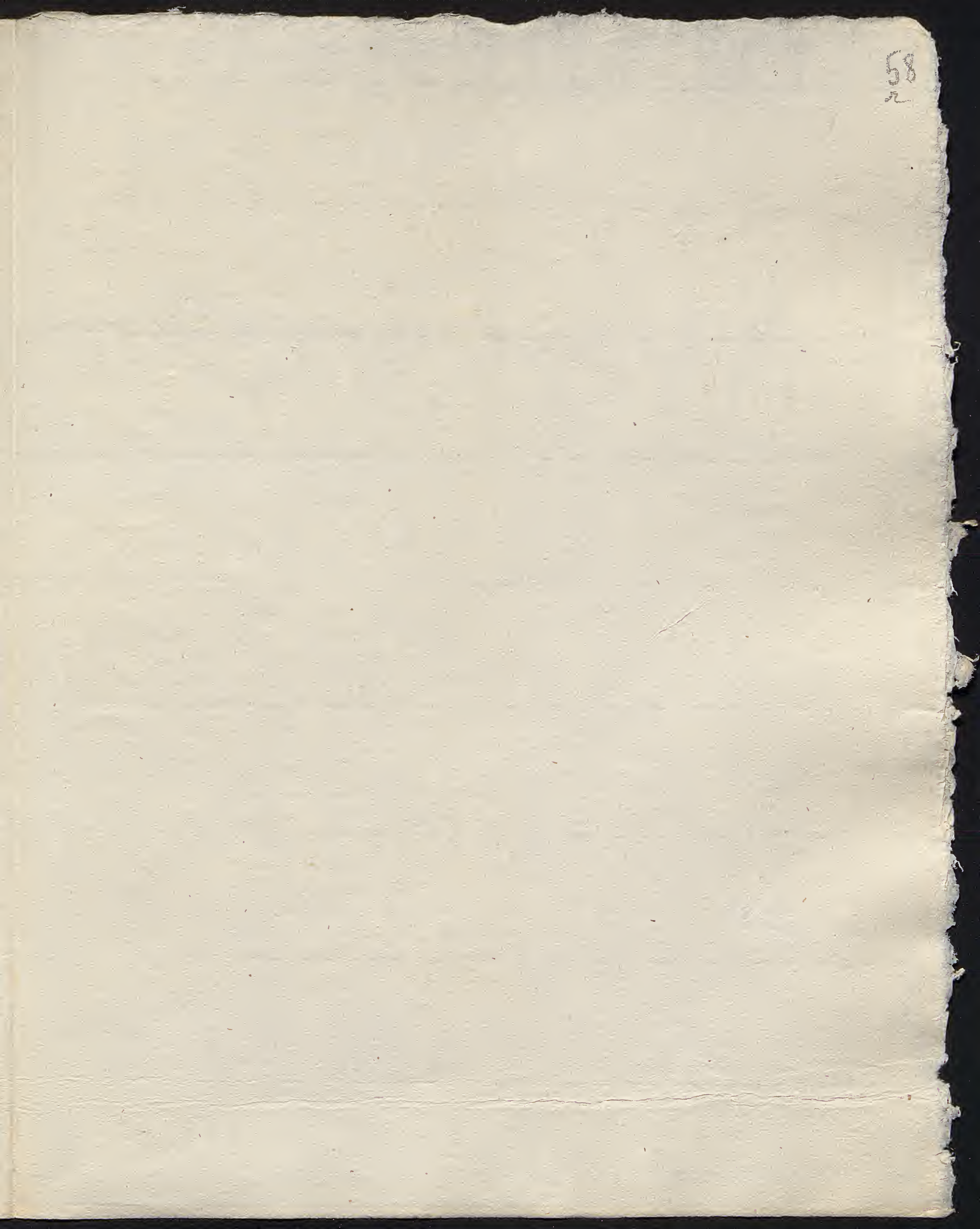
Louis de Nevers se réfugie alors en France et va se jeter aux genoux de Philippe de Valois qui commençait son règne. Celui-ci pour étrenner sa couronne, lui accorde des secours; une florissante armée est levée et marche sur la Belgique. Gand trahit la cause commune; Ypres et Bruges sont encore les seules qui se présentent. Les Flamands s'étaient ~~[illegible]~~ enfermés dans Cassel: cette position était admirable: Cassel, situé sur la pointe d'une montagne isolée d'où l'on aperçoit sept lieues de pays à la ronde et trente deux villes, leur permettait de voir tous les mouvements de l'ennemi sans que le moindre leur échappât et les mettait à l'abri de toute ~~cette~~ escalade ou surprise. Ils n'y tinrent pas. Les premiers jours, ils firent les braves, ils défièrent l'ennemi de les faire

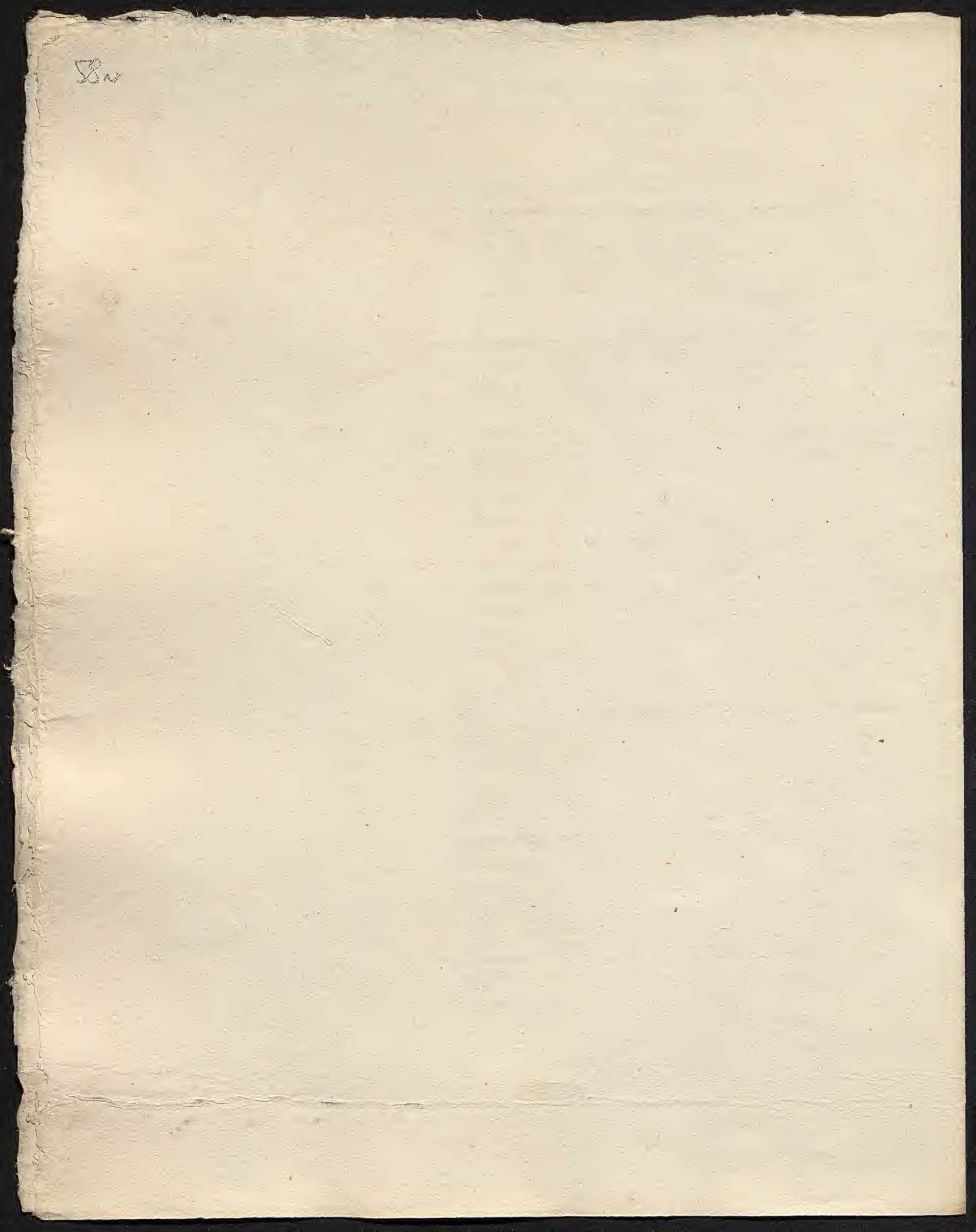
de les attaquer: un coq de bois planté sur leurs murs au bout d'une longue perche portait au cou cette inscription:

Quand ce coq chantera
Le roi Cassel prendra

Philippe de Valois les laissa bien rire; l'ennui leur vint bientôt là comme à Mons en Pevèle ils perdirent patience; ils sortirent pour surprendre le camp; même manœuvre, même résultat; la seconde leçon fut au moins aussi rude que la première; de 17000 qu'ils étaient venus, 2000 tout au plus s'en retournèrent sains et saufs. Mais ce qu'il y eut de plus horrible, c'est que le comte rétabli par la force des armes, commença par se faire payer tous les affronts qu'on lui avait fait dévorer jusque là. La terreur fut organisée dans les villes rebelles; en trois jours il y eut 10000 personnes exécutées. Bruges mourut là; sa splendeur et sa puissance se concentrèrent dans Gand; son génie d'indépendance y passa également, mais gravement compromis, car de ce jour la force brutale savait comment le comprimer et l'éteindre s'il en était besoin.

Cette ruine des communes des communes est pitoyable, pourtant on ne peut dire qu'elle ait été un malheur pour les temps qui ont suivi. Il y avait dans ces démocraties un fonds de jalousie et d'exclusion qui n'eut amené que le morcellement, la puissance excessive des uns avec la misère sans bornes des autres, et ce qui est pire que tout cela, l'urbanitas antique. Les détruire, c'était éloigner, mais non anéantir la liberté. Les Rois de France l'ont fait; leur en saurons-nous gré? Non car s'ils ont ~~le~~ travaillé à la perte de Gand et de Bruges, c'était pour accroître leur autorité personnelle, c'était parce qu'ils sentaient bien que ces villes n'étaient pas seulement l'âme de la Belgique, mais aussi celle de toutes les communes du N. de la France, d'Amiens, de Noyon, de Beauvais, de Saint Quentin, de Laon, de Troyes qui grandissaient sans bruit et menaçaient d'arriver bientôt à la même force. Nous ne leur sommes pas plus redevables de cette mesure que de l'acte par lequel ils avaient mis un frein à l'émigration des campagnes dans les villes en permettant en 1284 à tous les seigneurs d'aller rechercher ceux de leurs serfs qui s'y seraient réfugiés. Nous ne leur serons pas redevables, nous reconnaîtrons même l'odieux et la tyrannie de leur conduite, mais tout en reconnaissant le mal dont ils arrêtaient les progrès, et en proclamant qu'en agissant pour eux ils ont agi en même temps pour le pays.





La guerre des Anglais

Bizarrerie et misères du temps.

Toutes les grandes compositions littéraires, depuis l'an 1300 jusqu'au commencement du 17e siècle, du Dante à Shakespeare, présentent un caractère vraiment bizarre et fantastique. Cette étrangeté que les classiques remarquent et blâment, ne saurait échapper à l'esprit de personne, quoiqu'on en pense d'ailleurs. Lisez la Divine comédie, lisez Gargantua, lisez la tempête : à tout moment vous voyez le génie éclater dans ces œuvres; mais sous des formes si peu attendues, mais par des voies si peu usitées, que vous en demeurez tout étourdi ; c'est comme une fantasmagorie continuelle dont les effets sont si prodigieux, si inexplicables en même temps, qu'à les voir on douterait presque si l'on dort ou si l'on veille. Ce caractère se reproduit dans l'histoire. Les 14e et 15e siècles sont occupés par une série de faits qui se succèdent sans relâche tous plus bizarres les uns que les autres : il est impossible au premier coup d'œil d'y démêler la raison des choses, et toute cette histoire ne ~~pa~~ semble qu'un roman inventé à plaisir pour la confusion de toute prévoyance humaine. C'est à tel point que les contemporains n'y ont rien compris. Les uns légers et insouciants, comme Froissard, se sont laissé prendre aux apparences et ont revêtu les événements d'une couleur qu'ils n'avaient pas; les autres, plus profonds, ont désespéré ; ils ont proclamé le bouleversement de tout ordre, ils ont attendu la fin du monde. Comment expliquer ceci ? C'est qu'à nulle autre époque il y eut plus de contradictions. c'est que Tout le temps qui s'est écoulé entre le moyen âge et l'ère moderne, a été un temps de transition qui renfermait en lui les ruines du passé et les germes de l'avenir ; ça été comme un de ces crépuscules où l'on aperçoit les premières lueurs de l'aurore quand la lune n'est pas encore à l'autre horizon ; une lumière naissante combattait une lumière qui s'éteignait ; l'homme éperdu dans cette duplicité, suivait tantôt l'une tantôt l'autre et souvent toutes les deux à la fois. De là ces heurts entre les choses, de là ces événements qui n'ont pas de nom. Par exemple on poursuivait avec fureur l'idéal chevaleresque, et il n'y avait plus dans les cœurs aucun des sentiments de la chevalerie. ~~Il~~ On donnait de belles passes d'armes, des grands combats à fer émoulu, et à côté dans le palais du roi, au parlement, se fondait la bureaucratie moderne, la noblesse de l'hermine et l'influence des communes; on s'évertuait aux combats singuliers pendant que des bandes mercenaires ~~appren~~ apprenaient à l'Europe les premières règles de la stratégie



39 v°

Fontainebleau

Duguesclin, Clisson, Dunois, François I ont eu de grandes prétentions chevaleresques : à en croire leurs biographes, ce seraient bien les plus aventureux paladins. Serons plus avant, et sous ces brillantes armures nous apercevrons le froid calcul, l'impitoyable et sèche politique de nos généraux modernes.

S'il est un lieu où se trouvent empreintes les traces de cette singulière confusion, c'est Fontainebleau, le monument des Valois. Ce que Versailles fut pour les Bourbons, Fontainebleau l'avait été pour les Valois. Dans ces deux demeures chacune des deux familles a eu ses moments de grandeur et d'ignominie ; sur ces majestueuses constructions s'est révélé le génie de l'une et de l'autre. Vu sous cet aspect, Fontainebleau semble d'abord un lieu de caprice. La route annonce peu ce qu'on va trouver au bout : les molles incertitudes de la Seine, les riants paysages du Gâtinais, tout cela pour arriver à un désert. On appela ce lieu un château de bon plaisir ; on pourrait croire que c'est là l'abbaye de Thélème qu'a décrite Rabelais : rien en effet ne ressemble davantage au temple du caprice. Autant Versailles est aligné, autant Fontainebleau est irrégulier et confus. C'est une masse de bâtiments de toutes les grandeurs, de toutes les architectures et de tous les goûts. Les plus bizarres accouplements s'y rencontrent ; le moyen âge paré des dépouilles de l'antiquité, des donjons soutenus sur des colonnes grecques, des portes à ponts levis revêtues de marbre, les copies du Laocoon et de l'Antinoüs tout entourées de salamandres et de chiffres amoureux. Avant d'arriver au château, il vous faut percer une ville de palais et d'hôtels somptueux, <u>taupinière de la gentilhommerie</u> du temps de Marignan ; là encore on vous montrera les pressoirs du roi, la chancellerie élevée par le concussionnaire Duprat, et la petite maison que Henri IV bâtit pour Gabrielle. Enfin vous arrivez en face de la grande galerie. C'est un spectacle singulier que celui de cette ligne immense d'édifices, qui peut-être n'a pas de pareille dans le monde ; le goût est est fantasque et gracieux à la fois ; c'est comme Rabelais encadré dans l'Arioste. Néanmoins le caractère sévère domine. La grande cour est en grès entourée de figures colossales et de [illegible] grimaçants. La situation du château est enfoncée et triste ; une grande forêt lui sert d'enceinte ; aux environs ce sont des collines couronnées de roches qui ne produisent rien ni pour les besoins de la vie, ni pour le plaisir des yeux. À l'un des angles du vieux palais, s'étend une vaste pièce d'eau assombrie par les reflets des murs et des tourelles qui s'y baignent ; au milieu est placée l'île ~~[illegible]~~ où le roi tenait son conseil pour plus de tranquillité, une retraite dans la retraite.

Tel est le lieu qu'ont prédilectionné les Valois. Saint Louis l'avait choisi comme le plus triste de la France pour y établir son hermitage des pénitens de la terre sainte. Philippe le Bel n'y batit rien, mais y traita la plupart de ses affaires et y laissa son cœur. C'est dans la petite église d'avon que reposent les entrailles du destructeur du temple. Vint ensuite Isabelle de Bavière qui changea l'ordonnance des bâtimens et le rendit plus digne de sa prodigalité, puis Catherine de Médicis et ses Italiens. Ce fut la Sodome de Henri III; c'est là que Coligny vint présenter un jour la requête de 50000 hommes armés, là que fut dressé l'échafaud de Condé le calviniste, là que Charles IX surnommé le chasseur appela en ses filets les chefs des huguenots dont il voulait faire la curée. Les Valois ont passé, et Fontainebleau n'a pas cessé d'être fatal. Fouquet y fut disgracié, Christine y fit assassiner Monaldeschi, l'Empire vint s'y éteindre.

Lorsque vous parcourez les mornes allées de la forêt, tous ces souvenirs se réveillent à la fois et se pressent dans votre mémoire: vous vous sentez mal à l'aise, comme si un air de poésie sombre et lamentable circulait sous ces vieux ombrages; ces rochers ont l'air d'être les habitations des gnomes, ces échos, les cris des farfadets; et il vous semble qu'à chaque détour vous allez ~~voir~~ rencontrer la chasse de Charles VI en délire, ou le spectre de ce grand veneur que la légende assure avoir été vu se promenant à grands pas. Alors vous comprenez les écarts du génie et les douleurs de l'humanité pendant ces trois siècles qui rattachent Saint Louis à Louis XIV, le règne de la foi au règne de l'intelligence.

De cette laborieuse époque le 14e siècle n'est qu'une période, mais une période décisive si l'on considère l'énormité des maux par lesquels elle a eu à passer. Tout ce que nous en avons vu jusqu'ici, n'est rien: le règne de Philippe le Bel ne doit être regardé que comme un premier essai de la patience des peuples. La grande épreuve, la passion de la France, c'est la guerre des anglais. Notre travail sera désormais de voir, comment elle l'a soufferte et comment elle en est ressuscitée.

La prétention du temps auquel nous sommes arrivés, c'est, nous l'avons dit déjà, de continuer la chevalerie. On parle d'aller en Palestine, en Egypte, en Espagne, partout il y a des infidèles. Philippe de Valois fait de sa cour la plus brillante de l'Europe, il y renouvelle les tables rondes, il y appelle la noblesse de tous les pays. Le roi de Bohême et son fils le roi des Romains, le roi de Navarre, le roi de Majorque, viennent embellir ses fêtes et rendre hommage à son hospitalité; les princes ennemis eux-mêmes demandent des sauf-conduits pour jouir quel

que temps de cette cour, la plus chevaleresque du monde, comme on disait alors. De son côté l'anglais rivalisa; il se bâtit un hôtel St Pol, Windsor; il institua l'ordre de la jarretière. Par contrepartie on établira en France l'Étoile dont les chevaliers jureront de ne pas reculer de quatre arpens dans les batailles, mais de s'y laisser prendre ou tuer. Aussi quand la guerre des anglais commence, c'est dans la forme antique. On jure sur le héron; on fait des vœux comme pour la croisade. Les seigneurs anglais se couvrent l'œil d'un drap vermeil fesant serment à leurs dames qu'ils ne l'ôteront qu'alors qu'ils seront vainqueurs.

Voilà les apparences; voyons quelle est la réalité.

Philippe de Valois pratique la diplomatie: il vit de confiscations, il gouverne par la corruption et les intrigues; il pousse l'Ecosse contre l'angleterre, il achète les seigneurs de Athis; il profite de la misère du petit roi de Majorque, qui l'avait servi de sa personne, dit Villani, dans toutes ses guerres et batailles, pour lui extorquer à vil prix sa plus belle propriété, la ville de Montpellier; il tourne à son avantage les prodigalités du Dauphin de Vienne; il force le Pape à excommunier l'Empereur, contre sa conscience. Toutes ces manœuvres ne sont pas du moyen-âge; il y a du Louis XI dans ce roi, moins que dans Philippe le bel, il est vrai, mais assez pour que nous ne le regardions pas comme un chevalier. Edouard III lui-même est-il un chevalier? on est persuadé en lisant Froissard; mais des monumens plus certains démontrent à l'évidence qu'il dut tous ses succès à l'industrialisme. Consultez les actes, et ce brillant souverain de France et d'angleterre, seigneur d'Irlande, duc d'aquitaine et de Poitou, ne vous apparaîtra plus que comme un chef de bande, très aventureux, au service d'une compagnie de marchands. Voyez en effet quel essort avait pris à cette époque l'industrie anglaise, voyez combien fortes étaient devenues les communes. Depuis le commencement du XIVe siècle, les besoins fiscaux avaient réduit le roi d'angleterre à émanciper le commerce. Comme il n'avait pas à sa disposition les trésors des templiers ni tous les moyens de spoliation qui enrichissaient le roi de France; comme il n'avait pas de Robert d'artois à chasser, de général des finances dont l'exécution put lui procurer douze cent mille francs (12000000 de notre monnoie) il écoutait les marchands. La superbe des princes normands commençait à s'humilier devant la bourse des riches saxons. Déjà ceux-ci avaient acquis le droit de s'exprimer en leur langue devant les tribunaux; ils se saluaient du nom de Sire comme les chevaliers; tout commerçant possédant tant de marchandises pouvait s'habiller à la manière des barons, et

Edouard III allait, sans rougir, s'asseoir à la table du lord maire de Londres. En 1332 on vit paraître une ordonnance qui accordait à tout marchand le droit de vendre en angleterre ; plus de monopoles, plus de privilèges comme devant ; uniformité de poids et de mesures, uniformité de droit ; si une rixe s'élevait entre un marchand anglais et un marchand étranger, l'affaire devait être portée devant un jury mi parti d'étrangers et d'anglais. La sollicitude d'Edouard allait plus loin : il voulait qu'à tout prix ses sujets fussent industriels ; il ~~fut~~ flattait le sensualisme des flamands pour que ceux-ci se décidassent à venir fabriquer leurs draps en angleterre. Vous aurez ici, leur écrivait-il, du bon bœuf et du bon mouton tant que vous en pourrez manger ; vos lits seront bons et vos compagnes de lits encore meilleures, car les plus riches yeomen ne dédaigneront pas de vous donner leurs filles en mariage ; puis il leur accordait des immunités, il leur distribuait des terres sur le pays de galles. Les Flamands tourmentés chez eux, arrivaient en foule ; la prospérité de l'angleterre croissait à vue d'œil, et ce pays que quelques temps ~~avant~~ auparavant on regardait dans l'Europe comme le fin fonds des sauvages pouvait au milieu du XIVe siècle rivaliser avec les plus riches établissemens de la Hanse. Le pays gagnait donc à la nouvelle politique des princes Plante-genet, et le roi aussi. Les sapons le payaient largement ; il est curieux de voir dans l'ouvrage de Rymer toutes les concessions d'argent faites soit par les communes, soit par les particuliers à Edouard III et à son petit fils Richard. Le roi recevait de tous côtés ; et tandisque les livres Sterling et les marcs de Bristol affluaient dans son trésor, il fesait banqueroute de gaavoo florins d'or aux Bardi de Florence et entraînait la ruine de leur maison, l'une des colonnes du commerce de la chrétienté, remarque un contemporain.

Tout cela, il faut l'avouer, n'est guère chevaleresque. Le roi d'angleterre reçoit de l'argent de ses sujets : avec, il lève des troupes ; puis il va ~~guerroyer~~ sur le continent, conquérir s'il le peut, se battre ou s'accommoder le moins possible ; car toutes les fois qu'il revient les mains vides ou avec une femme française, très régulièrement on lui coupe la tête. Dès le quatorzième siècle la responsabilité était terrible au delà du détroit. On ne reconnaissait déjà plus de souverain, sans la volonté du peuple. L'existence de la nation devenait de jour en jour plus communale : aussi ce qu'on osait à peine penser en France, se disait tout haut en plein parlement, en chaire, dans les rues même de Londres. En 1327 Edouard II est accosté par le procureur du parlement « Moi, Guillaume Trussel procureur du parlement, s'écrie celui-ci, je te défie, toi Edouard d'angleterre ». Et il lui signifie



toujours sur le même ton qu'il ait à acquiescer au plus vite aux réclamations des communes, ou qu'autrement le peuple anglais pourrait bien se choisir un roi dans une autre famille. En 1400, lorsqu'on était fatigué de Richard II qui ne voulait pas faire la guerre à la France, l'archevêque de Cantorbéry disait dans un sermon : Vous plairait-il d'avoir pour roi Henri de Lancastre. On sait que pendant les guerres civiles, Richard III ne trouva pas de meilleur moyen pour légitimer son usurpation que de louer les apprentis de Londres, qui en apprenant la déchéance des enfans d'Edouard jetèrent leurs chapeaux en l'air et crièrent : vive le roi Richard ! Il se prévalait de cette inauguration burlesque pour s'intituler roi par la volonté du peuple.

Ne nous faisons donc point illusion sur le véritable caractère des héros de la lutte qui va s'engager. D'une part, la dissimulation sous les dehors de la loyauté, de l'autre l'avidité brutale avec les formes héroïques, et puis des deux côtés une étourderie si grande qu'il semblerait qu'il y a rivalité d'imprévoyance et de maladresse, telles sont les dispositions que le roi de France et le roi d'angleterre apportent dans leurs débats.

L'objet occasionnel de la guerre, ce fut la Flandres qui s'était encore une fois révoltée et avait expulsé son Seigneur. En ce temps là, il y avait à gand un très riche brasseur d'hydromel, appelé Jacquemart Artevelle. Comme il avait été un des meneurs de l'insurrection, et qu'il était connu de tous les marchands du pays, les Flamands l'avaient mis à leur tête. L'autorité de cet homme était illimitée, et sa faveur si grande, dit Froissard, que tout ce qu'il voulait était voulu d'un bout de la Flandres à l'autre. Lorsqu'il se promenait par la ville, il avait toujours après lui soixante ou quatre vingts valets tout armés dont l'office était de tuer ses ennemis lorsqu'il en rencontrait. Dans toutes les communes, dans toutes les chateaux il avait des sergens et des soudoyers pour épier s'il ne se tramait rien contre lui. Tous ceux qui étaient convaincus de haine à son autorité, chevaliers, écuyers, bourgeois, étaient bannis, et la moitié de leurs rentes confisquées. Un contemporain a le soin de nous apprendre que tout un quartier de Saint Omer était peuplé d'exilés de cette sorte. Or le puissant Artevelle avait médité de soumettre la flandres à la suzeraineté du roi d'angleterre, et de lui donner pour duc le prince de galles. Il appela Edouard III.

Edouard passant sur le continent, se donna sans réserve à ses amis les Flamands ; il traita avec eux sur le comptoir d'un boucher ; il se fit l'homme des com

muner. Comme les Flamands avaient ~~prêté~~ juré foi et hommage
au roi de France, pourqu'il ne fût pas dit qu'ils avaient fait
un faux serment, le roi d'angleterre écartela son écu des
fleurs de lys et ajouta a ses titres celui de roi de France. Dans
tout cela, comme on voit, rien de médité; la conduite d'Edouard
est celle d'un aventurier qui se laisse entrainer aux circons-
tances : à mesure qu'il avance, ses projets grandissent, parceque
l'un ou l'autre lui insinue de nouvelles esperances : tout lui y
est bon pourvu qu'il y voie un moyen de bonne fortune. après
qu'il a serré la main à toute la truandaille(+) de gand, il se rend
à Cologne, et là au milieu de l'aristocratie allemande, il s'assied
sur un trone côte à côte avec l'Empereur et reçoit le titre fastueux
de vicaire du Saint Empire.

De son côté Philippe de Valois agissait, avec une circons-
pection plus grande il est vrai, mais qui ne devait pas l'avan-
cer de beaucoup à cause des irrégularités d'une administration
naissante. Dès l'an 1338 il avait ~~médité un proj~~ arrêté un
projet conquête sur l'angleterre, de concert avec les Normands.
Ceux-ci depuis la réunion de leur pays à la France s'étaient pris
d'une haine furieuse contre leurs frères d'outre Manche : ils ne
voulaient rien moins que renouveler le coup de main de guillau-
me le Batard. La royauté, les biens publics, les propriétés feodales
et communales étaient distribuées d'avance, le fils du roi choisi
pour chef de l'Entreprise; et depuis deux ans les plus habiles ma-
rins de Saint Lo, de Rouen et de Barfleur s'exerçaient par des
pirateries ~~dans~~ la manche et jusque dans les ports du Kentshire.
On n'attendait que le signal, il ne fut jamais donné. Le roi avait
il renoncé au projet, attendait-il une plus belle occasion ? on ne
sait : ce qu'il y a de certain c'est que les évenemens de 1340
en rendirent l'execution pour long-temps impossible. Vers la
mi-Juin la flotte francaise se trouvait réunie dans le port
de l'Ecluse. C'était une des plus belles qu'on eût jamais
vue dans les mers du Nord ; cent quatre vingts vaisseaux la
composaient, sans compter les galères des anglais qui figuraient
au milieu toutes parées de banderolles, pour attester de leur prou-
esse. Il y avait tant de mâts, dit Froissard, que semblait être
tout proprement un bois. Philippe de Valois avait eu le bon
esprit de la garnir de genois et d'hommes de mer plutôt que
de gentilshommes : malheureusement il avait égalé à l'amiral
son conseiller Jean Bahuchet, lequel faisait bien un compte mais
n'entendait rien aux choses navales. Dès que les génois aper-
çurent la flotte anglaise, ils furent d'avis qu'il ne fallait pas
combattre, mais se contenter de fermer le port. Bahuchet
s'obstina ; il engagea la bataille. Le vent et le soleil étaient
contre lui ; il se laissa enfermer dans une crique ; ses vaisseaux
furent brûlés ou abordés, lui pris et pendu au plus haut de
son mât. De toute cette belle flotte il n'y eut rien de resté;
la marine de la France était détruite en un jour.

(+) C'est ainsi que la noblesse française appelait les habitans
des villes de Flandres.

Les affaires du roi d'angleterre n'allaient pas partout aussi bien. Quelques bandes qu'il avait jetées en Picardie étaient revenues les mains vides; l'Empereur tout occupé de ses affaires d'Italie ne pensait plus à son vicaire, et des bruits sinistres sur le compte d'Artevelle parcouraient toute la Flandre. On accusait le puissant démagogue d'envoyer en Angleterre les contributions du pays. Les Flamands voulaient bien du patronage d'Edouard III, mais sans préjudice ~~pour~~ au bien être de leurs communautés. Des gens habiles, à ce qu'il paraît, confirmèrent les malcontens dans leurs soupçons, et un matin plus de quarante mille personnes en armes se trouvèrent autour de la maison du brasseur, vociférant et demandant des comptes. L'émeute était un mauvais moyen pour s'entendre. la voix d'Artevelle se perdit dans le tumulte, et un boucher pour mettre fin à ce désordre, lui fendit la tête avec son couperet. La famille des anciens comtes fut rappelée à Gand; et ainsi la Flandre échappa au roi d'Angleterre.

Deux ans après Edouard III s'en vint en Bretagne. La Flandre et la Bretagne sont comme deux anses par lesquelles il est permis de saisir la France. L'une échappée l'infatigable aventurier se jetait sur l'autre.

La sauvage et âpre Bretagne était alors le théâtre d'une contestation furieuse. Le comte de Montfort ~~et~~ ami des anglais et Charles de Blois, mari de l'héritière et parent du roi de France se disputaient la domination du pays. Le moyen âge comme on sait, s'était fait peu sentir dans les landes stériles qui s'étendent depuis les ardoisières de Chateaulin jusqu'aux ardoisières d'Angers: là, on voyait bien des seigneurs et des chevaliers; mais pas de serfs; tout paysan portait l'épée et tirait gloire de son titre d'armoricain (me so deuzar armoriq) L'esprit de clan animait toujours cette population énergique et fière. Aussi quand la guerre civile éclatait, elle était sanguinaire et atroce: c'étaient de ces haines comme on n'en rencontre plus que dans les montagnes de l'Ecosse. Les familles ennemies se cherchaient sur le champ de bataille; dans le sac des villes il n'était fait de grâce à personne. Par exemple dans cette guerre de Blois et de Montfort, Guerande et Quimper furent passées au fil de l'épée; Rennes eut le même sort deux fois, Vannes quatre fois; on raconte qu'à un siège un parti de bretons lançaient avec leurs balistes les têtes des prisonniers en guise de pierres. Les deux concurrens ayant été faits captifs, leurs femmes continuèrent la lutte, et la fureur ne fit que redoubler de part et d'autre. Ces deux princesses, dit un contemporain, combattaient par terre et par mer, et donnaient parmi une troupe d'hommes d'armes mieux que nul capitaine. L'une, Jeanne de Montfort, avait été vue dans une rencontre combattant du matin au soir avec un glaive rouillé. Toutes deux on les trouvait toujours à cheval, et l'on ne saurait dire si pendant vingt trois ans elles se donnèrent un instant de repos. A ce terme seulement, presque tous ceux qui

avaient pris parti dans la guerre étant morte, la paix se rétablit en Bretagne.

C'est dans ce duel furieux que se jeta le roi d'Angleterre. Son apparition y fut courte : les Bretons n'étaient ni pour France ni pour Angleterre, mais pour eux. Edouard perdit sous les murs de Vannes son ami le comte d'Artois ; il échoua lui-même à l'assaut de cette ville, et s'en retourna dans son royaume sans gloire et sans profit.

L'Angleterre ne se rebuta point : une nécessité impérieuse la poussait hors de ses limites. Rappelons qu'à cette époque l'Ecosse formait un peuple à part, ennemi juré de tout ce qui habitait au midi du Cheviot et sans cesse flottant sur son border. D'un autre côté la race Cambrienne malgré les exterminations qu'en avaient faites les Normands, demeurait toujours indomptée dans les montagnes de l'Ouest. L'Irlande elle-même, quoique conquise sous Henri II commençait cette lutte intestine, la plaie éternelle de la Gr. Bretagne. Les deux populations normande et saxonne en étaient donc réduites aux quarante comtés, la plupart encore infertiles, de la vieille Angleterre. Cet étroit espace avait suffi tant que les élémens du pays s'étaient maintenus en état de guerre ; mais depuis que le rapprochement s'opérait en silence, depuis que le commerce avait ouvert une voie inconnue à la prospérité nationale, la population s'était tellement accrue qu'il lui fallait à tout prix aggrandissement de territoire. Alors le peuple se tournait vers cette Normandie, dont la tradition lui avait laissé de si beaux souvenirs ; il n'avait plus qu'un cri : la guerre contre la France ! Pour la soutenir, il était prêt à tous les sacrifices, et il se jetait toujours plus acharné sur la terre étrangère. C'est ce qui fit qu'en 1346, malgré le peu de succès de ses dernières entreprises, Edouard III veut encore une fois de l'argent des communes, pour s'en aller chercher fortune au delà du détroit.

Le roi d'Angleterre arme une flotte ; il met dessus 32000 hommes et part pour la Guienne ; mais lorsqu'il est en vue des côtes de la Normandie, voilà que survient une tourmente et qu'un réfugié français, le comte d'Harcourt lui conseille de descendre là, parceque lui dit-il, il y a en cette province beaucoup d'argent, de troupeaux et de bastides non fermées. Aussitôt Edouard adopte l'avis, absolument comme un pirate qui abandonnerait sa chasse lorsqu'on lui signale de l'autre côté une proie meilleure ; il descend à Harfleur, prend et pille Carentan et Saint Lô, que dans son admiration il compare pour la richesse aux premières villes d'Angleterre, comme Sandwich et Leicester, brûle Caen et arrive

à Louviers où il fait provision de draps. Cette expédition était pour lui une véritable partie de plaisir ; il n'avait qu'à toujours marcher devant lui et à ramasser ; personne ne songeait à lui barrer le passage. Il continue donc tranquillement sa route ; il arrive à Poissy, à Saint Cloud, à Boulogne ; personne. La terreur régnait à Paris ; des tours Notre Dame on voyait l'incendie s'étendre depuis l'horizon jusqu'au pont de Neuilly. Le siège semblait inévitable.

Cependant Philippe de Valois armait en Picardie : c'était un ouvrage lent et difficile à cette époque. Les communes n'étaient pas prêtes, les nobles n'avaient pas d'argent pour s'équiper ; il fallait attendre que les bandes mercenaires dispersées dans le royaume eussent le temps de se réunir. Néanmoins on se hâte, et enfin une armée formidable se met en marche. Édouard trop faible pour résister, commence la retraite : il se sauve entraînant après lui quinze mille prisonniers, beaucoup de butin et peu de vivres ; pendant trois semaines il marche ainsi nuit et jour, toujours en alerte, à travers des campagnes détrempées par les pluies, des rivières débordées et des populations hostiles. Enfin il arrive à Crécy en Ponthieu hors d'état de pousser plus loin. J'attendrai mes ennemis, s'écrie-t-il alors avec l'air d'un désespéré ; aussi bien je suis dans le droit héritage que madame ma mère m'a valu par son mariage. Et il se prépare à la bataille.

L'armée française ne tarda pas d'arriver, ardente à combattre et glorieuse comme on n'en avait jamais vu. Dix mille arbalétriers génois seulement composaient son infanterie ; tout le reste consistait en chevaliers. Philippe de Valois ne voulait pas commencer l'engagement, bien qu'à la vue des anglais, le sang lui mue, dit Froissard, car il les haïssait. La gendarmerie obéit aux ordres du roi, mais avec répugnance ; et pour montrer qu'ils n'avaient pas peur, elle voulut au moins camper le plus près possible de l'ennemi : elle s'avança, elle s'avança si bien qu'à la fin les deux armées furent à deux pas l'une de l'autre. L'attaque devint inévitable. L'armée anglaise avait eu le temps de prendre du repos, et le matin s'était bien repue avec le reste de ses provisions ; les archers de la yeomanry avaient eu le soin de tenir leurs arcs sous leurs chaperons en telle sorte que la pluie qui n'avait pas cessé depuis deux jours, ne les avait point endommagés. Nulle de ces précautions n'avait été prise dans le camp français. Au moment de commencer l'action, les génois déclarent que leurs cordes sont mouillées et qu'ils ne peuvent rien faire.

la noblesse s'irrite ; le duc d'Alençon s'écrie qu'on coure à l'ennemi par dessus le ventre aux génois, et le combat commence par une affreuse confusion. Pendant ce temps les archers anglais retranchés derrière leurs chariots n'avaient qu'à choisir leurs buts ; ils visèrent si serré et si uniment, que la victoire leur resta. Ce ne fut pas néanmoins sans un rude combat : il y eut des deux côtés des prodiges de valeur. Le prince de Galles, que depuis on a appelé le prince noir y gagna les éperons ; le roi de Bohême ami des Français, aveugle et octogénaire, fut retrouvé sur le champ de bataille avec une file de chevaliers qui avaient attaché l'un après l'autre les mors de leurs chevaux et étaient tombés percés de coups tous ensemble dans le plus fort de la mêlée. L'anglais Barnes, savant de Sauxy dit un contemporain, et il n'y eut de quartier pour personne. Le lendemain, 4 août, les communes étant arrivées sur le champ de bataille, ignorantes de ce qui s'étaient passé la veille, le massacre recommença. Ces deux fatales journées coûtèrent à la France plus de trente mille hommes : on comptait dans le nombre quatre cents seigneurs bannerets, douze cents chevaliers et onze princes. Le soir de Crécy, Philippe de Valois arraché de la bataille où il avait noblement fourni sa carrière, gagna la campagne avec cinq chevaliers : dans ce triste équipage il vint frapper à une bicoque située dans l'Amiénois ; ~~il était nuit, [illegible]~~. Châtelain ! Châtelain ! s'écriait-il, ouvrez ; c'est la fortune de la France. Cette parole était vraie : la patrie venait de recevoir un coup terrible, mais le bras de l'anglais avait achevé de s'épuiser en la portant. Ce qu'il y avait à craindre c'était donc moins l'ennemi que le désordre : le roi restant, les choses reprenaient leur cours accoutumé, et au moins la ~~[illegible]~~ pauvre malade pouvait espérer un peu de sommeil.

L'année suivante Édouard vint mettre le siège devant Calais ; afin que cette proie ne put lui échapper, il bâtit une ville sous ses murs, et la tint serré de cette manière pendant treize mois. Calais se rendit. Nous n'entreprendrons pas le récit de cet événement, si beau dans Froissard, qu'on dirait un chapitre de Tite-Live. Nous remarquerons seulement que le dévouement des notables de la commune, contesté dans le siècle dernier, a été démontré vrai par les recherches des historiens modernes. Calais devint une ville anglaise ; trente-six familles des premières entre la bourgeoisie de Londres y transportèrent leur maison ; et l'on vit longtemps errer mendiants par la France, ceux des citoyens qui n'avaient pas voulu renier la commune patrie. Ce fait d'armes d'Édouard III fut bien plus fatal au pays que la défaite de Crécy ; c'était comme si les anglais avaient jeté un pont sur le détroit. Par là la France leur fut ouverte pendant deux cents ans. La gloire la plus populaire du 16e siècle, celle du grand Guise, fut de leur avoir

64v°

arraché cette place des mains.

Tel fut le triste prologue de cette guerre, qui n'a de pareille dans l'histoire que le combat de Rome et de Carthage; il avait duré huit années, et ce court espace de temps avait suffi pour enlever à la France tout le prestige qui l'entourait depuis les Croisades. L'Europe spectatrice des événemens, en demeurait toute stupéfaite, et ne savait qu'en penser: La victoire de Philippe de Valois dans cette lutte inégale avait semblé si peu douteuse, que la vue de sa défaite les bras tombaient à tout le monde. Pétrarque en accusait la corruption; Villani, plus penseur, cherchait les causes du mal dans les désordres administratifs du pays. Pour peu qu'on ait approfondi l'histoire intérieure, il n'est guère possible de ne point partager l'avis de l'annaliste florentin. Oui, soyez en sûrs, si la France s'est laissée désarçonner par la petite Angleterre, c'est que des motifs préalables l'avaient rendue inégale au combat, c'est qu'elle avait été surprise au lit de douleur, c'est qu'avant qu'Edouard III ne fît un désert de ses campagnes, le fisc hideux avait fait d'un désert de ses villes. Ouvrons en effet le livre des ordonnances; qu'y trouvons-nous? Depuis 1300, rien, que des taxes illégales, des maltôtes, des tailles, des gabelles, des confiscations, des édits de banqueroute et de fausse monnoie, la faim dévorante de l'or s'exhalant en cris sinistres et sans relâche, comme le glas d'un tocsin. Il faut que l'administration se fonde et se fonde de ruines! malheur aux fortunes! aussi le commerce étranger prend la fuite, les industries nationales s'arrêtent, les foires européennes de Champagne et de Brie ne sont plus fréquentées comme autrefois, le débit tombe et la production avec lui: en même temps des vides effrayans se percent dans la population; dès le règne de Philippe le Bel des maisons tombent en ruine à Paris; Narbonne en 1339 se trouve dépeuplée de 500 familles et partout les mêmes symptômes, partout la misère et la terreur. Viennent la guerre étrangère et la peste compléter cet horrible tableau!

Arrêtons nous un instant sur ce dernier fléau. Nous avons eu occasion de citer les trois paroles qu'en a dites Froissard. L'événement forme d'une manière trop digne du temps la première période du XIVe siècle, pour que nous passions dessus comme Froissard. Que si nos historiens n'ont pu trouver que la phrase indifférente et sèche de la chronique pour exprimer les désastres de la mortalité, nous puiserons les détails dans les historiens étrangers. Pétrarque et Matteo Villani nous ont appris quelque chose de cette épidémie où ils perdirent l'un sa chère Laure, l'autre son frère Giovanni. Mais le récit le plus complet, se trouve

là où on s'attendrait le moins à le rencontrer; dans le Décameron de Boccace; ce livre frivole et léger, souvent même licencieux, s'ouvre par un tableau magnifique des maux de la patrie. Nous en emprunterons les traits principaux.

Cette grande peste de 1348 sortait de l'Orient; amenée en Italie par des marchands de l'Asie, elle se propagea en un instant par toute l'Europe. L'Espagne, la Hongrie, l'Allemagne, la Scandinavie, l'Angleterre et surtout l'Italie et la France furent le théâtre de ses ravages. Elle se manifestait par des bubons à l'aine et sous les aisselles: suivaient un abattement général, des crachements de sang, et l'on mourait en deux, en trois, en quatre jours. « L'art des médecins y échoua, soit que le mal fut incurable par soi-même, soit qu'ils ignorassent la manière de le traiter. Les remèdes ne fesaient nul effet: la mort venait après le terme voulu. La contagion se communiquait aux personnes saines comme le feu aux matières onctueuses qu'on en approche de lui: on la gagnait non seulement par le commerce avec les personnes atteintes, mais encore par le seul contact de leurs vêtemens ou des choses qui leur avaient appartenu. Je vis dans une rue deux porcs fouiller avec leurs groins les hardes d'un mort; deux heures après je les vis tourner, tourner, et ils tombèrent à terre expirants...... On adressa des prières, on fit des processions; rien ne fléchit la justice divine; chacun alors se traita à son aisement et chercha à s'en garantir. Les uns formant une petite société se renfermèrent dans des maisons retirées et situées en bon air. Là ils ne mangeaient que des choses saines, ne buvaient que des vins choisis, et évitaient toutes sortes d'excès, n'ayant aucune communication au dehors et ne voulant pas même entendre parler de ce qui s'y passait. D'autres regardèrent comme un préservatif infaillible de lâcher la bride à leurs sens et de se livrer sans mesure à tous les plaisirs. Ils passaient les jours et les nuits dans les cabarets et autres lieux de réjouissance, ce qui était facile; car on ne fermait plus les portes, et le premier venu pouvait s'installer dans les maisons comme y prendre tout ce qui était à sa bienséance. Pour les malades, pitoyablement abandonnés dans leurs chambres (car il n'y avait plus ni père, ni mère, ni frère, ni parens ni amis) ils ne trouvaient qu'à force d'argent des hommes grossiers et rudes qui voulussent se charger non pas de les soigner, mais de leur jeter quelques médicamens inutiles.... Les usages anciens et consacrés pour les derniers devoirs qu'on rend aux morts ne se suivaient plus: plus de deuil, plus de cierges: on exposait les cadavres à la porte des maisons, quelquefois on les jetait par la fenêtre. Les fossoyeurs fesant leur ronde, les entassaient sans distinction dans des caisses

ou sur des tables pour les charrier au cimetière le plus voisin, sans cérémonie ni prêtre. Combien y en avait-il qui mouraient dans leurs maison sans qu'on s'en ~~aperçut~~ doutât. Les voisins n'étaient avertis de leur mort que par l'infection du cadavre, et s'ils les faisaient enlever c'était uniquement dans la crainte de gagner le mal. De pareilles scènes affligèrent Florence pendant cinq mois, et lorsque la malheureuse cité, enfin délivrée du mal, put se regarder elle-même et calculer les ravages qu'il avait faits elle-~~même~~, elle se trouva privée de plus de la moitié de ses habitans : suivant Villani il était mort trois personnes sur cinq. A Avignon même désastre, et aussi même égoïsme durant la désolation générale : Vingt mille personnes y périrent : Le Pape, tout en accordant l'absolution aux malades, avait soin de se renfermer dans sa chambre y faisant de grands feux et ne laissant entrer personne. La petite ville de St Denis perdit 16000 de ses habitans. A Paris pendant plusieurs semaines il sortit toujours cinq cents morts de l'hôtel Dieu, et les loups venaient dévorer les cadavres jusque dans la cité. On se perdait en conjectures sur les causes de ce fléau. Les uns l'attribuaient à une vapeur de feu qui consumait plus de deux cents lieues de terrain, dévorant les arbres et même les pierres. Les autres parlaient d'insectes venimeux et d'invisibles serpenteaux dont l'air était infecté. D'autres montraient avec effroi une étoile voisine de la terre, qui, dardant ses rayons à l'ouest de Paris, avait, disait-on, prédit la peste un an d'avance. Sans s'inquiéter des causes, le peuple dans beaucoup d'endroits s'en prit des effets aux hommes mêmes ; les Juifs furent encore une fois accusés, et les massacres de 1314 recommencèrent.

Arrêtons nous ici. Nous pourrions nous endurcir au récit de tant de maux et de tant de funérailles comme les hommes du XIVe siècle se sont endurcis à leur vue. Ce dont Dieu nous préserve ! Car si l'historien ne doit pas répandre de larmes, il faut au moins qu'il perce dans toute leur profondeur les calamités qu'il retrace, afin que les enseignemens éclatent davantage ; il faut qu'il fasse sentir jusqu'à quel point peut agoniser la patrie, s'il veut apprendre à ne désespérer jamais de la patrie.

Le peuple Français

Il y a dans l'humanité une telle vertu de sève et de vie que lorsque vous la croyez voir défaillir, vous pouvez prédire à coup sûr qu'une force nouvelle va éclater. A l'époque qui nous occupe, au milieu des effroyables calamités de 1348 quand la guerre et la peste avaient fauché le tiers des hommes dans le royaume, le restant s'obstina à vivre, et à vivre d'une vie sociale, inouie jusque là. Il y eut comme un défi porté à la mort, et l'on vit cette funèbre époque devenir une ère de renaissance.

Ce n'est pas sans une émotion en quelque sorte religieuse, que nous essaierons de caractériser ce moment solennel où naquit une chose sans nom, rien d'abord, bientôt tout : le peuple. A qui nous demandera la date de notre naissance, répondons hardiment 1356. C'est cette année que se produisit au monde l'enfant que les femmes en travail annonçaient depuis un demi siècle ; c'est de cette année que nous comptons. L'éducation du nouveau-né a été dure : ses premiers jeux furent l'insurrection, son premier berceau le champ de bataille : nous l'y suivrons et notre travail sera désormais de nous plonger dans ces mêlées du 14e siècle dans ces passes d'armes où s'amuse Froissard : à la vérité nous n'irons pas au milieu de ces tumultes recueillir de belles histoires à conter aux preux et aux dames, nous irons chercher le peuple sous la lance des chevaliers, sous le ventre des chevaux, partout où il sera, afin de le remercier d'avoir commencé notre émancipation et notre grandeur. Dieu garde que nous l'oubliions jamais !

A cette époque la noblesse s'enfonçait de toutes parts. Les seigneurs demandaient pour combattre une solde qu'il fallait augmenter chaque jour. Les bannerets s'étaient portés de 20 sous à 40 ; les chevaliers demandaient un franc d'or. D'ailleurs le prestige ~~[illegible]~~ ne faisait que tomber depuis qu'on voyait une foule de blasons nouveaux et intrus se placer dans les nobiliaires avant les plus anciennes familles, et la faveur des princes se distribuer moins d'après l'illustration du sang que d'après le degré de courtisannerie

Le roi n'était plus que le roi des gentilshommes. Celui qui venait de recueillir de l'héritage de Philippe VI, Jean, était un homme assez pauvre d'esprit, comme son surnom l'indique, dépensier et faible avant toute chose : imitateur malheureux du roi de Bohême qu'il avait connu à la cour de son père, il fit d'abord comme l'enfant prodigue, accordant des monopoles, mettant les charges à l'enchère, vendant de la royauté tous les lambeaux qu'il en pouvait distraire ; puis quand il eut ainsi mangé son bien en herbe, il dépouilla les Lombards, puis quand la force et l'arbitraire furent usés, il lui fallut en appeler à la volonté : la nation fut convoquée aux États généraux de 1356.

A cette assemblée, mémorable à jamais dans notre histoire, sur huit cents députés, il se trouvait quatre cents bourgeois des villes. Le roi demanda contre les anglais de quoi entretenir 30000 gens d'armes, et en outre six millions parisis. Les États accordèrent, mais en même temps ils convinrent entre eux d'une chose inouïe ; ils s'avisèrent qu'en retour de leur argent, il devait au moins leur revenir quelque chose ; ils stipulèrent. Nous voulons bien nous tailler et nous soumettre à l'impôt pour votre service, dirent-ils au roi dans leurs cahiers, mais à ces conditions ; vous ne ferez plus banqueroute, vous ne prendrez plus aux pauvres gens ce qu'il vous faut pour le train de votre maison, vous n'accorderez plus de monopoles, et afin que les sacrifices que nous faisons ne passent pas à rien, comme cela s'est pratiqué jusqu'ici, des receveurs seront nommés parmi nous qui surveilleront la perception des taxes, même après que nous n'y serons plus. Toute l'histoire de France n'est que le corollaire de cette dernière clause : le peuple français avait pris une voix et il s'essayait à parler en demandant des comptes.

Le besoin d'argent avait porté les rois à instituer les États généraux, le besoin d'argent les contraignit de laisser prendre à ces assemblées le ton de la remontrance. Jean s'exécuta de bonne grâce, et mit la main sur les ressources qui lui étaient offertes. Quel usage en fit-il ? Son armée, une des plus brillantes qu'on eût jamais vue, fut non pas vaincue, non pas tuée, comme celle de Philippe à Crécy, mais

pris à Poitiers. Cette guerre fut encore un exemple de l'Etourderie insigne des deux parties. Le prince de galles s'était jeté en France presque sans soldats. Il traverse la guienne, se répand ~~sur~~ dans la Saintonge pillant et brûlant, arrive dans le Poitou réduit à dix mille hommes, et là, est tout surpris de se trouver un matin en face de soixante mille français. Se regardant comme perdu s'il commettait ensemble des forces si disproportionnées, il demande à capituler. Il offrit au roi de France de lui rendre tout son butin et toutes ses conquêtes jurant ~~par~~ sa foi qu'il ne guerroyerait plus de sept ans sur le royaume; il voulait seulement qu'on le laissât se retirer avec ses armes. Mais Jean ne voulut rien entendre que l'héritier d'Angleterre ne se fut rendu à sa discrétion: celui-ci préféra la bataille. Les Anglais s'étaient retirés sur une montagne couverte de vignes dans un lieu appelé Maupertuis. Toutes les bannières avec les soudoyers et la gendarmerie occupaient la crête du mont: quant aux archers des communes, on avait eu le bon esprit de les cacher sur les bords des chemins à travers les échalas et la verdure. Cette mesure fit le salut de l'angleterre. Les Français croyaient qu'ils n'avaient qu'à gagner le sommet de la montagne: ils s'élancent la tête levée, mais à peine la cavalerie s'est-elle mise à monter, que voilà les flèches qui pleuvent de tous les côtés à la fois. Cavaliers et chevaux tombent et roulent sur les pentes des sentiers; ils entraînent ceux qui grimpent derrière eux; ceux-là d'autres; et ainsi un désordre effroyable se communique dans l'armée: le plus grand nombre tournent la bride et gagnent la campagne au galop, le Duc de Normandie le premier; les autres soutiennent la bataille avec le roi: ils sont bientôt enveloppés, et comme les Statuts de l'Etoile leur commandent de se faire prendre ou tuer, ils se font prendre. Jean après avoir bravement payé de sa personne tomba lui-même aux mains des ennemis. Quelques jours après le pauvre roi de France se voyait embarqué avec toute sa noblesse pour Londres, où les anglais devaient l'accabler d'égards humilians, le faisant asseoir à la table la plus haute et le promenant par la ville sur un cheval blanc, ce qui était un signe de domination.



Lorsque la nouvelle de Poitiers se répandit, ce fut par toute la France une immense tristesse: le trésor était vide le royaume sans autre guide qu'un jeune homme au courage duquel on ne croyait plus, et l'Anglais dévastait les plus belles provinces. Le dauphin sans ressource, eut recours aux Etats

67 v°

On était en 1357. Les trois ordres s'assemblèrent à Paris. Il leur fut demandé de l'argent : eux répondirent en réclamant la mise en accusation des officiers couronne, et la nomination d'un conseil choisi dans leur sein pour disposer des subsides. L'autorité royale avait inspiré si peu de confiance dans les dernières années, que ces assemblées, naguères si passives, en étaient déjà venues au point de vouloir mettre la main au pouvoir. Le dauphin alarmé renvoie les Etats et altère les monnaies; mais ~~dans ces temps~~ (cette mesure ne le produisit à rien parceque) dans ces temps de troubles on n'achetait ni ne vendait : les Etats sont rappelés. Ils ordonnent que tout homme s'armera suivant son pouvoir, mais rappellent toutes les conditions de 1357 ; il est décidé que l'assemblée se réunira au moins une fois l'an, et 36 députés, douze de chaque ordre, vont prendre place au conseil du dauphin ou seoir à la chambre des comptes, pour régulariser l'administration.

Tandisque la France souffrait de tous ces désordres, d'autres se préparaient pour elle au delà du détroit. Les deux noblesses, anglaise et française, parlant la même langue, ~~et~~ ayant les mêmes goûts, n'avaient pas tardé à s'entendre, et cela aux dépens des vassaux français; les seigneurs du roi Jean échappés sur parole, s'en vinrent chercher dans leurs terres l'énorme rançon à laquelle leurs hôtes les avaient taxés. Alors le système féodal qui jusqu'alors n'avait eu besoin que de redevances en nature se changea en un régime abominable d'extorsions. Les pauvres gens furent imposés qui au tiers, qui à la moitié de leur avoir ; ils vinrent vendre leurs bœufs, leurs outils, leurs lits même, ~~[illegible]~~ pour payer le déshonneur de leurs maîtres. Jamais pareille chose ne s'était vue : aussi on murmurait tout haut ; dans plusieurs villes le peuple insulta les seigneurs ~~des~~ et bienque les mutins eussent été massacrés impitoyablement, ~~mais~~ il advint une grande révolution. Une centaine de vilains commencèrent dans le Beauvoisis ; bientôt ils furent six mille, bientôt cent mille. Armés de couteaux et de bâtons ferrés, ils parcouraient la Picardie assommant les nobles et brûlant les châteaux. Leurs excès furent ceux de gens qui pour la première fois se sentaient la force en main : on eût dit qu'ils étaient frappés de rage : un jour ils lièrent un chevalier à une attache, et violèrent sous ses yeux sa dame et ses filles : un autre étant tombé en leur pouvoir ils l'empalèrent d'une lance, le rôtirent et en firent manger à sa femme. Ils s'étaient élu un chef, le pire des pires d'entr'eux, dit Froissard, et comme il s'appelait Jacques Bonhomme, cette guerre fut appelée la Jacquerie.

Jacquerie

Cependant les Seigneurs, qui dans les premiers moments avaient ~~quit~~ laissé là domaines et chateaux pour s'enfuir au loin, revinrent de leur frayeur; ils s'entendirent avec les soudoyers du roi d'angleterre et accourant en armes sur ces bandes à moitié nues et sans discipline, ils en eurent bon marché : Les jacques furent tués ou noyés ou pendus, et apprirent à leurs dépens a mieux choisir l'occasion quand ils voudraient s'insurger. Il est de fait que cette révolte ne pouvait avoir d'autre fin. D'abord ces malheureux n'avaient pas de but certain; parcequ'ils avaient renversé quelques centaines de chateaux sans défense, ils se croyaient appelés à détruire tous les gentilshommes du monde. Et puis ce qui leur fut bien plus fatal, c'est qu'ils n'avaient pas les villes pour eux. Quelques communes comme Amiens, Senlis, Paris firent bien mine de les aider, mais ils sortaient d'une condition si méprisée et commettaient des choses si horribles qu'on ~~ne~~ avait peur d'eux et que la plupart doutaient encore s'ils étaient des hommes ou des bêtes fauves. D'ailleurs Paris était embarrassé de ses propres affaires sans aller se mêler dans celles de la Campagne.

C'est qu'à cette Epoque la commune de Paris commencait à s'organiser sous son prévôt Etienne Marcel. Il éclatait en elle cet esprit démocratique qui a fait de ses différens âges les plus sangl~~antes~~antes Epoques de l'histoire : 1358, 1413, 1572, 1793. Pour s'expliquer cette tendance de la formidable cité, il faut se rappeler qu'elle avait retenu durant tout le moyen âge les habitudes du municipe : ses franchises dataient de Rome, et les rois Capétiens avaient reconnu mais non octroyé ses privilèges. Ajoutez à cela l'inquiète turbulence de l'université, le grand nombre des métiers plébéiens et la multitude des moines mendians sortis presque tous de la plus basse condition. Tant d'élémens énergiques et actifs ne pouvaient se condamner au repos. D'abord la lutte avait commencé entr'eux : de sanglantes batailles s'étaient souvent engagées entre les Etudians et les bourgeois. Lorsque le pouvoir tombant en dissolution sembla abandonner chacun à sa propre pourvoyance, ils se rapprochèrent et l'on vit commencer une puissante action. Le dauphin avait renvoyé le conseil des 36 disant qu'il n'avait pas besoin de curateurs: Les anglais ~~avançaient~~ venaient chaque jour dévaster la campagne jusque sous ~~les remparts~~ l'artillerie de la ville, et il les laissait faire, voyant en cela, dit un contemporain, le moyen véritable de tenir cloués les habitans. Le chef de la révolution parisienne se trouvant alors en une situation difficile, forma un projet terrible. Un matin il réunit quatre a cinq mille artisans en armes dans la cité, il leur distribue des chaperons mi-partis rouge et bleu en signe de ralliement, se rend au palais, et là, massacre les deux conseillers du dauphin, si près de lui que leur cervelle rejaillit sur sa robe. Le jeune homme épouvanté prit la fuite, et le

résultat de ce crime fut que la Picardie ne voulut rien payer de ce que les états avaient accordé, et qu'en Champagne les États provinciaux déclarèrent nulles toutes les décisions émanées de Paris. Marcel, ~~dans les~~ encore plus embarrassé, prit une pire résolution.

Jean avait déposé pour un favori un prince de sa famille Charles de Navarre. Celui-ci proscrit sur la terre de France et sans autre ressource que son petit royaume de montagnes, s'était fait le roi des soldats ; les mercenaires de toutes les nations que les trêves laissaient sans emploi étaient devenus ses hommes, ne brigandaient plus qu'en son nom et s'intitulaient les Navarrois. Les historiens Espagnols font beaucoup d'éloges de ce prince ; le peuple de France, pour tout le mal qu'il lui a causé, l'appelait le Mauvais. Or Marcel eut l'idée de mettre cet homme à la place du dauphin. Le prévôt des marchands régnait alors à Paris comme autrefois le brasseur Artevelle à Gand : il avait tout droit et toute justice ; 300 ouvriers travaillaient tous les jours sous ses ordres à réparer ~~Paris~~ les fortifications de la ville. Il fit venir son protégé le roi de Navarre à Saint Denis ; un jour il le montra au peuple monté sur une estrade dans le pré aux clercs ; une autre fois il le nomma capitaine de la ville. On commença à se méfier de lui : aussi bien disait-on que toutes les semaines deux mulets chargés des florins de la commune se rendaient à St Denis pour payer les Navarrois ; d'autres ~~disaient~~ assuraient que les Anglais devaient être introduits dans Paris. Marcel alarmé de ces bruits, épouvanté surtout de l'approche du dauphin, tenta le dernier coup : il donna l'heure à Charles le mauvais ; mais comme il se glissait de nuit le long des remparts, les clefs de la ville à la main, un échevin lui fendit la tête d'un coup de hache. Le dauphin rentra dans le Louvre et la révolution finit là. C'est qu'avant de fonder la liberté il fallait fonder l'ordre, et, quoiqu'on put dire contre le prince régent, il était ~~encore~~ en ce moment la seule espérance d'ordre qui restât.

Il est temps de connaître le prince aux mains duquel était alors confié le sort du royaume. C'était un jeune homme faible maladif, ayant une main enflée de manière qu'il ne pouvait tenir ni l'épée ni la plume. Patient, persévérant et froid, il ne sentait ni les bienfaits ni les injures : il était économe ~~[illegible]~~ et excellent administrateur : il était surtout habile politique c. a. d. suivant l'acception qu'on donnait à ce mot, perfide et prudent. Quant à la force d'esprit, il faut qu'elle ait été énorme, pour que cette chétive créature qui ne sortait de son retrait de Paris que pour aller se cloîtrer à Vincennes, ait pu guérir comme il l'a fait toutes les plaies de l'État.

Charles V eut à passer partout ce que la royauté a de plus rebutant et de plus amer. A peine avait-il apaisé la sédition, que l'anglais vint lui demander la rançon de la France. Dieu sait quels poids l'impitoyable vainqueur mettait dans la balance ! Il lui fallait trois millions d'or avec toutes les provinces au delà de la Loire et à peu près tous les ports du royaume : le régent accorda tout. Quoi de plus triste que la France écourtée, mutilée, telle que la fit le traité de Brétigny ! quoi de plus douloureux que ces cris échappés de toutes parts, quand les villes livrées virent arriver dans leurs murs les agens de l'Etranger. Nous aimerions mieux, disaient celles-ci, être taxées chaque année de la moitié de notre avoir et rester françaises. Nous honorerons les anglais de bouche, dirent les habitans de la Rochelle ; mais de cœur, jamais ! Il fallut toutes les instances du roi pour les resigner à recevoir leurs nouveaux maîtres. La France désarmée comme elle l'était ne pouvait faire autrement : il fallait patienter dans la honte.

Les anglais partis, tout n'était pas fini pour le royaume : les bandes restaient ; et ce n'était ~~n'étaient~~ pas là le moindre de ses maux. Ces grandes compagnies dont on retrouve si souvent la mention dans les historiens du temps, méritent un ~~examen~~ coup d'œil particulier. Au 14e siècle comme nous avons eu occasion de le dire, il n'y avait plus de milice féodale : le gros des armées était composé de mercenaires. Comme il fallait des hommes robustes et endurcis à la fatigue, on allait par tous les pays pauvres ramasser ce qu'il y avait de gens sans ressources. Le plus souvent c'étaient des Mayniers, des pâtres des Pyrénées ou de l'Ecosse ou les vigoureux campagnards de l'Irlande et de la Bretagne ; toutes populations persistantes et amoureuses de la patrie, mais qui, une fois ~~qu'elles étaient~~ sur la terre étrangère, étourdissaient dans les tueries et dans le pillage le chagrin de ne plus respirer l'air natal. Lorsque la guerre était finie, on les licenciait : alors elles se divisaient par petites bandes, et sous la conduite d'un gentilhomme ruiné ou d'un batard de grande maison, battaient les ~~pays~~ provinces prenant les chateaux, y tenant garnison et rançonnant les villes et les voyageurs. Vers 1360 la France était couverte de petites armées de cette sorte, toutes plus dévastatrices les unes que les autres. Elles trouvaient le pays si bon, qu'elles l'appelaient leur chambre, et se disant autorisées par le roi d'Angleterre elles renouvellaient partout, de la Manche aux Pyrénées, les horreurs des anciens stipendiés de Carthage. A leur tête on remarquait ce fameux gascon le captal de Buch, qui fut fait prisonnier à Cocherel. Un autre gentilhomme, connu sous le nom de l'archiprêtre ravageait le midi, se fesant héberger par le Pape et les Cardinaux d'Avignon, et ayant déconfit et

69 v°

tué duc, premier de la maison de Bourbon à Brignais, pendant que le pays situé entre Paris Orléans et Chartres était occupé par un gallois nommé Ruffin, lequel dit Froissard devint si riche et si puissant d'avoir que nul n'en savait le nombre. Mais le plus illustre de tous ces chefs est sans contredit le chevalier Bertrand Duguesclin.

Le caractère de ce grand capitaine n'a jamais été présenté sous son vrai jour. Peut-être cela tient-il à ce que les documens qui nous restent sur son compte tirés presque tous de mémoires qui ne sont que des versions en prose de divers romans composés pour amuser Charles VI, ont conservé cette couleur fausse dont on peignait alors tous les héros du moyen age et de l'antiquité. Mais nous y laissons pas tromper. Duguesclin ne ressemblait à personne moins qu'à un Arthur ou à un Lancelot. C'était un breton gros et court, noir et laid, toujours si mal habillé que les anglais le prenaient pour un voleur; lutteur vigoureux, querelleur, violent, il prit de bonne heure parti dans les bandes et apprit les vaincre en travaillant avec elles. Pillard, impitoyable, comme ces aventuriers dont nous parlions tout à l'heure, un jour qu'il passait par Avignon il se fit donner deux cent mille écus par le Pape et l'absolution par dessus le marché. En Espagne, à Monthiel, il recommanda à ses compagnons de ne point faire de quartier; car, dit-il, je vois bas moult Juifs et maures, et ce serait dommage. Une autre fois, on le priait de laisser un pauvre anglais avec lequel il s'était battu et qui défaillait tant il avait perdu de sang. Laissez moi achever ma bataille; ou il se rendra mon prisonnier, ou je le tuerai tout mort*, par la foi que je dois à Dieu! Du reste il était dans toute la force du terme ce que les soldats appellent un bon enfant: il avait la main toujours ouverte et ne prenait que pour ~~donner~~ faire du bien, payant les dettes de ses camarades et les rachetant quand ils tombaient aux mains de l'Ennemi. Sa femme Tiphaine était sorcière, et cette circonstance doit peut-être compter pour quelque chose dans la confiance aveugle que les bretons avaient en lui. Duguesclin se mit au service de Charles V et en reçut ~~[illegible]~~ des biens infinis. Il avait un camarade, le Vendéen Clisson, surnommé le boucher, ~~[illegible]~~ grand homme borgne et vigoureux, intrépide et dur ayant été élevé dans la proscription, et en même temps très rusé. On sait que le père de ce Clisson avait été dépouillé par Philippe de Valois, puis condamné à mort et supplicié de la main du bourreau. Sa tête était demeurée longt

temps exposée aux regards au dessus de la porte de Nantes. Duguesclin fit oublier à son ami tous ses ressentiments contre la cour de France, et l'emmena avec lui sous la bannière des fleurs de lys.

Pendant que Charles V enfonçait aux flancs des bandes la lance de ces robustes compagnons, il s'assurait de Bordeaux et des Pyrenées par des négociations et des bienfaits ménagés à propos. Les Sires de Durfort et de Rosan faits prisonniers dans une bataille furent tous deux relachés sans rançon à condition qu'ils se tourneraient français eux et leurs terres. Il n'y avait pas si petit chatelain en gascogne qui ne fut courtisé par messages ou lettres scellées du grand sceau de France. Les Armagnacs avaient été payés très cher, le sire d'Albret chef d'un petit territoire formé de landes et de bruyères reçut en mariage la sœur du roi Isabelle de Bourbon, et fut accueilli et fêté dans l'hotel St Paul à l'égal d'un prince du sang. Vers le même temps le roi faisait donner par l'Empereur à son fils le titre de roi d'Armes, remuait l'Ecosse, envoyait des émissaires cachés sous l'habit de moines mendiants prêcher l'indépendance dans les montagnes de la Cambrie, et s'assurait de la Flandre par trois ans de travaux. Malgré tout ce que ces démarches lui coutaient, il payait l'Angleterre, nourrissait dans son palais des libraires et des peintres, achevait les églises et amassait encore 27 millions en argent.

· L'ordre interieur et l'administration étaient réparés : restait à venger l'honneur de la France. Charles V toujours calme, attendit que les anglais eussent eux mêmes gâté leur fortune. Une infatuation incroyable s'était emparée à cette époque des princes de la maison d'Angleterre ; ils n'avaient pu prendre la France, et ils voulaient mettre la main sur l'Espagne, sur l'Italie : ils ~~avaient~~ consommaient en expéditions folles leur argent et leur santé ; il semblait que c'était à qui serait le plus extravagant et le plus sensuel. Un fils d'Edouard était mort d'une indigestion en Italie ; le prince de galles miné par une hydropysie qui [illegible] qu'il avait gagnée à force de boire ne savait plus où porter ses dégoûts, errant tantôt en France tantôt en Espagne ; Edouard lui-même presqu'octogénaire vivait avec une maîtresse qui le volait, le battait et lui arrachait ses bagues des doigts au moment où il rendait l'âme. ~~Charl~~ Le roi de France avait prévu qu'une telle conduite ne menerait pas bien loin ses ennemis, et en effet l'occasion de leur montrer leur affaiblissement se ~~présenta~~ bientôt.

Le prince Noir qui manquait d'argent promulgua pour le midi une ordonnance qui établissait un impot sur chaque feu : ~~[illegible]~~ c'est ce qu'on appelait en Angleterre la taxe du fouage. Mais s'il était dans les coutumes saxonnes de se soumettre à cette sorte d'exaction, ni les seigneurs ni les villes d'Aquitaine n'en voulurent entendre parler ; elles en appelèrent tout droit au roi de France. Le roi

70v

de France n'avait que faire dans les débats des gascons et de l'angleterre, car le traité de Bretigny avait rompu tout lien de suzeraineté entre le vainqueur et le vaincu. Néanmoins Charles V accueillit la réclamation, mais toujours en homme prudent, sans trop rien en dire. Puis un jour, après avoir bien consulté les plus fameux docteurs en droit de Bologne de Montpellier d'Orléans ainsi que les plus notables clercs de la cour de Rome, il fit ajourner le prince de galles pour comparaître devant le parlement de Paris. Celui-ci furieux répondit qu'il y viendrait avec 6000 lances. alors le roi de france envoya un des serviteurs de son hotel défier l'anglais, et se prépara à la guerre.

Les hostilités avaient recommencé. Le prince de galles moribond eut encore la force d'exterminer Limoges. Charles le laissa faire; il envoie de fortes garnisons dans les villes, et d'après l'avis de Duguesclin et de Clisson, défend expressément à ses capitaines d'en jamais sortir. Crécy et Poitiers lui avaient appris à ne pas commettre le sort du pays au gain d'une bataille, et il comprenait bien que le moyen unique de prendre l'anglais était de le laisser se consumer en fureurs inutiles. Aussi quand on lui montrait de son hotel St Paul l'incendie qui embrasait l'horizon: Laissez faire, disait-il, ces fumées ne me feront pas perdre l'heritage de mon pere.

Les anglais tentent un dernier effort: une armée formidable descend à Calais, se jette sur l'artois traverse l'ile de france, la Champagne, la Bourgogne, tout cela sans rencontrer un obstacle. Le pays était si bien ravagé par les bandes qu'il semblait une solitude. Il n'y avait plus d'habitans que dans les villes et dans les bois; il n'y plus de cultures hormis à l'entour des murailles et à portée de vue de la sentinelle du clocher. A la première alerte, le tocsin sonnait et les gens de la campagne se précipitaient ~~dans~~ aux portes de la cité avec leurs meubles et leurs bestiaux. Les ennemis désespérés allaient toujours. Enfin ils arrivent en Guienne, moins comme des victorieux que comme des mendians, presque nus, amaigris, sans chevaux souffrant la faim et la maladie. alors Duguesclin se mit en route avec ses bandes, reçut l'une après l'autre la capitulation des villes, et en 1380 les anglais n'avaient plus que cinq ports dans tout le royaume de France.

Pendant ce temps Charles V cherchait par de sages règlemens à fermer autant que possible les plaies de la guerre. Aux Etats généraux il substituait les assemblées des notables. Les Etats généraux avaient montré peu d'expérience en 1357; et d'ailleurs les dernières convocations avaient été motivé~~es~~ par des circonstances si terribles qu'on redoutait ces assemblées générales à l'égal d'un pis aller.

Les trois ordres les subissaient moins comme un droit qu'ils eussent à cœur de remplir, que comme une nécessité, les nobles et les prêtres [étaient] convaincus que ce n'était pas par là qu'ils arrivaient à prendre vraiment part aux affaires, les bourgeois voyaient bien qu'ils y étaient appelés seulement pour que le plus lourd des charges tombât sur eux. Un autre vice des Etats généraux, c'est que le clergé, la noblesse & les villes y étaient représentés sans qu'il fut question des campagnes. Toutes ces raisons firent qu'on vit sans murmure les Etats tomber en désuétude à la fin du 14e siècle: d'autant plus que ce qu'ils avaient fait autrefois était demeurait fait, et que dès lors était consacrée en principe cette opinion émise par eux, et depuis formulée par Philippe de Comines, que: il n'y a ni roy ne seigneur sur terre, qui ait pouvoir, oultre son demaine, de mettre ung denier sur ses subjects sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie ou violence. Charles V s'occupait encore à revoquer les domaines aliénés, à défendre les guerres privées, à former des établissements de marine en face de l'angleterre, à faire écrire des livres pour le peuple, fesant traduire les plus beaux ouvrages de l'antiquité Plutarque, Cicéron, la bible, la cité de Dieu &c — Sa prévoyance était si calme et si vaste qu'au milieu des calamités de la guerre, il combattait les prétentions non pas futures, mais possibles de la papauté. Il pressentait que si les anglais avaient un jour un pape à eux, ils pourraient s'en servir comme d'une arme pour excommunier la maison de France, et à la fin de condamner cette mesure il fesait composer le Songe du Verger. Le sujet de ce rêve est la constation d'un clerc et d'un chevalier. Le clerc parle pour le pape; le chevalier soutient la cause du roi. Celui-ci n'a pas le dernier, mais d'après la justesse de ses arguments, et l'absurdité des réponses de son adversaire, il est aisé de voir que la raison est pour lui. Ce pamphlet de 300 pages in-folio, qui est une encyclopédie de la science politique du temps, devint le livre populaire de la France.

Il existe un autre petit livre composé aussi par ordre de Charles V, dans la maison et sous les yeux d'un des conseillers. Ce n'est pas un ~~livre~~ ouvrage écrit pour l'esbattement des seigneurs et des belles dames, comme Froissard: il est tout entier sorti du peuple et ne s'adresse qu'au peuple. Dans tout son ensemble, il règne une douceur, une moralité grave et naïve qui touche beaucoup; il vous semble y découvrir quelque chose qui sente déjà l'Imitation. D'abord le titre n'annonce rien de marquant: c'est un traité dogmatique sur la manière d'élever les bestiaux:

71 v°

Le vray régime du Gouvernement des Bergiers et Bergières composé par le Rustique Jehan de Brie.

Mais dès le prologue vous apercevrez la haute portée de l'ouvrage laissons parler l'auteur lui-même :

« On doibt entrer dans les bergeries par l'huys, et qui y entre par ailleurs, il est larron, si come Sainct Jehan nous le dit ou douziesme chapistre. Si entrerons par luys à l'ayde de Dieu et procederons briefvement pour oster l'ennuy qui par prolixité pourroit venir aux lisans ou escoutans. »

« Plusieurs gens par importunité et jactance se efforcent de acquérir gloire mondaine et de faire exaulcer et valoir leur nom des proesses et bienffais d'autruy. Aucuns aultres en y a qui acquierent nom de maistres sans cause et sans ce qu'ilz en soient dignes ne qu'ilz aient aucun degré de science. Et soubz couleur exquise, si come de faire office de notaire ou de procureur sont appellez l'ung maistre Pierre l'autre maistre Robert. Si les puet on figurer et comparer à ung savetier qui faict solliers vielz et est appelé maistre Lorens ou maistre guillaume, combien qu'il ne sache faire denrée ne bon ouvrage. Aucuns aultres sont parés et aornez plus de peaulx et oeuvres aux peletiers que des escriptures ne de la science des livres. Et voulentiers et communement font fourrer leurs habits de pennes des escureux ou d'aultres bestes que l'en appelle rampailles et n'ont cure de fourrures des aigneaux ne des brebis, et puet estre que ce font eulx pour mieulx ravir et pillier car les rampailles ont les ongles et dents plus agus que n'ont les oeilles qui sont débonnaires. Telles gens ainsi fourrez et emplumez pour monstrer leur renardie puet on figurer au corbeau qui emprunta estranges plumes pour aller à une assemblée, et pour ce n'en fust-il oncques plus sage ne meilleur : et quant il eust rendu ses plumes si come dit Ovides, il demoura noir et sale selon sa première nature. Toutes telles manières de gens prendent nom de maistre par abus et usurpation, et contre eulx proprement est dicte la parabole dessus proposée : Qui ne entre par luys en la bergerie il n'est pas loyal bergier. Mais dieu mercy ; il n'est pas ainsi ou cas présent, ne Jehan de Brie ne se veult loüer ne vanter, ne il ne quiert avoir gloire du bienffait ne de la proesse d'aultruy. Et toutesfois il est bien digne d'avoir nom de maistre par ses mérites et par le comble de sa grant science en consideracion et regart à l'estat de sa personne par ce qui s'en suyt. »

Rien de plus gracieux et de plus abondant en préceptes moraux que la vie de l'auteur telle qu'il commence par la raconter.

Il est vrai, & soit chose notoire et sceue de tous que le dict Jehan de Brie demourant à Villiers sur Rongnon le huytiesme an de son aage ou temps que les peulx reviennent ès chefs des enfans qui ont esté teigneux et que ilz commancent a muer leurs premiers dentz et que ilz ont encor leur folle plume et ne sont punables d'aucune loy, fut institué lors et député à garder les oues et oysons oudict lieu de Villiers lesquelz il garda bien et loyaument à son pouvoir par l'espace de demi an et plus en défendant yceulx oues et oysons des escoufles, des huas, des pies, des corneilles et d'aultres choses à eulx contraires et nuysibles. Et tellement se porta oudit office de la garde à luy commise que pour le bon rapport de sa personne il fut en aultre estat et fut mené en la ville de Nolongue hors dudit Villiers et yllec luy fut baillée la cure de garder les pourceaulx lesquelz il garda au mieulx qu'il put par l'espace d'ung an ou environ. Et convenait-il qu'il les menast aux champs tout batans et à force car ce sont de rudes bestes et de mauvaise discipline. Après l'estat ou office de garder les pourceaulx, ledict de Brie en accroissant son estat de estre promeu aux honneurs terriennes fut estably et ordonné oudict lieu de Nolongue pour mener les chevaulx à la charrue audevant du bouvier — Duquel office à la charrue ledict de Brie ne demoura que par trois mois seulement pource que l'un des chevaulx lui passa dessus le pié destre et le bleça tellement que il en fut malade par l'espace d'ung mois et plus. Et ne put continuer ne exercer ycelui office causant son essoine de maladie. — Et lors lui fut baillée la garde de quatre vingt aigneaux débonnaires qui ne heurtaient ni ne bleçoient. Lequel Jehan qui dès lors avoit esprouvé, comme dict est, aucunes des fortunes et tribulacions de ce monde auquel il avait résisté par sa pacience, receut voulentiers la garde desdictz aigneaux, et fut aussi comme leur tuteur & curateur ; car ilz estaient soubz aage et mineurs d'ans. Et iceulx aigneaux ledict Jehan traita et garda moult amiablement et charitablement par l'espace d'ung an et plus — Et ne faisait pas comme mercenaires, car il aymait le prouffit de son maistre et l'accroissement de ses bêtes, et ne les changeait pas sicome l'en dit que font aucuns faulx pasteurs qui en donnent une oeille grasse pour deux maigres et en prendent le prouffit pour eux et ne leur chault fors que ilz en rendent leur nombre. Et aucuns aultres en y a qui fendent les grasses oeilles par le ventre et en ostent le suif et la graisse et appliquent à leur prouffit furtivement & laissent les bêtes maigres, et langues rèzes par leur coulpe. ————
Quant ledict Jehan de Brie eust esté licencié et maigistre en cette science de la bergerie, qu'il en estait digne de lire dans la rue aux feurre emprez la cresche aux veaulx et soubs l'ombre d'ung ormel ou tilleul par derrière les brebis, lors vint il demourer au palais royal en l'ostel de messire Arnoul de Grant pont lors trésorier de la Saincte Chapelle

72 v°

et en l'ostel dudict trésorier ledict de Brie comme pasteur voulant donner bon exemple aux autres par bonne et vraye humilité, lava les escuelles par plusieurs fois : et continua depuis au service dudict trésorier tout le résidu du temps que ledict trésorier vesquit ; c'est assavoir par quatorze ans environ. Et après la mort dudict feu trésorier ledict Jehan de Brie joyeulx de l'habitation des ostelz de Paris ne se transporta pas loing et ala demourer en l'ostel et habitation ou service de M.re Jehan de Hetomesnil conseiller dou roy nostre dict Seigneur, maistre des requestes de son ostel et chanoine de la dicte S.te chapelle. Avecques lequel de Hetomesnil, il a depuis demouré et encore demouroit ou temps de la confection de ce traictié.

Mais c'est surtout quand le livre en vient aux préceptes que se manifeste cette douceur ~~dont~~ que nous avons signalée nous nous contenterons de faire la citation suivante :

Les aigneaux qui sont jeunes et tendres doibvent être traictiez amyablement et sans violence et ne les doibt on pas férir ne chastier de verges de bastons de corgies ne d'aultres manières de bastures qui les puissent blecer ou froisser car ilz en descroistraient et seraient maigres et chetives. Item quand les aigneaulx sont creus et nourris que ilz peuvent souffrir discipline ilz doibvent estre menez et corrigez par la houlette de terre legière, ne on ne leur doibt faire molesté jusque au temps qu'ilz ont été tondus pour la première fois. Et les doibt on laisser faire et demener à leur voulenté. Et ainsi prendent-ils amendement et accroissement, car par la legiere correction se tournent ilz à obeissance et à aler partout ou le bergier les veult mener et conduire

Une telle onction de paroles et de sentimens étonne entre la Jacquerie et les Cabochiens. Ce peuple abruti par l'opinion, épuisé par la hideuse voracité du fisc, foulé en tous sens par les grandes Compagnies ; ce peuple qui à sa première apparition ~~le pour~~ l'Europe était tentée de prendre pour un assemblage monstrueux des deux natures, pour le minautore du poëte, *taurino cornua vultu Eridanus*, ce peuple le voilà qui se fait moraliste ; il montre qu'il a une âme aussi bien que ceux qui l'ont eu en dérision, il fait preuve de conception et de haute intelligence. Car ne nous y laissons pas tromper le livre de Jehan de Brie ~~a~~ pour avoir ses applications ailleurs qu'au bercail et dans les paturages, et comme il dit lui-même en finissant :

Les pasteurs portant crosse et mitre
Voullans a cecy regarder
Pourront apprendre maint chapistre
Pour leurs ouailles bien garder.

Voilà les pasteurs de brebis enseignant les pasteurs d'hommes ! il faut avouer que la rude éducation du peuple lui a profité bien vite. En quelques vingt ans la bête s'est transformée. Encore une crise et l'œuvre s'achèvera, et l'idéalisation se consommera dans la vierge, dans l'inspirée dans la pucelle d'Orleans !

La Révolution du Quinzième Siècle

Au coin de la rue vieille du Temple et de celle des Fr. Bourgeois l'on voit encore aujourd'hui appendue à l'angle d'un édifice moderne une tourelle dans le goût du 14e siècle. C'est de là que partirent toutes les misères de la France sous le roi Charles VI ; en face de cette tourelle fut frappé en 1407 le coup qui amena la guerre civile et la révolution.

Avant de commencer l'histoire de tout ce drame qui consomma d'une si tragique manière l'œuvre du 14e siècle, jetons un regard sur son principal acteur, la grande et formidable commune de Paris. Plaçons nous au point central, sur les combles de Notre Dame pour de là nous pourrons mesurer l'étendue et la force de la cité. Depuis long-temps la Seine a été débordée : le fleuve qui autrefois enfermait la ville, passe maintenant inaperçu et captif entre les maisons qui ont été se planter dans son lit et ont envahi jusqu'aux ponts. L'enceinte de Philippe Auguste elle-même ne suffit plus : vous voyez les habitations se prolonger bien loin derrière ses murs épais. Du côté du midi, tout ce quartier qui s'échelonne sur la Montagne et semble couler à la Seine, c'est l'Université : l'université véritable république qui se gouverne par ses lois et tient à gloire de ne relever que de Rome. Cinquante mille étudians de tous les costumes, de toutes les langues, de toutes les nations se pressent dans ses six-vingts colléges et dans ses écoles renommées par le monde. Les monastères sont habités par les religieux les plus puissans et les plus énergiques les Jacobins, les Cordeliers, les Carmes, et plus loin sur la limite les ordres de St Victor, de Ste Geneviève, de St Germain. Çà et là, entre les hauts édifices où s'abrite cette population savante vous voyez serpenter les rues où passeront ces processions qui iront aux Halles, à l'hôtel St Paul, à l'hôtel de Bourgogne demander tantôt du pain, tantôt du sang. Puis au devant de nous s'allonge l'île de la cité, souvent théâtre des grands tumultes par sa position intermédiaire, mais par elle-même tranquille et sans couleur ; c'est la patrie des légistes, du parlement, des églises, des hopitaux ; et n'était la Bazoche elle n'aurait rien à jeter dans l'émeute. Au Nord l'aspect change : c'est une ville neuve, en partie conquise sur la rivière, en partie née de la confiscation. La tour du temple et tout le quartier qui l'environne ont été pris à la Sainte milice ; l'hôtel de St Paul, le palais des Esbatemens royaux où peuvent loger à la fois quatre rois et l'Empereur avec leur suite,



73v

a été payé avec la fausse monnaie de Philippe VI et de Jean le Bon; la tour de Jacques la Boucherie a été batie des derniers ravis aux Lombards et achevée avec le fruit des rapines de Nicolas Flamel : là se rencontrent tous les instrumens du fisc, tous les cachots, tous les lieux de torture : la Bastille commencée par Charles V, le Louvre, les Piloris, la croix du trahoir, Montfaucon : là toutes les rues sont célèbres par quelque légende sinistre : la rue Mauconseil, dans le nom de laquelle on a cru reconnaitre le mauvais conseil qui fit résoudre au Duc de Bourgogne la mort de son cousin d'Orléans, la rue de la Mortellerie, la rue des billettes illustrée par le massacre des Juifs, la rue des Mauvais garçons où se retirèrent les assassins de Clisson la rue culture Ste Catherine où fut frappé ce grand capitaine, etc. etc. Mais là aussi habite la partie énergique et forte du peuple : vous voyez les halles et la boucherie : le marteau des armuriers, le métier des tisserands retentissent nuit et jour dans ces ruelles sombres et boueuses ; les marchands, les usuriers, les changeurs, y circulent sans cesse : c'est là que le Duc de Bourgogne & tous les nobles turbulents ont établi leur maison ; c'est là aussi que les voleurs, les mendians, les vagabonds ont planté leur tente. C'est la ville du bruit et du mouvement, de la production et de la richesse, de l'enthousiasme et du désordre, le vrai Paris du XVe siècle.

Cette grande cité présentait un beau coup d'œil en 1380. Vingt ans de paix lui avaient rendu sa richesse et sa population ; il n'y paraissait plus des désastres de l'an 48 et de l'an 60 ; le commerce étranger revenait de toutes parts, les beaux monumens s'élevaient, les impots commençaient à diminuer. Malheureusement cette prospérité ne tenait qu'à un souffle ; le roi mort, il sembla que tout soit détruit : une réaction s'éleva de tous les points à la fois contre son œuvre ; non seulement Paris, mais la France, mais l'Europe entière redevinrent la proie retombent en proie à cette souffrance matérielle, et aussi à cette misère morale rebutante, qui plus d'une fois nous a fait horreur sous les règnes précédens. Il était dit que le siècle finirait comme il avait commencé. C'était le temps du grand schisme de l'Eglise ; il y avait un Pape à Rome et un Pape à Avignon : mais on peut bien dire que le schisme était partout : entre les villes, entre les familles, entre les princes : l'europe semblait maudite et désespérée. Dès les premiers jours du règne de Charles VI les révoltes éclatent partout. A Paris les maillotins au nombre de trente mille hommes armés et d'une bien plus grande multitude qui ne le sont pas recommencent les exécutions du prévot Marcel.

La commune de Rouen chassa les officiers du roi et fait agenouiller les magistrats devant un marchand de pépins à Gand ce sont les chaperons blancs ; dans le Languedoc c'est la révolte des Tuchins non moins hostiles aux gens des villes qu'à la noblesse, puisqu'ils s'en vont sur les grands chemins massacrant tous ceux qui n'ont pas les mains calleuses. L'Egoïsme et les haines particulières firent avorter tous ces mouvemens. Gand avait contre elle Bruges ; Rouen Paris trouvaient de la mauvaise volonté dans plusieurs villes, principalement dans Sens. Aussi l'aristocratie eut bon marché d'elles toutes. La bataille de Rosebecq lui suffit pour écraser à la fois et les Flamands et tous les mutins de France. Les discordes entre les familles, cette insurrection qui s'était manifestée à cette époque entre les princes et les rois, ne devaient pas se terminer si vite, ni avec le bonheur pour les aînés en pouvoir. L'Empereur Wenceslas allait être déposé, le prince français de Sicile, ruiné et chassé par un prétendant, et le cousin du roi d'Angleterre commençait contre lui une guerre où tout annonçait qu'il serait vainqueur. Enfin tout était si malade qu'on se tournait vers la France ; on n'avait plus de ressource qu'en elle ; l'Espagne, les villes d'Italie l'imploraient comme arbitre.

En quel état était donc cette France pour qu'on put la regarder encore ? Sous le nom d'un enfant, trois hommes la gouvernaient, je me trompe la dévoraient. C'étaient les trois frères de Charles V, mais on peut douter qu'une bande de routiers ou de sarrazins appelés à leur place eussent fait pis. Ils étaient arrivés au gouvernement uniquement dans l'idée de faire leurs affaires au plutôt : le Duc d'Anjou y voyait un moyen d'avoir l'Italie, le Duc de Bourgogne y trouvait par une armée pour saisir la Belgique, le Duc de Berry, à ce qu'il paraît, n'y voyait rien sinon une occasion de gaspillage et d'amusement. Aussi il faut voir comme ils allèrent vite en besogne ! Leur régence fut un véritable festin de harpies, tout ce qu'ils touchèrent fut gâté ; en moins de rien le Languedoc fut un désert par les soins du Duc d'Anjou ; et deux ans après la mort du Sage roi, non seulement les 17 millions d'économie étaient loin, mais avec eux tous les douzièmes, tous les quarts, tous les tiers levés régulièrement tous les trois mois sur les fortunes particulières depuis 1380. Ayant pris tout l'argent, les princes prirent les hommes. Louis d'Anjou alla faire tuer les Provençaux par le roi de Hongrie, Philippe de Bourgogne

n'eut pas honte d'entrainer le roi et toutes les forces de la France dans l'expédition de Gueldre où une poignée de chevaliers aurait suffi.

Au milieu de ces effroyables exactions, on feignit de songer à l'honneur de la France : la guerre contre les Anglais fut publiée avec pompe ; des vaisseaux rassemblés sur toutes les côtes depuis Cadix jusqu'en Danemarck stationnaient à l'Ecluse en sept. 1386 au nombre de douze cent quatre vingt sept sans compter ceux que Clisson rassemblait en Bretagne. Tout se fesait si grandement qu'il fut fabriqué une ville de bois dont toutes les pièces devaient s'assembler au débarquement pour loger l'armée sur le pays ennemi. Au dire des contemporains c'était une profusion de dorures, de peintures, de soieries dont on ne se fait pas d'idée. Pendant trois mois les chevaliers arrivèrent en foule : partout on ~~fabriquait~~ fesait du biscuit, on emplissait des tonneaux de vin, de viandes salées, de farines, d'avoine pour les chevaux ; il semblait, dit Froissard, qu'on allait former quelque colonie au loin. Tous ces préparatifs n'aboutirent à rien : le Duc de Berry se fit attendre tout l'Eté, et quand il vint, il persuada aux chefs que la saison était trop avancée pour se mettre en route. C'est que le but des princes était bien moins d'émanciper glorieusement leur pupille, que d'occuper son esprit, d'user en distractions coûteuses le royaume. Violences, rapines, trahisons c'est toute l'histoire de ce temps.

Cependant le peuple naguères si rudement réduit au silence ne savait qu'exécrer les tyrans et gémir après le temps passé. Un honnête homme qui se trouvait dans le conseil du roi se hasarda un jour à lui rapporter ces cris de détresse ; l'enfant se laissa facilement persuader que les conseillers de son père vaudraient mieux, et un matin il congédia poliment ses oncles. Les noms populaires reparaissent dans le gouvernement. Clisson, La Rivière, Jean le Mercier sire de Novian, tous gens habiles dans l'administration et peu aimés de la noblesse qui les appellait les marmousets à cause de leur petite origine. Les premiers jours ce fut au mieux ; les impôts furent diminués ; le peuple fit partout de grands feux de joie. Mais que pouvaient faire aboutir les meilleures intentions quand les choses étaient en si mauvais état. Le roi avait bon vouloir, mais il était dépensier ; où son père eût donné cent écus, il en eût donné mille, dit Juvenal des Ursins. Il s'était pris d'un amour effrené pour le luxe que les Italiens introduisaient dans le royaume ; il ne rêvait que beaux palais, belles églises, belles fêtes. Un jour c'étaient les funérailles de Duguesclin, un autre le mariage du Duc d'Orléans ; mais rien n'égala les

Dépenses qui furent faites pour l'entrée d'Isabelle de Bavière à Paris. Toutes les rues étaient tapissées d'étoffes précieuses; des reposoirs magnifiques, des fontaines d'essences, des mascarades, des mécaniques d'un prix exhorbitant, des représentations de combats, d'édifices féeriques, d'allégories se succédaient tous les cent pas. D'un pareil train les finances baissaient vite: Les nouveaux conseillers ne savaient comment s'y prendre pour faire des remontrances au roi: ils lui persuadèrent un jour d'amasser tout l'or qu'il tirait du domaine pour en faire fabriquer un cerf (cet animal formait le corps de sa devise) le jeune homme parut très content de cette idée; mais quelque temps après il s'en ennuya, et il n'y eut jamais que la tête du cerf de fondue. Ce qui chagrinait encore les hommes sensés c'est que la santé de Charles VI s'affaiblissait de jour en jour; rarement ces fêtes magnifiques auxquelles il avait tant de goût, se terminaient sans quelque orgie nocturne. Lorsqu'il arma chevalier son cousin Louis d'Anjou, il y eut toute la journée des tournois à Saint Denis, et le soir commencèrent des débauches, condamnables partout, mais abominables dans un couvent. Aussi depuis ce temps on augura mal de son règne; tout le monde s'attendit à quelque effet de la vengeance divine. En 139[illegible], le roi fit un voyage, et ce fut une nouvelle suite de Saturnales: à Dijon, à Avignon, à Lyon surtout il se passa des choses hideuses. Au milieu de ces excès, rendons cependant justice à Charles VI; c'est qu'il a donné dans notre histoire l'exemple unique d'un roi qui se livra aux femmes perdues, sans avoir déshonoré aucune grande famille.

Au milieu de cette vie folle, un grand crime est commis. Clisson est attaqué un soir par le sire de Craon et vingt quatre autres bandits précisément derrière l'hôtel du roi; il est jeté à bas de son cheval, frappé de plusieurs blessures, et laissé pour mort sur la place. C'était en quelque sorte un outrage commis à la majesté royale: Charles envoie aussitôt à la poursuite de l'assassin. On savait que ce sire de Craon était la créature du Duc de Bretagne; d'ailleurs tous les renseignements pris sur sa fuite concouraient à démontrer qu'il avait pris la route de Rennes. On demanda au duc de Bretagne l'extradition du coupable, sur son refus, une armée marcha contre lui. On était dans la forêt du Mans, lorsqu'un homme de pitoyable mine et mal vêtu accosta le roi. Cet individu comme on l'a prétendu depuis n'était ni un fantôme ni un fou. Le moine de Saint Denis, la plus respectable autorité du temps nous apprend que c'était tout simplement un mendiant avec lequel le roi entama la conversation, et parla tout en marchant pendant plus d'une demi heure. Cette affabilité de Charles VI n'a rien qui puisse étonner; il aimait beaucoup entendre parler et se plaindre les pauvres gens ——



En 1388 un hermite étant venu du midi exprès pour lui dénoncer les exactions de son oncle, il lui avait répondu avec beaucoup de douceur et avait défendu qu'on lui fit aucun mal. De quoi fut-il question dans ce long entretien de la forêt ; on n'en sait rien ; encore moins peut-on dire jusqu'à quel point il influa sur le déplorable évènement qui suivit. Ce qu'il y a de certain c'est que la santé faible du roi l'avait rendu extrêmement impressionnable ; on commençait à s'apercevoir de quelque chose de surnaturel de bizarre dans ses manières ; aussi bien se défiait-il depuis quelque temps d'un seigneur de sa cour, beau, bien fait, populaire, ami des femmes et des moines, et qui semblait prendre à tâche de l'éclipser toutes les fois qu'il y en avait occasion. Ce seigneur, c'était son frère, le duc d'Orléans. L'escorte venait de gagner la campagne, tout à coup une lance heurte en tombant le casque d'un soldat. Le roi se figurant à ce bruit qu'on en veut à ses jours, se dresse hors de selle sur ses étriers éperons, dégaine, et court droit sur son frère. Un affreux tumulte s'en suit : arrêtez le roi ! arrêtez Monseigneur ! s'écrie-t-on ; mais il courait si fort et brandissait tellement son épée, qu'on ne pouvait sans un grand péril mettre la main sur lui. A la fin cependant on le saisit par derrière, on le désarma, et on le ramena sur une charrette à bœufs, pâle, les yeux fixes, ne reconnaissant personne et ne disant mot.

Des médecins habiles avaient rendu le roi à la raison, mais sa santé était toujours débile et chancelante, lorsqu'un affreux évènement vint le replonger dans toute l'horreur de son mal. Aux noces d'une dame allemande de la compagnie de la reine, quelques jeunes gens, pour divertir le bal, s'avisèrent de se déguiser en satyres : à cet effet ils s'étaient habillés d'un vêtement de fil tout couvert d'étoupes collées avec de la poix. Le roi instruit de cette mascarade, voulut en être à toute force, seulement il eut le bon esprit d'empêcher que ses compagnons ne se liassent ensemble, comme un conseil perfide parti, on ne sait d'où, le leur avait insinué. C'est à ce moment de prudence qu'il dut son salut. Comme le joyeux quadrille se précipitait dans la danse, aux éclats de rire de toute l'assemblée, le duc d'Orléans, soit trahison, soit étourderie bien méchante et bien coupable, saisit un flambeau, et mit le feu au costume d'un des figurans. En un l'instant ~~même~~ tous ces malheureux furent la proie des flammes. Le roi était perdu, comme les autres sans sa tante, la duchesse de Berry, qui crut le reconnaître à sa taille et l'enveloppa dans son manteau. Il tomba sans connaissance, le délire le reprit, mais cette fois sans espoir de guérison.

Cette rechute était pour les princes une bonne occasion de reprendre les affaires : ils n'y manquèrent pas. Ah ! disait le duc de Berry, Clisson, la Rivière, Noviant ont été durs et rou-

taines envers moi : qu'ils se gardent de moi ! voici l'heure où je
vais les payer en même monnoie et forgée à même forge. Un autre
écrivait : la verge qui doit les châtier est cueillie. La réaction com=
mença. Clisson qui avait détalé sans bruit quelques jours après
l'événement du bal, fut condamné par défaut à être banni, à perdre
son grade de connétable et à payer cent mille marcs d'argent. Noviant
fut guetté et pris dans son hôtel et conduit à la tour du Louvre avec
son ami de Vilaines. Mais ce fut surtout pitié de voir comme
on traita ce pauvre sire de la Rivière ; jamais disent les contempo=
rains, on ne lui avait reproché ni dureté, ni hauteur, toujours patient
toujours débonnaire au pauvre monde : il fut poursuivi, mais frappé
~~[illegible]~~ dans tous les membres sa famille : ses filles, ses gendres, ses
amis même furent dépouillés de leurs biens. Les ducs n'entendaient
rien, ni prières, ni larmes : ils virent sans compassion le vieux No=
viant devenu presqu'aveugle à force de pleurer ; ils défendirent au
Duc de Bourbon, le seul honnête homme de la cour, d'intercéder pour
les condamnés, dans les moments de raison qui venaient au roi.

Mais les oncles du roi avaient beau persécuter les membres
de l'ancien gouvernement ; l'autorité ne devait plus leur revenir ;
ils ne fesaient que préparer la place au duc d'Orléans : car
désormais ce jeune homme allait régenter la France. Pour le peu=
ple il n'avait pas encore pris parti dans toutes ces intrigues, et
laissait jouer son sort à l'avenant, ne sachant que regretter le
Roi. C'est une chose digne de remarque et qui parle bien haut en
faveur de Charles VI, que ces marques d'une amitié toute gratuite
que la multitude ne cessa de lui déférer. Il eut beau réduire le pays
presqu'à néant, il fut toujours le bien aimé.(+) On se complaisait à
le voir parcourir les rues de Paris, et la compassion était réelle
lorsqu'en le montrant du doigt, tout amaigri, et courbé avant l'âge
on s'écriait : ah ! pauvre sire ! C'est que pendant les intervalles
de sa maladie, il perçait sous sa mauvaise éducation beaucoup de
sens et de droiture : il avait toujours prêté l'oreille aux remontrances
d'aussi bas qu'elles fussent venues : il aimait les manières du peuple
il avait quitté le long vêtement royal pour revêtir la jaque ; ses
mauvaises mœurs même étaient, il faut le dire, un titre auprès de la
basse classe : les Halles crièrent volontiers Noël à un roi qui
aimait les belles filles et se plaisait en la compagnie de la fille
d'un maquignon. Du reste ceci n'est pas particulier à Charles VI
nos rois les plus populaires, François I et Henri IV en sont là.

Le Duc d'Orléans, maître du terrain, commença à s'y démener
de toutes les manières, en dépit des vieux ducs. Il est de fait qu'il
avait ~~tous~~ sur eux tous les avantages. C'était un homme actif et
profondément corrompu : léger en apparence, il cachait sous les
dehors de la ~~dissimulation~~ frivolité la plus grande dissimulation.

(+) Le soir même ~~du bal~~ de la fatale mascarade, la foule s'était portée à
l'hôtel Saint Paul voulant voir le roi de ses propres yeux ; et, dit le
moine de Saint Denis, nul doute que si ce qu'on craignait était arrivé,
le peuple n'eut massacré non seulement le duc d'Orléans, mais tous
les seigneurs et les chevaliers de la cour, tant ~~[illegible]~~ l'indignation
était grande.

le parlement qui se trompait peu dans ses jugemens, l'a qualifié sur ses registres de <u>multum astutus</u>. En effet il s'entendait avec Henri de Lancastre qui venait de détrôner le roi d'angleterre, probablement pour faire comme lui ; il entretenait des relations avec la cour d'avignon, et s'assurait des papes ; l'on arrêta un jour à Metz des charrettes chargées d'argent qu'il envoyait en allemagne. Nul doute que son but n'ait été de faire prononcer la déchéance de son frère en faveur de la branche cadette. Toute la famille royale était à lui. Ses liaisons avec la reine prévenaient l'opposition qu'il eut pu rencontrer dans le jeune dauphin ; pour le Roi, il le tenait par sa femme, Madame Valentine de Milan. Cette dame adroite et surtout avide de grandeurs, fille d'un méchant prince dont on racontait les plus grands crimes, et qui, dit-on, lui avait recommandé de ne revenir à lui que reine de France, cette dame avait pris le plus grand empire sur l'esprit de Charles VI. Par quels moyens ? On disait dans le peuple que c'était par des sortilèges ; et peut-être le peuple ne se trompait-il pas. La beauté de la Milanaise était un charme puissant sur l'esprit d'un homme affaibli et privé de la raison : et quand l'inceste entre le duc d'Orléans et de la reine étaient publiques, qui empêche qu'une réciprocité criminelle n'ait eu lieu en secret entre le roi et la duchesse ? on peut tout croire de cette cour abominable.

Au reste tous ces soupçons quelque fondés qu'ils soient ne suffiraient pas pour rendre odieuse la ~~conduite~~ [mémoire] du duc d'Orléans ; l'histoire pas plus que la loi, ne condamne sur des présomptions : ~~mais~~ les faits ne manquent pas dans la vie de cet homme. Du jour où il prit le gouvernement, jamais on ne vit dilapidations plus scandaleuses : il ne se contentait pas, comme autrefois ses oncles, de prendre des quarts et des tiers ; il lui fallait tout : suivant un contemporain, il réduisit le peuple à la paille. Un jour il fit publier qu'il allait payer ses dettes : huit cents créanciers se présentèrent avec leurs mémoires : il les fit insulter par ses valets, et après bien des sarcasmes leur proposa un tiers de leur créance. Une autre fois ~~il fit~~ ayant fait lever une taxe, il se déguisa et courut avec une troupe d'hommes armés l'enlever de la tour où elle était gardée. On sait comment il extorqua à son frère le don de l'Aquitaine ; dans son impatience d'~~avoir~~ [de tenir] la couronne, il en rapinait les plus beaux fleurons.

Au milieu de ces horribles malversations, le duc d'Orléans rencontra un rival redoutable dans la personne de son cousin Jean sans peur. Ce prince, qui venait de succéder au vieux duc Philippe, avait commencé glorieusement. En 1396 il avait conduit la dernière croisade et y avait valeureusement payé de sa personne. Plus tard il remporta sur les Liégeois la plus sanglante

bataille du XVe siècle. Mais il gâta par la bassesse de ses haines le beau renom que ses prouesses lui avaient valu. Démagogue ambitieux, et mauvais français tant il était bourguignon, il donna dans son temps l'exemple rare d'un grand seigneur sévère dans ses mœurs. Les contemporains nous le représentent comme un petit homme taciturne, autant difficile à s'exprimer que son cousin d'Orléans était beau parleur, et de figure peu avenante avec ses cheveux noirs, sa barbe rare et ses petits yeux flamands, bleus et durs.

La rivalité des deux premiers fut tacite, jusqu'au moment où le duc de Bourgogne entreprit d'enlever Calais à l'Angleterre : pour ce coup de main il comptait sur les fonds promis. Le duc d'Orléans les retint et tout manqua. Jean furieux revient à Paris avec son armée d'Allemands et de Bourguignons. Le duc d'Orléans venait de s'enfuir avec la reine, mais il rencontre ~~[illegible]~~ à Lagny la litière du Dauphin qui allait les retrouver : il saute sur les chevaux, les fait retourner devant lui, à la barbe, dit-il, de tout anglosant, et entre à Paris dans ce cortège, lançant un manifeste terrible contre le frère du Roi.

Un accord signé entre les deux rivaux, ne fut pas de longue durée. S'il faut en croire la tradition, un nouvel outrage venait d'envenimer la haine de Jean sans peur. On disait que le duc d'Orléans avait dans son hôtel une galerie où il conservait les portraits de toutes les dames qu'il avait possédées : le duc de Bourgogne y ayant été introduit, avait reconnu sa femme, Madame de Hainault. La vengeance fut atroce et ignoble. Dans les premiers jours de Novembre 1407 il ~~avait~~ reçut son cousin au château de Beauté et le traita bien ; il fit de grandes parties en sa compagnie, l'embrassa plusieurs fois et même communia avec lui. Pendant ce temps il louait dans la vieille rue du Temple une maison sous prétexte d'y serrer des vins, mais en réalité pour y aposter des assassins. C'était près de l'hôtel Barbette, où la reine venait de mettre au monde un garçon ; l'enfant était mort, et le duc d'Orléans allait très souvent la consoler. Un soir (24 nov.) qu'il revenait avec peu de suite, ses gens en avant, lui monté sur une mule, fredonnant un air gai et se battant la cuisse avec son gant, vingt hommes se précipitent sur lui : il les prend pour des voleurs. Mais je suis le duc d'Orléans, s'écrie-t-il ! — Tant mieux ! c'est vous-même que nous cherchons ; à la mort ! à la mort ! Et aussitôt un grand coup de hache lui jette par terre et lui abat l'épaule : tous les autres frappent à leur tour ; et bientôt ce beau corps n'est plus qu'une masse informe et ensanglantée. Depuis qu'on avait manqué Clisson, les assassins s'y prenaient mieux ; ils ne tuaient plus, ils hachaient par morceaux. Il y avait



77 v°

bien plusieurs minutes que ces meurtriers s'ébattaient ainsi à coups de mail (?) têtes et de haches d'armes, lorsqu'un homme en chaperon vermeil et une lanterne sourde à la main sortit de l'Image Notre Dame (c'était l'enseigne de la maison louée par Jean sans peur) Ce mystérieux personnage qu'on a pris autrefois pour le duc lui-même, mais qui n'était que son agent Raoul d'Auquetonville, se baissa sur le cadavre, l'examina bien, et dit aux autres : Il est tout mort ; éteignez tout, et partons. Au même instant tous s'élancèrent sur les chevaux qui étaient là, et s'enfuirent au grand galop vers l'hôtel de Bourgogne, criant au feu, et jetant derrière eux des chausses-trappes. Ces détails sont la déposition d'une femme qui ce soir là étendait à sa fenêtre les langes de son enfant : elle fut d'abord si émue que la voix lui manqua ; mais comme à la fin elle s'avisait de crier, plusieurs des assommeurs dirigèrent leurs arbalètes de son côté, et dirent : taisez vous méchante femme, ou nous allons tirer sur vous.

Lorsqu'on apprit la mort du Duc d'Orléans, ce fut une grande joie à Paris et même en Flandres ; le leveur d'impôt était mort. Qui l'avait tué ? le Duc de Bourgogne avait montré une douleur si vraie au convoi de son cousin, qu'on ne pensait guère à l'incriminer : les soupçons se portaient de préférence sur un certain seigneur de Canny dont la femme avait été corrompue. Combien grande fut l'horreur quand Jean sans peur avoua tout : le conseil ne voulut plus le recevoir dans son sein ; il s'enfuit, mais pour revenir bientôt en forces suffisantes. Cette fois il entendait que non seulement on ne poursuivît son crime, mais qu'on le justifiât. Un cordelier, docteur en Sorbonne, et appelé Jean Petit se chargea de l'affaire : il s'en vint un dimanche dans la chapelle du roi citer en présence de toute la cour nombre de passages tirés de l'Ecriture et de l'histoire profane, et, dans un sermon de deux heures, démontra clairement qu'il était méritoire de faire périr les tyrans. Le pauvre roi qui se laissait toujours endoctriner par le dernier parlant, approuva tout ce qui s'était fait. Quant au peuple il n'avait pas besoin de la dialectique de maître Jean pour se dévouer au Duc de Bourgogne ; il disait depuis long-temps que c'était bien justice que le rabot eût redressé le bâton épineux (par allusion aux emblèmes que les deux ducs avaient placés dans leur devise) Et ainsi tout s'arrangea au mieux pour la faction bourguignonne. Ceux qui ne trouvèrent pas que tout eût été bien fait, n'eurent qu'à sortir de la ville ou à dissimuler. La vengeance du Duc d'Orléans fut ajournée à la majorité de ses fils.

Une chose terrible pour la morale c'est que les années qui suivirent furent pour le duc de Bourgogne une période de bonheur inouï. Tout ce qu'il entreprit lui vint à bien. Il était tout puissant en Flandres. A Paris, il avait renversé l'un après l'autre tous les soutiens du Duc d'Orléans : en 1413 il était roi.

La commune qu'il avait réorganisée était à son service ; l'université l'aimait de cœur, surtout la nation de Normandie : il n'y avait pas jusqu'aux femmes et aux enfans qui ne fussent contraints de porter ses couleurs s'ils ne vouloient être jetés à l'eau, et même les prêtres ne disaient plus les offices qu'avec des croix de Bourgogne. Enfin c'était un engouement dont on ne peut se faire idée. Le roi et sa famille étaient gardés à vue dans leur hôtel et les bouchers s'organisaient en milice pour la plus grande gloire du Duc. Il faut savoir que la boucherie de Paris avait été depuis longtemps donnée en monopole à une vingtaine de familles ; mais comme où les femmes où les bâtards n'héritaient du privilège, le nombre des maîtres bouchers étoit déjà bien diminué. Les Thiberts, les Legoys et les Saint yons occupaient à eux seuls toute la grande boucherie auprès du chatelet ; c'étaient des gens puissamment riches et furieux bourguignons. Ils s'associèrent un écorcheur, homme de main nommé caboche, puis un certain Jean de Troyes chirurgien et beau parleur, et sous leur direction ils envoyaient par la ville leurs garçons ou d'autres gens ~~de leur direction~~ à tant la journée, pour massacrer tout ce qui était soupçonné du parti d'orleans, non seulement de fait mais de cœur.

Cette année 1413 on déclara que l'Etat serait réformé. Les Etats généraux furent convoqués, mais comme ils n'avançaient à rien, l'université se chargea de leur tache, et fit elle même des remontrances par la voix d'un moine : un jour elle descendit bannières déployées à l'hôtel du roi. Figurons-nous bien ce qu'étaient ces processions de l'université ; Juvénal des Ursins raconte que lorsqu'elles se rendaient à Saint Denis, la tête était à Saint Denis que le recteur était encore à Saint Magloire. Pour aller au palais St Paul le cortège faisait le grand tour par les Halles, et là ramassait tous les brocanteurs, et tous les bouchers, puis à la grève venaient s'y joindre les hommes du port, puis les oisifs, puis les notables de la commune, et enfin on s'engageait dans la longue rue de la mortellerie. La première fois que la cour vit arriver cette formidable multitude elle en fut épouvantée ; on cacha vite le roi ; le Dauphin maladif et tout tremblant fut amené devant les orateurs. Alors on entama devant ce pauvre enfant qui n'aimait que les friandises et les jeux d'orgue, de grands sermons sur l'Etat sans cesse empirant des affaires ; on lui dit, que le jardin de la royauté n'était pas suffisamment sarclé des mauvaises herbes appelées courtisans, qu'il prit garde de s'en remettre à des mains inhabiles pour ramener la santé au corps de l'Etat. Ces discours avaient des suites terribles ; par deux fois les visiteurs enlevèrent aux bras du prince ses amis, ses conseillers, même les dames et les filles d'honneur de la reine.

Au milieu de tant de violences il y eut cependant quelques améliorations ; et ces terribles médecins de l'Etat doivent recevoir cette justice qu'ils furent plusieurs fois bien inspirés. Nous citerons au nombre de leurs œuvres méritoires la fameuse ordonnance cabochienne de 1413. Cet édit colossal qui n'occupe pas moins de trente pages in folio

subvenait à tout avec une sagesse et une hauteur de vue à laquelle on ne s'attendrait pas : on y sent à tout propos la main de l'université. Il reformait tout : finances, guerres, justice, la chambre des comptes, la chancellerie, les eaux et forêts, la police même : malheureusement toutes les dispositions en étaient plutôt administratives que législatives, et, ses auteurs une fois déchus, il tomba comme eux, sans que rien en restât pour l'utilité publique.

Tant que les Cabochiens assommèrent, le peuple les laissa tranquilles, mais quand ils voulurent décréter des emprunts forcés, alors on se réveilla. Les timides et honnêtes bourgeois dont était le type et à la tête desquels se trouvait l'avocat général Juvenel des Ursins demandèrent la paix : La paix c.à.d. pas de réforme, la proscription des nouvelles doctrines, le retour de l'ancien gouvernement. Les Cabochiens qui avaient pesé toutes ces conséquences, se démenaient de toutes leurs forces contre une pareille mesure(+) Ils essayèrent d'haranguer le peuple sur la place de grève ; mais une voix ayant crié : que ceux qui veulent la paix passent à droite ; que ceux qui ne la veulent pas restent à ~~droite~~ gauche ; personne ne resta de ce côté. C'était leur coup de mort ; ils sortirent de Paris ; le duc de Bourgogne les suivit. Les princes d'Orléans revinrent ~~[illegible]~~ abrogèrent l'ordonnance de 1413 ; et tout empira.

Les deux partis plus furieux que jamais appelèrent(+ se livrèrent) l'Etranger.

Autant Crécy et Poitiers avaient été glorieux pour les Edouards autant la guerre de 1415 fut facile pour Henri de Lancastre. Le Duc de Bourgogne n'envoya point de troupes contre lui ; le connétable de France, le Sire d'Albret, eut servi à ses gages qu'il n'aurait pas fait plus qu'il ne fit pour lui assurer la victoire. Les Anglais débarqués en petit nombre à Harfleur allaient chercher des renforts à Calais ; tourmentés par le mauvais temps et l'épidémie ils traversaient à grand peine la basse Picardie lorsque l'armée française leur offrit la bataille auprès de Saint Pol. Ces champions qui s'en venaient si hardiment soutenir ou plutôt compromettre la fortune de la France, n'étaient guère français, il faut le dire : c'étaient les plus acharnés Orléanistes, les Armagnacs comme on les appelait depuis que le sire d'Armagnac avait donné sa fille à l'héritier d'Orléans, presque tous gascons, tous occupés d'un insatiable désir de faire d'abord leurs affaires. ~~Depuis~~ Leur victoire sur le parti bourguignon les avait mis en si magnifique opinion d'eux mêmes, qu'ils croyaient avoir tout fini. C'était parmi eux une forfanterie qui allait jusqu'à la démence. Ils avaient refusé l'assistance des communes, se trouvant déjà six fois trop nombreux pour mettre l'ennemi à la raison.

(+) Le diable les a donc endoctrinés, disaient-ils, puisqu'ils veulent à présent tout le contraire de ce qu'ils voulaient autrefois. (Bourg. de Paris)

Quant à leur plan de bataille, il est tel, que vraiment pour l'honneur des chefs, il vaut encore mieux l'attribuer à leur trahison, qu'à leur ineptie. ~~Dans~~ Sur toute la plaine, il n'y avait qu'un point défavorable; c'est celui-ci que le connétable choisit. Son seul espoir était dans le développement de sa gendarmerie; il alla la poster dans une espèce de vallon resserrée entre deux bois et où s'étaient déversées toutes les eaux des dernières pluies. Aussi dès les premières charges ce fut un gâchis dont il devint impossible de se retirer; on enfonçait dans la boue jusqu'à mi corps, et les chevaux avaient les jambes prises ~~jusqu'à mi corps~~ comme dans un piège. Deux corps d'armée périrent la plupart sans seulement avoir dégaîné; les autres ne pouvait ni avancer ni reculer, suppliaient qu'on les prît. Henri V en prit effectivement un grand nombre, mais sur une fausse alerte il les fit égorger. En voilà un galant roi, s'écrie Shakespeare! Au moins six mille éperons dorés restèrent sur le champ de bataille, dit le journal de Paris, et un grand nombre furent faits prisonniers en Angleterre, entre autres le duc d'Orléans. Le soir du combat le roi Henri montrant à un captif un château qui s'élevait au bout de la plaine, lui dit: Comment s'appelle ce chateau? — et sur la réponse qu'il avait nom Azincourt, il ajouta: Eh bien on parlera long-temps de la bataille d'Azincourt.

En effet de cette fatale journée devait dater pour le pays une bien sinistre époque; et les vieillards qui avaient vu tant de choses, allaient bientôt avouer qu'ils ne se souvenaient de rien de pareil.

D'abord les premiers qui jouirent du profit de la bataille ce ne furent pas les vainqueurs, mais les vaincus. L'anglais était trop fin et de trop longue vue pour cueillir toute de suite les fruits d'Azincourt; il attendit patiemment la maturité laissant ces armagnacs dévorer à plaisir les bourgeons. Ceux-ci s'en donnèrent dans toute l'étendue de la permission. Ils tombèrent sur le pays comme une meute sur la curée; leur arrivée fut une véritable invasion du midi de la France sur le Nord, la contre-partie de 1207. La populace de leur armée se répandit par les campagnes, pillant jusqu'aux sanctuaires des églises, et forçant les paysans à s'enfuir dans les bois. Pour les gentilshommes, ils s'en vinrent à Paris exercer les inventions du Midi, le cumul et la concussion. Le comte d'Armagnac prit pour lui les finances et l'épée de connétable; tel autre eut à lui seul assez de places pour contenter sept ou huit fils de grandes maisons. Tous les offices laissés vacans par les Bourguignons ayant été englou-tis dès les premiers jours, on eut recours aux pensions. Tous les jours il en fallait ~~pour~~ de six, huit, dix mille écus: une fois on en porta à signer pour soixante mille francs à Juvénal des



79 v°

Cet honnête homme aima mieux perdre sa place que d'apposer son sceau ~~a cette~~ aux rapines scandaleuses. Toutes les braves gens qui avaient rappelé les armagnacs ne savaient à quel saint se vouer voyant leur gouvernement aussi tyrannique que celui des bourguignons. La grande boucherie avait été démolie et les privilèges ~~des bouchers~~ de la corporation confisqués : on ne pouvait plus avoir d'armes chez soi, ni se réunir, même pour le mariage de ses parens. Il fallait porter sous peine de vie la croix blanche, comme autrefois la croix rouge ; les officiers du gouvernement exploitaient à qui mieux mieux le labeur du pauvre monde, et quand on leur demandait son salaire, ils répondaient : canaille n'avez vous pas un sou pour acheter une ficelle et vous pendre. A ces duretés la rumeur ajoutait une foule de bruits sinistres : on disait que les armagnacs avaient vendu la France aux Anglais ; que toutes les portes allaient être marquées par la craie ; que tout le quartier des halles serait massacré. Une réaction terrible était imminente ; elle éclata en 1418.

Quelques bourgeois introduisirent de nuit les bourguignons dans la ville ; quelques heures après leur on avait fait main basse sur tous les agens et les amis du parti orléaniste, et les armagnacs encombraient les prisons. D'abord il y eut grande joie de toutes parts : la réflexion venue, ce fut un désespoir immense : les bandes gasconnes approchaient, et la ville était désarmée, presque sans ressource, pullulant d'ennemis à l'intérieur, incapable d'agir par terreur de la trahison. Alors fut saisie cette inspiration épouvantable, que nos pères ont vu se reproduire en septembre 1793. Des groupes réunis à la place Maubert débattaient avec anxiété l'état désespérant des affaires, quand une voix sortie de la foule cria : nous n'aurons jamais de repos tant qu'il y aura un armagnac au milieu de nous. Ce fut le signal du massacre : aussitôt une bande d'hommes armés de masses et de coutelas se précipitent vers la tour du palais, et ~~profond~~ mettent à mort tous les prisonniers : delà ils se rendent à la prison Saint Eloy ; delà au petit chatelet puis au grand. Pour éviter la confusion, ils avaient pris le parti de faire l'appel d'après l'écrou du geolier. Au grand chatelet, comme les prisonniers avaient des armes et faisaient mine de se défendre on les enfuma. Ce qu'il y a de plus abominable, c'est qu'on ne vit rien dans ces scènes atroces qu'une soif de sang et une brutalité de bêtes féroces ; pas un mouvement de pitié dans ces égorgeurs de 1418, pas une de ces larmes que les actions de dévouement ravirent à la fureur des égorgeurs de 93. Ils s'acharnaient sur les femmes, sur les cadavres. Plusieurs ont été vus, éventrant les femmes grosses et tirant leurs enfans de leur sein ; sur presque tous les corps

morts, il s'amusait à ~~tailler~~ découper une lanière de chair qui descendant de l'épaule droite à gauche figurait la bande du blason d'armagnac. Le premier jour ~~que~~ du massacre qui fut le 9 juin, les tueries durèrent depuis 4 heures du matin jusqu'à onze et l'on compta ~~quin~~ cente morts parmi lesquels figuraient le connétable, le chancelier, six évêques, et un grand nombre de personnages honorables arrêtés sur un simple soupçon. Les mêmes scènes se renouvelèrent le 12 juin, puis le 21 août suivant. Qui eut laissé faire les communes, dit le journal de Paris, il n'y eust demeuré armagnac en France en moins de deux mois.

Ce ~~dernier~~ sanguinaire effort fut le dernier de la révolution parisienne, elle mourut là, comme tout le reste, comme les partis qui l'avaient suscitée allaient eux-mêmes bientôt s'effacer et ne conserver plus que leur nom. Les anglais n'avaient plus qu'à se baisser pour prendre la France. Ils vinrent en 1419 et conquirent d'un coup la Normandie. Jean sans peur honteux de les avoir laissé faire jusque là voulait se rapprocher du parti d'Orléans; ce parti le tua: alors Philippe de Bourgogne revêtit en signe de haine implacable la chemise toute sanglante de son père, donna la main à la vieille Isabelle, envoya les bourguignons sous la bannière aux léopards; et le royaume fut donné à l'anglais. L'ignominieux traité fut ~~signé~~ conclu à Troyes en 1420, rédigé par des mains françaises, scellé du sceau de la France. Que pouvons-nous ajouter, après une clause telle que celle-ci:

« Il est accordé qu'aussitôt après notre trépas et dès lors en avant, la couronne et royaume de France avec tous leurs droits et appartenances seront perpétuellement et demeureront à notre fils le roy Henri et à ses héritiers! »

L'année suivante l'impitoyable vainqueur fit son entrée dans Paris, s'étant bien montré partout ce même homme qui dans Shakespeare a la brutalité ~~d'insulter~~ de railler sa femme qui parle mal l'anglais. Il la trouva dans un pitoyable état, sa nouvelle capitale: [illegible] par la guerre civile, abîmée par la misère et par la faim. Laissons parler le Journal de Paris: « Le setier de bon blé valait 32 francs et plus, et celuy d'orge 27 et 28; un pain de 16 onces à tout la paille 8 blancs, la pinte de vin moyen 16 deniers, au moins qu'on avait au meilleur le temps passé ou aussi bien pour deux deniers. Et qui voulait avoir du pain il fallait qu'il se levât la nuit et allast faire queue à la porte des boulangers; et encore il n'y en avait pas pour tout le monde: car les riches qui pouvaient

80v

outre le prix du pain payer pinte ou chopine aux garçons boulangers étaient les seuls servis. Jour et nuit criaient hommes et femmes et petits enfans emmy Paris: Hélas! je meurs de faim, l'autre de froid; Et sur le doux temps ils mangeaient par grande saveur les pommes et prunelles vuidées emmy les rues pour les porcs Saint Antoine, par ceux qui en hyver fesaient leur buvrage ou despense desdites pommes et prunelles. Mangeaient aussi des trognons de choux et des herbettes des champs sans pain et sel & sans cuire. Et quand le tueur de chiens en avait tué, les pauvres gens le suivaient aux champs pour avoir la chair ou les tripes pour leur manger. » Le jour qu'ils reçurent leur nouveau maître, ces malheureux criaient bien fort Noël, Noël! espérant appitoyer l'anglais sur leur sort; plusieurs s'étaient mis des robes rouges pour lui faire plaisir; mais il était si dur de cœur, qu'il vit tous ces hommages et n'en fut pas touché. Il fallut l'obséder de prières et de larmes pour lui arracher quelques promesses de soulagement qu'il ne tint jamais.

Cette dureté profita peu au roi Henri de Lancastre. Frappé avant l'âge, il mourut en 1422, augurant mal de son héritier. Pendant que la noblesse de France et de Bourgogne se pressait à ses magnifiques funérailles, on vendait ~~l'hôtel St Paul~~ les meubles de l'hôtel St Paul, pour ~~pouvoir~~ enterrer le vieux Charles VI qui venait de suivre son gendre ~~au tombeau~~ à l'éternité. Tout le peuple de Paris l'accompagna à sa dernière demeure, dans une grande consternation et versant des larmes amères. Cette frêle voix était la dernière qui ~~pût~~ s'élevât encore pour les vaincus auprès du farouche vainqueur; et elle s'éteignait. Qu'allait-on devenir?

Il était dit que la France subirait jusqu'au bout la rude leçon de patriotisme qu'elle s'était infligée de ses mains.

Jeanne la Pucelle

Dans toute l'histoire de France, il n'y a pas un fait plus étonnant que l'apparition et la mort de la Pucelle. Charlemagne, Bonaparte, les croisades, la révolution française, tous ces grands hommes, toutes ces grandes choses, supérieures à ce que les annales des autres pays offrent de plus sublime en ce genre, s'expliquent encore : l'événement de Jeanne d'arc est presqu'au dessus de l'intelligence. C'est à tel point qu'un grand nombre n'ont pas voulu y croire. Pourtant si une vérité historique peut être réputée telle, c'est bien celle-là. Je ne dis pas qu'il faille se fonder sur les innombrables panégyriques dont la Pucelle a été l'objet. Laissons là les louangeurs et les poëtes, laissons là le mélodrame de Schiller ; présentons nous à l'étude de cette époque avec toutes les préventions qui ont valu aux coteries de Londres la farce ignoble de Henri VI : les monumens sont si nombreux et à la fois si éclatans, que pour ne pas se rendre à leur témoignage, il faudrait être frappé d'aveuglement. D'abord il y a les chroniques contemporaines, les histoires non pas seulement françaises mais étrangères ; il y a les confidences privées, les lettres de famille de plusieurs témoins oculaires ; il y a le témoignage [autorité] des hommes les plus respectables et les plus éclairés de l'époque, de plusieurs papes, des plus illustres docteurs, de Jean Gerson ; et ce qui est encore plus probant que tout cela, il y a les actes cancellés des deux procès. Faudra-t-il accorder à l'incrédulité que l'inspiration officielle a présidé au procès de revision ? Cela n'est guère croyable. Cent vingt témoins, de toutes les conditions, presque tous vieillards, y ont déposé dans le même sens ; parmi eux on voyait les plus illustres capitaines de la France, tous ces terribles compagnons de Richemont et de Dunois, si peu complaisans envers le pouvoir, qu'ils étaient encore tout chauds des tumultes de la Praguerie. Mais soit, accordons tout. Il est impossible de reculer devant le procès que ses ennemis ont intenté à la Pucelle. La minute des interrogatoires est là, ce sont les réponses de l'accusée garanties par la signature de Pierre Cauchon son plus acharné persécuteur. Et il n'y a pas à dire que ces pièces soient des contrefaçons : il est des choses qu'un faussaire ne trouve pas ; part [compte] la sublimité des idées. Où rien n'est comparable pour le fond et pour le langage à toutes les reparties dont Jeanne d'arc accabla ses juges.

Si nous nous arrêtons si longuement à démontrer l'authenticité de ce fait, c'est qu'il n'est pas que surprenant ; il peut



passer pour l'avènement de la nationalité française.
Avant la Pucelle il y avait haine contre les anglais, il
y avait des hostilités vives de province à province pour
des passions politiques ; mais le sentiment national n'avait
pas encore été exprimé. Le premier mot en fut dit par
elle au siège d'orléans : quand je vois le sang d'un
français, les cheveux me dressent sur la tête. Aupa-
ravant un Breton eut pu dire cela d'un breton, un
bourguignon d'un bourguignon ; il n'était venu à l'idée
de personne de le dire de la nation. Ainsi la nationalité,
ce sentiment si noble et si vivace dans notre pays, ce
sentiment que nous retrouvons au 17e siècle résumé dans
la monarchie et manifesté par Louis XIV dans cette parole
si belle et si peu comprise : l'Etat c'est moi ; qui plus
tard ~~[illegible]~~ éclate dans les décrets de la convention et foudroie
l'Europe coalisée, que Napoléon transforme de
nouveau et revêt d'expressions si sublimes, soit qu'il
écrive à son frère Louis qui jetait dans les journaux hol-
landais des insinuations contre le passé de la France :
n'attaquez pas la vieille france, ~~[illegible]~~ pour louer la nouvel-
le ; tout ce qui s'est fait ici j'en suis solidaire ; soit
qu'il s'écrie aux jours du malheur : j'étais un peuple
Empereur, ce sentiment, il apparait pour la première
fois dans une femme.

Ce serait peut-être ici le lieu d'examiner l'influence
des femmes dans notre histoire. Ne parlons pas de ces
gauloises dont les anciens trouvaient l'autorité si
surprenante ; ne parlons pas de ces femmes franques
qui savaient si bien maîtriser leurs maris barbares. Prenons
l'époque où la France commence réellement, l'avènement des
Capétiens ; c'est Robert et sa chère Berthe, c'est Philippe
premier et la princesse de Montfort, puis Louis le jeune,
puis Saint Louis presqu'en adoration devant sa mère.
A partir de Charles VI, il n'y a plus d'interruption ;
Depuis Isabelle de Bavière jusqu'à Marie Antoinette, la
France n'a cessé d'être gouvernée par des femmes. Par
des femmes, c'est à dire par l'esprit de société, et comme
le peuple français est le peuple éminemment sociable
il n'est pas étonnant que sa culture ait été non pas
solitaire, comme celle de l'Allemagne et des autres
pays, mais de salon, de société. Si nous cherchons
plus avant, nous verrons que la femme représente l'
inspiration par opposition à la réflexion. Dans les
grandes crises où la réflexion était impuissante, où
les hommes ne voyaient plus, l'inspiration découvrait
quelque chose. Il n'est pas besoin de rappeler les sibylles,
les femmes juges chez les Israélites, les Velléda ; nos

annales abondent en enthousiastes femmes de cette sorte : ainsi les quatre vingts femmes d'Amiens qui au 12e siècle prirent les armes et furent toutes blessées ; ainsi les 400 femmes qui défendirent Marseille en 1237, et l'héroïne du Dauphiné Philis de la Tour du Pin, et Jeanne Hachette et les femmes de Beauvais. Même du temps de la Pucelle on vit plusieurs femmes se battre au siège d'Orléans. Qu'une jeune fille ait pris les armes et s'offrît au combat, ce n'est donc pas là le merveilleux de l'histoire. Mais des choses si extraordinaires accompagnèrent l'apparition de Jeanne d'Arc que toute prévision humaine en fut renversée et que les plus incrédules y virent un signe ou de la présence du diable ou du doigt de Dieu.

On s'attendait depuis long-temps à ce qu'une femme paraîtrait. Dernièrement encore une visionnaire était venue du midi exprès pour annoncer à Charles 7 qu'il lui était apparu des armes et que comme elle en avait éprouvé une grande frayeur, sa vision l'avait rassurée lui apprenant que ces appareils n'étaient pas pour elle mais pour une autre femme qui ne tarderait pas à venir. Cette prophétie s'était rapidement accréditée dans l'esprit du peuple, nourrie peut-être par l'accroissement du culte de la vierge (car à cette époque la mère du Christ avait envahi tout le christianisme, et si quelque espoir restait encore au milieu des misères du temps, il venait de Notre Dame) confirmée d'ailleurs par des vers attribués à l'enchanteur Merlin qui disaient que le royaume de France perdu par une femme serait sauvé par une femme. Il était bien évident que la reine Isabelle avait beaucoup contribué à la ruine présente des affaires ; quelle autre femme se présenterait pour le salut ? on attendait.

En ce temps là les calamités de la France étaient pires qu'on ne les avait jamais vues. Les campagnes étaient désertes, les villes changées en places d'armes, mouraient de faim. Depuis sept ans toutes les misères de 1421 n'avaient pas cessé à Paris. La situation du roi légitime n'était pas plus heureuse ; ses capitaines le servaient à crédit, car il était si à court d'argent qu'il avait été contraint de vendre sa vaisselle pour baptiser Louis XI ; tant de la pécune du roi que de la mienne, disait un jour son trésorier, je n'ai pas en tout quatre écus. Une fois que Charles VII voulait traiter Lahire et Saintrailles, il n'eut à leur offrir qu'un poulet et une queue de mouton. Mais ce qui bien plus que cette pauvreté, affligeait les bons et honnêtes français, c'était de voir l'insouciance du prince et tous les tripotages de ses courtisans. Il n'y avait plus moyen de s'entendre à la cour du pauvre roi de Bourges, tant l'intrigue s'y démenait. Les Français étaient à pousser contre les Écossais, le président Louvet contre Tanneguy Duchâtel, les secrétaires d'état s'injuriaient et tiraient l'épée en plein conseil. On avait pu espérer que la connétablie du prince de Richemont, ramènerait un peu d'ordre dans les affaires ; il n'en fut rien. Le breton ne pouvait agir, parce que le conseil était contre lui. Deux fois de suite il vint surprendre au lit les favoris du roi et les fit justicier sous ses yeux. Il avait beau

les remplacer par des gens sur lesquels il comptait. A peine avait-il tourné le dos que ses créatures commençaient à cabaler contre lui. Il y succomba : on lui apporta un édit qui le frappait d'exil, au moment où il venait de vendre ses joyaux pour payer ses soldats.

Une place couvrait la France royaliste : Orléans, située au coude où la Loire se rapproche le plus de la Seine. L'admirable position de cette ville a fait d'elle en quelque sorte un cœur autour duquel a reflué la vie nationale toutes les fois qu'elle a été chassée des extrémités. Tant qu'Orléans restait à Charles VII, il était sûr du midi et tenait l'ennemi comme en respect dans ses conquêtes. L'avantage du lieu compris autrefois par Attila, ne put échapper aux capitaines de l'Angleterre : le siège d'Orléans fut résolu. Dès lors tout parut fini. Le roi parlait de se retirer en Dauphiné ; on pensait que les Orléanais qui s'étaient résignés à la défense, n'y tiendraient pas deux mois.

~~Lorsque~~ Quand Henri VI, lors de son arrivée dans son nouveau royaume traversait en grande pompe les rues de Paris, la septuagénaire Isabeau oubliée depuis long-temps dans la solitude de l'hôtel Saint Paul, fut mise à la fenêtre et forcée de regarder passer la brillante cavalcade. A la vue de son petit fils, qui levant les yeux sur elle, soulevait à peine son chaperon, la vieille pleura de larmes amères et défaillit. C'était l'image de la France. Il semblait qu'elle n'avait plus qu'à se détourner devant la gloire insolente de ses vainqueurs, et à finir dans les larmes.

A l'entrée des forêts qui couvrent la Lorraine, il y avait un village appelé Domremy, habité par des pâtres et des bergers. C'est là que Jeanne d'Arc naquit et passa son ~~jeunesse~~ enfance. Les habitudes du berger, le courage qu'il puise par cette vie de périls et de fatigues, la solitude dans laquelle elle plonge l'esprit, toutes ces causes favorisent puissamment l'enthousiasme : aussi la jeune fille s'était montrée de bonne heure facile aux impressions, et surtout fervente dans la foi. Elle haïssait les Anglais du plus profond de son cœur ; car, comme son village tenait pour la France, elle avait vu de près les maux de la guerre. Plus d'une fois à l'approche d'une bande d'Anglais ou de Bourguignons, il lui avait fallu s'enfuir avec son troupeau dans le château voisin ; ses parens mêmes avaient été forcés de s'expatrier, et l'on assure que dans cet exil elle avait été contrainte de se faire servante dans une hôtellerie. C'était au rapport des villageois la meilleure fille du pays ; les renseignemens qui furent pris lors du procès de révision la qualifient de bona et bene conditionata ; laborieuse, couseuse, fileuse infatigable, après les rudes travaux, elle se vantait à ses juges d'être meilleure fileuse qu'aucune femme de Rouen ; compatissante envers les pauvres gens, et d'une charité extrême, on la vit plus d'une

fois donner son lit aux malheureux et aller passer la nuit au grenier.

Les forêts de la Lorraine étaient toutes remplies des traditions merveilleuses de Roland, du cheval bayard et de Merlin. Jeanne d'arc allait souvent tresser des fleurs pour la vierge sous un grand orme appelé l'arbre des fées, et dont on racontait une foule de choses miraculeuses. Près de Domremy il y avait un bois appelé le bois chenu, et par une coïncidence singulière, la prophétie disait que le salut viendrait à nemore canuto. Toutes ces légendes se portèrent à l'imagination de la jeune fille : elle tomba en extase. Lorsque le parti de ses parens fut ruiné, elle crut entendre des voix célestes qui lui ordonnaient de s'armer et d'aller combattre : elle pleura. Les voix insistèrent. Bientôt elle sut distinguer Saint Michel, puis Sainte Catherine et Sainte Marguerite. Ces apparitions n'avaient rien d'effrayant ; les saintes lui ~~apparaissant~~ semblaient être environnées d'une grande clarté, couronnées de pierreries ; elle ne remarqua jamais si elles avaient des bras ou d'autres membres ; toutefois elle disait avoir embrassé leurs genoux. St Michel se montrait moins souvent : tantôt elle les voyait très petites tantôt de grandeur naturelle. ~~Plus~~ tard elle disait à son écuyer au sujet ~~que~~ de ses voix, que l'une était toujours avec elle, l'autre allait et venait, la troisième délibérait avec les deux premières. Elle les appelait Messire le conseil des messires, et quand on lui demandait quel était Messire, elle répondait : Dieu ; en sorte qu'elle semblait alors entendre la Trinité. Ces conversations intérieures avaient pour elle une douceur ineffable, et lorsqu'elles se taisaient, elle pleurait à chaudes larmes. On ne put jamais tirer d'elles de renseignemens plus précis ; mais pour ce qui était du fait des apparitions elle les soutint jusqu'à la mort.

Il y avait environ quatre ans que Jeanne d'arc avait ses visions lorsqu'elle se décida à exécuter l'entreprise qui lui était commandée. Son père disait qu'il aimerait mieux la voir noyée qu'allant au milieu des gendarmes, son oncle se chargea d'elle et la conduisit à Vaucouleurs devant le chevalier qui gouvernait cette place pour Charles VII. Ce chevalier était un homme de guerre appelé Baudricourt incrédule et peu disposé à penser que le siège d'Orléans irait mieux par la prière de cette pauvre fille. Aussi la première fois qu'il l'entendit, il haussa les épaules et dit qu'il fallait la renvoyer chez elle bien souffletée. Jeanne ne se rebuta point, elle resta à Vaucouleurs chez la femme d'un charron, et là à cause de sa piété et de sa sagesse, elle eut bientôt parmi le peuple une immense réputation. Elle communiait tous les



83 v

dimanches, faisait du bien aux pauvres et ne cessait son travail que pour se mettre en prières. Sa renommée parvint jusqu'au duc de Lorraine, qui alors saisi d'une maladie dangereuse l'appela vers lui pour le consulter, mais elle déclina cet honneur ne s'y sentant point appelée. L'idée du voyage d'Orléans ne la quittait pas : elle disait toujours il faut que je sois devers le roi avant la mi-carême dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux. A la fin deux gentilshommes s'offrent pour la conduire ; Baudricourt le permet sur un dit du roi, et la congédie lui disant : va, advienne que pourra.

A la fin de Février 1429 Jeanne d'Arc se mit en route. Elle n'avait alors guère plus de 17 ans, car deux ans après, elle n'était pas majeure. D'après les témoignages des contemporains elle était belle, forte, et singulièrement adroite aux exercices du corps, ayant conduit plus d'une fois les chevaux de son père. Les habitants de Vaucouleurs lui donnèrent un habit d'homme, un cheval et un archer, et elle partit avec les deux seigneurs qui devaient lui servir de guide. Le chemin était long et difficile ; il fallait traverser toute la France ennemie. Les voyageurs devaient [illegible] chercher les hameaux perdus, les bois, les chemins détournés. Les compagnons de la Pucelle perdirent plus d'une fois courage l'envie leur prit un jour de la jeter dans une carrière ; mais dès qu'elle ouvrait la bouche ses paroles décelaient tant de résignation de sagesse et de modestie, que les autres en étaient dans l'admiration et ne pouvaient plus la regarder que comme une Sainte. Enfin elle arriva à Bourges. On sait avec quelle assurance elle se présenta devant le roi. Celui-ci la reçut bien, parce qu'il avait autour de lui des hommes rusés et adroits, comme Dunois et la Trémoil, qui surent lui faire profiter de cette singulière apparition. Toutefois, pour rassurer le peuple, on prolongea les examens. Jeanne fut interrogée par les docteurs en théologie de Poitiers : à toutes les questions elle répondait avec une admirable présence d'esprit. On lui demandait un signe : ai-je promis de vous faire à Poitiers, répartit-elle ? envoyez moi à Orléans avec si peu de gendarmes que vous voudrez, et vous verrez. Mais, lui objectait-on, si Dieu veut délivrer la France, il n'a pas besoin de gens d'armes — En mon Dieu ! les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. Les docteurs furent saisis d'admiration en entendant de telles paroles dans la bouche d'une fille, qui, comme elle le disait elle-même, ne savait ni A ni B, et l'Evêque de Poitiers déclara qu'elle était inspirée de l'esprit de Dieu. Ce n'était pas tout. Il courait par ce temps une opinion, que le diable ne pouvait faire pacte avec une vierge. En raison de cette croyance Jeanne eut à subir un nouvel examen en présence de la reine de Sicile ; elle en sortit triomphante. ~~Alors~~ suffisamment il fut bien avéré

qu'elle était la femme promise. On lui donna des armes et un équipage. Gui de Laval qui la vit à cette époque raconte dans une lettre qu'elle était d'apparence divine, armée de blanc sur un cheval noir, la tête nue et les cheveux taillés à la mode des chevaliers. Son étendard, qu'elle avait fait broder d'après le conseil de ses voix, était blanc semé de fleurs de lys avec une image de J.C tenant un globe et deux anges en adoration: sur l'autre coté était écrit en lettres d'or JHESUS MARIA. Elle portait à son coté une petite hachette et une épée, marquée de cinq croix, qu'elle avait fait venir de N. D. de Fierbois

On l'envoya à Orléans: c'était la dernière ressource. Il n'y avait plus d'argent, plus d'impôt à espérer, car on avait fait contribuer jusqu'aux mendians: dernièrement encore, au commencement du carême, Dunois et les capitaines ayant attaqué un convoi que Bedfort envoyait aux assiégeans, s'étaient fait battre par la yeomanry. La ville était alors environnée de bastilles et de redoutes; depuis sept mois qu'ils étaient en présence, les anglais avaient fait d'immenses travaux. Sur la rive droite les retranchemens étaient complets; une ligne non interrompue de forts suivait toutes les sinuosités de la ville et la tenait captive entre elle et la rivière: quant à la ~~droite~~ gauche elle était inaccessible, parceque le pont avait été coupé par le milieu et qu'une formidable forteresse en défendait la tête précisement à l'entrée du portereau; plusieurs autres ouvrages s'echelonnaient encore sur les flancs de cette maîtresse bastille et couvraient le fleuve. Ainsi emprisonné, Orléans ne pouvait pas recevoir une âme que les Anglais n'y missent ordre: cela paraissait évident. Le 29 avril 1429 la Pucelle s'y introduisit avec une compagnie de gens d'armes et une procession de moines et de chapelains. Aussitôt elle ~~ap~~ se rendit au conseil: elle y trouva le découragement: les généraux voulaient attendre, elle voulut attaquer, et malgré les capitaines elle entraina le peuple aux bastilles de la rive droite. Son assurance était étonnante: avant d'attaquer elle avait écrit une lettre aux Anglais où elle les sommait de la part de Dieu de se retirer au de là de la mer. Ceux ci n'en firent que rire, et du haut des remparts ~~elle~~ ils l'accablèrent d'injures, l'appelant ribaude, vachère, si bien qu'à la fin elle se mit à pleurer. Néanmoins les railleries et les risées des Lords ne tardèrent pas à cesser quand ils virent que la vachère les menait battant de bastille en bastille et les rejetait victorieuse au delà de la Loire.

Une seule bastille restait aux Anglais sur la rive droite on attendait pour l'attaquer l'arrivée d'un nouveau convoi. Le convoi ~~arriva~~ entra, le clergé en tête, et accompagné de la Pucelle qui s'était rendue au devant de lui. Laissons parler la déposition de son écuyer, le sire d'Aulon:

Dict qu'alors, il qui parle, lequel estait las et travaillé, se mist sur une couchette en la chambre de ladite Pucelle pour ung peu s'y reposer; et aussi s'y mit icelle avecque son hostesse sur un aultre lit pour pareillement s'y dormir et reposer; mais ainsi que ledict déposant commençoit à prendre repos. Soubdainement icelle Pucelle s'éveilla; et lors lui demanda il qui parle qu'elle voulait. Laquelle respondit: en mon Dieu mon conseil m'a dict que je voise contre les Anglois, mais je ne sçais si je doibs aller à leurs bastilles. Sur quoy se leva ledict déposant, et incontinent et le plustost qu'il peut arma ladite Pucelle. Dict que ainsi qu'il armoit oyrent grant bruit et grand cri que fesaient ceux de ladicte cité en disant que les ennemys portaient grant dommage aux François, et adonc il qui parle pareillement se fist armer; en quoy fesant, sans le sceu d'icelui s'en partit ladite Pucelle de la chambre, et yssit en la rue où elle trouva un page monté sur un cheval, lequel tout à coup fit descendre dudict cheval, et incontinent monta dessus, et le plus droit et plus diligemment qu'elle peut tira son chemin droit à la porte de Bourgongne. Dit que incontinent il qui parle suivit ladite Pucelle: mais sitost ne sceut aller que elle fut ja à icelle porte. Dict qu'ainsy qu'ils arrivaient à icelle porte veirent que l'on aportait l'un des gens d'icelle cité lequel estoit très fort blecé, et adonc ladite Pucelle demanda à ceux qui le portaient qui estoit celuy homme, lesquels lui respondirent que c'estoit un françois; lors fit elle: Ha je n'ai oncques veu le sang d'ung françois que les cheveux ne me dressent sur la teste!"

Le tumulte venait d'une attaque imprévue que des hommes d'armes avaient opérée sur la bastille Saint Loup. L'assaut avait très rude, mais les français en trop petit nombre commençaient à déguerpir, quand arriva la Pucelle: elle courut en avant avec son petit drapeau, et la bastille fut emportée aux yeux de Talbot qui s'arrachait les cheveux, voyant tout cela du fort des Tournelles.

La rive droite délivrée, la Pucelle se décida à tomber sur la rive gauche. Même assurance, même succès. Le triple fossé des Tournelles est franchi, le boulevard emporté, la bastille prise, la garnison bloquée sur le pont qu'elle avait coupé et canonnée par les bourgeois d'Orléans.

Le lendemain toute la ville montée sur les remparts regardait l'armée anglaise qui vuidait la campagne et s'enfuyait au pas de course. En 10 jours les ouvrages de sept mois avaient été renversés, et la puissance étrangère tellement minée qu'elle ne devait plus en revenir.

Aussitôt après la délivrance d'Orléans, la Pucelle se met en route avec 3000 hommes et court après Suffolk et ses compagnies; elle l'enferme dans Jargeau, l'y assiège et le fait prisonnier. Elle passe, elle arrive dans

—

Dans la Beauce, près de Patay. Une armée ~~[illegible]~~ s'y attendait sous les ordres de Talbot et de Falstaff les deux plus grands capitaines de l'angleterre. Elle fait résoudre la bataille, les anglais sont mis en fuite dès les premières charges, Talbot est pris. A peine délassée de cette victoire, elle retourne à Bourges : elle était infatigable ; on a calculé qu'en 18 mois elle avait fait douze cent lieues de chemin. Elle va donc trouver Charles VII et lui déclare que sa mission est de le mener sacrer à Rheims. aller à Rheims c'était traverser la France ennemie. Toutes les villes du chemin appartenaient soit aux Bourguignons soit aux Anglais. N'importe, elle fait décider cette imprudence héroïque. chatillon est pris, Auxerre est pris, Troyes est pris ; en 18 jours on arrive à Rheims. avant le sacre la Pucelle avait écrit une lettre au duc de Bourgogne pour le supplier de cesser ses inimitiés avec le roi. Elle assista à la ~~sacre~~ cérémonie tenant à la main son drapeau, lequel, disait-elle, ayant été à la peine devait bien être à l'honneur. Bien des places étaient vides au banc des douze pairs, mais aucun n'y songeait ; on n'avait d'yeux et d'idées que pour la jeune fille ; c'était à qui toucherait son armure, à qui baiserait ses vêtements. Quand le roi eut été oint, on la vit s'approcher de lui, et se mettant à genoux elle s'écria : or ça gentil roi est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Rheims recevoir votre digne sacre pour montrer que êtes vrai roi et celui auquel seul doit appartenir le royaume. Elle voulait après cela se retirer. Elle avait trouvé à Rheims toute sa famille et lui avait dit : je m'en vais retourner garder mes moutons avec vous. Selon elle sa mission était finie ; mais elle était trop utile pour qu'on la lâchât si tôt, et le roi l'empêcha de partir. Dès lors son enthousiasme sembla l'abandonner ; de tristes pensées lui parcoururent l'esprit, et plus d'une fois on l'entendit dire : je ne durerai qu'un an ou guère plus.

En revenant de Rheims Charles VII rencontra deux fois l'armée ennemie, et deux fois celle-ci refusa la bataille. La terreur qu'inspirait la pucelle était si grande, qu'à la seule vue de son étendard, les gens des communes anglaises prenaient la fuite ~~quelquefois~~ jusqu'à leur pays. Plus d'une fois il fallut des ordonnances du roi pour les ramener guerroyer sur le continent. Laon, Soissons, Provins, Chateau Thierry se rendent aux Français. On arrive à Paris.

Ici les choses changèrent de face. La malheureuse cité souffrait de si horribles misères depuis bientôt 25 ans



qu'elle n'était plus capable d'un sentiment de patriotisme que lui faisait la Pucelle ? elle ne demandait que du pain. Un effroyable égoïsme avait remplacé toutes les passions politiques. on n'était plus pour armagnac pour bourgogne mais chacun pour soi. Les anglais eux-mêmes y étaient haïs mais c'étaient les pourvoyeurs ; on voulait vivre et on tenait à eux. Paris se mit donc en état de défense. Les Français étaient venus camper sur la butte des moulins : La Pucelle s'avança sous les murs pour donner ~~la de~~ l'assaut, mais comme elle franchissait le second fossé sondant le terrain avec la lance de son drapeau, une flèche lui traversa les deux cuisses ; et on l'emmena presque mourante à Saint Denis. Le siège fut abandonné. Jeanne eut encore quelques succès en berry. En 1431 on l'envoya à la défense de Compiègne ; et là, dans une sortie malheureuse, elle fut prise par un picard, les portes de la ville ayant été fermées sur elle. Le Sire de Luxembourg l'acheta pour la revendre très cher aux Anglais.

Telle fut la vie militaire de la Pucelle : D'abord de grands succès, puis des revers plus grands encore : Au reste ces évènements ne sont particuliers à l'héroïne dont nous racontons la vie. Tous les héros en sont là : c'est le destin des âmes sublimes d'étonner le monde sous toutes les faces de la fortune, et dans presque tous les temps la gradation a été la même. Considérée sous ce point de vue la vie de la Pucelle peut se formuler, comme en cinq actes qu'on intitulerait de la sorte : Orléans, l'action, Rheims, la récompense, Paris la tribulation, Compiègne la trahison, Rouen la passion.

Quoique le gouverneur de Compiègne ait été un très méchant homme ; on ne peut pas néanmoins avancer comme un fait certain qu'il ait trahi la Pucelle. Mais ce qu'on ne saurait révoquer en doute, c'est beaucoup de mauvaise volonté dans ceux qui suivaient la jeune fille. Beaucoup de gentilshommes étaient jaloux de sa gloire. Ecoute-t-on donc, disait un jour le Sire de Gamaches, l'avis d'une péronnelle de bas lieu et non celui d'un chevalier tel que je suis. Aussi bien les gens d'armes la souffraient avec peine à cause des réformes qu'elle avait introduites dans l'armée. Elle défendait de jurer, empêchait les jeux de hasard et remplaçait les filles de joie par des confesseurs. Un jour elle avait cassé son épée de Fierbois sur le dos d'une femme de mauvaise vie. Beaucoup non plus ne comprenaient son enthousiasme. Ce vieux brutal de Richemond, dont le plus grand souci était de faire brûler par le bourreau tous les malheureux qu'on soupçonnait de sorcellerie, lui avait dit en la voyant pour la première fois : femme si vous venez de Dieu je ne vous crains guère, et, si du diable encore moins.

Plus d'une fois la force d'inspiration la rendit hautaine et entière dans ses commandemens. Elle menait La Hire et Dunois. Souvent elle disait à ce dernier : Batard, Batard si tu ne fais cela, au vray nom de Dieu, je te ferai couper la tête.

Les morgues humiliées et la licence longtemps restreinte prirent leur revanche à Compiègne. Le peuple s'en doutait bien, et c'est fut longtemps une tradition, chez lui, que la veille de son malheur, la Pucelle après avoir communié dans l'église Saint Jacques s'appuya tristement contre un pilier et dit à la foule : mes bons amis et chers enfans ; je vous le dis en vérité il y a un homme qui m'a vendue ; je suis trahie et je serai bientôt livrée à la mort : Priez Dieu pour moi. On sait comment ses ennemis la traitèrent quand ils furent maîtres d'elle ; dans combien de prisons ils la traînèrent ; quel infame procès ils n'eurent pas honte de lui intenter.

Nous ne nous arrêterons pas à tous les interrogatoires que subit la Pucelle ; mais nous extrairons des pièces qui subsistent encore toutes les nullités du procès.

1° Le principal juge fut l'évêque de Beauvais ; et le procès eut lieu dans le diocèse de Rouen — 2° l'accusée en appela au Pape et au concile de Bâle ; elle ne fut pas écoutée — 3° Elle récusa plusieurs des juges ; ceux-ci n'en restèrent pas moins — 4° Elle demanda des juges mi-partis ; on ne lui accorda point — 5° Elle n'eut pas de conseil, quoique mineure — 6° c'était la juridiction ecclésiastique qui s'était saisie d'elle, et on la garda dans les prisons séculières — 7° Aux diverses séances les assesseurs parurent en nombre différens — 8° Aux séances, les anglais tiraient l'épée sur quiconque s'avisait d'apporter une décharge — 9° Les interrogatoires ne furent pas lus à la Pucelle, mais la condamnation fut prononcée sur 12 articles choisis en un consistoire secret — 10° Les scribes falsifièrent plusieurs des dépositions en les écrivant — 11° Des espions furent apostés dans sa prison — 12° On lui donna un confesseur qui dévoila tout ce qu'elle lui confiait et lui suggéra des réponses qui pouvaient la perdre. Toutes ces iniquités furent couvertes du voile de l'inquisition, et la procédure fut conduite suivant les formes du saint office.

Ce qu'il y a d'admirable dans toute la suite de cette ignoble affaire, c'est la contenance que la patiente y garda. Si l'on peut supposer un reste de conscience dans les juges qui étaient là quels supplices ne durent-ils pas être torturés, quand cette simple et pauvre personne rétorquait leurs insidieux argumens d'une manière si victorieuse et si éclatante pour la vertu ! Maintes fois on croirait assister à une scène de Corneille, tant le style des réponses est vert et mâle, tant la sublimité des idées est

est grande. A cela il se mêle une brusquerie, une tournure populaire, naïve et forte, qui vous charme. Par exemple le Duc de Luxembourg vint un jour voir la prison avec le Duc de Warwick, et lui dit : Jeanne nous venons vous délivrer mais vous ne guerroyerez plus contre nous. — Ah ! monseigneur lui répondit-elle, cela n'est ni en votre vouloir, ni en votre pouvoir ; je sais bien que ces anglais me feront mourir, mais ils auront beau faire ; ils viendraient cent mille goddems de plus qu'ils n'auront pas le royaume ! Si l'on n'avait retenu le comte de Warwick il lui aurait passé son épée au travers du corps.

Dans les interrogatoires les plus insidieuses questions lui étaient posées. Ainsi au sujet de son apparition de St Michel on lui demanda s'il parlait anglais — Comment voulez vous qu'il parle anglais, s'il n'est pas du parti des anglais ? — D. a-t-il des cheveux ? — R. Pourquoi les lui aurait-on coupés ? — D. Est-il nu ? — R. Croyez vous que Notre Seigneur n'ait pas de quoi le vêtir. Au sujet de son drapeau. D — Pourquoi le portiez-vous ? — R Je l'avais en guise de lance pour éviter de tuer quelqu'un ; je n'ai jamais tué personne — D Mais vous l'aviez à Rheims. — R il avait été de la peine ; c'était bien juste qu'il fut de l'honneur. Et comme on lui objectait qu'il fallait qu'il fut ensorcelé pour entrainer les soldats ; En mon Dieu non, dit-elle ; je disais seulement aux gens d'armes allez contre ces anglais, j'allais moi-même la première avec lui, et eux suivaient. Un frère mineur lui demandait si elle s'était jamais trouvée en un lieu où des anglais fussent tués : Oui, mais pourquoi ne se retirent-ils pas en leur pays. Un seigneur anglais alors présent ne put s'empêcher de dire : Vraiment c'est une bonne femme : si elle était anglaise !

Quoiqu'on put faire, l'accusation fut forcée d'abandonner les faits de sorcellerie. Elle ne retint que deux chefs : le crime d'avoir porté des habits d'hommes et le refus de se soumettre à l'Eglise. Quoiqu'on puisse penser des juges, il faut avouer qu'ici ils avaient des textes pour eux. En 342 il avait été défendu aux femmes de porter des habits d'homme : le concile de Saltzbourg tenu dans le 14e siècle avait renouvelé la defense. A coup sur la Pucelle n'avait qu'une réponse à faire pour confondre ses ennemis : c'est qu'au milieu des soldats, il lui était impossible de se vêtir autrement. Par un admirable scrupule de pudeur, elle ne la fit pas. Quand les juges lui posèrent la question, elle se tut. Le délit fut consigné. Pour ce qui est du second chef, il faut reconnaître aussi qu'en ce dernier martyr il y avait quelque chose qui lui faisait préférer la voix intime à toute autorité extérieure. On lui dit un jour : Vos voix ne vous ont-elles pas appelée fille de l'Eglise ? — Oui avant le siège d'Orléans et même après mes voix m'ont dit souvent Jeanne la Pucelle, fille de Dieu. Cet aveu donnait beaucoup de prise sur elle, ~~parcequ'étant fille~~ de Dieu ~~elle n'était de puissance aucune~~ parceque la

Disant fille de Dieu elle s'excluait en puissance à l'Eglise, et par conséquent n'avait plus besoin d'elle. C'est ce qu'elle exprima plus ~~tard~~ suite avec beaucoup plus de précision quand elle dit qu'une fois que ses voix lui avaient commandé, elle n'obéirait plus ni à curé ni à prêtre. Le tribunal joyeux de tenir sa proie par ce côté, réitera la question sous une autre forme, mais plus perfide : Jeanne êtes-vous en la grâce de Dieu ? Si elle disait oui, on la condamnait comme orgueilleuse ; si elle répondait non, on concluait à l'hérésie. Un assesseur touché de pitié, se hasarda à ~~opposer que~~ représenter que la question était peut-être un peu trop sublime. On le fit taire et Pierre Cauchon reprit : Jeanne êtes vous en la grâce de Dieu ? Elle repartit : Si j'y suis Dieu veuille m'y tenir ; si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y mettre. Les juges foudroyés se levèrent et la séance en resta là pour ce jour.

On s'y prit autrement. On fit à l'accusée une distinction subtile de l'Eglise triomphante au ciel, et de la militante sur la terre : grâce à son confesseur elle finit par se persuader que se soumettre à l'Eglise c'était reconnaître ~~son~~ le tribunal composé de ses ennemis : Elle n'avait garde de le faire. Frère Isambard, un des assesseurs, indigné de ces manœuvres lui expliqua que l'Eglise militante c'était le Pape et les conciles — appelez-en au concile général de Bâle, lui dit-il. — Qu'est-ce qu'un concile général ? — Une congrégation de l'Eglise universelle, et il s'y trouve autant de docteurs de votre parti que de celui des Anglais — Oh je m'y soumets en ce cas. Taisez-vous de par le diable ! s'écria Cauchon, et il défendit aux scribes d'écrire cette réponse. Hélas, dit la Pucelle, vous écrivez ce qui est contre moi, et ne voulez pas écrire ce qui est pour. Le soir du même jour frère Isambart reçut l'avis que s'il recommençait, on le jetterait à la Seine.

Ces scandaleux débats n'étaient rien auprès de l'infâme comédie qui était préparée pour y mettre fin. On voulait un aveu public. A cet effet on amena la Pucelle sur la place Saint Ouen en présence des Anglais et du peuple assemblés. L'appareil du lieu était terrible. Tous les juges étaient assis sur des échaffauds, et au milieu à côté d'un grand bucher, le bourreau et un moine se tenaient dans la fatale charrette. Un prédicateur qui était venu là contre sa conscience puisqu'il disait qu'il aimerait mieux être en Belgique qu'à Rouen, entama un sermon furieux contre la maison de France et contre les hérétiques, à la fin duquel, se tournant vers la patiente il lui cria : abjure ou tu seras arse ! Alors on lui lut une formule d'abjuration en 12 articles. Qu'est-ce qu'abjurer, demanda la Pucelle ? — C'est reconnaître l'Eglise universelle — Ah bien j'abjure. Pendant ce temps,



87 v

un anglais qui se tenait près d'elle tira adroitement de sa manche un cahier de plusieurs pages et le substitua à la formule qu'on venait de lire. La jeune fille sans défiance laissa tomber en souriant une goutte d'encre sur le fatal écrit; comme si ce n'était pas assez pour les persécuteurs ils lui saisirent la main et lui firent tracer une croix. alors on la condamna au pain de douleur et à l'eau d'angoisse, et on la ramena dans sa prison. Cependant les anglais qui ne comprenaient pas la comédie ne s'arrangeaient pas du dénouement; plusieurs tiraient l'épée et couraient déjà sur l'Évêque disant qu'il avait volé l'argent du roi. Celui-ci leur répondit d'un air tout paternel: nous la rattraperons.

De retour en la prison, la Pucelle se repentit de ce qu'elle avait fait. On peut croire que les anglais avaient envie de la déshonorer avant de la faire mourir, car ils mirent des soldats avec elle, et comme elle demandait des habits de femme, la Duchesse de Bedfort lui envoya un tailleur pour lui prendre mesure. Jeanne resta pure au milieu de ces violences; mais de toute manière il fallait qu'elle se prît aux pièges dont l'entouraient ses ennemis. Ayant été condamnée pour s'être revêtue d'habit d'homme, si elle tombait en récidive, elle était déclarée relapse, délaissée par l'Église et abandonnée au bras séculier. Pendant qu'elle dormait on lui ôta sa robe et on mit à la place un justaucorps. A son réveil elle eut beau se plaindre, demander ses vêtements, on ne l'écouta pas; force lui fut de retomber, et son arrêt fut ~~prononcé~~ dit. L'Évêque de Beauvais vint un matin dans sa prison; il la vit en habits d'homme et sortit aussitôt en se frottant les mains: Warwick passait par là: Farewell, Farewell, lui cria-t-il et il courut ~~[illegible]~~ faire prononcer la condamnation.

Quand la Pucelle apprit qu'elle allait être justiciée le cœur ~~[illegible]~~ lui manqua; la jeune fille effaça l'inspirée; la chair l'emporta un moment sur l'esprit: ce sont les larmes du christ au jardin des olives. Elle pleurait, elle s'arrachait les cheveux. Rouen Rouen, disait elle, dois-je finir ici! Réduire en cendres mon pauvre corps qui n'a rien de corrompu. Quand il fallut marcher au supplice, ses voix reprirent le dessus; ses derniers moments furent ceux d'un martyr.

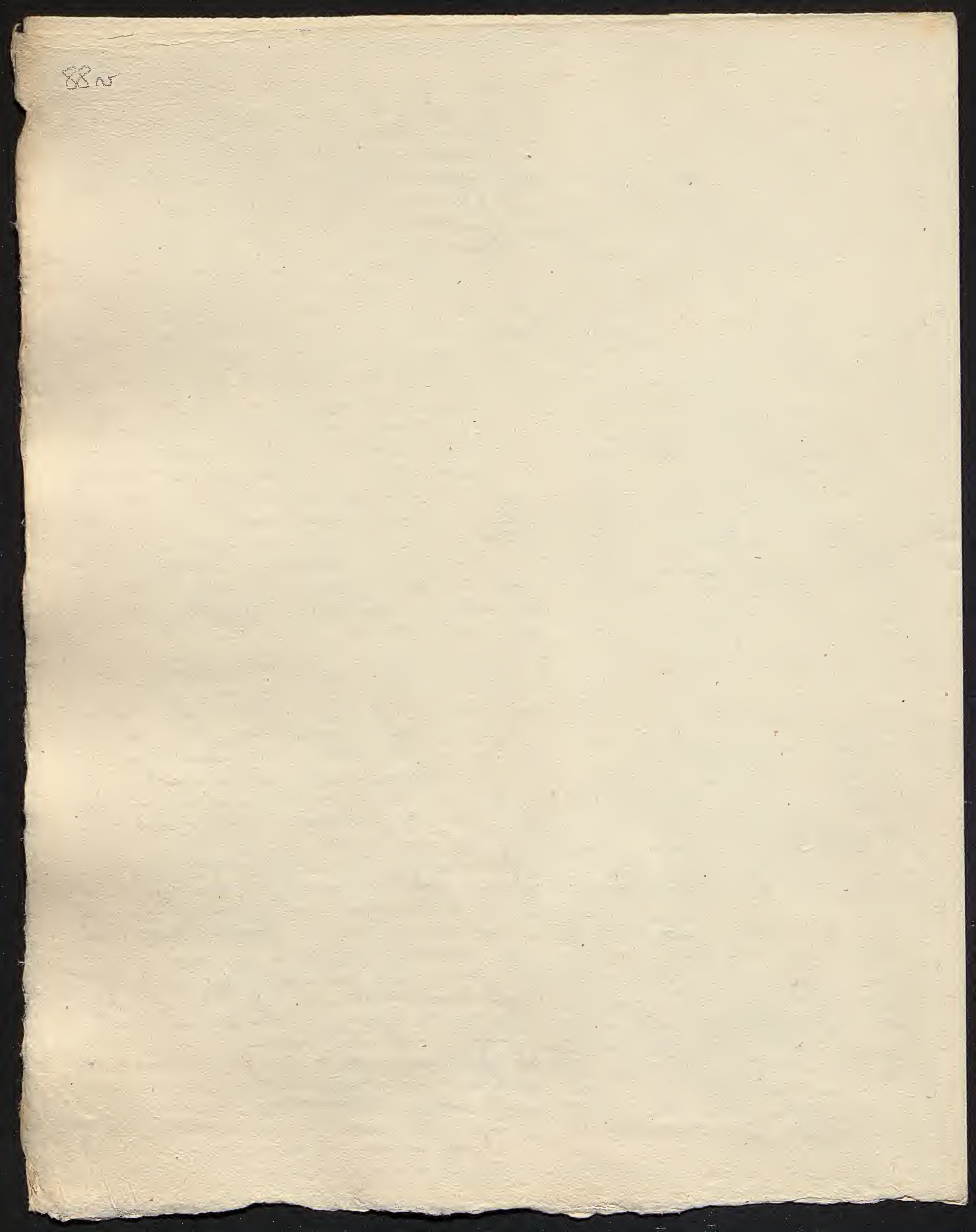
Laissons parler le curé de Rouen qui la conduisit ~~[illegible]~~ au bûcher:

«Le mercredy après la trinité (30 Mai 1431.) frère martin l'advenu l'administra, et, ce fait, fut menée au vieil Marché. Et à costé d'elle estoit le dict fr. Martin et celui qui parle accompagné de huit cens hommes de guerre aiant haches et glaives. Et elle estant au marché, après la prédication en laquelle elle eut grande constance et moult paisiblement l'ouït, monstrant grans signes et evidences et clères apparences de sa contrition, pénitence et ferveur de foy, en requérant aussi à toutes manières de gens et à quelque condition ou estat qu'ils fussent, tant de son parti que d'autre, mercy très humblement, en requérant qu'ils

vueillissent prier pour elle en lui pardonnant le mal qu'ils lui avaient faict. Elle persevera et continua très longue espace de temps, comme de une demi heure, et jusques à la fin, dont les juges assistans et même plusieurs anglais furent provoqués à grants larmes et pleurs et de faict très amerement pleurèrent. Et quant elle fut délaissée par l'Eglise, celuy qui parle estait encore avec elle et a grande dévotion demanda à avoir la croix. Et ce voyant ung anglois qui estoit là présent en fit une petite de bois d'un baton qu'il lui bailla. Et dévotement la receut et la baisa en fesant piteuses lamentations et recognition à Dieu Notre Redempteur, et mit icelle croix en son sein entre sa chair et vestemens. Et outre demanda humblement à il qui parle qu'il lui fist avoir la croix de l'Eglise afin que continuellement elle la puisse voir jusques à la mort. Et il qui parle fit tant que le clerc de la paroisse St Sauveur lui apporta. Laquelle apportée elle l'embrassa moult etroitement et longuement jusques à ce que elle fust attachée à la tache. En tant qu'elle fesait les dites devotions et piteuses lamentations fut fort précipitée par les Anglais et mesme par aultres capitaines : et disaient de la laisser en leurs mains pour plus tôt la faire mourir, disant à il qui parle : comment ! nous ferez-vous ici diner ? et incontinent sans aucune forme ou signe de jugement l'envoyèrent au feu en disant au maître de l'œuvre : fais ton devoir. Et ainsi fut menée et atachée, et en continuant les louanges et lamentations dévotes envers Dieu et les Saincts, dès le derrain mot, en trépassant, cria à haute voix : JHESUS ! »

Le peuple ne s'y trompa point. Il vit dans tout cela une forme de la passion, et cette fin douloureuse consacra à ses yeux la vierge qu'il n'avait encore qu'admirée. De même que les angoisses du Christ avaient opéré autrefois la régénération du monde, de même au XVe siècle les larmes pieuses de la Pucelle régénérèrent la France ; et le patriotisme révélé par elle dans les murs d'Orléans, fut pour le peuple une vertu du jour où elle l'eut scellé par sa mort. Ainsi cette grande idée de la sanctification de la vertu que le moyen age appela la passion et que le monde avait suivie de siècle en siècle dans Louis le Pieux, dans Robert le Pieux, dans St Louis, se produisit encore une fois dans la Pucelle au profit de la nationalité française. C'était la dernière, au bucher de Rouen finissait le moyen âge, mais aussi commençaient les temps modernes. Jeanne d'arc le dernier des martyrs, est en même temps la première figure patriotique.

En 1431 nous pouvons regarder le peuple français comme hors de ses langes ; sa première éducation est finie. Les coups de verges des Philippes et des Charles lui ont appris l'unité, les coups de lance de l'anglais le patriotisme. Au 14e siècle il s'est montré capable de l'administration par les légistes, au 15e capable de la guerre par la Pucelle, en même temps que ses accès de colères enseignaient qu'on ne lui enleva pas impunément sa substance. Viendra bientôt Jacques Cœur qui donnera le premier exemple d'un marchand admis à soutenir le trône. Et toujours ainsi le peuple ira gagnant, jusqu'au jour où maître de tous ses droits il proclamera sa force, et, comme Charles V, éconduira ses curateurs.



La maison de Bourgogne et la maison de France.

Après la lutte contre les anglais, vient la lutte contre la maison de ~~France~~ Bourgogne ; après la Pucelle Louis XI, après l'héroïsme, la ruse ; après le drame, le fabliau. Le règne de Louis XI est une œuvre de patience et de peine, un long martyre et une longue hypocrisie de la royauté, qui aboutit à la victoire. C'est la farce de l'avocat Patelin. Comme on sait, dans cette admirable petite comédie qui a été composée précisément vers la fin du XVe siècle, le marchand est dupé par l'avocat, l'avocat par le berger : toute la malice de celui-ci est d'attendre et de répondre à toutes les questions : Bé. Il attend et il gagne : le berger c'est Louis XI. On pourrait encore comparer le règne dont nous allons écrire l'histoire, à cette interminable lutte du loup et du renard qui a occupé pendant deux siècles la verve de nos vieux poëtes. Maître Renard et maître Ysengrin, Louis XI et Charles de Bourgogne ; le rusé sera vainqueur ; comme dans le roman, à cela près qu'il aura reçu de plus quelques bons coups de dents de son brutal cousin.

Avant de mettre aux prises les deux rivaux, examinons un peu l'état de leurs forces et mesurons l'étendue du camp où l'un et l'autre se tiennent retranchés.

Si, des confins de la Franche-Comté jusqu'aux grèves qui regardent l'Angleterre on décrit un quart de cercle, l'arc passera sur une ligne non interrompue de champs de bataille. Nul endroit du monde n'a été arrosé de plus de sang. Comment se fait-il que tant de combats soient venus aboutir à ce point de l'Europe ? Des combinaisons politiques ne suffisant pas pour l'expliquer, on est obligé d'y reconnaître l'influence d'une cause plus puissante que la volonté des rois. Effectivement, c'est qu'à cette ligne finissent deux races et deux peuples ; d'un côté de la frontière l'élément celtique, de l'autre l'élément germanique : de là le choc. Sur toute l'étendue de la contrée ce sont des populations discordantes : la Picardie hait les Flandres, le Hainault a longtemps été en hostilité avec le Brabant ; la Lorraine et l'Alsace étaient autrefois presque toujours en guerre ; quant à la Franche-Comté, flottant entre l'Empire et la France elle a reçu le choc alternatif de ces deux grandes forces. Parlerons-nous des efforts de l'esprit féodal du Luxembourg et du Limbourg, contre l'esprit municipal de la Flandre, des ressentiments invétérés de la Hollande contre la Belgique, contre lesquels a échoué la puissante centralisation de Philippe II et qui se sont conservés jusqu'à nos jours ? Luttes sur luttes, batailles sur batailles c'est toute l'histoire de ces contrées.

Au 15e siècle des événements purement politiques, des traités, des mariages, avaient réuni cette double ligne toute



89v

marquée d'élémens hostiles, entre les mains de la seule maison de Bourgogne. La maison de Bourgogne, je l'ai dit, la ~~traditionnelle~~ cadette de la France, élevée contre la France par son union avec l'angleterre ; puis elle avait chassé les anglais, et avait reçu le prix de la reconciliation ; toutes les villes de la Somme, les plus fortes barrières du Nord, avaient été cédées au duc Philippe le Bon par le traité d'Arras. Mais le Duc de Bourgogne avait beau accumuler, sa puissance n'en ~~était~~ devenait que plus précaire. Il tenait sous sa main les plus riches villes de la chrétienté, la plus brillante noblesse du monde, mais en même temps il n'était rien que le roi de la Discorde, par tant tous ses efforts de centralisation, quelques grands qu'ils fussent, étaient d'avance frappés d'impuissance.

Succession bizarre de tous les goûts et de tous les caractères, la dynastie bourguignonne me semble exprimer tout à fait la diversité des États qu'elle a gouvernés. Le premier duc Philippe le Hardi est encore Français ; il n'a pas le sentiment patriotique, il met volontiers la France au pillage pour s'enrichir, mais ses idées, ses manières sont bien celles d'un fils de roi ferm ; c'est un baron français du moyen âge, jurn sans peur a déjà l'emportement Belge. Quant à Philippe le Bon, c'est quelque chose de la débonnaireté et aussi de la sensualité flamande. Le dernier Charles le téméraire était portugais par sa mère, et c'est à sa mère qu'il ressemblait, comme son père l'a dit souvent, mobile, emporté, en un mot homme du midi ; c'est peut-être à son tempérament qu'il faut attribuer sa haine aveugle contre les races germaniques.

En attendant que l'œuvre de compromis élaborée par chacun de ces princes, éclatât enfin et tombât en lambeaux, leurs sujets se ~~promenaient~~ menaient joyeuse vie. Comme leur ~~sort~~ fortune n'était pas attachée à celle des souverains, et que l'État pouvait se dissoudre sans qu'ils en souffrissent beaucoup, ils n'avaient souci de l'avenir ; ils ne songeaient qu'à leurs jouissances et à leurs ébattements. Pour avoir une idée de la bonne vie qu'on menait~~t~~ à cette époque en Bourgogne et en Flandres, il ne faut pas lire les chroniques qui sont fort sèches, mais il faut considérer les admirables tableaux de l'École flamande. Les scènes d'Ostadt, de Metzu, de Terbourg &c. sont toutes, comme on sait, des chefs d'œuvre de richesse et de bonheur matériel ; tout ce que le confortable a de plus recherché et de plus ingénieux s'y trouve accumulé. Et encore ces tableaux datant des 16e et 17e siècles, c'est à dire d'une époque où la vie commune était considérablement affaiblie, ne répondent-ils pas aux récits d'Olivier de la Marche. Il faut voir ce joyeux sénéchal du duc de Bourgogne consacrer cent, deux cents pages aux détails d'un seul festin. Ses récits sont des tableaux flamands, mais qui ne se bornent pas à des foires de village

à des kermesses ou des réjouissances de famille; ce sont des fêtes prodigieuses qui n'ont de pareil que les bacchanales de l'antiquité; des dîners immenses où le peuple et le prince mangeaient pêle mêle sous le soleil, d'interminables bombances qui duraient plusieurs mois. Au milieu de la foule avinée et repue apparaissait Philippe le Bon, gros et rieur, vêtu de drap d'or, le seigneur des meilleurs vins de la chrétienté, comme il prenait plaisir à s'intituler, entouré d'une armée de menestriers et ayant à côté de lui ses sept batards et ses huit batardes. Sous ces orgies qui nous rappellent la cour de Gargantua, on voyait percer une pointe de chevalerie. On poursuivait chevalerie mais seulement dans ce qu'il offrait de plaisant. Un comte de Clèves avait institué la chevalerie des fous; Philippe le bon renouvela la table du roi Arthur (la table uniquement); son ordre de la toison d'or était une occasion de réjouissances continuelles; il fesait publier un pas d'arme à tel arbre de telle forêt; le soir, la lice se convertissait en salle à manger. Il fesait aussi servir sur sa table l'oiseau chevaleresque, le faisan: lors de la prise de Constantinople tous les seigneurs de la cour de Bourgogne jurèrent sur le faisan d'aller aux infidèles, et le lendemain il n'en était plus question. La fureur du bon duc pour ces sortes d'amusemens était si grande, que, lorsqu'après la mort de Charles VII il reconduisit Louis XI dans son nouveau royaume, il voulut lui faire hommage à toute force, seulement pour avoir l'occasion d'amener un banquet.

En face de cette splendide et luxurieuse maison de bourgogne le roi de France fesait triste figure. Sur 27 provinces, il n'en avait pas 12, et Dieu sait combien la carte de son pauvre royaume était encore mutilée. Il n'avait pas la Somme, l'artère du Nord; tout le cours de cette rivière avait cédé à la maison de bourgogne. Il n'avait pas la Seine supérieure. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ il n'avait pas la Loire; L'embouchure était au duc de Bretagne; la maison ~~[illegible]~~ d'Anjou tenait le cours depuis Saumur jusqu'à Tours; la maison d'Auvergne avait tout le haut. S'il ne possédait pas les rivières, il n'avait pas non plus les montagnes; le duc de Bourbon occupait l'auvergne; les sires d'Armagnac, de Foix et d'Albret régnaient sur toute la ligne des Pyrénées. Enfin il n'avait pas les côtes: Calais était aux anglais; Le Duc de Bourgogne et le duc de Bretagne pouvaient d'un jour à l'autre ouvrir à l'ennemi ~~les~~ ports du Nord ou ceux de la Péninsule. Le plus liquide du roi, c'était sans contredit la Normandie; cette province payait à elle seule un tiers des

90v

revenus du royaume. Le pauvre Louis XI se vit contraint de la lâcher. Quand il revint à Paris, après avoir été maltraité par son frère comme le grand Frédéric, le Duc de Bourgogne qui l'avait hébergé pendant son exil, lui demanda la Normandie et trente six mille [illegible] pour son fils : autant eût valu lui couper le bras droit; néanmoins il s'exécuta de bonne grâce. Il promit la pension, il donna la bonne province, non pas au comte de Charolais tout seul, mais encore au Duc de Bretagne, qu'il imagina de lui adjoindre comme lieutenant. L'expédient était adroit : donner à chacun des deux princes une part du même pouvoir, c'était les mettre aux prises et les diviser, et Louis XI, n'ayant pas la force, était bien forcé de diviser ses ennemis, s'il ne voulait pas périr. Je dis les ennemis, car il est bien visible que tous ces gens-là ne voulaient que sa ruine. Aux funérailles de Charles VII, Dunois avait dit à la noblesse assemblée : Le roi notre maître est mort, que chacun de nous songe à se pourvoir. Et ce même Duc de Bretagne qui avait été mis à la tête de la Normandie, répétait à qui voulait l'entendre : J'aime tant le bien de la France, qu'au lieu d'un roi j'en voudrais six.

Oui, c'est un fait bien avéré que Louis XI ne pouvait réussir que par la ruse. Il le sentit bien. Ses modèles étaient les politiques italiens : toujours il regardait de ce côté ; en 1479 il s'était fait rédiger les coutumes de Florence et de Venise; son héros était Sforza, cet infatigable condottiere, qui de simple paysan calabrois, à force de ruse et de persévérance était devenu Duc de Milan. Mais si la politique du roi était italienne, son impatience était toute française. Les trois premières années de son règne, vous le voyez porter ses coups sans relâche, et précipiter ses manœuvres, si bien que tous ses plans se montrent à découvert. Les villes de la Somme avaient été cédées à la condition qu'elles seraient rachetables au prix de 400 000 écus d'or; à peine fut-il en état d'agir, qu'il leva des tailles, pilla les églises, enleva les dépôts pour réunir la somme voulue; c'était dire au Duc de Bourgogne, qu'il eût à se préparer à la guerre. Un droit était surtout cher à la noblesse, la chasse, qui entretenait en eux le goût des exercices héroïques et les distinguait du peuple : Louis XI le leur enleva ; ~~[illegible]~~ rien de plus sage que cette mesure; c'était prendre en main la police du royaume. En même temps il établit la Pragmatique Sanction c. à d. qu'il ~~enleva~~ ôta à la noblesse toute influence dans la nomination des Évêques, pendant qu'il annonçait qu'il serait fait un cadastre des biens du clergé. Tout cela était très adroit, très politique, mais trop précipité. Le roi n'était pas assez fort pour entreprendre tant à la fois : aussi il en résulta qu'au bout de trois ans, il s'était déjà attiré des inimitiés terribles, et fait un tort irréparable. Tout était contre lui ; les nobles, les prêtres, les

villes elles-mêmes balancèrent. Alors se forma la ligue dite du bien public.

Louis savait que les confédérés s'étaient entendus par leurs envoyés dans l'Eglise N. Dame de Paris : il commença par mettre la main sur ceux du midi, et leur fit jurer qu'ils se tiendraient tranquilles. Mais qu'était un serment à cette époque ? à peine eut-il le dos tourné, que ses ennemis gagnèrent le Nord en toute hâte ; armagnacs et bourguignons se joignirent et se donnèrent la main. Le roi avait bonne chance si les villes restaient de son côté. Rouen fit défection, Paris, la ville du monde qu'il aimait le mieux, hésita. La bataille de Montlhéry où les deux armées s'enfuirent chacune de leur côté ne décida rien, et la victoire resta aux plus nombreux. Louis XI fut forcé de céder. Les seigneurs lui dictèrent le traité de Conflans, qu'on peut regarder comme un véritable pillage de la royauté. Ceux-ci voulurent des villes, ceux-là des provinces, d'autres des pensions. Tout fut accordé, ou plutôt tout fut promis. Pour les communes qui s'étaient laissé prendre au prétexte du bien public, elles apprirent à leurs dépens à se méfier de la noblesse quand elle se prévaudrait de leurs besoins. Ces champions de la prospérité du royaume, se montrèrent bien peu soucieux à l'égard des villes ; ils stipulèrent seulement la convocation de 36 notables qu'ils laissèrent renvoyer avant qu'ils eussent rien fait.

Cette affaire fut une bonne leçon pour Louis XI ; il changea tout à coup de politique et se mit à commencer cette farce de l'avocat Patelin à laquelle nous avons comparé son règne. Pour que les communes ne lui échappassent plus, il se fit bourgeois. Il donna aux bourgeois le droit de porter des armes, entra dans leurs confréries, tint leurs enfants sur les fonds de baptême, fit d'un barbier son ministre et d'un prévôt son compère. Il quittait les magnifiques demeures d'Amboise, de Blois et du Plessis pour venir loger chez les marchands et dîner aux plus petites auberges. Ses maîtresses la Gigonne, la Passe Vilon étaient des filles du peuple. On le voyait courir les rues de Paris, aller se promener à Saint Denis sans escorte, à pied comme un pauvre homme. On aimait à voir son chapeau graisseux et sa vieille cape grise. Néanmoins on se méfiait de ses petits yeux fourbes : et puis on gardait une vieille rancune contre lui à cause de tous les impôts qu'il levait. Les besoins financiers de Louis XI et la manière dont il s'y prit pour y subvenir furent la cause véritable de sa mauvaise réputation. Le peuple s'inquiétait peu de ses noyades, de ses pendaisons et de ses oubliettes. Tous les jours on apprenait du dehors des choses autrement terribles, soit d'Angleterre, soit d'Italie. Louis n'était ni plus fourbe ni plus méchant que les princes de son époque : les partisans d'York et de Lancastre, Jacques d'Écosse, Maximilien, il l'était beaucoup moins que Ferdinand le Catholique et Alexandre VI



94v

mais il lui fallait de l'argent, et de là les malédictions contre lui.

Il y eut pendant dix ans une chose odieuse et ridicule c'est que le plus sensé des deux adversaires fut toujours battu quelque sage et actif qu'il fut, le fou avait toujours l'avantage. ainsi, lorsqu'il eut éludé le traité de Conflans que les ligués du bien public lui avaient signé, quand une autre ligue approchait, qu'il retenait le duc de Bretagne par une armée et demandait à traiter au duc de Bourgogne ayant organisé derrière lui toute une ligne d'insurrections, il fut pris dans son piège et se vit emprisonné par Charles le Téméraire. Cette affaire de Péronne n'a jamais été bien éclaircie. Doit-on en accuser Louis XI qui fit agir ses gens trop tôt, ou les Liégeois qui prirent feu d'une étincelle avant l'heure convenue ou le cardinal la Balue qui, comme on sait, vendait son maître argent comptant? on ne sait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le chancelier passa douze ans dans une cage de fer et que Louis XI ~~[illegible]~~ fut forcé de reconnaître le duc de Bourgogne indépendant, qu'il donna la Champagne à son frère, permettant ainsi à la Flandre et à la Bourgogne de communiquer, et que, traîné à la suite des gendarmes de son cousin, il alla tremper ses mains dans le sang des Flamands qu'il avait excités à la révolte. Quelle humiliation! celles de Charles VI se dépouillant pour l'étranger, ne sont rien auprès de celle là. Louis XI était un homme d'esprit, mais sans cœur; il prit tout cela le mieux du monde. Sous les murs de Liège il fit le gentilhomme; il parut charmé de voir corriger ces truands; il tira l'épée même, il voulait donner l'assaut lui-même. Charles le Téméraire stupéfait de tant de bassesse, ne le lui permit pas. Sassez, sassez, mon frère, dit alors le roi, vous êtes le plus heureux du monde. Ces plates flatteries étaient habituelles à Louis XI toutes les fois qu'il se trouvait en danger. Lors du traité de Conflans on l'avait entendu dire au duc de Bourgogne: Ah mon frère, vous m'aviez bien dit qu'avant un an je me repentirais. Cela lui coûtait peu: son adage était que quand ~~[illegible]~~ orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de près.

Echappé des griffes du Lion, Louis s'en revint, et fit abolir par les Etats tout ce qu'il avait juré. Alors se forma contre lui une confédération bien plus redoutable que celle du bien public. Son frère à qui il venait de donner la Guienne et presque tous les seigneurs autrefois fidèles au roi en fesaient partie. Ses ennemis ne voulaient rien moins que démembrer la France et ils appelaient le Roi d'Angleterre et Juan d'Aragon à cette curée de la royauté. Juan devait avoir le Roussillon, Edouard la Normandie; le duc de Bourgogne l'île de France et Paris, c'est à dire le royaume. Ces projets quelque grands qu'ils parussent n'étaient que la moitié de ceux de Charles le Téméraire.

Il lui fallait tout le cours du Rhin ; il venait de recouvrer l'Alsace ; il voulait la Lorraine ; il achetait la Provence de la maison d'Anjou ; il convoitait Milan ; pour les Alpes il croyait les tenir. Il ne rêvait que César, Annibal ; il se voyait déjà maître des deux anciens royaumes de Bourgogne, et, en payant les Electeurs, il ne voyait rien d'impossible à ce que l'Empire lui échut à la première vacance. C'est l'histoire de Pyrrhus : il ne faut qu'un bon vent et Carthage est soumise. Lui déjà si embarrassé de son héritage il voulait encore y joindre les pays les plus excentriques et conjuguer l'~~a[illegible]~~ discorde de ses sujets de haines de l'Allemagne et de l'Italie.

Louis XI n'avait qu'à demeurer tranquille : c'est ce qu'il fit. Il se tint comme au centre de sa toile, tuant l'un après l'autre tous les moucherons qui venaient y heurter, pendant que la brutalité de Charles allait se briser contre la brutalité des allemands. Il faut le dire, la fortune l'aida, ou peut-être il aida la fortune. Son frère le duc de Guienne mourut empoisonné, le comte d'Armagnac mourut poignardé, le comte d'Albret, le duc de Nemours, le duc d'Alençon, le connétable de Saint Pol, moururent justiciés. Alors s'établit l'opinion que l'ordre en France n'était pas violé impunément, et les seigneurs apprirent à y regarder à deux fois avant de prendre les armes contre le souverain. Toutes ces exécutions de Louis XI sont abominables, mais si les victimes n'avaient pas été sacrifiées à la vengeance d'un homme, on n'aurait qu'à se réjouir de leur mort ! Rien de plus horrible que les annales de l'incestueuse maison d'Armagnac. Le comte de Saint Pol n'était rien qu'un traître qui joua tour à tour la France et la Bourgogne, régulièrement il changeait tous les trimestres. C'était comme un insecte malfaisant qui s'acharnait après les deux rivaux, piquant tantôt l'un, tantôt l'autre : à la fin les deux colosses se rapprochèrent et le misérable taon fut écrasé du choc.

Charles le Téméraire ayant appelé le Roi d'Angleterre, s'en vint en Picardie pour commencer les hostilités : mais les commères de Beauvais lui ayant fait lever le siège de cette ville, il s'ennuya de ce retard, et courut en Allemagne pour ~~[illegible]~~ mettre une de ses créatures à l'Electorat de Cologne. L'entreprise était difficile. Cologne la porte de l'Allemagne et en même temps une des premières positions du monde, ne devait pas se rendre sitôt aux menaces du Duc de Bourgogne, quand une petite ~~[illegible]~~ commune venait d'y résister. Néanmoins Charles crut qu'il aurait le temps de finir en attendant que les Anglais avec leur lenteur accoutumée eussent fait tous leurs préparatifs et débarqué en France. Il prit donc la route du Rhin. Quand les allemands virent les Welsches, comme ils appelaient les peuples d'origine celtique, mettre la main sur la ville sacro-sainte, Cologne, la ville des mages et des 11000 vierges, ce fut partout une indignation aussi grande que si les Sarrazins fussent venus aux portes de l'Empire. L'Empereur tout pacifique qu'il était fut obligé de monter à cheval ; une armée de cent mille hommes, toute la noblesse, toutes

92 r°

les villes, vinrent camper sur le Rhin. Le seul parti qui restât au duc était de commencer sa retraite; il s'obstina; il aima mieux se consumer un an entier sous les murs de Neuss, une bicoque des environs de Cologne.

Pendant ce temps les anglais descendent en France. Ils croyaient trouver là le duc de Bourgogne ou au moins quelqu'un pour les conduire : personne. Ils sont obligés de se diriger seuls à travers la Picardie. Saint quentin devait leur ouvrir ses portes; ~~le traître~~ le gouverneur les reçoit à coups de canon et leur tue quatre hommes. Pour comble de malheur il vint à pleuvoir. « Il faut voir dans Comines quelle drôle de figure faisaient alors les ennemis. Le roi, dit cet historien, avait dans son armée dix ou douze hommes, tant de Londres que d'autres villes, gros et gras qui étaient les principaux entre les communes d'angleterre, et qui avaient tenu la main à ce passage et à lever ~~cette~~ puissante armée. Quoique Edouard eût soin de les faire loger en de bonnes tentes ce n'était point là la vie qu'ils avaient accoutumée; ils en furent bientôt las; car ils avaient cru qu'ayant une fois passé la mer, ils auraient une bataille au bout de trois jours. » Le dégoût acheva de se répandre parmi les confédérés, lorsqu'un matin ils virent le duc de Bourgogne venir à eux avec seize hommes. Edouard se plaignit amèrement, le duc s'emporta, et dès lors il fut aisé de prévoir que la ligue allait tomber en dissolution.

Cependant Louis XI ne se donnait pas de repos gagnant le duc de Bourbon par des mariages et des honneurs, confisquant l'anjou au vieux René, chassant l'aragonais du Roussillon. Sur un faux avis du connétable il ~~s'avançait~~ était venu en Normandie, croyant y trouver les anglais; il apprend qu'ils sont en Picardie. Cette trahison lui fut pénible parce qu'il comptait entreprendre lui-même les ennemis à l'issue de son armée; néanmoins il se décide à chercher un homme sur qui il put compter pour diriger toute cette affaire. Parmi les gens de son train, il avait remarqué un garçon de figure avenante, et paraissant prodigieusement entendu : c'était le laquais d'un capitaine. Un jour le roi le fait venir, lui donne les instructions nécessaires pour se comporter auprès des anglais, l'affuble d'une cotte d'armes et le fait partir en secret pour le camp ennemi, avec 300 pipes de vin. La courtoisie et l'éloquence du hérault, le parfum du présent qu'il apportait ~~ne~~ eurent bientôt fait leur effet; les ~~anglais~~ Lords furent touchés; ils l'avisèrent que ce serait dommage de maltraiter ce brave homme de roi de France : Quelques jours après ils étaient reçus à bras ouverts dans les villes de Picardie. Aux portes d'amiens il avait été dressé de longues tables chargées de viandes et de vins délicieux; pour l'eau, dit Commines, il n'en était question. Pendant que les ~~bons~~ gentleman s'humanisaient à ce festin en plein air, les archers et gens de bas étage encombraient les tavernes et buvaient aux frais et à la santé du roi de France. Il y eut un moment où

les étrangers abondaient tellement dans la ville, que les officiers de Louis XI en prirent l'alarme. Laissez les, laissez disait le prudent roi. Cependant pour mettre fin aux processions continuelles qui se fesaient du camp à la ville, il alla se poster à la porte de la ville et se fit servir à dîner dans la loge du portier. Le roi d'angleterre honteux que ses gens passassent et repassassent tant de fois devant le roi de France fit sonner le rappel et défendit qu'on sortit du camp.

Cette journée fut plus sûre pour Louis XI qu'une bataille et lui revint moins cher; sa victoire était presque complète en quelques entrevues il acheva de gagner tous les seigneurs. Presque tous ceux-ci reçurent de grosses pensions; et qui plus est en donnèrent des quittances, excepté Lord Hastings qui ne voulut pas avoir son nom ~~ont~~ sur les registres de la chambre des comptes. Edouard eut pour sa part 75 mille écus comptant et 60 mille écus de rente pour sa fille; et le traité fut signé à Péquigny sur la Somme entre Edouard roi de France et d'angleterre, et Sérénissime Prince Louis de France. Cette dernière qualification ne se trouve même pas dans l'exemplaire anglais. Mais, comme nous l'avons dit, Louis XI tenait peu aux mots; c'est au fait qu'il regardait. or c'était un coup de maître que d'avoir su se débarrasser des anglais, même à ce prix.

Quand le roi d'angleterre fut parti, Charles le téméraire désespéré tourna toute sa rage contre les allemands. Dans les derniers temps il avait eu des différens avec les suisses jusque là ses amis. Ce peuple de ~~pasteurs~~ bergers et de cultivateurs long-temps inconnu entre les montagnes, s'était tout à coup illustré dans le siècle précédent par de grandes victoires sur les empereurs; depuis leur réputation n'avait fait qu'augmenter. Encore tout récemment, quand Louis XI Dauphin, ~~avait~~ conduit dans les Alpes les grandes compagnies, de son père 1600 suisses avaient tenu en échec toute l'armée française, et s'étaient fait massacrer jusqu'au dernier plutôt que de céder le passage (St Jacques). Il y avait dans leur courage quelque chose de brutal et de sanguin qui rappelait ces barbares dont Rome fut si épouvantée. Lorsqu'un franc, dit un historien de l'Empire, était blessé à mort, il combattait encore par habitude. De même les suisses; armés de leurs longues piques de dix-huit pieds, à peine vêtus, ils se tenaient à leur ~~poste~~ rang sous le choc de la ~~[illegible]~~ gendarmerie, et, les chevaux leur passaient sur le corps, qu'ils cherchaient encore à défendre leur position. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ du reste simples et pauvres ils représentaient au duc de Bourgogne, la veille de se commettre avec lui, qu'il y avait plus d'or dans les éperons de ses chevaliers que dans tous les cantons réunis. Ils ne tenaient pas non plus à l'éclat de la renommée, et se glorifiaient de compter parmi eux



plus de sages générations que de grands hommes. Tels sont les voisins qu'avait gagnés Charles le téméraire en acquérant l'Alsace et le comté de Ferrette : tant qu'il avait été éloigné d'eux il les avait eus pour alliés ; à peine le contact eut-il commencé à s'établir qu'une collision menaça.

Le ~~jeune~~ duc de Lorraine, dépouillé par Charles le téméraire alla chercher asile chez les Suisses. Ce jeune homme leur devint cher à cause de toutes les déférences qu'il avait pour eux. Il s'habillait comme les hommes des Waldstetten, tirait de l'arc et joutait avec eux, s'exprimait facilement en leur langue, et se faisait suivre par un ours en mémoire de l'ours de Berne. Dans ses parties, dans ses voyages, son ours ne le quittait jamais ; lors même qu'il allait négocier, l'animal favori l'accompagnait et se tenait à la porte durant tout le temps de la conférence. Ces manières ayant valu au jeune prince l'affection des Suisses, ils le mirent à leur tête dans la guerre qui commençait entre eux et le duc de Bourgogne.

La rupture eut lieu dit-on à l'occasion d'une charrette chargée de peaux de moutons que le lieutenant de Charles le téméraire arrêta contre la foi des traités. La véritable cause fut la violence du sire d'Hagenbach gouverneur de Ferrette. Ce seigneur brutal et emporté comme son maître, prenait à plaisir de vexer les hommes des Cantons ; il disait souvent : nous écorcherons l'ours de Berne et nous en ferons une fourrure ; il épuisait d'impôts et abreuvait d'outrages les villes du Haut Rhin, toutes alliées des Suisses. La patience de ceux-ci se lassa ; ils s'entendirent avec les communes opprimées, saisirent un matin le méchant gouverneur et lui firent son procès. La haine contre cet homme était si furieuse, que six villes envoyèrent leurs bourreaux pour l'exécuter. L'honneur échut à Colmar et Hagenbach eut la tête tranchée aux acclamations des Alsaciens et des Suisses.

Charles le téméraire faillit suffoquer de colère à cette nouvelle. Il déploya sa bannière et entraîna son armée dans les gorges du pays de Vaud. Ses forces étaient énormes ; il avait la plus belle chevalerie de l'Europe, une artillerie formidable, et avec tout cela un monde de mercenaires anglais & italiens. La première rencontre eut lieu à Granson. Charles avait pris la ville de Granson et fait noyer la garnison dans le lac, quoiqu'il lui fut ~~promise~~ [illegible] la vie sauve. On vit bientôt déboucher par la vallée la légion des Suisses épaisse et toute hérissée de piques ; les chevaliers ne pouvant s'étendre furent déroutés en un instant ; toute l'armée les suivit, et Charles lui-même fut obligé de fuir avec quelques seigneurs et son fou qui lui criait : Ah ! monseigneur, nous voilà bien Annibalisés !

Cette bataille qui ne coûta que cinq hommes au duc de Bourgogne lui fut pourtant bien funeste. C'était un premier échec, et tous ceux qui jusqu'alors avaient hésité entre le duc et le Roi de France furent décidés par cette mauvaise fortune. Yolande de Savoie, René de Provence, Sforza, s'allièrent incontinent avec Louis XI.

Charles le téméraire plus exaspéré que jamais, alla chercher les Suisses à Morat. Cette fois il avait mis plus de soin dans la disposition de ses troupes et dans le choix de sa position. Le matin du 22 juin 1476,

il s'engagea avec les gens de Berne. Le combat durait depuis long-temps avec une grande opiniâtreté, lorsqu'on entendit résonner au loin ces deux cors monstrueux que les Suisses appelaient le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden, et au même instant on vit des milliers de piques descendre le long des rochers. Quels sont ceux là, demanda le duc. On lui répondit : c'est le corps d'armée des confédérés. — quoi ! n'avons nous encore vu que l'avant garde ! — Le combat fut meurtrier, mais l'avantage resta encore aux Suisses ; ils mirent les bourguignons en fuite ; et comme ils avaient avec eux quatre mille cavaliers allemands, ils poursuivirent les fuyards et les massacrèrent en firent une massacre horrible. Une rage froide, et comme un désir d'en finir tout d'un coup, animait les hommes des cantons. Écoutons Veit Weber l'un d'eux, qui prit part au combat :

« Les Welsches ne se battirent pas long-temps ; écuyers et cavaliers se sauvèrent, et le champ fut couvert de lances jusqu'à la hauteur du genou. »

« L'un fuyait aux buissons, l'autre au bois, à la clarté du soleil ; beaucoup sautèrent dans le lac, et pourtant n'avaient pas soif. »

« Ils nageaient comme canards dans l'eau, çà et là ; et comme canards sauvages, on les tirait du bord. »

« On montait sur les bateaux, on les tuait à coups de rames ; le mot de chasse était malheur ! malheur ! le lac en devint rouge. »

« D'autres montaient sur les arbres ; on les tirait comme des corbeaux ; mais ils n'avaient pas d'ailes pour s'en aller au vent. »

« Deux lieues à la ronde le pays se couvrit de sang et de morts ; terre, broussailles, fleurs étaient teintes d'un sang noir. »

Ce fut long-temps un proverbe parmi les Suisses : cruel comme à Morat. Avec les os des vaincus fut élevé un monument qui perpétua jusqu'au siècle dernier le souvenir de cette belle journée.

La défaite de Morat fut un coup terrible pour la puissance et pour la raison du duc de Bourgogne. Il pleurait comme un enfant, laissait croître ses ongles et sa barbe, s'enfermant dans sa tente et souffrant à peine les soins des médecins. Il était dans un tel état d'irritation, qu'il étouffait ; on fut obligé de pratiquer sur lui un remède presque inoui à cette époque ; on lui appliqua les ventouses. Néanmoins, dès qu'il fut en état de porter une armure, il songea de nouveau à la guerre. Il demanda des subsides à la Flandre ; les villes belges lui répondirent qu'elles avaient assez fourni ; que s'il tombait au pouvoir de ses ennemis, elles iraient le chercher ; qu'autrement il n'avait rien à espérer d'elles. Sa noblesse qu'il tenait sous les armes depuis deux ans été comme hiver, se lassa et commença aussi à l'abandonner. Nancy pendant ce temps chassait son gou-

verneur et se rendait au jeune René. Charles le Téméraire ne sachant où donner de la tête au milieu de tant de défections, part avec 3000 hommes assiéger la ville rebelle au cœur de l'hiver. Il croyait la tenir : une horrible famine désolait les assiégés ; ~~il~~ on les voyait dévorer les animaux immondes, et ils en mangèrent un si grand nombre, que lorsque le jeune duc entra dans la ville, ils purent lui construire un arc de triomphe avec les os des chiens, des chevaux dont ils s'étaient nourris. Tout à coup arrivent les Suisses ; le danger de leur jeune ami les avait fait sortir de leurs montagnes. Le Duc de Bourgogne assemble son conseil : tous les capitaines lui conseillaient de se replier sur le Luxembourg ; avec l'argent qui lui restait, il pourrait y acheter des soldats, et revenir en nombre tenir tête à ses ennemis. Par ma foi, s'écrie-t-il, jamais on ne me verra reculer devant un enfant. Et la bataille fut décidée. Quand le duc entendit les cors de l'armée confédérée, il s'en émut, dit un contemporain, car déjà les avait-il entendus à Morat.

Une bataille perdue, tout n'était pas encore fini pour cet héroïque infortuné ; mais cette fois ses ennemis s'étaient entendus pour qu'il y restât. Le chef des soudoyers Italiens, Campo-Basso marchandait depuis long-temps la vie de son maître auprès du Roi de France. Comines nous dit ~~qu'il~~ que c'est lui qui fit les premières avances, mais on a retrouvé la lettre de Louis XI qui proposait la trahison. Au moment de combattre, l'Italien arracha la croix rouge, et passa avec ses gens du côté des Suisses ; nous ne voulons pas de traître parmi nous, dirent les hommes des Waldstetten. Alors il alla se poster en embuscade sur le bord d'une petite rivière que devait traverser le duc. Charles ne revint plus ; on ne sait comment le crime fut consommé. Seulement trois jours après on trouva sous la neige un cadavre ~~dé~~ mutilé qu'un page italien dit reconnaître pour celui de Monseigneur de Bourgogne.

Lorsque cette nouvelle se répandit, il y eut partout une grande stupéfaction. Le peuple ne voulut pas y croire ; Le roi Louis XI quoiqu'il dut s'y attendre depuis long-temps, ne savait quelle contenance faire, tant il était joyeux. Pour l'aristocratie féodale elle était morte avec son dernier représentant. Il est curieux de lire dans Comines les détails du dîner que Louis XI donna aux seigneurs le lendemain de la nouvelle. Ils avaient beau faire semblant d'être gais, dit-il, ils ne mangeaient pas la moitié de leur saoul ; pourtant ce n'était pas timidité ; ils avaient accoutumé de dîner tous les jours avec le roi. — Le roi de France se mit aussitôt en devoir de mettre la main sur la dépouille du géant. Il envoya pour recueillir la Bourgogne Comines, la meilleure tête de son conseil, autrefois au service du Duc de Bourgogne, mais qui trop supérieur et trop sensé pour se complaire sous un maître si violent, s'était attaché au roi de France ; on dit qu'un jour le duc de Bourgogne lui avait jeté sa botte à la tête, d'où lui était survenu le nom de tête bottée. Il partit donc sur le commandement de Louis XI avec le pouvoir de décacheter toutes les dépêches qu'il rencontrerait sur son chemin. Il s'acquitta merveilleusement de sa mission. Le roi de France aurait bien voulu prendre tous les États du Duc ; et à cet effet il projetait déjà un mariage entre son

fille et l'héritière unique de Charles le Téméraire. Mais Marie de Bourgogne qui avait vingt ans ne voulut du Dauphin qui en avait à peine huit. Les Flamands, las de la domination française, encouragèrent leur jeune duchesse dans son refus, firent monter sur l'échaffaud les agens que Louis XI avait mis auprès d'elle et donnèrent sa main à Maximilien d'Autriche. On a reproché à Louis XI d'avoir laissé l'Autriche s'insinuer dans cette affaire; le blâme est mal fondé. Le fait est que Louis prit le plus qu'il put. Il réunissait pour toujours la Bourgogne, et malgré sa défaite à Guinegate ~~est~~ avait l'adresse de retenir l'Artois et la franche comté.

Résumons-nous. Quelque ait été le caractère personnel du roi de France, il est impossible de ne pas savoir gré à l'homme qui rendit douze provinces à la France. La ruine du moyen âge était consommée; et durant toute cette période le peuple avait grandi par l'unité de la monarchie. Sans se faire l'apologiste des Philippe le Bel, des Charles V, des Louis XI, des Richelieu, des Louis XIV, on doit admirer en eux les fondateurs de la royauté française, c. à d. de l'égalité. Louis XI avait formé la plupart des parlemens, rédigé les coutumes, déclaré l'inamovibilité des juges. Sous lui le peuple eut une vie propre, et compta plus que jamais comme partie de l'État, pendant que, par les Suisses, il réhabilitait sa valeur militaire. Enfin quoique Louis XI n'ait rien fait pour la liberté, il est certain que dès son règne l'esprit public gravita autour d'une idée fixe de pouvoirs et de droits imprescriptibles. On est frappé de la netteté avec laquelle les politiques du temps comprenaient le gouvernement ~~[illegible]~~ national. Fortescue, Comines ont maints passages que ne désavoueraient pas les publicistes de nos jours. Nous connaissons la pensée du Sire d'Argenton sur l'impôt. Dans le même livre (Liv. V. c. 19) il dit: Notre souverain roy est le seigneur du monde qui a le moins à cause d'user de ce mot: j'ai privilège de lever sur mes sujets ce qui me plaist. Car ni lui ni autre ne l'a: et ne lui font nul honneur ceux qui ainsy le dient pour le faire estimer grand.

Lorsque de semblables idées étaient formulées publiquement, que tout concourrait si bien vers un même point, pourquoi la monarchie n'a-t-elle pas tout de suite achevé son progrès, et a-t-elle eu besoin encore de deux siècles d'épreuves et de labeurs? C'est que l'esprit militaire et l'esprit religieux avaient encore à déborder. C'est qu'avant Louis XIV, il fallait les guerres d'Italie et la ligue.



95v.

L'Italie.

De tous les monumens modernes de l'Italie, celui qui vous frappe le plus et vous laisse le plus long souvenir, c'est sans contredit le tombeau de Laurent médicis à Florence. Comme on sait, les Pazzi croyant que la liberté de leur pays tenait à la vie d'un homme, avaient poignardé le tyran dans une Eglise. Michel ange s'inspira de ce terrible drame, et en imprima sur le marbre l'éternel souvenir. Le fils de Côme est representé assis, dans la tristesse d'un destin inachevé ; à ses pieds gisent deux statues colossales ; le jour et la nuit, la vie et la mort ! L'idée du monument est celle des deux alternatives de la condition humaine. Le jour est un homme dans l'age mur, fort, puissant, et aussi, sombre et tragique, d'une expression qui laisse douter s'il est plus brisé par la fatigue ou par la tristesse. La nuit est une belle femme qui jouit voluptueusement du sommeil et semble plongée dans l'enivrement de l'oubli. Que de profondeur, que de philosophie dans cette simple conception ! Michel ange est le seul qui ait compris son temps ; le seul qui, s'occupant de la forme, ait pensé au delà. Tous ses brillans rivaux, Raphaël à Rome, Titien à Venise, etc, etc. épris uniquement de l'art, ont paré leur idole sans paraître songer que son triomphe était accompagné de l'humiliation de la patrie. Lui, au contraire a été incessamment en proie à l'idée de cette lutte qui se débattait sous ses yeux. De là l'horrible energie de ses expressions, de là ses formes pénibles et tordues ; qu'il soit peintre, qu'il soit sculpteur, ou architecte, ou bien poëte, le grand artiste se révèle toujours à nous sous le coup de sa préoccupation. Ses concitoyens émerveillés du tombeau de Laurent, avaient attaché sous la figure de la Nuit, une pièce de vers qui finissait par ces mots :

« Elle dort, elle vit. En doutez-vous ? réveillez-la ; elle va parler. »

Michel Ange répondit par ce quatrain :

« Mieux vaut dormir, mieux vaut être de pierre, tant que durent l'opprobre et la calamité. Ne rien voir ne rien sentir, c'est un grand bonheur pour moi. Ne me reveillez pas ; de grace parlez bas. »

On raconte qu'entre autres caprices de sa main rapide Michel Ange dessina un jour un jeu de cartes. C'est ce jeu qu'on appelle aujourd'hui le Tarocco. L'artiste ne s'amusa à y figurer des dames, des rois, des valets, et tous ces emblemes d'amour et de chevalerie qui occupaient le pauvre Charles VI dans son delire ; le tarocco represente des sceptres, des couronnes, des poignards. La pensée sociale toujours, même dans les conceptions les plus légères.

En effet l'histoire de l'Italie à cette époque, n'est rien qu'un jeu rapide de poignards et de couronnes, jeu fébrile et frénétique, tel, qu'il faut avoir vu les Italiens s'y acharner, pour le comprendre. Le premier enjeu c'est Naples ; Naples est gagnée et perdue ; puis c'est Milan qui est mise sur table, puis, chose odieuse et inattendue, c'est Venise elle-même : Venise la dominante est une carte entre Louis XII et Ferdinand. La partie est entre la France et l'Espagne, l'Espagn

avec sa gravité tragique, la France avec ses intentions sérieuses et ses actions légères. Long-temps elles se mesurent, se pressent, l'emportent et se cèdent tour à tour ; et quand à la fin l'Espagnol vient ajuster sa rivale, au moment où il se croit sûr du coup, l'allemand vient le tirer par derrière ; Martin Luther sauve François I. C'est là l'histoire du 16e siècle.

Nous avons vu la France chasser l'Anglais, puis sous Louis XI se recueillir. aujourd'hui elle va s'épandre au dehors ; elle est puissante, forte, juvénile dans son ardeur ; il faut qu'elle agisse. Sur qui ? n'importe : l'Italie se présente ; l'Italie devient le patient.

De tous les temps, ç'a été un grand tort pour les peuples d'être vaincus, surtout d'être vaincus par de moins avancés qu'eux. Après le sac de Rome, un barbare disait : nous autres gens du Nord nous avons en si grande horreur le nom romain que par lui nous entendons tout ce qu'il y a de vicieux et de lâche. Il en fut de même de l'Italie au XVIe siècle ; sa mauvaise réputation devint proverbiale chez les barbares qui l'avaient abattue. Répéterons-nous ici toutes ces accusations de lâcheté, d'empoisonnement, de machiavélisme ? Sur la lâcheté des romagnols, des calabrois, des Lombards, nous avons vu ailleurs ce qu'il en fallait penser ; le reproche de perfidie est aussi ~~[illegible]~~ injuste. Sans doute il s'est de grandes trahisons commises à cette époque par les princes Italiens ; mais les rois de l'occident et du Nord étaient-ils moins coupables ? Ferdinand le Catholique, Louis XI, la maison d'York, la maison de Lancastre, ne se soutinrent qu'à force de manquer à la bonne foi ; et parce qu'un pauvre secrétaire de Florence, banni et mourant de faim s'avisa de rédiger les préceptes de la politique de son temps, toute la faute fut imputée à l'Italie. Son malheur est donc d'avoir eu plus d'esprit que les autres nations, et d'avoir pensé comme l'Europe agissait. Machiavel explique son livre du prince en deux mots : « On combat en deux façons : l'une par les loix, l'autre par la force. La première appartient aux hommes, la seconde aux bêtes. Mais parce que le plus souvent la première ~~appartient~~ n'est pas suffisante, il faut nécessairement avoir recours à l'autre. C'est pourquoi le prince doit bien savoir jouer le rôle de la beste et de l'homme tout ensemble. »

Et plus loin : « Un prince étant donc contraint de bien savoir contrefaire la bête, doit de tous les animaux choisir la complexion du renard et du lion, d'autant que le lion ne se peut pas donner garde des filets et des cordes, et que le renard est trop faible pour se défendre contre les loups. Il faut donc être renard pour connaître les tromperies des filets, et lion afin de pouvoir chasser et épouvanter les loups. Mais ceux qui n'usent simplement que du lion, ne savent pas bien jouer leur personnage. » Ce n'est pas que Machiavel recommande le crime, mais il le permet : il ne veut pas non plus des petites perfidies qui traînent les choses en longueur et n'amènent aucun résultat ; il veut qu'on frappe

tout de suite les coups qui sont nécessaires. Certes ces principes sont immoraux et condamnables; mais encore une fois c'est la faute du temps, et l'Italie doit partager le blâme, mais non le supporter à elle seule.

Vers la fin du 15e siècle, l'Italie présentait partout un aspect de magnificence ~~prospérité~~ et de vieille civilisation. Venise était le centre de la richesse, Florence celui de la science et de l'art, Rome celui de la religion; dans un moment un génois allait découvrir l'Amérique. Chaque ville avait sa gloire, chaque ville sa richesse. L'énergie ne manquait pas non plus: nulle nation n'aurait pu mettre quelqu'un en parallèle avec Michel Ange, Machiavel et même César Borgia. Ce qui manquait à l'Italie, c'était l'esprit d'association, le sens du dévouement et du sacrifice. Cette contrée si triomphante au dehors, intérieurement si malheureuse, s'efforçait d'avoir une société; et de jour en jour les individus s'isolaient. Aussi l'observateur attentif pouvait aisément démêler des signes d'atonie et de mort, conséquences nécessaires de cet isolement. Sous l'état politique, l'Italie en était venue à ce point que sur 18 millions d'hommes, elle n'avait pas 18000 citoyens. En 95 Florence comptait cent mille habitans dont 18 cents seulement jouissaient du droit de bourgeoisie. La cité se resserrait. Les villes tyrannisaient les campagnes; une ou deux familles s'étaient emparées de l'autorité dans chaque ville. Venise elle-même, la sage Venise avait été contrainte de concentrer encore son gouvernement et d'endurcir ses lois de fer, pour se garantir de la dissolution. Parlerons-nous des autres États? Gênes était une révolution continuelle; Florence une manufacture et en même temps une académie radoteuse, car que dire lorsqu'on voit un Ficin sacrifier aux douze dieux dans la cave, un Laurent Médicis épuiser les fonds de la banque en divertissemens classiques en somptueuses & pédantesques mascarades? A Naples le peuple ne comptait plus depuis longtemps; un prince aragonais s'y tenait avec des troupes étrangères et faisait écarteler les barons ~~[illegible]~~. A Milan plus de peuple ni d'aristocratie; règne des condottieres sous le commandement des Sforza.

Si l'Italie n'avait pas la force politique, possédait elle au moins la force militaire? On le croyait en Europe à entendre les merveilleux exploits des condottieri; mais la guerre qui était devenue une science entre les mains des Carmagnole et des Braccio n'avait pas avancé depuis eux. Un peu d'artillerie qui ne servait que rarement; quelques escadrons de beaux cavaliers que l'on faisait succéder l'un à l'autre dans les batailles, telles étaient les forces de l'Italie, et nous avons dit ailleurs comment on pouvait compter sur ces troupes, toujours à la disposition du plus offrant.

L'Italie avait-elle seulement la gloire littéraire? Quel génie s'y produisit au XVe siècle? Beaucoup d'érudition, pas d'imagination. Les Bembo, les Pontanus, les Politien avaient succédé à Dante et à Pétrarque; et quand, dans le siècle, la littérature se releva, ce fut

pour tourner en dérision les premières gloires. Le grand poète du 16e siècle, Arioste, s'est moqué de l'enthousiasme; Machiavel lui-même, cet esprit si mâle et si sérieux, dans son dialogue avec Dante, il faut voir comme il gourmande celui qui a cru; pour lui il ne croit pas.

Que restait-il donc? l'art du dessin, la forme. En toute chose le fonds s'était écroulé; la forme seulement subsistait et était poursuivie. La forme en littérature, la philologie; la forme en religion, les pompes et les cérémonies resplendissantes: résultat indisputable de l'isolement, car les esprits abandonnés chacun à eux-mêmes n'étaient plus de force à arriver à quelque conception profonde; il n'y avait plus que les sens qui pussent comprendre.

Le plus hideux au milieu de tout cela c'était la cour de Rome. L'idéal de Machiavel s'y trouvait réalisé, non pas des Italiens, mais par une famille espagnole, les Borgia. Ces Borgia avec toutes leurs souillures étaient des gens d'esprit dans le sens étroit du mot; ils donnèrent l'exemple du divorce le plus complet qu'on eût jamais vu entre l'intelligence et la morale. Néanmoins ils s'étaient pris les Italiens par leurs apparences, et bien qu'ils aient montré en maintes occasions à quelle misère de volonté amène la totale corruption du cœur, on les réputait très sages et très habiles. On sait ~~toutes~~ les histoires qui ont été racontées sur eux: toutes ne sont pas prouvées, mais toutes sont également croyables. ~~[illegible]~~ Quelque monstruosité qu'on invente, elle ne sera pas pire que certaines qu'on peut lire dans le Diarium, journal officiel rédigé par un paisible allemand de Strasbourg, maître des cérémonies d'Alexandre VI. C'est là que vous trouvez le récit horriblement naïf de ces bacchanales sans nom où se reproduisait la corruption sous toutes ses formes, et, comme l'a dit un poète contemporain « l'inceste à tous les degrés. » Ces choses sont tellement repoussantes que c'est presque un repos pour l'esprit que d'en venir au récit des meurtres. Burkart estime que dans les 17 jours qui précédèrent l'avènement d'Alexandre il y eut 220 meurtres à Rome. Il donne aussi les détails de l'assassinat de Jean Borgia devenu célèbre depuis que V. Hugo les a mis sur la scène. Il paraît que le jeune homme après une débauche dans les jardins de sa mère, fut suivi; il ne revint plus; deux jours après son cadavre fut retrouvé dans le Tibre; on informa; un batelier dit l'avoir vu jeter à l'eau pendant la nuit, et comme on le blâmait de n'avoir point révélé ces faits plus tôt, il répondit qu'il en voyait autant tous les soirs. Ce qu'il y a d'horrible c'est que la rumeur publique accusa de ce meurtre le frère même de la victime, César, alors cardinal, et ce qui est bien plus horrible encore, c'est qu'on disait que c'était par jalousie pour leur sœur Lucrèce. Cette dernière, la plus belle et la spirituelle personne de l'Italie, apparaît, aux mains de son père Alexandre

97 v°

comme un filet dont il se servait pour attraper ses ennemis. Elle eut 4 maris. Elle divorça d'avec le premier; un autre mourut on ne sait comment, un autre fut assassiné par César; elle vécut tranquillement avec le quatrième Hercule d'Est Duc de Ferrare, et survécut à toute sa famille.

Toutes ces horreurs étaient recouvertes de la plus gracieuse politesse; il y avait peu de cours aussi aimables que celle des Borgia. Alexandre VI allait visiter le cardinal Orsini dont il avait résolu la perte; il lui recommandait de soigner sa santé; si vous vous portez bien, lui disait-il, tout va bien. Deux jours après il était mort. Et puis c'étaient des fêtes, des réjouissances dont on ne se fait pas d'idée; rien de plus somptueux que le jubilé de 1500; c'était une cour orientale, moins la mollesse. Car il faut le dire les Borgia étaient infatigables, et, ce qui est plus étonnant, sobres au milieu des orgies où ils se vautraient. Il y avait dans leur méchanceté quelque chose qui rappelait la rudesse antique et la Rome des gladiateurs. Un jour César tua cinq ou six prisonniers à coups de javelots.

Tels étaient les hommes aux mains desquels était commis le sort de l'Italie; tous ennemis les uns des autres, mais tellement supérieurs d'esprit qu'au milieu de leur désunion ils ne craignaient rien de l'Europe. Ils croyaient qu'avec leur fine politique ils viendraient toujours à bout des barbares; aussi pour les causes les plus légères ils appelaient tantôt les Français, tantôt les Allemands tantôt les Turcs. On sait combien de fois, depuis 1450, ~~la liberté~~ de l'Italie avait été compromise par l'intervention étrangère. En 1460 les barons Napolitains avaient appelé Jean de Calabre; en 1470 par les différends de Paul II on avait vu la cavalerie de Mahomet II se répandre sur le territoire du Frioul et tout dévaster jusqu'à la Piave; en 1480, par la jalousie des Vénitiens, les Turcs avaient pris Otrante et scié en deux le gouverneur de cette ville. Le pape en faisait bien d'autres. En un an il avait eu recours à tout le monde. En 94 Ludovic Sforza qui avait usurpé le Milanais sur son neveu, menacé par le vieux Ferdinand de Naples, demanda l'appui des Français; l'aragonais de son côté donna la main aux Turcs et aux Espagnols. Quant aux autres Etats, loin de s'alarmer, ils ne songèrent qu'à prendre part dans la guerre qui allait s'ouvrir. Florence attendait l'étranger pour se débarrasser des Médicis, Pise pour s'affranchir de Florence, tel cardinal pour rentrer dans Rome dont l'avait chassé Alexandre VI. En fin il semblait que l'Italie voulait se délivrer d'elle-même.

Celui vers lequel le Milanais et les républiques tournaient les yeux (et sur tant d'imputations) était ce Charles VIII qu'on appelait le petit prince; le fils naïf et simple du rusé Louis XI; petit de corps et d'esprit, comme dit Comines, si singulier dans le portrait que nous en font les contemporains, avec sa grosse tête et sa petite taille, avec sa douce parole et son cœur sur la bouche.

Le jeune homme était peu habile à former un conquérant, mais son peuple l'était beaucoup. Il accepta avec joie les dés de l'Italie qui lui étaient offerts; apaisa à force d'argent la jalousie du roi d'Angleterre, rendit le Roussillon à Ferdinand le Catholique, la Fr.-Comté et l'Artois à l'Empereur, et se mit gaîment en route ayant sacrifié les plus fortes barrières de son royaume; mais que lui importait la perte de quelques provinces à celui qui se voyait déjà maître du royaume de Naples et Empereur d'Orient?

Les Italiens furent stupéfaits lorsqu'ils virent tomber des Alpes cette terrible armée qui, par la variété des costumes et des langues semblait à elle seule une invasion de l'Europe. Ce qui redoubla l'effroi ce fut la brutalité que montraient sur leur passage tous ces hommes du Nord et de l'occident. Les français se méfiant de la supériorité d'esprit des Italiens et craignant à chaque instant d'être empoisonnés, massacraient régulièrement toutes les garnisons. Du reste ces troupes toutes jeunes et toutes gaillardes, étaient susceptibles de bons sentiments. Quand les Pisans demandèrent l'appui de Charles VIII ~~pour~~ ~~[illegible]~~ se délivrer des Florentins, malgré lui ses soldats marchèrent contre Florence leur alliée; ils offrirent même de donner l'arriéré de leur paye pour contribuer à la liberté pisanne. Ludovic Sforce effrayé de ces sentiments chevaleresques, eut peur qu'il ne prît envie au roi de France de rendre le Milanais à son souverain légitime, et empoisonna son neveu.

Cependant le Milanais était traversé et l'on avançait toujours. Pour arrêter les Français, Ferdinand courut occuper l'ouverture de la Romagne, pendant que les Florentins défendaient la Toscane; malheureusement les capitaines Italiens avaient oublié qu'il existait une troisième route, et c'est celle-là que prit Charles VIII en la simplicité de son cœur, sans avoir aucune idée des lieux et des obstacles. Il arriva à Florence. Là ~~[illegible]~~ vient se jeter à ses pieds tout tremblant et présentant les clefs de la ville, le Médicis qui occupait alors la république. Pendant ce temps les Florentins fermaient leurs portes, se révoltaient et mettaient au pillage les palais du prince.

Florence était alors sous l'influence d'un moine dominicain, Jérôme Savonarola, qui prêchait à la fois la réforme des mœurs et la liberté démagogique. Cet homme affligé des désordres de l'Église et de la situation misérable de sa patrie, prophétisait depuis long-temps la ruine de la Ninive et de la Babylone moderne; « O Italie, ô Rome, dit le Seigneur, je vais vous livrer aux mains d'un peuple qui vous effacera d'entre les peuples. Les barbares vont venir affamés comme des lions .... faites pénitence ô Venise. faites pénitence ô Milan. » Il avait refusé ~~la~~ l'absolution à Laurent de Médicis parce que celui-ci n'avait pas voulu se soumettre, au lit de mort, à la condition d'affranchir sa patrie. ~~[illegible]~~ Chose bizarre!

le parti de la liberté vint au devant de l'étranger, comme le tyran qu'il renversait. Savonarole se rendit au camp de Charles VIII lui fit un long sermon où il l'appelait le fléau de Dieu, le nouveau conquérant envoyé pour punir Jérusalem pécheresse, et mit à ses pieds le lis de Florence. Le roi qui sans doute comprit peu ce qu'on voulait lui dire, passa outre et entra en triomphateur dans la ville. Les premiers jours tout fut au mieux; les Florentins ne se possédaient pas de joie; mais Charles ayant voulu lever sur eux une énorme somme d'argent, ils se fâchèrent. Ils regardaient déjà les soldats français dispersés dans les rues, et se promettaient déjà d'en avoir bon marché. Sonnez vos trompettes, vint dire le gonfalonier, nous sonnerons nos cloches. Le roi réfléchit, le sac de Florence était peu de chose mis en balance avec les immenses projets qu'il avait conçus; il se contenta de ce que le Sénat lui offrait; et partit.

Les Français arrivent à Rome, où ils trouvent Alexandre VI hésitant encore sur le parti qu'il devait prendre. Comme ils entraient par une porte les gens du roi de Naples sortaient par l'autre. Le Pape courut se renfermer dans le château St-Ange. Rien de plus curieux que le récit de l'entrée de Charles VIII par Paul Jove; le rapport d'un général d'armée ne serait pas plus exact, tant la peur avait gravé dans l'esprit de l'Évêque de Nocera jusqu'aux moindres détails:

Le dernier jour de l'an 1494 le roi Charles entra dans Rome par la porte del popolo, ayant fait mettre en armes ses gens tant de pied que de cheval, chacun en son ordre à part. Tout devant, allaient les premiers par rangs qui s'étendaient bien loin les Suisses et Allemands marchant de pas compassé au son de leurs tambours en certaine gravité militaire et en ordre incroyable, les bannières déployées. Ils étaient tous habillés de vêtements bigarrés et courts et tels qu'ils faisaient apparoir quels étaient chacun de leurs membres. Les plus courageux se faisaient voir par dessus les autres, à force plumails élevés par dessus leurs chapeaux & bonnets. Leurs armes étaient de courtes épées et des bastons de frêne de 10 pieds de long ferrés d'un fer étroit, par le bout de devant; mais presque la quart partie d'entre eux était embâtonnée de grandes haches au haut desquelles était une longue pointe quarrée, et s'aidaient à deux mains, d'estoc & de taille de tels bâtons qu'ils nommaient hallebardes en leur langue. Et en chacun millier des piétons susdits y avait une centaine de harquebusiers qui par petits canons tirent des boulets de plomb sur leurs ennemis. En général tous ces guerriers-là s'en allant au combat par rangs fort serrés en un monceau font si peu de compte d'avoir la tête ou le corps armés, que même les chefs, capitaines et centeniers, n'y sont vus couverts que de chevrettes et d'écrevisses seulement. Ceux-là étaient suivis de 5000 gascons presque tous gens de trait qui usaient d'arbalètes montées d'arcs en fer, les bandant en un moment et s'en aidant fort appertement à la défense. Lequel genre d'hommes se montrait fort difforme & laid à voir, tant en son équipage qu'en sa taille et comport de corps. Sur les derniers pas de gens de pied marchaient les gens de cheval levés sur l'entière noblesse de toute la France, en longue suite . . . .

. . . .

Si Paul Jove qui écrivait cette revue vers 1525 témoignait tant de crainte seulement à s'en souvenir, quelle dut être la frayeur des Borgia qui virent défiler tout cela sous les murs de leur forteresse! C'était pour le peuple une représentation du jugement dernier.

Pour quelqu'un qui aurait pris les choses comme Savonarole, l'occasion était belle; il fallait assembler un concile, y dégrader l'indigne pontife, et se montrer à la Chrétienté comme un libérateur. Mais Charles VIII avaient autour de lui des gens qui soupiraient depuis long-temps après le chapeau rouge, et qui trouvèrent dans la captivité d'Alexandre VI une occasion excellente pour l'obtenir. Le pape informé de ces dispositions se hasarde à mettre la tête à la fenêtre; on l'encourage: il vint lui-même trouver Charles VIII. Un incident vint montrer dans quelles transes était le Pape tout en se décidant à cette démarche de confiance. Comme il siégeait au Palais, les Français s'y précipitent heurtant les meubles, brisant les portes; la cour se croit perdue; on se sauve, on se cache; Burkart tout alarmé court demander ce que signifie tout ce bruit: les Français voulaient baiser les pieds de Sa Sainteté.

Alexandre avait alors entre les mains le prince Gem autrefois rebelle contre son frère Bajazet, et qui, ayant

de compagnies et de troupes étant tous accoutrés et parés de sayons de drap de soie, d'armets empanachés et de chaînes d'or. Il y avait 2500 hommes armés de toutes pièces, et deux fois autant d'autres à la légère. Les premiers usaient d'une fort grosse lance cannelée, d'une puissante épée et d'une masse de fer comme les nôtres ont accoutumé. Leurs chevaux excellens en puissance et en grandeur se montraient plus terribles parce qu'ils avaient les crins coupés et les oreilles aussi, comme il semble aux français que cela soit de bonne grâce; mais de tant les faisait-il moins bon voir que pour la plupart ils avaient faute de bardes en cuir bouilli desquelles les nôtres ont appris d'user. Chacun de ceux qui était armé de toutes pièces avait 3 chevaux un page d'armes et encore deux varlets qu'ils appelaient cotoyeurs de secours. Ceux de légères armures portaient un grand arc de bois à la mode des anglais pour décocher des plus grandes flèches, se contentant d'une brigandine et d'une salade. Aucuns d'eux portaient des javelines de barde par lesquelles ils ont coutume de transpercer jusques à terre poussant de la pointe, ceux des ennemis que les armés de toutes pièces ont abattus aux batailles. Tous ceux-ci avaient sayons ornés et enfavorisés à paillettes d'argent, là où les armoiries des capitaines étaient pourtraites, étant telles pourtraitures bordées des livrées d'iceux capitaines. A l'entour du roi étaient 400 archers à cheval, entre lesquels y en avait cent de la nation d'Ecosse, tous fort vaillants et loyaux; mais 200 gentilshommes français de noblesse et vaillance éprouvée chevauchaient devant lui sur des plus beaux chevaux armés de toutes pièces et forts apparaissans par l'or et les draps de soie d'entour d'eux. Et quand il marchait à pied marchaient semblablement l'entourant de plus près que les archers et portant sur leurs épaules des masses de fer semblables à de grandes haches. Près de lui étaient au 1er rang le suivant Ascanio et Giuliano et joignant eux Colonna et Savelli cardinaux, et après Prospero et Fabrice et autres capitaines Italiens mêlés avec les grands seigneurs de France. Et ceux-ci n'arrivèrent point sans force flambeaux allumés, étant déjà fort nuit. Il y avait tant de troupes de gens de cheval et de gens de pied n'étant pas accoutrés à la manière d'une entrée, mais équipés en façon de guerre comme s'il eut fallu combattre en la ville même que les esprits de tous les habitans étaient aisément étonnés par tel spectacle. Mais beaucoup plus de merveille et de peur apportèrent à chacun plus de 36 pièces d'artillerie chariable qui à force de chevaux étaient menées par incroyable vitesse; les plus grosses d'icelles ayant 8 pieds de longueur et 6000 livres de fonte en pesanteur s'appelaient canons, qui poussaient dehors un boulet de fer du calibre de la tête d'un homme, par une gueule ouverte d'autant. Après les canons étaient les coulevrines de la moitié plus grandes mais de plus étroite gorge et de moindre boulet. Puis les faucons les suivait portant certaine proportion plus grands ou plus petits que les moindres pièces jetaient des boulets aussi grands qu'une pomme d'orange. Toutes ces pièces étaient enchassées entre deux grosses flasques à force de bandes et crampons de fer, et par ce moyen suspendues par leurs tourillons, s'ajustaient au milieu de l'essieu pour mirer la portée du coup. Les moindres pièces étaient portées sur 2 roues les plus grosses sur 4, les dernières desquelles se pouvaient ôter et remettre pour hâter leur course ou pour l'arrêter, et étaient les maîtres et charretiers d'icelles tant experts à les faire vitement rouler, que les chevaux qui les menaient égalaient la course des chevaucheurs sans bagage.

Il pris par les chevaliers de Rhodes avait été envoyé à Rome sur les ordres du grand maître. L'acquisition de ce prince était excellente pour Charles VIII qui voulait chasser les Turcs de Constantinople; aussi avait-il imposé comme une des conditions principales de son traité avec le St Siège, l'extradition de Gem. Alexandre ne sachant comment éluder cet article, en référa à Bajazet et lui insinua de se laisser débarrasser de ~~empoisonner~~ son frère. Le Sultan, grand philosophe à ce qu'il paraît, ~~fit~~ écrivit au Pape que: puisque Gem est mortel comme nous sommes tous, autant vaut le délivrer tout de suite de cette vie de misères et de tribulations; en même temps il envoyait au grand prêtre des chrétiens 200000 ducats pour acheter des terres à ses enfans. Alexandre touché dans son amour paternel fut fidèle au ~~[illegible]~~ pacte sans toutefois manquer au traité. Il livra Gem à Charles VIII, mais il le livra empoisonné.

Les Français joués à Rome, mais du moins vainqueurs, continuèrent leur route. A leur approche la dynastie aragonaise qui régnait à Naples fit preuve de la dernière pusillanimité. Le vieux Ferdinand était mort; Alphonse son fils alla s'enfermer au couvent dans l'île d'Ischia; le plus jeune abandonné par ses troupes à San Germano fut chassé de Naples par les Lazzaroni. Les gens d'armes prirent possession du royaume en robe de chambre et en pantoufles. Après les premiers massacres Charles VIII montra beaucoup de douceur envers les vaincus; il leur fit grâce de 200 mille ducats sur les contributions; mais ces mesures n'atteignait que le peuple, et les barons attendaient en vain les ~~[illegible]~~ améliorations dont ils s'étaient flattés: leur condition devint pire que devant. Le jeune roi les traita à la manière dont son père avait traité les siens; et toutes les places furent données à des Français. Dès lors il s'éleva des murmures qui ne firent présager rien de bon pour la conquête.

Cependant Philippe de Comines qui était en ambassade à Venise apprend au Sénat l'occupation par les Français. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la république. Il faut voir dans l'~~auteur~~ historien quelle contenance faisaient les patriciens réunis en conseil secret. « Le doge, dit-il, se tenait au lit disant qu'il avait la colique; il fit semblant de rire, mais on pouvait bien voir qu'il n'était pas plus content que le reste. Les uns étaient assis sur un marchepied de banc et avaient la tête en leurs mains, les autres d'une autre sorte, tous démontrant avoir grand tristesse au cœur. Et je crois que quand les nouvelles vinrent à Rome de la bataille perdue à Cannes, les sénateurs qui étaient demeurés n'étaient pas plus ébahis ni plus épouvantés qu'ils étaient. » La consternation passée, on songea à la défense. Toute l'Italie se réveilla derrière Charles VIII à l'instigation de Venise, et une ligue fut conclue pour les intérêts de la chrétienté, entre la

république, le Duc de Mantoue, l'Empereur et les Turcs. Pour ne pas donner de soupçon, l'alliance de ces derniers resta secrète, et il fut stipulé dans le traité qu'on ferait la guerre au ~~[illegible]~~ Sultan.

Pendant que Charles VIII s'amuse à faire l'Empereur d'Orient et se promener dans Naples ~~[illegible]~~ le globe à la main et le Diadème sur la tête, à faire jouer des comédies françaises à la dérision du Pape et des Cardinaux, Philippe de Commines lui apprend que 40000 hommes ~~se~~ mettent en marche contre lui. Le roi se décide à aller à la rencontre de ses ennemis, mais avec sa bonhommie accoutumée, laissant la moitié de ses troupes à Naples et s'arretant dans toutes les villes pour y recevoir des festins et des fêtes. Enfin il arrive aux apennins; l'armée ennemie l'attendait de l'autre côté des monts. Il n'y avait pas de chemin que quelques petits sentiers à peine frayés entre les ballons et les pierres et s'élevant presque à pic à 6 ou 700 toises. Sans mesurer la difficulté les Français s'y précipitent s'attelant à leurs canons, trouvant forcés de porter leurs chevaux. Il y a dans les campagnes ~~[illegible]~~ d'Italie quelque chose de gigantesque qui justifie bien la haute idée que nous en ont laissé les contemporains. C'est ainsi qu'on vit en 1515 trente mille hommes François Ier à leur tête tourner sur une étroite corniche où les chasseurs de chamois osaient à peine se hasarder. Ces faits rappellent les Cimbres qui ne trouvant pas de gué dans le Po, en firent un en entassant dans le lit du fleuve des fragmens de rochers et ~~des~~ une forets entières.

Lorsque Charles VIII eut descendu le revers des apennins, il ~~fit~~ envoya demander passage aux provéditeurs de Venise. Bien entendu ceux-ci refusèrent. La république avait fait des sacrifices immenses pour cette guerre, et puis tous les avantages étaient pour eux. Ils avaient acheté des Stradiotes; c'est ainsi qu'on appelait alors ces intrépides cavaliers de l'albanie, sans cesse en guerre avec les Turcs, et élevés aux combats au milieu des traditions de leur compatriote Scanderbey. Ils étaient 40000 et les Français 9000 seulement; enfin les plus habiles tacticiens de l'Epoque avaient choisi les positions et déterminé l'ordre de la bataille. Devant ces sages dispositions, les Français firent tout pour être battus. Les bagages et l'artillerie furent laissés de côté. l'avant garde poussa ~~[illegible]~~ sans s'inquiéter si le corps d'armée ~~[illegible]~~ venait derrière elle; l'armée de son côté se mit à suivre une rivière sans penser à l'avant-garde. Il y avait si peu d'entendement dans les manœuvres, qu'un instant le roi se trouva tout seul et fut obligé de chercher ses soldats. En dépit de tout, les fous furent les vainqueurs; quelques charges de gendarmerie mirent en défaut et la sagesse des Vénitiens et la valeur des Stradiotes. En vérité, lorsqu'on réfléchit combien peu contribua à l'issue de cette guerre, le sens de ceux

qui la conduisaient, on est ~~est~~ forcé d'admettre l'intervention de la providence. Il y avait encore quelques fautes à faire dans la retraite, Charles VIII les commit à son avantage, et rentra en France, couvert de gloire.

Les projets sur l'Empire d'Orient étaient oubliés; le roi pour le moment en avait assez des voyages lointains, et les grecs en furent pour les armes qu'ils avaient achetées en voyant les lys flottés à Otrante. On sait ce que devint la conquête ~~de conquête~~ de Naples; les aragonais vinrent avec Gonzague de Cordoue le grand capitaine, et forcèrent les Français de forteresse en forteresse. Tous ces gouvernements monstrueux qui semblèrent avoir rendu l'âme à l'arrivée des barbares recommencèrent la vie sur de nouveaux frais et ~~germ~~ en 98 Jérome Savonarole fut brulé en place publique à Florence le jour même que Charles VIII expirait à Amboise.

C'est ainsi que la France apprit le chemin de l'Italie ainsi qu'elle commença classiquement ses voyages que lui devaient faire poursuivre Louis XIV et Napoléon. A l'avènement de Louis XII il ne lui restait plus un pouce de terre de toutes ses conquêtes; néanmoins l'expédition n'était point perdue pour elle. De même que l'Europe avait reçu une vie nouvelle en touchant l'asie au temps des croisades, de même que l'angleterre prit son essor à partir des guerres de France, de même ~~l'Italie~~ la France gagna à sa descente en Italie; elle en rapporta ce qui valait mieux que du territoire, la culture nouvelle et l'art antique. Le gothique amaigri, épuisé, étique était mort comme de consomption. Ne pouvant plus répondre à la majesté du christianisme, il fallait autre chose. La France alla prendre des leçons de Vitruve dans les constructions de Palladio, dans cette magnifique coupole de Ste Marie de Brunelleschi en face laquelle Michel Ange voulait qu'on placât son tombeau. De retour chez elle, elle imita avec génie et liberté, elle éleva ces monuments de la renaissance dont la forme rappelle Rome et la grèce, mais dont la pensée est à elle seule. C'est à tort qu'on a accusé ~~Nos~~ nos artistes du XVIe siècle de servilité; qu'en allemagne ou en angleterre, on copie le péristyle grec et le fronton toscan, ce peut être un larcin; pour nous latins d'origine et de langue l'art antique nous appartient. Nous pouvons, nous devons le modifier à notre goût, et en user comme de notre héritage. En même temps que l'art la France goûta l'érudition. Elle ne passa pas une fois les alpes qu'elle n'en revint avec des charges de manuscrits et des cargaisons de savans. Elle profita en peu de temps de toutes ces richesses. Voyez après les guerres d'Italie comme elle semble renouvelée! A la fin de François I et sous Henri II, quelle jeunesse d'esprit! Rabelais ressemble aux anciens et pourtant il est peut être le génie le plus français qui ait paru. Montaigne a beau piller sa langue dans Tacite et dans Tite Live, il n'en est que plus original. +

+ La France avait encore autre chose à demander à l'Italie mais elle eut beau poser la question, celle-ci, comme un sphinx lui échappa toujours et ne lui répondit pas. La France alla exposer ses doutes ailleurs. Elle écouta Luther, mais ne l'entendit pas; elle écouta Calvin, mais elle n'en prit que l'ardeur logique. Enfin sur la question de la science humaine elle s'adressa à elle seule. C'est alors que ~~[illegible]~~ Descartes édifia la base sur laquelle toute philosophie moderne est assise.

Humiliation de Venise

I Stood in Venice on the bridge of Sighs
A palace and a prison on each hand.
I saw from out the wave her Structures rise,
As from the stroke of the enchanter's wand,
a thousand years their cloudy wings expand
around me, and a dying glory smiles
O'er the far times, when many a subject land
Look'd to the winged lion's marble piles,
When Venice sat in state, thron'd on her hundred isles.

....

In Venice Tasso's echoes are no more,
And silent rows the Songless gondolier;
Her palaces are crumbling to the shore,
and music meets not always now the ear:
Those days are gone. — but beauty still is here!
States fall, arts fade. — but nature doth not die,
Nor yet forget how Venice once was dear
The pleasant place of all festivity,
The revel of the earth, the masque of Italy!

....

The Spouseless Adriatic mourns her Lord;
and annual marriage, now no more renew'd,
The Bucentaur lies rotting unrestored,
Neglected garment of her widowhood!
St. Mark yet sees his lion where he stood
Stand, but in mockery of his wither'd power,
Over the proud place where an Emperor sued,
and monarchs gazed and envied in the hour
When Venice was a queene with an unequall'd dower.

The Suabian sued, and now the Austrian reigns —
An Emperor tramples where an Emperor knelt.

....

Before St. Marck still glow his steeds of brass,
Their gilded collars glittering in the sun;
But is not Doria's menace come to pass?
Are they not bridled? — Venice, lost and won,
Her thirteen hundred years of freedom done,
Sinks, like a sea-weed, into whence she rose!
Better be whelm'd beneath the waves, and shun,
Even in destruction's depth, her foreign foes,
From whom submission wrings an infamous repose.

(Child Harold's Pilg. Cant. IV.)

Cette ruine que Byron déplore commença à l'époque où nous sommes arrivés, et s'acheva dans les premières années du XIX siècle : elle devait être consommée par Bonaparte. Telle a été la destinée de la dominante Venise. Elle finit par la plus grande apparition des temps modernes, ayant commencé par la plus grande des temps barbares, Attila. Elle vit tout à tour l'antiquité s'éteindre, le moyen âge passer et naître notre ère moderne. Il n'est pas de notre sujet d'assister à ses derniers moments ; mais nous allons lui voir porter les coups dont elle mourut.

Il est impossible que nous aussi nous ne jetions pas comme le poëte un regard de compassion sur cette grande illustration qui va s'éteindre. Tout ce qui finit est digne de pitié, surtout lorsque la mort est violente & illégale. Toutefois avouons nous ce qu'il y eut d'odieux dans l'existence de Venise, et tout en condamnant ceux qui l'ont frappée, nous serons forcés de reconnaître quelque chose d'inévitable dans l'arrêt dont ils se sont faits les exécuteurs. Tôt ou tard il fallait que Venise expiât le mauvais exemple qu'elle avait donné au monde ; car de même que la vertu antique le siècle moderne eut son idole, et on peut dire la plus funeste et la plus hideuse de toutes, son intérêt. De là la plaie du XVI siècle, de là cette politique ~~dont~~ infame dont nous avons lavé l'Italie, mais dont Venise reste solidaire. Le livre de Machiavel, le livre de Gabriel Naudé ne sont autre chose que la pratique de Venise : salus populi suprema lex esto, c'est là l'unique idée sur laquelle elle vécut pendant 1300 ans. Ne disons donc plus le Machiavelisme, appelons plutôt le Venetianisme cette politique de l'utilité, si simple en son principe, si difficile si obscure en ses applications qu'il a fallu à l'Europe 300 ans pour s'y reconnaître : le livre du prince n'a son véritable complément que dans le traité des coups d'état publié au siècle dernier.

D'où Venise avait-elle tiré cette invention ? cette politique n'était pas celle du moyen âge : le principe religieux dominait au moyen âge, et l'on sait l'adage des Vénitiens : Nous sommes Vénitiens puis chrétiens. Elle n'était pas même celle des temps modernes, car de nos jours quelque égoïstes et perfides que soient les gouvernemens ils sont et sont toujours maîtrisés par l'idée du droit. Venise s'avouait sans honte l'injustice de ses mesures ; sa maxime était celle du général athénien : ἄδικον μέν, χρήσιμον δέ et jamais une voix ne s'éleva dans son sein qui criât comme Aristide : χρήσιμον μέν, ἄδικον δέ. Aussi, pendant tout le temps de sa durée elle employa sans remords la dénonciation, la prison et l'assassinat ; elle fut criminelle en toute tranquillité parcequ'elle était partout puissante et glorieuse. Elle en fut cruellement punie ; l'admiration même qu'elle inspirait lui porta malheur. Tous les



princes étaient tellement frappés de la sagesse de son gouvernement qu'ils s'attachèrent à en suivre les maximes; et ces maximes, maladroitement appliquées il est vrai, conduisirent les imitateurs à détruire le modèle; ils tournèrent contre Venise les perfidies qu'elle leur avait enseignées, ils lui enfoncèrent au flanc la lance de Judas, comme dit Dante, qu'elle leur avait mise entre les mains. Au reste ceux-ci n'en furent pas plus heureux leur sage politique leur fit commettre une foule de sottises qui les ruina tout à fait. Les Borgia tombèrent malgré leur réputation d'habileté; le vieux Maximilien devenu la risée de l'Europe mourut sans avoir pu venger tous les affronts qu'il notait sur son livre rouge; en France nous voyons le bonhomme Louis XII, l'honnête Amboise et Anne de Bretagne épris du Vénitianisme quoique leur conscience y répugne, et adopter une foule de demi-mesures qui ne laissent que la honte de la perfidie sans en procurer l'avantage et faire retomber la France dans un degré d'humiliation qui rappela le temps des Anglais. Ne nous plaignons pas de ces châtiments, quelque rudes qu'ils soient; ils furent le salut de la morale.

Le premier objet de la expédit. de Louis XII fut le Milanais: quoique le Milanais fût un fief mâle, il le réclama comme héritage de son aïeule Valentine ~~de~~ Visconti. Il s'appuyait du droit d'une armée de Suisses; Ludovic Sforza avait aussi acheté des défenseurs dans les Alpes: quand les deux armées furent en présence, les hommes des cantons ~~furent~~ ne voulurent pas se battre contre leurs frères; les misérables auraient dû au moins rester neutres, ils traitèrent: ceux de Ludovic vendirent leur maître, et comme celui-ci passait déguisé à travers leurs rangs, ils le saisirent et le livrèrent au roi. Voilà le Milanais conquis.

Dans cette occasion Venise avait démenti sa réputation de sagesse; c'est elle qui avait appelé Louis XII contre Sforza ~~voya~~ voulant gagner Crémone et les bords de l'Adda; elle les gagna en effet, mais elle acquit en même temps le voisinage des Français; et d'après ce qu'elle connaissait de ces turbulents amis, elle devait bien sentir ce qu'elle avait à en attendre.

Maître de la Lombardie Louis XII n'avait qu'à descendre il était ami des Borgia, et cette alliance était pour lui comme un pont jeté entre Milan et Naples. Il continua sa route. Le prince de Naples Frédéric épouvanté de son approche appelle les Espagnols; Gonzalve de Cordoue, qui disait que la toile d'honneur doit être d'un tissu lâche, arriva avec une armée, prend position dans toutes les forteresses, et quand il est maître du pays déclare qu'il n'est pas venu comme auxiliaire mais comme ennemi: Louis XII qui avait été pour quelque chose dans la trahison, partagea Naples avec Ferdinand le catholique.

Après tant d'infâmes tricheries pouvait-on espérer que les

partie deviendrait loyal entre l'Espagne et la France : le mésaccord ne tarda pas à se manifester. Louis XII de se plaindre Ferdinand lui rit au nez. La guerre recommence. Le roi de France avait de grandes chances de succès ~~maintenant~~ quand arriva pour lui l'évènement le plus funeste et le moins attendu : la ruine de César Borgia.

Il serait curieux d'étudier la conduite de cet homme comme appréciation des Venetianisme, mais il nous tarde d'arriver à Venise. aussi bien César n'est-il pas peut-être atteint la perfection du Système ; prodigieusement spirituel et dissimulé ; infatigable et brave au point de justifier sa devise (aut Cesar, aut nihil) il ~~[illegible]~~ se laissa ~~emporter~~ [illegible] par son sang espagnol et commit des crimes inutiles, ce que ne fit jamais Venise ; aussi il eut une effroyable réputation, pendant Venise, Borgia impassible, n'entendait prononcer son nom qu'avec respect. César avait tout calculé pour qu'à la mort de son père il fut en état de se maintenir contre tous. L'Italie centrale était à lui, il menaçait Florence ; par une suite d'intrigues et de guerres, il avait exterminé tous les tyrans militaires des villes de la Romagne et couronné ses crimes par un acte de politique que Machiavel ne sait comment admirer. Il s'était servi pour exécuter de ses desseins, d'un Ramiro d'Orco homme farouche et perdu : quand tout fut fini il le mit à mort, et un matin on trouva les quatre membres sur la place de Césène « Sut-on jamais mieux les moyens de gagner et de perdre les hommes ! écrit le légiste florentin ; la cruauté de ce spectacle contenta beaucoup et effraya tout à la fois la commune. » Adoré des peuples qu'il avait délivrés, redouté des nobles, César était encore l'ami de Louis XII qui lui prêtait ses soldats et l'avait fait duc de Valentinois. Enfin dix-huit cardinaux espagnols ~~ett~~ nommés par Alexandre VI lui assuraient le conclave. Tout était donc bien prévu, tout, excepté le cas qui arriva. On dit que le père et le fils ayant voulu empoisonner un cardinal à leur table, se trompèrent de bouteille. Alexandre mourut, César malade perdit la tête et se laissa jouer par Julien de la Rovère, qui, élu pape sous le nom de Jules II, lui enleva toutes les forteresses qu'il occupait et l'emprisonna.

Cet évènement fut un coup mortel pour Louis XII. Trois fois ses troupes rencontrèrent les Espagnols, trois fois elles furent ~~[illegible]~~ battues (la Seminara, la Cerignola, il Garigliano.) Il fallut se retirer au Milanais. Ferdinand le catholique pour tirer le roi de France du mauvais pas où il l'avait mis lui proposa un expédient peu honorable. A Blois (en sept. 1504) un mariage fut projeté entre D. Carlos petit fils du roi d'Espagne et de l'Empereur, et Claude de France laquelle devait apporter en dot la Bretagne la Bourgogne et le Milanais. Les alliés devaient ensuite démembrer Venise. C'était pour Louis XII une faute absurde ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ que de résoudre la perte de Venise, ayant été l'ami de César Borgia ; néanmoins sa cupidité l'y poussait depuis long-temps dès l'an 1503 M. de Chaumont, lieutenant dans le Milanais avait dit à Machiavel : on fera en sorte que

102v

les Vénitiens ne s'occupent plus que de pêche ; pour les Suisses on en est sûr. La même convoitise fit désirer à la plupart des puissances Italiennes la ruine de cette république qu'ils avaient craintes si longtemps. Vos Seigneuries, écrivait Machiavel aux florentins, m'ont toujours dit que c'étaient les Vénitiens qui menaçaient la liberté de l'Italie. Jules II voulait à toute force gagner sur eux quelques villes de la Romagne ; il n'y eut pas jusqu'aux ducs de Savoie et de Ferrare, jusqu'au Marquis de Mantoue qui ne voulussent aussi s'arrondir des ruines de la Dominante. Aussi, bien que le traité de Blois eut été immédiatement violé par Louis XII pour ce qui regardait le démembrement du domaine, la ligue contre Venise subsista. En 1508 l'Empereur, le pape et le roi de France la ratifièrent à Cambray, offrant au roi de Hongrie d'entrer dans la confédération pour reprendre la Dalmatie et l'Esclavonie. Ainsi pour la première fois on vit toutes les ~~Au moment où un orage si formidable va s'abattre sur Venise, il est à propos de jeter un coup d'œil sur le passé~~ nations de l'Europe s'unir contre un état qui, loin de nuire à personne, était nécessaire pour maintenir l'Equilibre entre les autres.

Au moment où un orage si formidable et si longtemps amassé va s'abattre sur Venise, il est à propos de jeter un coup d'œil sur le passé de cette république afin de bien comprendre sa force politique et les ressources qu'elle pouvait opposer aux périls.

Venise a présenté le spectacle singulier dans l'histoire d'une société où il n'y avait ni terres ni citoyens : de très bonne heure elle n'était plus une cité, mais seulement une Société marchande qui recueillait son peuple dans les tribus voisines : La Venise pacifique se recrutait en Italie, la Venise militaire venait de l'autre côté de l'Adriatique, de l'Esclavonie, de la Dalmatie. Exceptez quelques centaines de familles nobles ~~qui~~ dont les membres ne comptent pas comme citoyens puisqu'ils exerçaient à eux seuls l'autorité, il n'y avait pas d'originaires de Venise. Cet état est pour nous tellement bizarre, tellement contraire à l'ordre naturel des choses, que nous n'avons pas de mot pour l'exprimer ; c'est une existence artificielle, un tour de force si l'on veut, ce qu'il y a d'admirable c'est que le tour de force dura quinze cents ans. Quelle ténacité, quel talent ne fallut-il pas pour avoir fait ~~durer~~ vivre pendant tant de siècles une machine qui semble si peu propre à durer !

Cette anomalie de l'existence de Venise, et aussi la complexité qu'elle paraît offrir au premier coup d'œil, la rendent difficile à caractériser ; cependant un mot la résume ; la mer. D'abord la mer profonde, silencieuse, mystérieuse : c'est l'aspect

que présente d'abord Venise. Là point de bruit, le tumulte de nos voitures et de nos chevaux, ~~[illegible]~~ le bruissement ~~[illegible]~~ des pas ~~[illegible]~~ y sont également inconnus. Au lieu de la foule remuante qui se presse dans nos rues, ce sont ces gondoles noires qui glissent comme des chauves-souris. Vous ne voyez pas non plus la pensée s'élancer comme dans nos vieilles cités en jets délicats et sublimes, grimper au ciel à travers les mille festons des flèches aiguës, mais ~~[illegible]~~ on dirait qu'elle ~~[illegible]~~ se comprimer et s'ensevelir sous les lourdes et sombres constructions byzantines. Les toits plats, les coupoles écrasées de ~~Rialto~~ aphrodite sont comme un couvercle de pierre qui pèse sur elle et lui défend d'aspirer au-dessus des eaux son véritable domaine. La dureté du gouvernement même se rattachait à la position maritime ~~[illegible]~~ Sa situation était celle d'un pilote toujours en danger, et auquel on obéit toujours bien qu'il jette des passagers à la mer.

L'aspect de Venise eût pu tromper : ses fêtes somptueuses, son carnaval éternel en fesaient pour les étrangers la ville la plus joyeuse et la plus expansive, le rendez-vous des bombances du monde, comme dit Byron. On sait ce roman de Voltaire où il représente dans un palais vénitien sept étrangers festoyant ensemble : quand le banquet est fini sept laquais sortent et disent chacun à leur tour : la gondole de V. Majesté est prête : c'étaient six rois détrônés. Voilà comme Venise se montrait aux nations, elle conviait les rois et les peuples à ses bals, elle se proclamait l'asile des persécutés, le lieu de consolation des affligés, la salle de festin de tous les voluptueux et de tous les prodigues : tout cela n'était qu'un masque. Le vaisseau avarié à sa cale, fesant eau de toutes parts, pavoisait et illuminait ses mâts, pour que l'Europe trompée par l'apparence lui confiât toujours le dépôt de ses richesses. Et pendant que les capitaines, seuls dépositaires du fatal secret, travaillaient sans relâche à écarter le péril, ils envoyaient sur le pont leurs sujets rire et danser. C'est ainsi qu'échappa au monde pendant plus de mille ans le grand naufrage mystérieux qu'on appelle l'existence de Venise.

Cet être étrange, cette vie anormale et monstrueuse par quoi commença-t-elle ? par le besoin d'un refuge. On se jeta sur un banc de sable pour éviter Attila. Des cabanes, puis des maisons s'élevèrent là où les pêcheurs venaient sécher leurs filets. La faiblesse des Empereurs d'Orient, la mort de Charlemagne abandonnèrent à elle-même la cité naissante : sous la conduite d'un chef de son choix, elle ne tarda de tourner l'Adriatique, et à force de persévérance elle conquit les hordes belliqueuses qui lui fesaient face. On peut regarder ce premier travail comme le plus difficile que Venise eut à accomplir. L'Illyrie fut pour elle ce que le Samnium avait été aux Romains : ~~[illegible]~~ de même que Rome elle sortit victorieuse de la lutte, et ayant conquis des soldats, elle les envoya conquérir la mer à leur tour. Dès lors ce ne fut plus pour elle qu'une suite de victoires. Elle dominait par sa position centrale entre les trois grandes races Européennes, les Slaves vis-à-vis d'elle ; les allemands à sa gauche, des deux autres côtés les latins, elle domina

103 v

Elle dominer par ses provéditeurs dans toutes les places maritimes de la méditerranée. En 1204 elle prit constantinople et fit chausser à son doge Dandolo les brodequins rouges, insigne de la Dignité impériale; en 1300 le lion de St Marc flottait sur toutes les côtes de la mer noire et jusqu'en Crimée; au milieu du 14e Siècle Pétrarque voyait déjà la république maîtresse du Caucase, de l'Inde, du gange et du pays des Sères. Effectivement elle eut tout pris sans gênes, Gênes ville maritime comme elle, aussi énergique et forte de cet avantage qu'elle fesait monter sur ses flottes ses citoyens, non des mercenaires et des Esclaves. Alors commence corps à corps entre les deux républiques cette terrible lutte de chiozza dont Venise ne vint à bout qu'en perdant sa liberté. Elle avait à choisir entre la liberté à la puissance; elle aima mieux la puissance, et se résigna par amour pour elle, à vivre sous la dictature la plus violente qui fut jamais. Un conseil de dix patriciens qui avait ~~ ~~ été revêtu en 1310 de pouvoirs illimités pour informer au sujet d'une conspiration, se déclara perpétuel en 1348.

On a peine à se figurer l'Etat violent auquel le conseil des dix assujettit la république. D'abord il s'empara des doges et l'incorpora au son sein lui et son conseil. Il avait beau ouvrir à sa guise la magistrature et l'administration, il n'était point responsable; chaque jour il ordonnait des exécutions sans autre jugement que le sien, et poursuivait ceux-là même que la quarantie judiciaire avait acquittés. Malheur au prévenu dont l'innocence n'était que probable: la maxime du terrible tribunal était que dans le doute le plus sur est de juger à la rigueur. Pas un jour, pas une heure d'adoucissement à ce gouvernement de fer; ce fut une terreur qui dura jusqu'à Bonaparte. Aussi le peuple tremblait et se détournait lorsqu'il apercevait la fuste à flamme rouge destinée à transmettre les ordres du conseil; et à l'indiscret étranger qui demandait: qui a fait cela? le prolétaire ou le marchand de Venise baissant la tête et levant le doigt vers le ciel, répondait: ceux d'en haut.

Grâce à cet effort, Venise tua Gênes, et alors une ambition démesurée s'empara d'elle. Elle voulut avoir sa part de l'Italie, il lui prit fantaisie de posséder de la terre. Concevoir une pareille envie, c'était déchoir. Venise, être aquatique, n'avait rien de commun avec le continent; en mettant un pied hors de l'eau, elle agissait contre sa nature, et s'exposait à une multitude de souffrances nouvelles, elle dépérit malade dans son élément. Déjà en 1309 pour avoir voulu extorquer Ferrare, elle avait vu tous les peuples de l'Europe se ruer contre elle, tomber tous à la fois sur ses comptoirs, piller ses richesses et vendre ses provéditeurs aux Sarrazins. Cette dure leçon ne lui profita de rien. Il lui fallait pour ses patriciens des bois, des villas, de la verdure; elle prit Padoue en fesant étrangler le Seigneur de cette ville; puis elle enleva au duc de Milan Brescia et Bergame, puis en 1500 elle appela Louis XII pour avoir Crémone.

Au milieu de ces conquêtes Venise avait des regrets et des remords; elle avait beau se faire illusion les sources intérieures de sa prospérité tarissaient. En l'espace de 30 ans (1423-1453) ses revenus avaient diminué de plus de cent mille ducats. Quand elle s'apercevait de ces symptômes de décadence alarmants et fiévreux, elle s'en vengeait sur ses généraux. ainsi Marino Faliero

qui lui avait asservi toutes les tribus esclavonnes ; on sait par quel déni de justice elle força le vieillard octogénaire à conspirer contre elle ; on sait aussi avec quel horrible empressement elle s'acharna sur sa victime : aujourd'hui on voit encore dans la salle du Sénat le tableau noir avec ces mots : Marino Faliero décapité pour ses crimes. Le conquérant de Padoue, Zeno fut livré à la torture et condamné à la prison pour avoir emprunté 400 ducats au duc de Milan. Et ce condottieri savoyard, ce fameux Carmagnole, qui avait blanchi au service de la république, qui fut exécuté entre les deux lions du Pirée pour une ~~cons~~ trahison plus que douteuse. Et plus tard après la conquête de la Lombardie, ne vit-on pas la persécution s'appesantir sur Foscari l'instrument glorieux de tant de victoires. Le doge Foscari vieillard vénérable et renommé pour l'~~am~~ dévouement sans bornes qu'il portait à la république, était inattaquable ; on le poursuivit dans ses enfans. Son fils Jacopo, bon citoyen, mais coupable d'avoir reçu quelques présens du duc de Milan, fut cité devant le conseil et condamné à l'exil. Son père avait quatre vingts ans, sa mère était plus que septuagénaire ; n'importe, il fallut partir sans sa femme, sans ses enfans. A peine est-il à Trévise, lieu de son bannissement, qu'un des Dix est poignardé dans la ville. Jacopo est aussitôt accusé du crime, rappelé à Venise, torturé, et bien qu'il supporte les tourmens sans se plaindre, on le relégua à la Canée ~~[illegible]~~ Le jugement reposait sur ce que le jour du meurtre un domestique de Jacopo avait été vu à Venise. Jacopo se rendit dans sa nouvelle retraite, mais le mal du pays le prit avec une telle violence, qu'il lui sembla doux de retourner dans sa patrie fût-ce pour y mourir. Il écrit une lettre au duc de Milan, et s'arrangea de manière à ce qu'elle tombât entre les mains du conseil La ruse eut un plein succès ; on le rappela une seconde fois, on le mit encore à la torture, quoiqu'il avouât tout, et on le jeta dans un cachot où il ne tarda pas à mourir. Comme il venait d'expirer on découvrit le véritable meurtrier du Patricien. On avait voulu briser le père dans le fils, on n'avait pas réussi : le vieillard avait assisté comme un vieux Romain à toutes les souffrances de Jacopo ; alors on s'en prit à lui-même. On lui imposa l'abdication. Foscari avait ~~offert~~ demandé plusieurs fois à se démettre de sa charge, et toujours on la lui avait refusée : il ne put comprendre le caprice de ses collègues et leur dit que sa vie ayant été utile à la république pendant tant d'années, il voulait lui en consacrer les derniers momens. Quelques jours après un décret du conseil le déclara déchu, et Foscari chassé du palais ducal descendit sur ses béquilles, aux yeux de tout le peuple, l'escalier des géans où il avait été couronné trente cinq ans auparavant. La multitude voulut se plaindre, une proclamation ordonna le silence sous peine de mort. le lendemain comme on sonnait la cloche de Saint Marc pour annoncer l'élection d'un nouveau doge le vieux Foscari rendit l'âme. Telle est l'histoire de cette persécution épouvantable ~~dont~~ à laquelle les annales des autres pays n'offrent rien qu'on puisse comparer.

104 v

Quelque impitoyable à elle même que se montrât Venise, elle ne voyait point revenir les beaux jours de sa puissance à l'Epoque même à laquelle nous sommes arrivés; peu d'années avant la ligue de Cambray, se sentant faiblir, elle chercha une force nouvelle en ~~étant~~ resserrant encore les nœuds du pouvoir. Elle se donna trois chefs, c'est dire qu'elle fit le dernier effort de contraction possible à une république; car avec deux, il n'y a pas de majorité; avec un seul, c'est la monarchie. A la vérité les trois nouveaux magistrats, les inquisiteurs d'Etat comme on les appelait, ne gouvernaient pas dans le sens rigoureux du mot, mais ils avaient le droit d'examen sur la conduite de tous les autres et pouvaient mettre à mort qui bon leur semblait, les ~~petits~~ patriciens comme les prolétaires, le doge lui-même. C'était une censure suprême et redoutable à laquelle n'échappait personne, pas même ceux qui l'exerçaient. L'assentiment de deux des inquisiteurs pouvait faire étrangler le troisième. Nous avons déjà dit quelque chose du secret impénétrable qui entourait [illegible] judicature. Les statuts en vertu desquels des citoyens étaient condamnés chaque jour, ne devaient être divulgués sous peine de mort; personne ne les connaissait et ne cherchait à les connaître. Les inquisiteurs étaient un mystère aussi bien que leurs fonctions. Lorsqu'ils citaient quelqu'un devant leur tribunal, le prévenu ne les voyait point et n'avait affaire qu'à leur secrétaire; c'était de la bouche de celui-ci qu'on recevait ces admonitions quelquefois si sévères que celui qui les avait subies tombait sans connaissance. La pénalité était simple: il n'y avait guère de punitions que la réprimande, les plombs, les puits et la mort. Les plombs étaient des réduits étroits et [illegible] et sans air brûlés par l'ardeur du soleil, sous les toits du palais; les puits ces caves humides creusées sous le pont des soupirs. En cas de récidive, on était condamné à mort comme incorrigible et l'exécution était secrète: voici ce que dit le 16e statut rapporté par M. Daru:

« Quand le tribunal aura jugé nécessaire la mort de quelqu'un, l'exécution ne sera jamais publique. Le condamné sera noyé secrètement la nuit dans le canal Orfano. »

Si le condamné cherchait à se mettre à l'abri de la sentence en se réfugiant dans un asyle, il y était poignardé.

C'est alors que se développa le système de dénonciation déjà mis en honneur par les Dix. Par leurs agens, les inquisiteurs étaient présens partout, même dans le sein des familles il ne se disait rien qui ne leur fut rapporté; il faut croire qu'une moitié des citoyens était en observation devant l'autre. Au coin de chaque rue des bouches de bronze pratiquées dans les murs communiquaient à des bureaux publics de dénonciation, et là chaque passant pouvait sans être compromis, venir vendre les secrets dont il était dépositaire. Malheur à qui, dans un moment d'épanchement ou dans l'ivresse, avait parlé soit en ~~bien~~ mal soit en bien du conseil d'inquisition; le lendemain en sortant de chez, il était presque sûr d'être arrêté, traîné devant le tribunal, réprimandé pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas, car telle était la maxime du gouvernement à Venise: « pourvu que vous ayez du pain sur la place, et la justice au palais, que vous faut-il de plus? »

Au milieu de ces pratiques hideuses, le conseil d'inquisition eut cela de beau qu'il n'outrepassa jamais ses pouvoirs, et dans son impassibilité ne sacrifia jamais aucune passion humaine à l'utilité de la patrie; il demeura toujours juste en condamnant d'après des lois iniques. Aussi Venise ne se lassa point de lui, et l'on vit tous les ans la noblesse assemblée voter la création de nouveaux tyrans.

Trois tragédies souvent traitées par les auteurs modernes tant en France qu'en Angleterre, résument assez bien la vie de Venise. Marino Faliero, un prince victorieux et insulté qui conspire contre la patrie. Sa mort est le premier exploit de ~~la toute-puissance~~ des Dix. Les deux Foscari nous montrent combien de progrès a fait le gouvernement en moins d'un siècle; ce n'est plus cette iniquité criante, cette impatience terrible qui a présidé à la déchéance de Faliero: la persécution est savante, phlegmatique, presque imperceptible. Elle dura plusieurs années pour amener le même résultat. Enfin la conjuration de 1618, l'épopée de la police vénitienne. D'après des documents qui sont restés ignorés jusqu'à ce jour, il paraîtrait que la république pour se laver de tout soupçon envers les Espagnols, fit noyer en quelques jours plus de huit cents personnes, accusés et accusateurs. Et la disparition de tant de monde transpira à peine!

Entre les deux Foscari et l'affaire de 1618, entre deux hauts faits de la sagesse de Venise, on pourrait placer le drame dont nous allons raconter l'histoire, c.a.d. le premier et le dernier de ses revers.

Celui qui se porta l'exécuteur du traité de Cambray, ce fut Louis XII. Jusqu'au dernier moment la république ignora le danger qui la menaçait, et, sans les bravades d'un gentilhomme savoyard à la cour de Milan, il est probable que le roi l'eût saisie endormie dans ses lagunes. À peine était-elle prête quand le roi d'armes de France vint, dans la salle du conseil, défier le sénat et le peuple.

Venise à ce moment décisif se trouva aussi délaissée, aussi seule qu'au jour où Bonaparte la supprima. Il fallut qu'elle tirât toutes ses ressources d'elle-même. Elle fit descendre ses soldats de dessus ses galères et les envoya contre le roi. Ceux-ci se mirent timidement en campagne: leurs généraux ne s'entendaient pas; l'un voulait la bataille, l'autre soutenait que le salut ne viendrait que de la temporisation et les discussions continuèrent jusqu'à ce qu'on se trouvât en présence des Français. C'est le 14 mai 1509 que les deux armées se rencontrèrent non loin d'un village appelé Agnadel. Quoique les deux généraux vénitiens se fussent rapprochés, leur résistance manqua d'unité: un marais les séparait de l'ennemi; ils le laissèrent franchir. Ce mouvement opéré, il suffit de quelques charges de gendarmerie comme à Fornoue: en trois heures tout fut terminé; six mille vénitiens étaient couchés par terre, le reste en fuite, et la république ouverte de toutes parts. Toutes les villes capitulèrent et bientôt des batteries françaises établies sur les bords de l'Adriatique, firent voler leurs boulets jusque dans les lagunes.



Il faut voir dans les écrits des publicistes contemporains quel funeste effet le défaite de Venise produisit sur l'opinion. Ce gouvernement, la veille encore, si sage, si digne d'être proposé comme modèle à l'Europe, ne valait plus la peine d'être seulement regardé. Machiavel lui-même, ce génie si profond et si bien à la portée des plus inextricables circonstances, Machiavel est un des premiers à lui jeter la pierre. Il dit dans l'un de ses discours sur Tite-Live : Les Vénitiens, dans l'enivrement de la bonne fortune, se croyant redevables de leur prospérité à une habileté et à un courage qu'ils n'avaient pas, leur outrecuidance alla jusqu'à appeler le roi de France, le protégé de Saint Marc ; ils se faisaient fort de mépriser le Saint Siège ; l'Italie était trop petite pour eux. Après une bataille peu décisive, ils se hâtèrent d'offrir des concessions, ils perdirent toutes leurs provinces, ils envoyèrent faire soumission au Pape et solliciter la pitié de l'empereur. Ce changement fut l'ouvrage de quatre jours et, dites-moi, s'il y eut eu quelque vertu en Venise n'eût-elle pas réparé cet échec, ou du moins n'eût-elle pas supporté plus noblement sa mauvaise fortune ?

Ce jugement est beaucoup trop sévère ; Venise vaincue ne se montra pas au-dessous des circonstances, et les mesures qu'elle prit après la bataille d'Aignadel, encore qu'elles ne semblent avoir été dictées que par la terreur, sont néanmoins l'effet d'une sage réflexion. Quand le Sénat apprit que les barbares s'avançaient vers l'Adriatique ; il déclara qu'il voulait épargner aux provinces les maux de la guerre, les délia du serment de fidélité et promit de les indemniser de leurs pertes au retour de la paix ! Rien de plus adroit que cette décision. Le régime vénitien fondé sur l'intérêt ne pouvait rien attendre du sacrifice ; la république eut eu trop mauvaise grâce à dire aux sujets qu'elle avait toujours foulés : mourez pour moi ; mais elle en appela à leur intérêt privé ; elle leur laissa la liberté de goûter la domination étrangère pour qu'ensuite ils la comparassent à la sienne. Les résultats furent à son avantage. Quand on vit la brutalité des soldats allemands et français, les massacres de Peschiera, l'énormité des contributions levées sur les villes qui capitulaient, on releva partout le lion de St Marc ; les paysans des Veronais se faisaient pendre par centaines plus tôt que de crier : Vive l'Empereur. Ce revirement si habilement amené sauva Venise. Ayant recouvré ses sujets, elle désunit sans peine les confédérés, battit le marquis de Mantoue, reconquit Padoue et la défendit contre Maximilien qui vint l'assiéger avec cent mille hommes, donna à Ferdinand ce qu'il demandait, au Pape ce qu'il convoitait, et n'eut plus sur les bras que Louis XII contre lequel tout se tourna bientôt.

Louis XII était un prince scrupuleux qui combattait contre le Pape et voulait en avoir l'absolution. L'intrépide Jules laissa son rival se débattre avec sa conscience timorée, et en attendant, foudroyait les villes de Lombardie, assiégeait la Mirandole en personne et entrait par la brèche au milieu des cardinaux tremblants. Un autre inconvénient qui n'embarrassait pas moins le roi de France, c'étaient les Suisses ; il ne savait plus comment venir à bout de ces défenseurs de sa fortune. Depuis qu'on avait habitué ces barbares

à descendre de leurs alpes, ils avaient tellement pris goût à l'Italie et à sa jouissance, qu'ils y venaient uniquement pour mener joyeuse vie. En vain les capitaines les suppliaient de songer au moins aux affaires du maître à qui ils s'étaient loués; ils n'en fesaient qu'à leur tête et appelaient leurs frères des montagnes à venir manger avec eux l'argent de leur solde. Tous les jours de nouvelles bandes débouchaient par les défilés qui ferment la Lombardie: hommes, femmes, enfans tout serait venu si l'on n'avait mis des armées en faction aux portes de la contrée. Pour les autres on leur prodigue l'or, mais ils étaient insatiables; plus on leur donnait, plus ils voulaient avoir. On essaya de les empoisonner. mais dit un contemporain, ils étaient d'un tempérament si robuste, que leur estomac semblait ne s'en porter que mieux. Alors que fit-on? on alla acheter des fantassins dans la basse allemagne puis on songea à rétablir sur de nouveaux frais la milice nationale créée par Charles VII; on enregimenta des Basques, des Gascons, des Picards. Mais quels malheurs n'avait-on pas à redouter, en attendant que ces gens là fussent aguéris?

Néanmoins il y eut un moment d'espoir. En 1512 apparut un jeune homme fougueux et infatigable, Gaston de Foix, une espèce de Condé, qui devait par la rapidité inouie de ses succès épouvanter tous les ennemis de Louis XII. Le 7 février il délivre Bologne assiégée; le 18 il était devant Brescia reprise par les Vénitiens; le 19 il l'avait forcée; le 11 avril il périssait vainqueur à Ravenne. Ce terrible général de 22 ans était un homme très féroce. Les dix huit mille Bresciens qu'il fit passer au fil de l'épée n'en feraient pas foi, que son masque, qui ~~ressemble~~ semble une face de lion, suffirait presque pour l'établir. A Ravenne il voulut non pas seulement la victoire, mais l'extermination. Le champ de bataille lui restait couvert des plus intrépides défenseurs de la confédération; il ~~retourne~~ aperçut au loin un corps de deux mille Espagnols qui se retiraient en bon ordre, il n'y tint pas; avec 17 gendarmes il s'élance sur le bataillon ennemi, et y succombe percé de 23 coups de lance.

De ce moment Louis XII n'essaya plus que des défaites, les Suisses et les Landsknetchs s'exterminèrent à Novarre par jalousie de métier; le Milanais fut perdu; le roi fut obligé de tromper les Suisses pour les éloigner de Dijon qu'ils bombardèrent durant six jours, pendant que les Anglais fesaient tourner les éperons à la gendarmerie française et que les rois de Navarre et d'Ecosse expiaient par des revers l'alliance de la France. La dernière année de Louis XII fut le comble de l'humiliation.

Voilà ce que la France avait gagné en touchant à Venise. Toutefois il y avait cette différence entre les deux puissances abattues, que l'une encore luxuriante de sève et vie, n'avait qu'à toucher le sol de la patrie pour renaître comme le géant de la fable à sa jeunesse et à sa force; tandis que l'autre frappée dans sa décrépitude, n'avait plus qu'à donner les derniers jours de sa faiblesse. Retranchée par Louis XII du nombre des puissances militaires de l'Europe, Venise perdait en même temps l'espérance. Dominer

106v

jamais comme maîtresse de la mer. Cette méditerranée qu'elle faisait épouser à son doge avec une pompe si orgueilleuse, n'était plus qu'un lac, depuis que tant d'océans venaient d'être reconnus ; et les voyages que le moyen âge avait tant admirés n'étaient que des promenades sans péril et sans gloire, après les immenses entreprises de Colomb et de Vasco de Gama. Le monde ayant été plus que triplé adieu la position centrale de Venise ; la route d'Alexandrie étant abandonnée, adieu son commerce. Egarée, dans son désespoir, elle tenta d'arrêter cette grande révolution. La petite seigneurie, perdue dans les sables, au fond d'un golfe retiré, voulut faire rétrograder le genre humain ! L'année même du traité de Cambray, elle se ligua avec le soudan d'Egypte et lui envoya des bois de construction qui, transportés à Suez servirent à former une flotte. Elle eut d'abord quelques avantages sur les Portugais dispersés mais elle fut ensuite battue, ainsi que tous les armemens qui continuèrent à descendre la mer Rouge. Venise fut heureuse d'en être quitte à ~~[illegible]~~ ce marché ; elle put faire encore ~~pendant~~ le cabotage sur les côtes d'Afrique, tandis qu'elle fut morte du coup, si le grand Albuquerque avait réalisé sa menace, de faire détourner le Nil au roi d'Abyssinie et de changer l'Egypte en un désert.

De tous ces événemens résultent deux grands faits : la réunion de la diplomatie européenne pour une même entreprise, et en même temps le premier essai du système d'équilibre. Les haines nationales se taisent devant les intérêts politiques. Venise abattue trouve des alliés dans la plupart de ses ennemis ; toutes les fois que la France est abandonnée par sa fortune, l'Espagne, son plus formidable adversaire, s'empresse de lui tendre la main. En second lieu la ruine du monopole est consommée par la chute de Venise. Désormais le commerce du monde ne sera plus concentré dans une ville. ~~Toutes les~~ ~~contrées~~ peuples seront appelés à y prendre part. Pour le moment c'est l'Espagne, et le Portugal qui occupent la communication entre les différens mondes, plus tard ce sera la Hollande, la France, l'Angleterre... Par cette révolution l'esprit du commerce s'agrandit. Les vaisseaux marchands qui se croiseront de Lisbonne, de Bordeaux, d'Amsterdam, de Londres aux Indes ou dans l'Amérique, porteront la civilisation avec les denrées ~~[illegible]~~ et la Dominante ce sera, non plus Venise, mais l'Europe.

Dernier coup d'oeil sur l'Italie.

Nous avons vu en quelle humiliation était tombée la France à la mort de Louis XII; mais à l'avènement de François I, elle se relever glorieusement. On la vit tout d'un coup surgir comme un géant ayant à sa tête son roi qui lui-même était un géant. On peut voir encore au musée d'artillerie l'armure de François I. elle accuse une taille colossale et une force de corps. De corps proportionnée aux dons extérieurs, le roi de France joignait une foule de qualités aimables; beaucoup de goût, surtout beaucoup d'esprit, de la bravoure et de la grandeur d'âme : tout cela se montre sur son portrait qu'a peint Titien; et bien que cette figure allongée et lascive rappelle un satyre, cependant elle décèle en même temps un grand homme.

Soyons indulgens à l'égard de François I. Il est une consolante apparition après la génération de princes ignobles qui a fermé le XVe siècle. Dans ses fautes mêmes il y eu moins quelque gloire. Il n'a pas fait son siècle sans doute, mais il s'en est montré digne. Il a aimé les arts, et les arts parlent encore pour lui et demandent grâce pour sa mémoire. Le prix des exactions du chancelier Duprat, paya Léonard de Vinci et le collège de France. François I mérite encore de nous pour avoir relevé, je dirai même pour avoir fondé la gloire militaire du pays. La réputation de la France était singulièrement tombée depuis les guerres des anglais. Les avantages de Louis XI les victoires ~~féodales~~ de Charles VIII et de Louis XII, gagnés par les mignons avaient été insuffisantes pour la restaurer. Avec François on vit pour la première fois ce qu'était un roi à la tête des siens, un roi soldat; c'est l'expression de Mont Luc s'adressant à François I lui-même.

Le nouveau règne, comme nous le disions, débuta donc par un grand coup de vigueur. L'Europe regardait la France comme abattue pour long-temps. Les Suisses se croyaient maîtres de tous les défilés des alpes; l'Italie, enfin nettoyée des barbares, songeait à reprendre haleine; s'élevait une ~~quand~~ tout à coup une armée formidable lui tombe sur la tête. Paul Jove raconte ainsi ce merveilleux fait d'armes :

« L'armée fut menée de Grenoble à Vizille, et de là, s'étant jointes toutes les bandes et compagnies, à Mácère, puis par le droit chemin à Embrun. Bourbon et Trivulce qui avaient charge de l'avant garde étant partis d'Embrun avec provision de munitions pour cinq jours arrivèrent à St Clément et à St Crispin, villettes d'entre les montagnes. De là, en laissant le mont Genièvre sur la main gauche, l'armée passa la Durance à gué, et s'étant logé le camp à Guillestre, ayant passé le mont Avalt, tôt après arriva l'on à grand travail à la roche de Saint Paul, laquelle, pour ce qu'elle estait entrecoupée et inaccessible, ils ouvrirent par ferrements en incroyable promptitude et menèrent l'artillerie tout outre. Le jour ensuivant, on descendit en la vallée de Barcelonnette laquelle estant empêchée de fort grands rochers et collines très malaisées y entremises, apporta grand désespoir d'affaires, car il était nécessaire de trancher avec des hoyaux et pics ces rochers montueux; égaler et aplanir les ~~terrains~~ bords, et transporter



les artilleries sur les espaules des soldats, pource que les chevaulx ne pouvaient servir de rien, pour ces lieux desrompus en abaissant et dangereux à cheoir. Aucunes fois elles estaient suspendues à de grosses pierres et aux troncs des arbres avec grandes cordes entortillées à l'environ et avec des instruments à tour, tant par l'artifice de guindages et poulions, estoient tirées de roche en roche y ayant de très profondes vallées entre deux en extrême admiration de toute l'armée. En quelques lieux aussi dressoient des soustenemens et estages contre les côtes des roches toutes découvertes, là où il n'y avait nul chemin et y entrejettant de longues poutres qu'ils couvraient par dessus de fagots d'arbrisseaux de glaisons, de mottes préparoient chemins en l'air aux charrois qui passaient outre et par ce moyen, en merveilleuse industrie des charpentiers et de tels ouvriers et au singulier travail des soldats, menerent tout le charroy et bagage de l'ost en la vallée argentière. Le jour en suivant toute l'armée descendit des villes de l'archel et d'Esberge en la vallée d'asture, là où ils domptèrent et esplanadirent ayant rompu et arraché excessivement malaisées pierres en pareil artifice des ouvriers et vastadours, le mont Pied de Porc. L'armée n'y ayant employé que 3 jours pour tel chemin, parvint Saint et Salve à avestres, de là à Sambuc, et tôt après aux gorges de l'Italie. »

Dans le marquisat de Saluces était alors, avec les troupes pontificales, Prosper Colonna qui passait pour le plus prudent des capitaines italiens. On vient lui annoncer que les français débouchent par l'argentière. Ils auraient pris des ailes, s'écrie-t-il en riant. Le lendemain on lui annonce que la Palice et Bayard sont à deux pas; il ne le croit pas encore. il se mett à table et quelques minutes après les gensdarmes entrent dans la chambre et lui demandent son épée. Pendant ce temps les suisses encombraient les cabarets de Milan, mangeant et buvant en repos. Quand ils surent que Villefranche avait été pillée, ils s'armerent en hâte; mais ils étaient si peu disposés à combattre, qu'ils prêterent l'oreille aux premières offres d'argent que leur fit le roi. Ils regagnaient le chemin de leurs montagnes, quand arrivent d'autres bandes les mains vides. Ceux-ci conduits par l'évêque de Sion, le plus implacable ennemi de la France, n'avaient garde de se laisser pratiquer; bien plus ils endoctrinent leurs frères, ~~[illegible]~~, leur font renoncer au prix convenu, et les entraînent avec eux au camp situé entre Milan et Marignano.

Le roi avait avec lui dix mille basques, vingt-deux mille lansquenets et une gendarmerie nombreuse. Beaucoup de ses soldats avaient fait les guerres d'Italie; à ses côtés on remarquait le vieux Trivulce, Lautrec, le plus grand capitaine de la France en ce temps là, si l'on en croit Montluc qui s'y connaissait, la Palice, Louis d'Ars et son camarade Bayard, ce ~~autre~~ glorieux anachronisme, ce ~~[illegible]~~ chevalier du moyen âge contemporain des Borgia qui devait dans la journée suivante mériter l'honneur de donner l'accolade au roi; puis Charles de Bourbon dont la trahison n'avait pas encore flétri la gloire, puis le fils du terrible Sanglier des Ardennes, le marquis de Fleuranges, le jeune Aventureux, comme ses prouesses l'ont fait appeler. Pour François I, il n'avait encore

assisté à aucune bataille ; il n'avait que vingt ans ; à peine sortait-il de ses exercices. Néanmoins il se trouva à la hauteur de l'occasion. Sa position était défavorable ; une longue chaussée s'étendait entre les deux armées. C'est sur cet étroit espace que s'exécutèrent pendant 24 heures consécutives ces furieuses charges de cavalerie qui firent donner à la bataille le nom de journée des géants. « Depuis deux mille ans, écrivait à sa mère François I lui-même, ça n'a point été vue une si fière ni si cruelle bataille, ainsi que disent ceux de Ravenne, que ce ne fut au prix qu'un tiercelet » En effet, jamais pareil acharnement ne s'était vu. Les Suisses sans autres armes que leurs piques de dix-huit pieds et leurs espadons à deux mains, sans cavalerie, sans artillerie, n'employant d'autre art militaire que la force du corps, marchaient droit aux batteries ~~et~~, se jetaient à la gueule des pièces dont les décharges emportaient des files entières ou couraient sous le ventre des grands chevaux chercher le défaut de leurs bardes et lutter corps à corps avec eux. Les gens d'armes de leur costé firent des prodiges de valeur et se comportèrent de manière à faire perdre mémoire de la journée des éperons. ~~[illegible]~~.

Néanmoins ~~[illegible]~~ le soir du 14 septembre, il y eut pour l'armée française un moment terrible ; l'ennemi était parvenu à la disperser ; l'infanterie cherchait la cavalerie ; les gens d'armes avaient abandonné les canons. Laissons parler le marquis de Fleuranges : « La nuit vint et les Suisses commencèrent à chasser les gens d'armes de côté et d'autre, car ils ne savaient où ils étaient et on les tuait partout où on les trouvait. Et demeura le Roy auprès de l'artillerie, qui n'avait point un homme de pied auprès de lui, et fist une charge environ avec 25 hommes d'armes qui le servirent merveilleusement, et y cuida le roi estre affolé. Et vous jure ma foi que ce fust un des plus gentils capitaines de toute son armée et ne voulut jamais abandonner son artillerie, et faisait rallier le plus de gens autour de lui. Et furent les Suisses bien près de l'artillerie ; mais ils ne la voyaient pas ; et fist éteindre ledit Roi un feu qui était près de ladite artillerie, pource que les Suisses étaient si près d'eux et affin qu'ils ne la vissent point si mal accompagnée. Et demanda ledit Seigneur à boire pource qu'il était fort altéré, et y eut un piéton qui lui alla quérir de l'eau qui était pleine de sang, qui fist tant de mal audit Seig^r avecques le grand chaud qu'il ne lui demeura rien dans le corps. Et se mit sur une charrette d'artillerie pour soi un peu reposer, et pour soulager son cheval qui était fort blessé. Et avait avec lui un trompette Italien appelé Cristophle qui le servit merveilleusement bien, car il demoura toujours auprès du roy ; et entendait on ladite trompe par dessus toutes celles du camp, et pour cela on scavait où était le roy, et se retiroit on vers lui. Et Mr de Vendosme avec le jeune Aventureux qui scavoit la langue allemande rallier les

Landsknechte, tellement que le roi n'eut bientôt autour de lui quatre mille que lui amena le capitaine Bandeck; et les autres capitaines suivaient file à file. » Le 15 Sept. au crépuscule, tout était réparé et l'on se battit encore long-temps dans la matinée, jusqu'à ce qu'on entendit au bout de la plaine le cri de guerre Marco! Marco! des Vénitiens alliés de la France. Persuadés que toute l'armée italienne arrivait, les Suisses serrèrent leurs rangs et se retirèrent avec une contenance si fière que le roi jugea prudent de les laisser aller. ~~[illegible]~~ Il eut raison; puisque sa victoire était complette. Les hommes des Cantons, si bien battus, ~~[illegible]~~ conclurent avec la France un traité d'alliance qui dura jusqu'à la révolution.

Le Milanais était gagné: François I n'avait pas tardé à s'entendre avec le Pape Léon qui avait les mêmes goûts que lui. Le roi d'Espagne mourait, le vieil Empereur achevait de se ridiculiser. L'occasion était belle pour qui aurait pris le chemin de Naples. Le roi de France aima mieux jouir de sa victoire que de l'achever: il signa avec le jeune roi don Carlos le traité de Noyon, et repassa les alpes. C'était dire: je reviendrai.

En effet, il revint; mais il n'était plus temps.

Avec quelque sévérité qu'on doive ~~jusqu'ici~~ condamner les fautes de François I, il faut toutefois lui pardonner l'entêtement avec lequel il s'acharna sur l'Italie. Il était impossible de renoncer sans un long combat à la possession de cette contrée. Nous parlerons pas ici des vieilles sympathies de race qui ont dans tous les temps appelé les Gaulois de la Seine et de la Loire vers les Gaulois du Pô; tant d'autres charmes irrésistibles poussaient incessamment nos pères vers le soleil de la Cisalpine! gagner l'Italie, c'était gagner la capitale de l'art et de la pensée, c'était couronner glorieusement cet effort d'art et d'érudition commencé si péniblement en France et en Allemagne, c'était conquérir d'un coup le beau, la science et l'inspiration. De si magnifiques résultats n'avaient pas échappé à François I. Cet homme qu'on a trop représenté comme un soldat brutal, avait reçu l'éducation littéraire la plus brillante; il avait prodigieusement de romans chevaleresques et savait par cœur ces chefs d'œuvre d'art et de poésie aventureuse que Bojardo et l'Arioste venaient de mettre au jour. Monsieur de Boisy son précepteur, avait long-temps couru l'Italie, et c'étaient ses récits qui avaient allumé au cœur de son élève toute sa passion pour cette contrée, sa belle fiancée comme il avait coutume de l'appeler.

Il la vit cette Italie, et du jour où il y posa le pied, ~~[illegible]~~ il semble qu'il en fut devenu insatiable. C'est que la réalité n'était pas au-dessous des traditions qu'en avaient rapportées les vieux soldats. Examinons un peu l'itinéraire, suivons les armées du XVIe siècle en leur marche, et nous verrons combien de merveilles se ~~[illegible]~~ succédaient à chaque pas pour frapper d'enchantement les Compagnons de Louis XII et de François I.

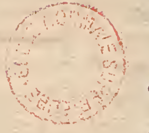
D'abord c'étaient les alpes: des chûtes de montagnes, des forêts de sapins, des glaciers, des avalanches, tous les périls

majestueux, toutes les difficultés irritantes. De tout temps l'obstination française s'est roidi en presence de ces magnifiques obstacles. Louis XIII lui-même, le prosaïque et pusillanime Louis XIII devint un héros au pied des alpes. Le plus bel épisode du siècle de Louis XIV, la guerre de Piémont et Catinat, eurent pour théâtre ces mêmes lieux; et n'est-ce pas là encore que se sont passés les chants les plus merveilleux de l'Iliade moderne? Les alpes seront long-temps pleines du nom de Napoléon.

Les obstacles des montagnes surmontés, la plaine offrait les siens. Les orages et les torrens de la Lombardie. Il faut avoir traversé ce pays pour comprendre toute la séduction qu'il pouvait exercer sur des esprits neufs et avides d'aventures. Combien poétiques et passionnés sont ces orages italiens! ces terribles concerts de la foudre roulés par tous les échos des montagnes, ces mers d'eau jaune et furieuse qui vous tombent de tous côtés par les pentes rapides des alpes et des apennins. Qu'un jour de chaleur fonde la neige sur les pics des glaciers, un ruisseau qui roulait à peine un filet d'eau sur une grève de deux cents pieds de large, devient un torrent qui bat ses deux rives. Toutes les rivières ont ce caractère de fougue capricieux; l'adige, le tésin, le Pô qu'elles grossissent.

A travers ces inondations on arrivait à la colossale Milan assise en reine au milieu des plus grasses plaines du monde. Milan était la première merveille humaine qu'on rencontrait après tant de merveilles de la nature; ses rues larges et ornées de portiques, ses maisons de pierres, ses palais revêtus de marbre et de serpentine bouleversaient singulièrement les idées des luxe des pauvres seigneurs de la Transalpine: au milieu, on voyait s'élever cette montagne de marbre qu'on appelle la cathédrale, *il duomo*, avec ses forêts d'aiguilles blanches et sa ceinture de 5000 statues. C'est là que commençait pour nos soldats la terre promise. Deux cent mille hommes, qui avaient des applaudissemens pour tous les vainqueurs, accouraient sur leur passage leur battre des mains et leur offrir le vin et l'hospitalité. aux portes de la ville, ils étaient reçus par une longue procession de jeunes filles avec une belle et docte haranguette toute fleurdelysée qui prononçait au roi un discours en latin. Qu'on se figure tout cela accompagné d'un luxe inouï d'oiseaux, de fleurs, de musique; en un mot de toute la pompe italienne, et l'on concevra combien toutes les peines du voyage étaient largement compensées.

En sortant de Milan, on laissait Venise resplendir à l'orient comme une féerie sinistre. Jamais il n'y eut d'entrainement vers la cité mystérieuse. on parlait de ses joies et de ses fêtes; mais avec une sorte de terreur, comme des joies et des fêtes du sabbat. on l'admirait, mais de loin comme un serpent magnifique roulé sur les eaux. On arrivait dans les indécises plaines du Pô. Depuis long-temps une agriculture savante et d'innombrables canaux avaient fait de ces lieux un jardin sans bornes. De distance en distance à la place des massives et sombres constructions de la féodalité s'élevaient ~~[illegible]~~ d'élégantes villas, accumulations d'art et de luxe. Là aussi s'annonçait une nature nouvelle. C'est au delà du Pô



que le soleil devient plus brûlant et que la vigne s'essaie à monter aux arbres. Toute cette partie de la Lombardie ~~[illegible]~~ exhale l'inspiration de l'Arioste. C'est bien par ces campagnes ondoyantes et riantes, par cette Flandre sous le ciel italien, que le prodigieux poëte né pour résumer le moyen âge et s'en moquer suivait la piste de ses héros. On dit qu'il partit un matin de Carpi en pantoufles et en robe de chambre et ne revint que le soir ayant fait quinze lieues sans s'en douter, et composé un chant de son poëme. Ainsi est l'Orlando tout entier c'est une promenade en habit du matin à travers les siècles du moyen âge.

Enfin on entrait dans la vraie Italie, l'Italie qui se prolonge de Lucques à Reggio comme deux grandes scènes dominées par un énorme amphithéâtre, les Apennins. Deux magnifiques statues ornent, à la base des monts, les deux entrées du pays. D'un côté la belle Florence de l'autre la riche Bologne. La moitié de la Péninsule qui longe l'Adriatique a plutôt été le rendez vous des races orientales les hommes du Nord et de l'occident ont préféré l'autre. C'est elle que nous suivrons avec nos pères les gaulois, les Franks et les soldats du ~~[illegible]~~ XVIe siècle.

Lorsqu'on passe de Lombardie en Toscane, la contrée prend un aspect plus neuf et plus sévère. Les villes jusqu'alors situées au milieu des champs, montent sur les hauteurs, les villages s'appendent aux montagnes, comme l'aire d'un aigle. Les champs s'élèvent en terrasses, en gradins qui soutiennent la terre contre la rapidité des eaux. La vigne mêlant son feuillage à celui des peupliers et des ormes retombe avec la grâce la plus variée. Le pâle olivier adoucit partout les teintes; son feuillage léger donne à la campagne quelque chose de transparent ou d'aérien. C'est dans ces lieux qu'a été écrite la description des jardins d'Armide. Entre Massa et Pietra Santa, où la route traverse pendant deux lieues des forêts d'oliviers, vous croiriez voir ces voies enchantées, qui, disent nos Croisés, conduisaient de palais en palais, de merveilles en merveilles jusqu'au dieu vivant, l'idole du Caire, ou les portiques mystérieux qui ~~[illegible]~~ ouvraient à perte de vue au sanctuaire d'Isis. L'Italie dans cette partie de la Toscane est véritablement une longue suite d'initiations.

Lorsqu'on passe par la Toscane, il faut aller voir Pise, sa tour de marbre si virginale, si pure, que 500 ans n'ont pas souillée; son campo santo, où toutes les générations reposent dans la terre apportée de Palestine; il faut vous arrêter aussi devant les peintures d'André. Ces premiers essais marquent l'âge symbolique de l'art; ils répondent à l'ère poëtique du Dante. A Florence, cette époque est passée depuis long-temps. Le caractère de l'art dans cette ville au commencement du XVIe siècle, c'est la philosophie; ~~Léonard de Vinci~~ son représentant, Léonard de Vinci, le génie encyclopédique, l'homme qui a tout su au profit de l'art, à la fois l'Aristote et le Platon de la peinture. A Vinci était reservé l'honneur de trouver l'équilibre de la nature divine, le Christ de la Cène. Cette grande tâche à laquelle le moyen âge s'était donné tant de peines, sans ~~[illegible]~~ y réussir, lui, penseur, l'a ~~[illegible]~~ accomplie. Il a donné le type de tout ce qu'il y a de beau dans l'école florentine; la sobriété, l'équilibre c. à d. ce point précis de l'art en deçà duquel ce ne serait pas assez, passé lequel ce serait trop.

Mais ces qualités n'importent pas l'idée complette de la ma:

turité & de la fécondité. Il faut que l'art devienne viril: or cette vertu n'est pas à Florence. Pour la trouver, il vous faut traverser les pays volcaniques qui finissent l'Etrurie, ~~[illegible]~~ les champs désolés de la Maremme, et ~~[illegible]~~ race d'hommes fiévreux, et indomptés comme les buffles qu'ils conduisent. Alors vous arrivez à Rome. Rome le point tragique du monde, le nœud des races, la borne intermédiaire entre les flots de l'Etna et les glaciers des alpes, le lieu de combat et du repos tout ensemble. On a souvent parlé des monumens de Rome; jamais de son plus beau, le peuple. Tandis qu'on fouille la terre à si grand labeur pour trouver quelques fragmens de marbre, le type des dieux capitolins, le transtevérino est là qui passe près de vous. C'est au milieu de cette race monumentale, dans cette patrie si dominante & si glorieuse que l'art s'est élevé au plus haut de sa perfection. L'expression de la beauté, mais que cela, de la toute puissance beautifiante, s'il l'on pouvait s'exprimer ainsi, c'est Raphaël, l'artiste détaché de la terre, qui semble avoir goûté la paix du ciel et ravi aux anges le calme de ses inspirations.

Il est une autre condition de l'art, plus humaine peut-être, mais non ~~plus~~ pas moins sublime: c'est la beauté agissante et passionnée c.à.d. la force, l'énergie désespérante, l'effort du génie terrestre pour rouler, comme le Sisyphe de la fable, jusqu'en haut de la montagne la pierre qui le repousse et l'écrase. Cette condition, les allemands en voulant l'atteindre sont tombés dans la maigreur; peut-être la trouverons nous dans le midi de l'Italie; poursuivons.

Au delà de Rome, après avoir traversé bien de lieues de ruines, vous vous trouvez aux portes du royaume de Naples. Entrez, c'est la Campanie Heureuse, Campania Felix. Là commencent à paraître la végétation africaine, qui effraye presque dans notre ~~[illegible]~~ Europe, les bois d'orangers, les palmiers, le cactus, l'aloès armé de piquans. Les anciens avaient placé sur ces rivages le palais de Circé. La véritable Circé avec ses terreurs et ses ~~[illegible]~~ séductions, c'est la nature du midi. Elle se présente dans cette délicieuse contrée sous un aspect de puissance sans borne et de violence homicide. Voir Naples et puis mourir, dit le proverbe italien; et nulle part la vie et la mort ne sont mises dans une si brusque et si prochaine opposition. Dans cette baie enchantée, au milieu de ce ciel tombé (un pezzo di cielo caduto in terra) dorment les villes ensevelies de Pompeii et d'Herculanum, tandisque à l'horizon fume incessamment la Pyramide du Vésuve; à côté les champs phlégréens tout hérissés de vieux cratères; en face la roche de Caprée.

Cette perfide contrée fut la borne ~~[illegible]~~ funeste au delà de laquelle nos pères n'avancèrent jamais. Sept fois les Français, ceux du midi comme ceux du Nord entrèrent dans ~~Naples~~, sept fois ils s'y fondirent, sept fois ils s'en retournèrent, comme ayant subi la fatale métamorphose des compagnons d'Ulysse. La fleur délicate des arts, n'a pas ~~[illegible]~~, non plus, prendre racine sous les influences malignes d'un pareil sol. Renonçons donc à trouver par ici l'artiste que nous cherchons. C'est ~~[illegible]~~ en deçà du Tibre, dans le pays énergique des vieux Etrusques qu'il faut le demander. L'expression de la souffrance et du désir tragique, c'est Michel-Ange Buonarotti, citoyen d'Arezzo.

Arrêtons nous à cette immense figure qui résume en elle seule toute l'histoire de son temps.

Michel Ange était d'une naissance illustre, issu des comtes de Canossa; néanmoins il s'obstina à être sculpteur; toute sa vie il fut ouvrier, le tablier au dos, la lampe sur la tête. Il était laid, laid à faire peur, on l'appelait le cyclope; dans sa jeunesse un camarade lui avait cassé le nez d'un coup de poing, et cette difformité lui resta toujours. Ce malheureux artiste vécut seul, mourut seul. ~~Contristé~~ Si amoureux de la beauté peut-être voulait-il dérober le spectacle de sa laideur. Son caractère amer et sarcastique, le sentiment des injustices qu'il eut à dévorer, les douleurs de son patriotisme le firent persévérer dans cet isolement. Tous ses rivaux lui étaient à charge; ~~et~~ personne n'entrait dans son atelier hors ses ébaucheurs et quelques marchands de bonshommes ambulans ~~[illegible]~~. Il demeura vingt mois entiers ~~dans~~ enfermé dans la chapelle Sixtine, emportant soigneusement les clés quand il sortait. Le soir, quand sa journée laborieuse était achevée, quand il avait pris la _micropa_, le pain et le vin, il se mettait à lire le Dante ou à composer des vers. Sa poésie est dure; on sent dans ses sonnets la main du sculpteur, néanmoins plusieurs sont entrés dans la postérité et dureront aussi longtemps que si la main de l'artiste les avait gravés dans le bronze. L'idée poétique ~~était~~ de Michelange c'est l'amour, l'amour qui sous une forme mortelle lui représente la beauté immortelle. Quelque part il attribue à l'amour un progrès qu'il croit éprouver en lui, il compare cet ouvrage opéré sur son âme, à celui de l'ouvrier sur le marbre qu'il dégrossit. Sa Béatrix fut Vittoria Colonna, l'une des plus grands poètes et la plus belle femme de son temps, la Corinne du 16 siècle.

Pour juger Michel Ange il faut résumer les idées qu'il a poursuivies. Le nombre n'en est pas grand. La préoccupation de l'homme était trop puissante pour que toutes ses œuvres monumens, sculptures, tableaux ne s'en ressentissent pas. D'abord on voit le tombeau des Médicis dont nous avons ailleurs expliqué la pensée; l'alternative de la vie et de la mort. Avant, Michel ange avait exprimé la dure destinée destinée du genre humain, ce sublime malheur d'avoir une âme immortelle et altérée de l'infini; le sujet choisi de préférence était Prométhée. Prométhée beau, jeune, intelligent et malheureux de l'être, puisque ~~sorte~~ de là ~~que~~ vient son supplice. Le vautour est là, sur sa poitrine ouverte, ne la quittant pas, devant ne la quitter jamais; il y a dans l'œil et dans le mouvement de la bête une perpétuité d'acharnement indicible. Au fond on distingue quelques essais d'architecture inachevée. Nul doute, le Prométhée c'est l'artiste lui-même. Une autre composition de Michel ange, c'est Marsyas attaché à l'arbre fatal; Apollon ~~[illegible]~~ se tient devant lui sans trouble, sans colère, lui montrant en artiste un couteau acéré; il va l'écorcher selon les règles: c'est l'art impitoyable et froid devant l'ignorance ricaneuse et vaine confondue. Nous citerons encore une figure, celle de Ganymède, l'inspiration ravie au ciel; le jeune homme saisi de vertige, ferme les yeux: en bas est son chien

qui le regarde et aboie après lui ; c'est dans la figure de ce pauvre animal que l'artiste s'est plu à exprimer toute la profondeur des regrets de la terre.

Mais l'inspiration de l'humanité, ~~[illegible]~~, il a fallu à Michel Ange pour l'exprimer, un tableau de plus de 500 figures colossales. On sait à quelles misérables manœuvres nous devons cet épouvantable chef d'œuvre, à la fois les pyramides et le temple olympien de la peinture. Bramante d'Urbin pour faire mieux ressortir le talent de Raphaël, son parent et son ami, insinua au Pape de mettre le sculpteur florentin aux travaux de décoration du Vatican. Jules II avec sa fougue accoutumée saisit ce conseil et charge Michel Ange de peindre la chapelle Sixtine ; la chapelle Sixtine, le sanctuaire de Rome, comme Rome est celui de l'Italie. Il n'y avait pas à se défendre ; le pape était homme à faire appréhender au corps qui conque lui résistait ; il avait un jour failli déclarer la guerre à Florence pour ravoir Michel Ange qui s'était échappé de ses mains. Le malheureux artiste se résigna ; il n'avait jamais fait de fresques, un barbouilleur fut son maître ; son inexpérience même devint une nouvelle source d'originalité ; et au lieu de se dédoubler, comme on l'aurait voulu, il ~~se~~ tripla son génie. La chapelle Sixtine est environnée d'arcades sur lesquelles est appuyée à cent pieds de haut une voûte immense ; c'est là-dessus ~~[illegible]~~ qu'il peignit... tout ; le sujet n'a pas de nom. c'est le christianisme, et le paganisme, la foi et la superstition, ~~[illegible]~~ l'inspiration des prophètes et des sybilles en un mot c'est l'humanité.

Comment analyser ce prodigieux ouvrage ? bien que la chose soit impossible, nous essayerons néanmoins de rappeler quelques unes des principales figures. Un des prophètes, par exemple, est Erechiel ; il vient de se réveiller de ces terribles songes que Dieu envoyait pour annoncer la ruine de Tyr ou de Ninive ; il sort du sommeil et raconte sa vision, ou il en est encore si épouvanté qu'on dirait qu'il la continue. Un autre c'est Jonas, qui, menacé par le monstre, regarde le ciel. Non loin de lui est assise la plus vieille des Sybilles, décharnée, séculaire : elle a tant lu, tant lu que sa vue est presque détruite : néanmoins tant qu'une étincelle lui restera dans les yeux, son livre ne la quittera pas. Elle le tient encore. Elle le lit encore, le visage appuyé contre, elle l'interroge avec un air avide et impitoyable, dut-il ne lui apprendre que des malheurs. Combien est différente l'émotion du prophète Daniel, également en présence de l'avenir : le jeune homme est représenté tout oppressé, tout palpitant : un ange lui présente le livre colossal du genre humain ; il ose à peine y jeter un regard oblique et le transcrit sur ses tablettes avec épouvante. Toutes ces figures sont d'une passion extraordinaire. mais le plus grouppé peut-être c'est celui de Jérémie. Le prophète est assis dans l'attitude la plus simple ; ses coudes sont appuyés sur ses genoux, il tient sa barbe, et couvre sa bouche de ses mains pour étouffer ses sanglots ; c'est l'expression de la douleur abandonnée. A ses pieds sont deux figures, l'une d'un pélerin, appuyé sur son bâton de voyage, tout contrefait, tout abymé de fatigue l'autre représente la pure ci-age de la désolation ; pour celle-là elle est indicible, il faut l'avoir vue ; c'est une magnifique prophétie chantée par Michel Ange, des maux qui allaient venir. Sous les pieds



111v

des prophètes, à la retombée des arcades sont encore une foule de personnages dont la description nous mènerait trop loin; par exemple de rois dont les couronnes tombent, des devins frappés d'aveuglement, des mères pressant leurs enfans sur leur sein, des femmes effarées et tremblantes. Tout au fond, à l'autel, était réservé un pan de mur de 80 pieds de haut sur 40 de large, sur lequel devait être représenté le jugement dernier. Michel Ange fut encore chargé de ce travail; et quel autre que lui eut été de force à concevoir trois mille deux cents pieds carrés de peinture qui répondissent ~~[illegible]~~ au reste du monument!

Mais entre l'exécution des voûtes de la chapelle Sixtine et celle du jugement dernier, il se passa vingt ans de calamités qu'il faut que nous racontions.

Nous avons dit quel enthousiasme de beau dominait François I, tout sensuel qu'il était; il le perdit par une suite de fautes qui, à dire vrai ne furent pas toutes de son côté. En 1521, il envoya en Italie le frère de sa maîtresse, Lautrec. La reine mère, en haine du général, retint les fonds. Les Suisses ne recevant point leur paie se retirent. En 1522 les choses ~~[illegible]~~ commençaient à aller un peu mieux, quand l'Europe s'alarma et se ligue sottement contre François I, laissant Charles quint joindre paisiblement l'Empire aux vastes héritages de son père et de son ~~[illegible]~~ aïeul, et le cerner de toutes parts. En 1523 les Impériaux étaient maîtres de Milan; les Suisses demandent au général français argent, congé ou bataille: on leur accorde la bataille; ils sont défaits sous la Bicoque. Enfin François I comprend qu'au delà des Alpes il n'y a plus d'espoir qu'en sa présence: les plus grands préparatifs sont faits, une armée immense est mise sur pied. Au moment de partir on apprend que le premier officier du royaume a vendu son seigneur; Charles Bourbon est allé remettre l'épée de connétable entre les mains de l'Empereur. Une grande injustice avait été commise envers ce dernier des grands feudataires. Comte de Montpensier et Dauphin d'Auvergne, il tenait par sa femme le duché de Bourbon et les comtés de Clermont et de La Marche. A la mort de son épouse, la reine mère fit mettre le séquestre sur toute sa dot. Mais ce n'était plus ~~[illegible]~~ le temps où un petit droit pouvait se venger par la révolte. Abandonner le roi, c'était trahir la France. La trahison de Bourbon fit perdre l'année 1524. En 1525 François ~~[illegible]~~ descend en Italie à la tête d'une ~~[illegible]~~ armée triomphante d'espoir. Il semble que la fortune soit revenue avec le roi. Le siège est mis devant Pavie et dix mille hommes prennent la route de Naples, pendant que les soldats de l'Empereur, mal payés, parlent ~~[illegible]~~ d'abandonner son service. ~~[illegible]~~ Un homme se rencontre qui sait tourner toutes ces promesses de victoire, ~~[illegible]~~ à la confusion de la France.

Ferdinand d'Avaloz, marquis de Pescaire était issu d'une famille catalane établie à Naples. Il avait épousé la Vittoria Colonna, idéal de Michel Ange; et mari d'une femme poète, il était poète lui-même; blessé dans une bataille, il envoyait à sa Victoire un dialogue platonicien sur son amour; il avait toujours à l'arrière garde de son armée, un escadron de littérateurs auxquels il faisait passer le soir, les deux cents vers que lui et son neveu le marquis del Guasto, composaient régulièrement dans la journée. Du reste, homme cruel et sans foi, il faisait assassiner les ambassadeurs des nations ennemies, sans aucun scrupule. En 1526 on le vit engager la plupart des princes Italiens dans un complot, et les dénoncer lui-même à l'Empereur. Ce Pescaire était l'âme des ~~soldats~~ armées de Charles Quint

en Italie ; on ne connaissait pas de plus adroit flatteur des soldats. Lorsqu'il vit chanceler les mercenaires, il se jeta au milieu d'eux les priant, les suppliant, leur prenant les mains ; si bien qu'il les décida à demeurer encore un mois sous les bannières de l'Empire sans recevoir d'argent. François était sauvé s'il eut temporisé pendant ce mois fatal ; il crut de son honneur de ne pas abandonner Pavie. Le vieux La Trémoille eut beau lui démontrer le péril, il en crut plutôt les Italiens qui le trompaient sur le nombre de leurs forces, et son frère d'armes Bonnivet qui ne cessait de lui chanter la victoire. Les impériaux approchaient.

Il y avait près de Pavie une magnifique villa, ~~[illegible]~~ ancienne résidence des ducs de Milan. C'est dans le parc de ce musée que se donna la bataille. Dès les premières charges, Pescaire à la tête de 6000 Espagnols y entre l'épée à la main. François I prenant ce mouvement pour une fuite, voulut poursuivre, s'élança au galop avec sa gendarmerie ; mais les Espagnols étaient accoutumés à courir sans se débander ; avant que les longues lances ne les eussent atteints, ils s'étaient déjà retournés et abîmaient les chevaux par des décharges meurtrières exécutées presque à bout portant. De ce moment l'issue de ~~la bataille~~ combat ne fut plus douteuse, les Suisses s'étaient sauvés, examinant peut-être dans leur grossière politique qu'il ne fallait pas laisser prendre la Lombardie par le plus grand roi du monde. Les Landsknechts avaient été écrasés avec la rose blanche leur colonel ; ~~[illegible]~~ l'artillerie ne pouvait plus servir, le roi s'étant ~~[illegible]~~ précipité entre elle et l'ennemi. Tout le poids de la bataille tomba sur les gens d'armes. Les vieux héros des guerres d'Italie, la Trémoille, la Palisse furent portés par terre ; Bonnivet désespéré d'un si grand malheur leva sa visière et disparut dans le plus fort de la mêlée. François I resta jusqu'à la fin avec quelques seigneurs. Dans cette journée il avait fait des prodiges de valeur ; le dernier descendant de Scanderbeg, le Marquis de St Ange était mort de sa main ; son armure que nous avons encore, était toute froissée de coups de feu et de coups de piques ; il se défendait encore à pied, quand, dans l'obscurité, il fut renversé et pris sous le ventre d'un cheval. Le soir le Duc de Bourbon vint avec grande courtoisie lui offrir à laver ; il ne voulut pas se rendre à un traître, et fit appeler le Vice roi de Naples qui reçut son épée à genoux. Il écrivit un seul mot à sa mère : Madame tout est perdu fors l'honneur.

On sait comment Charles V traita son rival ; le loyal François n'obtint pas même de son bon frère qu'il le laissât prisonnier sur parole, quand tous les grands d'Espagne s'offraient pour caution. Ce manque de générosité ne fit qu'accroître l'admiration qu'on portait déjà au roi de France ; l'Europe eut des applaudissemens pour une défaite ~~[illegible]~~ comme celle de Pavie. Il n'y avait donc de perdu pour François I qu'une bataille. Mais le vrai malheur fut la position où il se trouva quand il lui fallut éluder ou accomplir le traité de Madrid. L'accomplir, c'était ~~[illegible]~~ démembrer la France ; l'éluder c'était renoncer à cette réputation de bonne foi qui jusqu'alors avait fait sa gloire. Il l'éluda (il le fallait bien) et Charles Quint obtint l'unique succès que peut-être il s'était proposé. Il fut

démontré qu'un son rival ne valait moralement pas mieux que lui.

L'espoir de conquérir l'Italie était pour longtemps interdit au Roi de France. il chercha à s'en consoler en créant une Italie dans ses États.
Quant aux Italiens, que devinrent-ils une fois abandonnés à eux-mêmes? Leur supplice commença en expiation de l'indifférence avec laquelle ils avaient compromis François I à Pavie. Après la bataille, l'armée impériale, non mieux soldée qu'avant, se mit à chasser ses chefs et entra en campagne pour son propre compte. Alors arriva un fait hideux, qui pour la honte de l'humanité, se reproduit quatre fois dans son histoire: le règne du soldat. Les scènes des mercenaires de Carthage et des grandes compagnies du roi Jean, renouvelées au XVII siècle par les soldats de Wallenstein, furent jouées avec une furie incroyable par les troupes de l'Empereur. L'Italie fut mise au pillage et rançonnée ville par ville; le sac de Milan par lequel s'ouvrit cette effroyable calamité dura dix mois. Il n'y avait pas de merci à attendre: si les Français s'adoucissaient au bout de quelques jours, si les Allemands se laissaient prendre au vin et à la bonne chère des vaincus, la férocité des Espagnols était implacable. Ils ne s'arrêtaient pas avant que la victime qu'ils avaient choisi pour objet de leur rage ne fut ruinée ou égorgée. Un mort, ils couraient à un autre. C'étaient des tortures inouïes renouvelées chaque jour. Des gens s'étranglaient, d'autres se jetaient les puits, pour en finir. Dans leur désespoir, les Milanais s'adressèrent ~~[illegible]~~ à l'Italie. Les Italiens avaient alors une armée en Toscane sous les ordres d'un vieux condottiere, entêté des anciennes traditions, et qui ne voulait entendre parler que de ces froides manœuvres renversées depuis si longtemps par la fougue des armées du seizième siècle; ce général suranné était le Duc d'Urbain. Le pape lui envoya l'ordre de marcher aux Impériaux; il ne voulut pas; on le supplia; les hommes les plus considérables du temps Guichardin, Machiavel l'implorèrent en lui montrant la grandeur du péril et l'état pitoyable de la Lombardie; impossible de lui faire quitter ses positions. On eut recours à un étranger, le Duc de Bourbon. Comme ce général était cher aux soldats, on espérait qu'il reprendrait facilement sur eux son ancienne autorité. Bourbon commença par demander 30 mille ducats; et lorsque avec les plus pénibles efforts les Milanais eurent réuni cette somme, il déclara qu'il ne pouvait rien, c'est qu'il était difficile de faire quitter à ces brigands les maisons où ils s'étaient établis en maîtres, où on les servait à leur gré. Cependant lorsqu'il n'y eut plus rien dans la ville, il fallut bien se retirer. Alors Bourbon pactisa avec eux, s'offrant à les mener chercher fortune ailleurs s'ils voulaient abandonner Milan.

Cependant le bruit s'était répandu en Allemagne que l'Italie était au pillage. A cette nouvelle quinze mille Allemands passent les Alpes ayant à leur tête un Georges Frondsberg, luthérien furieux qui portait au cou une chaîne d'or, destinée di-

fait-il, à étrangler le Pape. L'état d'irritation de cet homme était telle qu'il mourut en chemin foudroyé d'un coup d'apoplexie. Un nouveau renfort s'étant joint aux soldats de Charles Quint, on continua la marche. Bourbon et Antonio de Leyva conduisaient ou plutôt suivaient ces hordes de brigands. Elles se grossissaient sur la route d'une foule d'Italiens qui imitaient les vices des barbares, ne pouvant imiter leur valeur. Elles se précipitèrent par Ferrare et Bologne; un moment, elles furent sur le point d'envahir la Toscane, et déjà les Espagnols ne juraient plus que par le sac glorieux de Florence; mais une impulsion plus forte entraînait les Allemands vers Rome, comme autrefois les Goths leurs aïeux. A ce moment suprême on consulta l'homme auquel on aurait dû avoir recours depuis long-temps, Machiavel. Le publiciste florentin déclara qu'il fallait appeler le seul général italien sur lequel on put compter, Giovanni Médicis; attirer sous lui tous les capitaines d'aventures, et lui former un royaume dans l'Italie centrale. Il était trop tard. Jean Médicis frappé d'un boulet, rendit l'âme avant d'avoir consolidé sa puissance: le flot irrésistible avança.

Le pape tergiversa; il traita avec le vice roi de Naples au nom de Charles Quint; mais il y avait si peu de rapport entre l'Empereur et ses soldats, que ceux-ci faillirent égorger les envoyés qui leur parlèrent de trêve. Alors Clément VII comme fasciné par la grandeur même du péril, s'abandonna à la destinée. Il licencia ses meilleures troupes à l'approche des Impériaux croyant peut-être que Rome désarmée leur inspirerait quelque respect; la garde des ponts fut levée, et hors quelques bourgeois qui prirent les armes, la ville sainte n'eut plus de défenseurs. Dès le matin du 6 mai 1527 Bourbon donna l'assaut. Il avait mis une cotte d'armes blanche pour être mieux vu des siens et des ennemis. Dans une si odieuse entreprise, le succès pouvait seul le relever à ses yeux; s'apercevant que ses fantassins allemands le secondaient mal, il saisit une échelle, et il y montait, lorsqu'une balle l'atteignit dans les reins. Il sentit bien qu'il était mort, et ordonna aux siens de couvrir son corps de son manteau et de cacher ainsi sa chute. Ses soldats ne le vengèrent que trop bien. Nous ne raconterons pas les scènes effroyables qui se passèrent à Rome pendant sept mois entiers. Aujourd'hui les peintures dégradées du Vatican attestent encore que les Espagnols en firent une écurie. Qu'il nous suffise de dire que la population de Rome qui se montait à 85 000 âmes, fut réduite à 32 000 après cette affreuse calamité. Ce fut là la fin véritable des destinées de Rome; depuis lors cette glorieuse terre n'est plus sortie du sommeil de mort dans lequel nous la voyons encore devorer tant de ~~[illegible]~~ regrets et d'ignominie.

L'année suivante vit une autre ruine. Florence dans un de ces accès d'énergie comme il en vient quelquefois aux mourans, secoua la honteuse autorité des Médicis. Jamais plus belle révolution n'avait été vue; le peuple ayant proclamé le retour des anciennes lois avait reconduit en silence les tyrans jusqu'aux portes de la ville, et avait adopté leur famille. Sur les 16 quartiers qui composaient la cité, quinze furent d'avis qu'il fallait se préparer à la défense, et la république fut mise sous la protection du Christ. Bientôt un vaste cercle d'Allemands et d'Espagnols vint cerner Florence. Elle s'épuisa une année entière en efforts héroïques; après quoi un traître la vendit. Les Médicis revinrent



113r

préparer la place aux autrichiens ; tout ce qu'il y avait d'honorables citoyens dans Florence, se dispersa, et longtemps ~~[illegible]~~ on vit sur les routes de ces malheureux exilés qui mendiaient leur pain et pleuraient les souvenirs de la patrie.

Ainsi étaient tombées tour à tour toutes les têtes de l'Italie Naples, Venise, Milan, Rome, Florence. Seul débris de tant de gloires restait Michel Ange. Ce prodigieux vieillard survécut à son siècle, comme le barde de la tradition Écossaise, pour chanter le chant de mort des fils de ses contemporains. Malgré son grand âge, il avait noblement contribué à la défense de sa patrie : grâce à ses plans de fortification, Florence était imprenable ; la trahison rendit inutile tant de génie. Florence asservie, Michel Ange ne quitta plus Rome. Son affection pour la Colonna était encore une consolation pour lui + Il était, dit Vasari, amoureux de la vertu de cette femme. En effet rien de plus poétique que cet amour de la vieillesse du grand artiste. Un mot nous en révèle toute la pureté et toute la candeur. Lorsque Vittoria fut morte, il alla la voir ensevelir et lui baisa la main ; ~~plus~~ Depuis on l'entendit souvent dire : tout mon regret est de ne l'avoir pas baisée au front. Déserté de tout ce qu'il avait connu, il ne vécut plus qu'au milieu des morts ; il étudia l'anatomie, et s'appliqua dans le jugement dernier à revêtir de cette science les horribles expressions ~~[illegible]~~ qu'il inventa dans l'amertume de ses regrets. On connaît assez ce dernier chef d'œuvre où le peintre a représenté d'une manière si digne de son sujet, le jour suprême de l'humanité, inspiré qu'il était par le spectacle récent des derniers moments de la liberté italienne. Michel Ange travailla encore à l'Église de St Pierre, corrigeant les plans de Bramante, élevant cette coupole, unique dans la chrétienté ; puis, comme il commençait à sentir approcher sa fin, il jeta là sa palette et ses ciseaux, et s'abandonna tout entier à la philosophie et à la religion. On dit qu'à ses derniers moments, ce grand homme ayant laissé tomber un regard sur les travaux de sa longue vie, se détourna plein de dégoût, et avec l'accent du désespoir, murmura : Vanité ! C'est là ~~[illegible]~~ le dernier mot du génie sur cette terre. Quoiqu'il ait fait, c'est peu, pour lui qui contient l'infini ; toujours son activité est débordée par l'immensité de son désir.

L'Europe contre la France — Caractère de la Renaissance — Conclusion.

Pour juger le prince dont nous avons raconté les premiers malheurs il faut se rendre compte des circonstances au milieu desquelles se trouvait l'Europe. c'est alors qu'une grande partie des reproches adressés à François I retombent d'eux-mêmes. François I se rencontra dans un temps où ~~la diplomatie européenne~~ l'imprévoyance de la diplomatie européenne avait permis la réunion de tous les grands états en une seule main. Cette chose s'était faite sans qu'on y pensât, par des traités, des mariages, des intrigues. Lorsqu'on ouvrit les yeux, Charles-Quint était maître. Il occupait le centre de ~~l'Allemagne~~ l'Europe, l'Autriche; il avait en outre l'Allemagne et l'Espagne, ces pépinières de soldats, et pour les payer la Flandre et les Indes. A la vérité tant de ressources étaient encore inférieures à l'immensité des plans du nouveau César, mais auprès de cette situation qu'était celle de François I, ruiné depuis long-temps, attaqué de toutes parts, réduit à lui-même? Pourtant, il n'y avait pas à tergiverser; la France avait à descendre sur le champ de bataille sous peine; il ne s'agissait plus, comme dans les années précédentes, d'être vainqueur ou vaincu: la question était d'être ou de n'être pas. Une fois cette alternative terrible bien comprise, François I n'apparaît plus comme un imprudent gentilhomme qui met les rois hors de pays par bon plaisir et force la puissance des marquis en dérision de son peuple; il se montre à l'histoire comme le représentant ~~de la France~~ de la résistance que la France apporta pour le salut de sa liberté, sérieux quand il le faut, ~~[illegible]~~ tyran violent, parceque la légalité ne suffit plus, véritable dictateur, accepté par tous pour un moment de crise.

La seule chose qu'on voulait, c'était ~~de~~ démembrer la France; ce qui veut dire que dans l'opinion du temps la France passait pour le royaume le plus puissant et le plus redoutable. En effet si cette contrée était moins vaste que les Etats de l'Empereur, elle était plus arrondie; ses sujets, moins riches que ceux de la Flandres ou de l'Italie, s'entendaient mieux; là bien plus qu'ailleurs on commençait à sentir l'existence d'une pensée commune; les originalités provinciales, les haines de ville à ville s'effaçaient de jour en jour; enfin il y avait plus d'unité. C'est là le mot de l'énigme. C'a toujours été ~~par~~ dépit de cette vertu politique atteinte par notre pays à un plus haut degré que par les nations voisines, que l'Europe s'est liguée contre nous. Voyez: a-t-on jamais eu la pensée de se confédérer contre l'Italie qui n'a jamais eu d'unité, contre l'Allemagne qui cherche encore la sienne, et qui, quoiqu'on dise, ne la trouvera pas de si tôt? Au contraire dès que l'Europe s'est comprise, elle s'est levée contre la France. Nous avons vu la première réunion diplomatique, celle ~~[illegible]~~ de Cambray, se partager, ~~[illegible]~~ (sur la carte) en se séparant, les Etats de Louis 12, même pensée en 1523, lorsque le duc de Bourbon réclamait pour lui l'ancien ~~duché~~ royaume de Provence; puis en 15..; puis au temps de Richelieu et de Louis XIV; en 93 et en 1815. A part les dernières années de Louis XII où la tentative ne fut pas si générale,

114v

Le règne de François I peut donc passer [illegible] le premier des crises périodiques, et François I lui-même pour le premier antagoniste contre la haine de la France.

[illegible]

Charles-Quint se présente à nous sous un aspect plus sublime ; plus de majesté et surtout plus de bruit l'accompagnent. Comme il est l'agresseur, comme il a pour se remuer toute la scène dont son rival n'occupe qu'un coin, ses actions sont données en spectacle à plus de monde et ses travaux éclatent d'eux-mêmes sans qu'on ait besoin de les deviner. Du plus loin qu'il se montre, on l'aperçoit sérieux et pensif, entouré de ses hommes d'État, de ses généraux, entre Lannoy, Pescaire, Antonio de Leyva et tant d'autres guerriers illustres. On le voit traversant sans cesse l'Europe pour visiter les parties dispersées de son vaste empire, parlant à chaque peuple sa langue, combattant tour à tour la France et la Réforme d'Allemagne, envahissant l'Afrique, rejetant l'Asie hors des limites de l'Europe ; c'est le véritable successeur de Charlemagne ; le défenseur du monde chrétien. Cependant l'homme d'État domine en lui le guerrier. Ne le cherchez pas la lance au poing aux premiers rangs de ses soldats ; il paraît peu dans les batailles ; il aime mieux combattre du double tranchant de sa politique, que de l'épée. Dans le fait sa petite taille, sa parole difficile (1) ses mouvemens

(1) Les frères du Bellay nous le représentent obligé de rouler un petit papier entre ses doigts lorsqu'il parlait en public. Au contraire François I ne préparait jamais ni ses réponses ni ses allocutions.

étudiées et porta peu d'effet dans la mêlée. Son but était de [illegible], comme celui de son rival était [illegible]. Il nous offre le premier modèle des souverains modernes. François I n'est qu'un héros de l'Arioste.

Derrière ces deux grands personnages qui remplissent à eux seuls toute une portion du XVI siècle, se tenait assis dans ses efforts de gravité comique, buvant et discutant sans fin, tracassant par passe-temps son peuple et sa famille, Henri VIII, roi d'Angleterre. Grâce au découragement qui s'était emparé des esprits depuis les séditions des deux roses ce personnage ridicule et sanguinaire avait porté en peu de temps la couronne au dernier terme de sa toute puissance. De très bonne heure il avait discipliné ses valets des communes, comme il appelait le parlement; après avoir extorqué l'argent du peuple John Bull sous toutes les formes possibles, et préparé sa banqueroute; il s'en prit à l'Église, il la confisqua toute entière, hommes et biens, même jusqu'à son autorité spirituelle; se déclara son chef suprême, vicaire de Jésus Christ dans la Grande-Bretagne, infaillible comme le Pape. Ce qu'il y eut de plus terrible c'est qu'il finit lui-même par croire à cette infaillibilité, et regarda comme saints tous les caprices de ses passions; il fallut révérer sa gourmandise et sa luxure, admirer son pédantisme sous peine de mort. Des six femmes qu'il eut deux furent chassées, deux décapitées sous prétexte d'adultère la dernière faillit l'être pour avoir soutenu les opinions des Protestans.

Quelque méprisable et odieux que fut Henri VIII, c'était pourtant de lui que l'Europe attendait l'issue de la grande lutte qui l'occupait. Effectivement ce prince était le seul qui put être de quelque poids dans la balance suspendue entre Charles Quint et François I, et c'est avec raison qu'il avait pris pour devise : qui je défends est maître. Dès 1517 les deux rivaux avaient cherché à le mettre de leur parti. Tous deux firent des pensions au cardinal Wolsey son premier ministre; tous deux demandèrent sa fille Marie, l'un pour le Dauphin, l'autre pour lui-même. François I obtint de lui une entrevue près de Calais, et, ne se souvenant plus qu'il avait besoin de le gagner, il l'éclipsa par sa grâce et sa magnificence. Charles Quint plus adroit avait prévenu cette entrevue en visitant lui-même Henri VIII en Angleterre. Il avait gagné Wolsey en lui fesant espérer la tiare. La négociation était d'ailleurs bien plus facile pour lui que pour François I. Henri VIII en voulait déjà au roi de France qui gouvernait l'Écosse par le Duc d'Albany son protégé et son serviteur. En s'unissant à Charles Quint, il avait de plus la chance de recouvrer quelque chose des domaines que ses ancêtres avaient autrefois possédés en France. Aussi quoique à diverses reprises il ait témoigné quelques alarmes au sujet de la puissance de l'Empereur, il pencha-t-il plus souvent vers lui.

Que va donc devenir François I destitué de la seule espérance qu'il lui était permis de concevoir; la neutralité de l'Angleterre? Ne nous effrayons pas. Toute l'Europe le repousse; il aura l'Asie. Oui, c'est au 16e siècle qu'était réservé le premier spectacle de ce grand évènement. Les deux races qui se sont épuisées aux Croisades, vont renouer connaissance et se donner la main. Il y aura scandale, horreur même; mais la nécessité l'emportera. Turcs et Français pactiseront ensemble, mêleront leurs drapeaux, marcheront au même ennemi. Combien en coûta-t-il à la conscience de François I, combien



115r

à son honneur : c'est pénible à dire. L'alliance du turc, quelle chose hideuse ! L'humanité s'en soulevait. Le règne du sultan Selim avait été une série d'exterminations et celui de Soliman ne promettait guère mieux. ~~On apprendra~~ On sait que dans ce même temps le pirate Barberousse venait d'organiser la traite des blancs sur la Méditerranée. Les chevaliers de Rhodes étaient chassés de leur île, l'Europe entamée tout enfin s'en ouvrait à rendre le croissant plus odieux que jamais ; et c'est précisément ce moment que choisissait le roi très chrétien pour s'unir à ses armes ! Il fallait que l'opinion ~~fut~~ publique fut bien irritée, parce que François signait tous les ans comme il le faisait des manifestes où il jurait n'attendre que la paix pour ~~ent~~ commencer la croisade. En même temps il ren-fermait par moins des contentes à Stamboul et à Alger. Qu'on accorde cette duplicité diplomatique avec les goûts chevaleresques du roi de France, et l'on découvrira tout un abîme de douleur dans le cœur de cet homme en apparence si joyeux.

Quand la paix de Cambray ~~fut~~ eut été signée ; les amitiés de Florence et de Gênes sacrifiées sans retour, l'Italie abandonnée sans grand espoir d'y revenir, l'Empereur revenant de glorieux Tunis avec 25000 captifs chrétiens qu'il avait délivrés, prononça à Rome une longue invective contre l'allié des Turcs, en présence des ambassadeurs de la chrétienté qui ne s'attendaient à rien moins qu'à un tel éclat. Il déclara que s'il n'avait pas plus de ressources que son rival, il irait à l'instant les bras liés, la corde au cou, se jeter à ses pieds et implorer sa miséricorde. A l'appui de ses menaces, il montrait son peuple de vétérans et invoquait l'assistance de la religion sauvée par ses armes sous les murs de Vienne. Il était sur de la victoire ; l'Europe aussi. Avant d'entrer en campagne il partagea à ses officiers les domaines et les grandes charges de la couronne de France ; Leyva se laissait appeler vice-roi du pays conquis et se voyait déjà enterré à St Denis ; Paul Jove avait fait provision de plumes et de papier. Quelques prisonniers français retenus à la suite de l'Empereur étaient les seuls qui doutassent de l'expédition. Un jour Charles Quint demandait à l'un d'eux combien il fallait de journées pour aller à Paris. Celui-ci répondit : si par journées si vous entendez bataille, vous en aurez pour le moins douze, à moins que votre majesté n'ait la tête cassée à la première. L'Empereur ne vit là qu'un bon mot. Il eut tort.

La France ouverte, sans autres forces que 7 légions provinciales à peine formées, prit une décision analogue à celle des russes en 1812 ; seulement ce que ceux-ci firent pour une ville, nos pères l'ont fait pour une province entière, et encore pour la plus riche de toutes, la Provence qui avait presque reconquis son ancienne

splendeur à l'ombre de ses franchises municipales, la Provence encore toute florissante de l'administration paternelle du roi René. Tout le pays, des alpes à Marseille et de la mer au Dauphiné fut délaissé, ravagé. Fermes, chateaux, moulins, bastides, tout disparut ; il n'y eut d'épargnées que les enceintes qu'on jugea assez fortes pour tenir contre les forces de l'Empire. L'homme qui s'était chargé de cette terrible exécution, anne de Montmorency, n'avait pas besoin qu'on l'encourageat à la dureté : un ennemi n'aurait pas fait mieux.

Le désir d'assister à cette magnifique défense & de voir en campagne deux armées si puissantes avait amené d'Ecosse le roi Jacques, lequel, après la retraite du camp de l'Empereur, épousa Magdelaine de France au portail de N.D. de Paris.

D'abord que charles Quint eut franchi les alpes, il trouva la famine, l'épidémie et les haines les plus implacables contre son autorité. A chaque pas, il fallait engager la bataille : des bandes de paysans cachées derrière les haies ou dans les ruines se levaient à l'approche de l'avant garde, déchargeaient leurs armes et prenaient la fuite. [illegible] L'inflexible connétable retranché dans un camp inattaquable entre le Rhône et la Durance attendait, se contentant de tenir l'ennemi emprisonné dans sa stérile conquête. Charles attendait une armée de l'Espagne : les montagnards du Languedoc les exterminèrent. Alors il vit bien que tout était perdu, il quitta Marseille dont il avait entrepris le siège et repassa les monts, ayant tellement souffert que 25000 hommes manquaient dans son armée. Dans le même temps une troisième armée qu'il avait jetée sur le Nord, se retirait ayant échoué devant Péronne.

Cette résistance inespérée produisit un effet tout contraire à celui qu'on aurait pu attendre. Charles Quint ne s'irrita pas, ne redoubla point de menaces ; loin de là, il baissa le ton, il eut des expressions obligeantes pour son rival que depuis le traité de Madrid, il n'avait cessé de flétrir dans toutes ses lettres, et engagea avec lui une guerre de politesse acharnée autant que l'autre avait pu l'être. Pendant trois ans entiers il s'efforça de prouver non pas à François lui seul, mais encore à toute l'Europe qu'il n'était pas, qu'il n'avait jamais été son ennemi. C'est alors qu'eut lieu ce fameux passage en France qu'on n'a jamais compris. On ne peut pas croire que l'Empereur ait pris ce parti pour abréger son chemin. Il mit trois mois ~~à traverser~~ pour aller de Bayonne à Gand, et assurément il eut pu gagner les Flandres plus vite même en suivant le Rhin ; son impatience n'était donc pas bien grande. Devons nous penser, avec d'autres historiens, que Charles ait été sincère avec François I et qu'il soit venu en France pour s'entendre avec lui au sujet des Protestants qui commençaient à les alarmer tous les deux ? Il est de fait que François I aspirait réellement à une occasion de se détacher de ses alliances d'Allemagne ; l'audace croissante des hérétiques, les menaces de leurs martyrs, leurs idées de renversement si clairement expliquées dans l'inté

tection de Calvin, ne pouvait que redoubler le dépit du roi. Mais Charles Quint n'avait pas tant à craindre des nouveaux sectaires de l'Empire. Le mysticisme et l'intolérance de Luther n'avaient pas la portée des dogmes de Calvin: d'ailleurs en 1540 aucune prise d'armes n'avait encore eu lieu(+), et le puissant chef de l'Empire ne pouvait guère soupçonner les combats de venir et la froide et ~~terrible~~ désastreuse nuit d'Insbruck. Il est plus probable que lui, vaincu, ne pardonna pas un instant à François I qu'il avait tant haï quand il était le plus fort, que toutes les caresses ne furent que de l'hypocrisie, qu'il ~~[illegible]~~ qu'il se mit en qq. sorte dans la gueule du lion pour mieux en imposer à l'Europe et que son seul but en trompant ainsi le monde était de détacher de son rival tout ce qu'il lui restait d'amis. Cette duplicité en accord avec les idées politiques du XVIe s. est fortement accusée par les événements qui suivirent.

Charles Quint promit donc tant qu'il fut en France tout ce qu'on voulut, et même au delà. On lui demandait le Milanais; il accorda de plus la Savoie et tout le cours du Rhin; il voulut absolument recomposer l'ancien royaume de Bourgogne au profit du Dauphin. Ces démonstrations d'amitié isolèrent si bien François I qu'en 1540 il n'avait plus d'amis que la Suède et la Norwège qui ne pouvaient plus servir, et Soliman dont tous les vaisseaux n'étaient pas dans le cas de réparer la perte du grand Doria, cet amiral génois que semblait redouter la mer, suivant l'expression hardie de Mr Luc. Néanmoins l'assassinat de deux envoyés français ayant amené une rupture, il fallut profiter des secours de quelque part qu'ils se présentassent. Des marins français montèrent sur les flottes de Barberousse où ramaient des esclaves chrétiens, et vinrent bombarder Nice. La diversion était heureuse, mais c'était une faute politique immense, et François en fut si bien dépopularisé qu'en 1544 Charles Quint crut que cette fois, il en avait fini avec son rival et la France. En effet les seigneurs du Rhin avaient été écrasés; toute cette ligne était ouverte et pour tout le midi, il n'y avait qu'une armée conduite par un jeune homme fougueux, mais qui n'avait jamais fait la guerre. On prend la Savoie, et là on rencontre le marquis del Guast avec une armée formidable. Il avait un corps d'Espagnols et d'Allemands qui avaient assisté à toutes les batailles d'Italie, une armée de Landsknechts qui ne valaient guère moins et une cavalerie nombreuse; de l'autre côté, on ne voyait qu'un général de 20 ans, une gendarmerie toute composée de jeunes gens, des légions provinciales dont la valeur était encore incertaine, beaucoup de gens du midi des gascons des provençaux dont les volontaires du Nord se défiaient. Ainsi la comparaison des deux camps n'était pas à l'avantage de la France. Cependant l'infanterie nationale ne tarda pas

- - - - - - - - - - - - - - - - -

(+) ~~[illegible]~~ que l'insurrection du paysans de la Souabe, désavouée publiquement par Luther.

à se faire connaître. Un jour, comme on avait une rivière à passer, et qu'on ne trouvait pas d'endroit guéable, les compagnies se jetèrent à la nage l'arquebuse sur l'épaule et allèrent cher-cher des bateaux de l'autre bord sous le feu de l'ennemi. C'est par ces coups de pareils coups d'essai que les legions méridionales rassuraient la confiance du pays, en attendant que l'occasion leur fut donnée de la sauver par un grand coup d'éclat.

Le roi avait expressément défendu la bataille, car elle perdue, l'ennemi prenait Lyon, la Bourgogne et Paris. Pour le marquis d'el Guast, il ne s'en souciait pas non plus, il pensait tourner les alpes, et arriver en France, pendant que l'armée serait encore à chercher sa trace dans les défilés de la Savoie. Les personnes du conseil du duc d'Enghien soupçonnant cette manœuvre, l'engagèrent à demander au roi la permission de combattre. Un capitaine gascon, qui devait s'illustrer par la suite, hardi dans l'exécution, et bon de parole, fut choisi pour porter au roi la requête du général. Rien de plus animé que le récit de l'entrevue raconté par l'ambassadeur lui-même.

« Sur le midi Mr l'admiral d'Annebaut me manda aller trouver le roi qui estoit déjà entré à son conseil, là où assistaient Mr de St Pol. M. l'admiral. M. le grand Escuyer Gallot M. de Boissy et Mgr le Dauphin qui estoit debout derrière la chaire du roy. Et comme je fus dans la chambre, le roi me dit : Mont Luc je veux que vous retourniez en Piémont porter ma délibération et de mon conseil à Mr d'Enghien, et veux que vous entendiez ici la difficulté que nous faisons pour ne lui pouvoir laisser congé de donner bataille comme il le demande. Et sur ce commanda à M. de St Pol de parler. Alors le dit Sr de St Pol proposa l'entreprise de l'Empereur et du roy d'angleterre lesquels dans cinq ou six semaines avaient résolu entrer dans le royaume, que si Mr d'Enghien perdait la ~~royaume~~ bataille, le royaume serait en péril d'être perdu, qu'il n'y avait là bas que gens nouveaux et légionnaires. Mr l'admiral en dit de mesmes, et tous les autres aussi discoururent chacun comme il leur plaisait. Je trépignais de parler, et voulant interrompre lorsque M. de Gallot parlait, M. de St Pol me fit signe de la main et me dit : Tout beau ! tout beau ! ce qui me fit taire et vis que le roi se prinst à rire. Mgr le Dauphin n'opina point, et crois que c'est la costume, mais le roi l'y fait assister afin qu'il apprit, car devant ce prince il y a toujours de belles opinions, non pas toujours bonnes. On ne parle qu'à demy et toujours à l'humeur du maître. Je ne serois pas bon là, car je dis toujours ce qu'il m'en semble. — Alors le roy me dit ces mots : avez-vous bien entendu, Mt Luc, les raisons qui m'esmeuvent à ne donner congé à M. d'Enghien de rien hasarder ? Je lui répondis que je l'avais bien entendu, mais que s'il plaisait à S. M. me permettre de lui en dire mon avis je le ferais fort volontiers, non que pour ce S. M. en fist autre chose si non ce qu'elle et son conseil en avaient déterminé. S. M. dit qu'il le voulait. »



117r

alors M. Luc commet à faire un long discours dans lequel il commence par se féliciter d'avoir affaire à un roi soldat; étant tel, il comprendra mieux l'état de l'armée et l'opportunité d'un coup de main; il représente les desseins de l'ennemi, l'ardeur de ses compatriotes. il s'engage à donner au roi les noms des siens par écrit, avec le serment de ne pas céder un pouce de terrain qu'ils n'aient tous été exterminés. « qui voulez vous, s'écrie t'il, qui tue dix mille hommes tous résolus de périr ou de vaincre! telles gens que cela, sont-ce donc des apprentis! mgr le Dauphin s'en riait derrière la chaire du roy, car à mine il semblait que déjà je fusse au combat. Tous les autres parlaient et disaient qu'il ne fallait aucunement que le roi s'arrestat à mes paroles. Mr l'admiral ne dit jamais mot, mais se souriait, et crois qu'il s'estoit aperçu des signes que Mgr le Dauphin me faisait. M. de St Pol se chargea encore disant au roi: quoi, monsieur, il semble que vous voulez changer d'opinion et vous attendre aux paroles de ce fol enragé. Auquel le roi répondit disant: foi de gentilhomme, mon cousin, il m'a dit de si grandes raisons et me représente si bien le bon cœur de mes gens, que je ne sais que faire. Et dit le Sr de St Pol: je vois bien que vous êtes déjà tourné. Sur quoi le roi adressant sa parole au Sr amiral, lui demanda ce qu'il lui en semblait. M. l'amiral se print encore à sourire et dit: Sire voulez vous dire la vérité? vous avez belle envie de leur donner congé de combattre. faites vostre requeste à Dieu et priez qu'à ce coup vous veille conseiller ce que vous devez faire. Lors le roi leva les yeux au ciel, et joignant les mains, jetant son bonnet sur la table dit: mon Dieu je te supplie qu'il te plaise de me donner aujourd'hui le conseil de ce que je dois faire pour la conservation de mon royaume, et que le tout soit à ton honneur et à ta gloire. Sur quoi m. l'admiral lui demanda: Sire quelle opinion vous prend il à présent. Le roi après avoir demeuré quelque peu se tourna vers moi disant comme en s'escriant: qu'ils combattent! »

Mont Luc ne se le fit répéter deux fois; il partit aussitôt emmenant avec lui une foule de jeunes gentilshommes, qui prenaient la poste pour arriver plus tôt. l'enthousiasme était revenu comme aux premiers ~~jours~~ temps de françois Ier; Quelques jours après les deux armées étaient en présence, non loin près du village de Cérisoles, dans une grande plaine coupée de ballons et de monticules, et assez semblable à celle de Waterloo. L'armée française attendait dans la plus grande impatience; au centre étaient les Suisses, à gauche les Gascons; des bandes d'Italiens et de Vaudois occupaient la droite. C'est sur eux que le marquis d'el Guast commença l'attaque, ayant fondu sur eux avec ses meilleures troupes. Il croyait les culbuter puis revenir sur le gros de l'armée et achever la défaite. Il les culbuta en effet; mais comme il revenait, il arriva ce qu'on n'avait jamais vu; la gendarmerie française entra au galop dans les bataillons espagnols, les traversa et les retraversa, ouvrant les rangs à la lance. Il faut le dire un moment terrible de perplexité suivit ce coup audacieux.

Le Duc d'Enghien comme épouvanté de ce qu'il venait de faire et témoin de la déroute des Suisses se faillit perdre la tête et se donner de l'épée par la gorge mais à l'autre aile les gascons soutenaient avec une ténacité furieuse le choc des Impériaux qui descendaient d'une colline croyant tout emporter; le massacre dura longtemps sur ce point; par bonheur pour la France il finit avant que la gendarmerie n'eut ~~tout~~ tout-à-fait lâché pied. Les gascons vainqueurs accoururent au centre; du moment où l'on entendit leurs tambours, le sort de la journée fut décidé. Espagnols, allemands, tout s'enfuit et le Marquis un des premiers.

Cette victoire fut, dit-on, sans résultat. Oui, nulle conquête ne la couronna; mais l'effet moral en fut immense. Charles Quint avait beau avoir pour lui toutes les alliances, même celle des Protestans d'allemagne; il entra en France avec 50 mille hommes, et s'en revint quelques semaines après réduit à la moitié de ses forces, malade, découragé; encore ne serait-il pas retourné sans la trahison de la maîtresse de François I qui lui indiqua les places où il trouverait des vivres et obtint pour lui qu'on ne le poursuivrait pas. Ainsi l'Empereur d'allemagne à 14 lieues de Paris fut heureux de la protection d'une Duchesse d'Etampes. Déchu d'une si honteuse manière dans l'attente de son triomphe, il promit tout, lâcha encore une fois ce Milanais qu'il céda si souvent et toujours retenu, et alla s'assurer en allemagne de cette triste vérité qu'il avait éprouvée déjà que *la fortune n'aime pas les vieillards*. Voilà comme la France se sauva elle et l'Europe en même temps; comment la Marne, la petite et prosaïque marne, devint la borne, le *nec plus ultra* de ~~sa~~ la coalition étrangère, et cela sous François I.

Pourquoi tant de défaveur s'est-il attaché au prince dont nous venons d'esquisser les rudes travaux? Les exactions de Duprat sont oubliées; l'imprimerie royale, le collège de France subsistent. Ce n'est pas tant à ses violences qu'à la contradiction apparente de ses actions que François I doit sa mauvaise renommée. Quoi de plus bizarre que sa conduite? Roi très chrétien et allié des Turcs; ami des Luthériens, persécuteur des calvinistes; vieux et galant. tous les ridicules. Au reste la contradiction n'existait pas qu'au Louvre à cette époque. Quand Henri VIII brûlait les protestans et pendait les catholiques, on aurait pu rire aussi, si l'on n'avait pleuré. Quand Charles Quint après les

118v

bravades de Suzanne eut la honte de venir recevoir les caresses ~~[illegible]~~ de son rival pour le perdre, il y eut encore de l'odieux et de la contradiction.

Ce caractère ~~[illegible]~~ se retrouve dans les lettres et dans les arts. Le roi de France pensionne les savans et établit la censure. Marot compose des épigrammes obscènes et traduit les psaumes. La sœur du roi, la belle Marguerite, la Marguerite des Marguerites, comme on l'appelait à sa cour de Nérac, l'auteur de l'heptameron, recueil de contes et de nouvelles plus que légères, l'est en même temps du miroir de l'âme chrétienne. On sait avec quelle enthousiasme cette princesse acceptait toutes les nouveautés de son temps ; son ardeur à les abandonner était presque aussi grande : elle qui avait eu ~~[illegible]~~ Marot pour favori, et Calvin pour protégé, qui ~~avait~~ la première avait converti ses salons en prêches protestans, laissa brûler presque tous ses amis. Laissant de côté les personnes, examinons les produits de l'art contemporain ; toujours le même curieux et inexplicable caractère : au milieu de tant de chefs d'œuvre, il y une pensée légère et ironique qu'on est obligé de s'avouer, si peu prévenu qu'on en soit, on dirait que le monde se moquait de lui-même. La plus haute expression de ceci se voit dans le plus profond peintre du temps, Leonard de Vinci. Leonard a fait du sérieux ; si jamais homme a pris son art au sérieux, c'est bien celui-là ; eh bien, la plupart de ses tableaux portent je ne sais quel profond sourire qui étonne de la part d'un philosophe si grave et si posé. Je ne parle pas ici du ~~[illegible]~~ portrait de la Joconde dont l'inspiration bannissait toute idée sévère ; mais prenons toute autre figure, par exemple le St Jean Baptiste ; il y a dans son mouvement quelque chose de suave et de vraiment évangélique, sa pensée en est due au ciel. Néanmoins ~~[illegible]~~ le visage est celui du Bacchus antique ; Bacchus adouci, il faut le dire, dépouillé de son expression lascive et de son caractère oriental, mais non pas assombri ; le ~~[illegible]~~ pampre se joue toujours autour de sa tête, le sourire sardonique se trahit sur ses lèvres ; deux religions sont exprimées dans le même type, et cette pensée d'ironie forte domine l'artiste même au milieu de la conception du désert sauvage. On peut encore voir les saintes familles du même auteur et notamment celle où la vierge, penchée sur les genoux de sa mère, retient un agneau qu'elle dispute à l'enfant Jésus. Toutes ces compositions sont empreintes d'une suavité inexprimable ; ~~[illegible]~~ sur les figures comme dans les fonds règne un calme parfait, et pourtant il semble y avoir dans ce calme extrême quelque chose de fantastique qui vous fait douter de la sincérité de son inspiration. Malgré vous ~~[illegible]~~ vous écoutez si quelques bruits bizarres ne vont pas éclater derrière ces rochers tranquilles, si le rire insultant

~~[illegible]~~ n'échappera pas à ces figures déli=cieuses : c'est comme ces profondes solitudes du nouveau monde dont la majesté peut ~~[illegible]~~ d'instans en instans être troublée par ~~[illegible]~~ les accens bouffons de l'oiseau moqueur.

Toutes les œuvres de la renaissance ont ce même caractère ces belles statues de Goujon, Lescot, Delorme dérivées de l'imitation italienne, ont ~~[illegible]~~ je ne sais quoi de fuyant et d'ondoyant dans les formes. La figure humaine semble être chez ces artistes moins un objet d'importance qu'un ornement. c'est comme un jonc gracieux plié à toutes les caprices de la pensée En architecture c'est la recherche ~~non~~ pas toujours du beau, mais du léger et du fantastique : on voulait partout du mystère, non pas de ce mystère sombre et grave qui règne dans les productions architecturales du moyen âge, mais plutôt cette allucination des jardins d'Armide ; cette suite de fantasmagories qui s'élèvent à chaque signe d'une baguette enchantée. On trouve des exemples bien frappans de ceci dans la grande cour de grès de Fontainebleau dont nous avons parlé ailleurs, dans cette complications de salles, de passages secrets, d'esca=liers qui font des ~~[illegible]~~ sortes de Labyrinthes de tous les châteaux de cette époque, ou bien encore dans l'idée de ce fameux escalier de Chambord où plusieurs personnes montent ~~[illegible]~~ en se parlant sans pouvoir se rencontrer. Cette création fantastique du Primatice a été plutôt inspirée par la lecture de l'Arioste que par ~~[illegible]~~ l'imitation des villes de l'Italie. Au reste Chambord (et l'on peut en dire autant de tous les palais du commencement du XVI[e] siècle comme Gaillon, Blois, la maison de Duprat) Chambord n'a pas tout ~~[illegible]~~ emprunté au goût méridional et classique. Enveloppé, comme il l'est, de tours massives, découpé de toits aigus, il rappelle encore les lourdes constructions de la féodalité ; ~~[illegible]~~ C'est plus tard ; sous Henri II seulement que les œuvres de la renaissance s'épurent et se subliment ; alors les riches restaurations de l'antiquité s'élèvent de toutes parts, à Anet, au Louvre, etc. en attendant que les Médicis amènent les formes sévères de la Toscane.

Voilà comme peu à peu l'art ~~était~~ redevenait payen ; et comme l'art se charge toujours de dire le dernier mot d'une époque, le monde aussi redevint payen.

Qu'a donc servi le moyen âge ? de toutes parts on se le demande ; et comme la réplique n'est pas prête, comme le monde ne la pouvait trouver, ...



119 v°

Rabelais élève la voix, et répond par un rire immense
L'autorité avait promis de dire le mot : on trouva qu'elle
n'avait pas tenu parole, on la tourna en ~~[illegible]~~
dérision pour la châtier de son ignorance. on la représen=
ta comme un géant imbécille qui apprend pendant mille
ans l'alphabet et se fait encore fouetter dans sa décrépitude
N'est-ce pas là une satire bien ~~plaisante~~ et bien trouvée
de ce pauvre vieux moyen âge qui expirait l'esprit em=
prisonné dans sa scholastique, et criant miséricorde
sous la férule.

On s'est creusé le cerveau, on a imprimé des livres et
appuyé sur beaucoup de recherches de doctes et longues
dissertations pour savoir qui Rabelais a voulu pein=
dre dans son gargantua. Est-ce Louis XII, est-ce Fran=
çois I, est-ce le vieux temps ? Oui c'est Louis XII, françois
I, le vieux temps, et encore mieux que tout cela, c'est tout ce
qu'on veut. Les personnages de gargantua + sont des sym=
boles très vagues qui peuvent signifier tout ce qui a
vécu, tout ce qui s'est passé au XVIe siècle ; c'est la
~~représentation, l'incarnation~~ si l'on peut s'exprimer
ainsi, l'incarnation de l'Epoque. Ce livre par où
finit le moyen âge, est en même temps celui par où com=
mence la littérature moderne : c'est notre épopée,
à la fois l'Iliade et l'Odyssée de la France ; il en représente
la nationalité toute entière, comme Homère représenta
toute la grèce. Il est de plus universel ; on y trouve de
tout : du sérieux, de la franche gaîté, du bon sens, de
l'Ironie ; ~~[illegible]~~ on y voit à côté de la
plus grande sagesse, les plus mauvaises mœurs, et partout
le bouffon y escorte la philosophie. Le sujet est une éduca=
tion, puis un pélerinage, c'est à d. une initiation :
à quoi ? au doute universel, à ce grand peut-être qui
fut dit-on le dernier mot de Rabelais. Non qu'une tête
si forte dans ses bons momens n'ait compris le doute
d'une autre manière. Certainement il a conçu le doute
sage, nécessaire quand l'esprit a besoin de recommencer
une raison mal faite ; et c'est une justice qu'on lui
rendra toujours, que la pensée de Descartes étincelle
dans maintes de ses pages.

Ce livre universel pour la France, l'est aussi pour
l'auteur ; qu'il l'ait voulu ou non, il s'y est peint à tous
les âges, dans toutes les situations de sa vie. Le moine
buveur de gargantua, c'est lui jeune et sensuel, trin=
quant avec tous les voyageurs dans le cabaret de son
père ; et cette admirable conception de Panurge, le
~~[illegible]~~ type de tous les figaro, c'est encore lui, Rabelais,
curé de Meudon, ne buvant plus qu'à petits coups,
mettant la main à toutes les gaillardises de ses paroissiens,
pantagruelisant, comme il le dit lui-même.

Outre l'universalité de la france, outre la vie de Rabe=
lais, on trouverait encore autre chose dans ses œuvres ;
je veux dire l'histoire complette du temps. Dans la
jurispr

+ et du Pantagruel

de gargantua, dans cette force luxuriante qui ne connaît ni ses bornes, ni sa portée, ne peut on reconnaître cette france de charles 8 et de Louis 12 qui aplanit les monts et comble les fleuves, qui, ~~marche contre l'ennemi~~ sans compter les siens, marche à l'ennemi, fut-ce l'Europe toute entière, qui ne voit qu'un chemin de l'Italie à Constantinople, de constantinople à Jérusalem? les raisonnemens qui scintillent dans chaque page du Pantagruel prouvent que la reflexion est venue avec les revers de François I, et ~~la~~ à la fin, quand les derniers momens de Panurge approchent, l'acre satyre exprime bien l'approche des guerres civiles. A ce moment de l'ouvrage, il y règne un trouble qui vous assombrit ~~comme~~ autant que la violente et orageuse éloquence de d'aubigné ou les écrits amers de calvin. Ainsi Rabelais est parti de la gaîté folle pour conduire aux larmes par la pensée sérieuse. C'est sous une autre forme et avec d'autres noms la trilogie de Beaumarchais.

Voilà quelle est la conclusion du plus grand génie des temps, l'universel, celui qui avait désespéré de la science. Le peuple l'accepta avec ~~[illegible]~~ enthousiasme, parcequ'elle lui était donnée sous la forme du temps. La nation galante par excellence devait ~~accepter son~~ prendre volontiers pour forme de philosophie dont le but peut ne sembler qu'un pélérinage de galanterie. Partout on voulut avoir les œuvres du joyeux curé; on rit bien fort avec lui; puis renchérissant encore sur sa pensée, le monde se mit à rire de tout.

On avait tort. Le règne de François I n'était pas perdu. La France était sauvée et l'Europe aussi; la diplomatie rapprochait les peuples, ainsi que le commerce et l'industrie. L'art antique et l'art du moyen âge s'étaient réconciliés, et cette alliance opérée par l'architecture dans chambord, ~~Rabelais~~ l'ouvrage de Rabelais l'avait amenée entre les littératures des deux époques. Erudit autant que gothique, il n'y avait pas ~~de di~~ un dialecte grossier de province qu'il n'eût consacré et ~~[illegible]~~ même temps qu'il asservissait la langue aux formes antiques: savant comme le plus savant il était populaire en france comme le livre qui l'a été le plus. L'érudition ne dédaignait plus le peuple; et ainsi l'union allait s'insinuant partout, même entre les chrétiens et les Turcs, l'occident et l'orient, les deux moitiés inconciliables du genre humain. Néanmoins deux ennemis étaient encore en face, deux ennemis dont ni la france, ni l'allemagne, ni l'Italie ne pouvaient amener le rapprochement. Je veux dire l'autorité et la libre examen, la vieille religion et le protestantisme. La lutte devint nécessaire. ~~On~~ dut ~~fallut~~ assister à cette terrible discussion religieuse, qui plus

120v

devait devenir discussion politique. La gravité des circonstances rassit les esprits. Il fallait cela après François I pour mettre fin à ce rire convulsif qui s'était emparé du monde sans qu'il sût trop pourquoi. Au sortir du gigantesque combat des deux opinions, la dérision rablaisienne avait cessé; les choses et les hommes avaient pour long-temps repris leur sérieux.

Arrêtons nous ici; une pose est nécessaire entre ce que nous avons vu et ce qu'il nous reste à voir. Toute la période que nous avons parcourue, n'a fait que nous représenter en petit tous les évènemens que l'histoire moderne nous produira sur une échelle bien plus grande. C'est une époque de transition; en quelque sorte, la petite pièce avant la grande. En 1300 le Dante; avant 1600 Shakespeare: Dante a représenté les trois mondes divins dans sa divine comédie; Shakespeare nous donnera les trois mondes de l'homme; Ophelie, Hamlet, Othello. La croisade a été brulée dans la personne des templiers: nous verrons monter à leur tour sur les buchers du 16e siècle les héros de la grande croisade moderne; les émancipateurs de la pensée. Nous avons signalé tour à tour et fait comparaître devant nous Philippe le Bel, Charles V, Louis XI, François I, les types du roi absolu ou législateur ou guerrier: nous reverrons plus tard tous ces caractères réunis en un seul homme, soit Henri IV, soit surtout Louis XIV. Nous avons été témoins des convulsions populaires du 14e siècl. nous avons vu Marcel essayant de réunir les communes en un faisceau, et y succombant. Cet élan de faux-dont furent punis si cruellement les flamands et les cabochiens ne nous attristera plus; mais la vraie liberté, élaborée dans les parlemens, formulée par les philosophes éclatera à nos yeux dans toute sa splendeur et dans toute la puissance de son génie. ainsi nous avons vu comme en un petit miroir magique, les évènemens gigantesques qui remplissent le 17e et le 18e siècles. L'histoire de 1300 à 1550 est comme ce bouclier d'Enée où le conquérant de Lavinium trouvait peints d'avance les triomphes du futur capitole, les guerres de Carthage, les discordes de Marius et de Sylla, la gloire de César et la conquête du genre humain.

Fin.

La Suse, capitaine de vaisseau, a été nommé membre du conseil des travaux de la marine, en remplacement de M. d'Oysonville, appelé au commandement de *la Syrène*. M. Quernel, capitaine de frégate, est nommé capitaine de vaisseau; il commandait dernièrement, par intérim, au Sénégal, et c'est lui qui a continué contre les tribus maures la guerre si malheureusement commencée par le commandant Saint-Germain.

— La Chambre des pairs sera constituée en cour de justice à la fin de septembre. Il paraît que le nombre des prévenus se montera à cent à l'ouverture des débats.

— M. Tassin qui a été pendant de longues années chargé de la confiance des princes d'Espagne, et contre lequel avait été lancé un mandat d'amener, s'est constitué prisonnier.

— M. le marquis de Bartillat, chez qui avait été faite une perquisition à l'occasion de l'affaire de M. Jauge, a reçu un mandat de comparution devant le juge d'instruction.

— Par citation directe de M. le procureur-général, M. Armand Carrel était traduit le 13 devant la Cour d'assises de la Seine, jugeant sans jurés, sous la présidence de M. Hardouin, pour nouvelle infraction du *National* de 1834, à l'arrêt de la Cour d'assises de Seine-et-Oise, du 10 août 1830, qui a interdit pendant deux années au *National* de rendre compte des débats judiciaires. M. Carrel ne s'étant pas présenté, la Cour, sur les conclusions de M. Bernard, avocat général, a donné défaut contre lui, et, pour le profit, l'a condamné à 2 mois de prison et 2,000 fr. d'amende.

— Une circulaire du ministre de l'intérieur prescrit de faire, dans tous les conseils municipaux, le tirage au sort des membres qui devront sortir. Cette opération sera publique.

— Il résulte d'un travail publié par le *Moniteur*, que le nombre total des affranchissemens prononcés dans les quatre colonies, depuis 1830, s'élève à 13,963 pour la Martinique, 5,710 pour la Guadeloupe, 818 pour la Guyane française, 771 pour Bourbon.

— Plusieurs décorations viennent d'être accordées dans l'arrondissement de Paris qui a envoyé à la Chambre M. Thiers. Ont été nommés membres de la Légion-d'Honneur: MM. Tresca, Lefebure, chefs du 3e bataillon; C..lon, chef du 1er bataillon; Leporcieux et Bienaimé, sergens du 1er bataillon.

— Le départ de M. le comte Drouet d'Erlon pour Alger doit avoir lieu à la fin d'août. La nécessité de soumettre au nouveau gouverneur l'organisation future de la régence a occasionné ce retard.

— M. de Venevelles, maréchal-de-camp, a donné sa démission du commandement du département des Vosges et de la brigade de cavalerie du camp de Saint-Omer.

— On annonce la mise en retraite de M. Delamarre, intendant militaire.

— M. le duc d'Orléans est parti le 13 pour présider à l'établissement du camp de Compiègne, dont il est le commandant en chef.

— *L'Indicateur* de Bordeaux annonce que le préfet de la Gironde a donné au maire de cette ville l'avis de l'arrivée du roi à Bordeaux le 27 ou le 28 de ce mois.

—M. de Talleyrand arrivera à Paris le 20; il y restera huit jours, puis partira pour sa terre de Touraine.

M. Dupin n'habitera pas l'hôtel de la présidence de la Chambre des députés avant la reprise de la session; mais il y recevra le jeudi.

— M. Champion, connu sous le nom de l'*homme au petit manteau bleu*, et qui fait souvent d'abondantes distributions aux pauvres sur différentes places, vient d'adresser à ses amis les ouvriers une lettre pour les engager à placer leurs économies dans les caisses d'épargne et leur faire apprécier tous les avantages de ces établissemens.

— M. Mablin, l'un des hellénistes les plus distingués, professeur de littérature grecque à l'École Normale depuis sa création, vient de mourir à Paris.

— M. le général du génie Treussart, revenant des Eaux-Bonnes, vient de mourir à Pau.

— Le savant M. Clemencin, l'un des quatre secrétaires de la Chambre des procérès, est mort à Madrid le 31 juillet.

— On lit dans *la Tribune*: «M. Thiers père est descendu rue Dauphine, n. 40, hôtel de Flandres. Les passans s'arrêtent avec curiosité devant la porte de l'hôtel, pour considérer la vieille et gothique voiture délaissée dans le fond de la cour, et qui sert à chaque voyage à transporter le père de son excellence.»

— On écrit de Berlin au *Mercure de Souabe*; «Charles X a vendu la plus grande partie de ses pierreries. Ce sont trois joailliers (un de Berlin, un de Vienne et un de Paris) qui en ont fait l'acquisition. Le marché a été conclu à Tœplitz.»

— L'empereur de Russie a accordé au capitaine Ross la décoration de Sainte-Anne (2e classe) en diamans.

— Si M. V.... a perdu quelque peu de son influence parlementaire, il a toutefois gardé le monopole des reparties fines. On lui demandait comment les électeurs de son arrondissement conservaient un choix inamovible en sa faveur. L'honorable député sourit d'un air malin: «Messieurs, répondit-il, rien n'est moins étonnant. Imaginez-vous que dans mon arrondissement il y a environ cent électeurs, que nous appelons *hommes de la montagne*, si vous voulez bien le permettre. De père en fils ces gens-là n'ont jamais su écrire qu'un mot, et ce mot est le nom de ma famille et le mien.» Voilà une singulière façon d'arriver à l'élection pour un académicien.

— Le père M......, député fait par la chambre, se trouvait à dîner chez le roi. Après avoir copieusement mangé d'un plat, l'honorable membre se reposait, mais les domestiques de service n'en continuaient pas moins de lui présenter les mets à choisir, les uns après les autres. Fatigué de cette politesse qui troublait peut-être sa digestion, le père M...... se fâcha, et dit tout haut à un laquais: «*Mon mignon*, une fois pour toutes, apprenez que je ne mange jamais que d'un plat à mon dîner. On comprend sans peine l'effet de cette burlesque apostrophe sur les augustes convives.

— Le conseil municipal de Strasbourg a déclaré à l'unanimité dans sa séance du 8 août. «Qu'au moment où l'ordonnance de dissolution de la garde nationale a été rendue, il n'existait aucun fait de nature à motiver cette mesure; qu'il est urgent de réorganiser immédiatement la garde nationale de Strasbourg, et que le gouvernement est prié de donner des ordres à cet égard.»

— Une colonie de Polonais, dirigée par MM. Czartoriski, Plater, va, sous les auspices du gouvernement, fonder, à Orléans un collége de la nature des colléges *Écossais* et *Irlandais* établis à Paris par Louis XIV, à la suite de la révolution d'Angleterre et du renvoi de Jacques II.

— Nous nous plaisons à citer le trait suivant: Le sieur Gautier, gendarme à Dozulé (Calvados), il y a quelques jours, ayant trouvé sur la grande route, en rentrant à sa résidence, un sac contenant une valeur de 6,000 francs, ce militaire ne s'est pas déboté qu'il n'ait découvert le propriétaire qui avait fait cette perte.

— On lit dans le *Journal du Havre* du 13: «Cent soixante-dix actions de mille francs viennent d'être souscrites dans le Hâvre seulement, et depuis quelques jours, pour une entreprise dont le capital doit s'élever au plus à trois cent mille francs. Cette entreprise aura pour objet le transport des voyageurs entre le Havre et Rouen; au lieu de n'effectuer le trajet du Havre à Rouen que dans le temps employé par les paquebots actuels; le nouveau bateau l'effectuera *en cinq heures*. Le trajet de retour devra se faire en sept heures au plus; et pour parvenir à ce résultat, la compagnie a jugé à propos de donner au paquebot projeté une force de 120 chevaux, avec un tirant d'eau de quatre pieds seulement.»

— Un journal a parlé des essais d'un bateau en fer à vapeur que M. Cavé a construit pour le service des passagers de Paris à Rouen. Un nouvel essai vient d'avoir lieu en présence du préfet de la Seine et de plusieurs ingénieurs de la marine et des ponts et chaussées. Ce bateau est parti pour Saint-Cloud à trois heures de l'après-midi; il a fait le trajet en 35 minutes et est remonté de Saint-Cloud à Paris en 43 minutes. Ce bateau a de longueur 115 pieds et 9 pieds de large. Il peut contenir de 75 à 80 passagers. Son tirant d'eau est de 20 pouces et la force de sa machine de 20 chevaux.

— Une cusinière, connue dans le tripot de la Bourse sous le nom de la *Folle*, a perdu 12,000 fr. sur les rentes d'Espagne.

— Un coutelier de Paris est en instance auprès de l'autorité militaire pour obtenir la fourniture générale, aux troupes de toutes armes, de rasoirs *à cinq centimes pièce*. Si la proposition du soumissionnaire était acceptée, en supposant qu'un soldat usât par an quatre de ces rasoirs, il ferait encore une économie d'un franc aussi par an; car il lui en coûte actuellement dix centimes par mois pour le *frater*.

— Le 9, des sauteurs équilibristes donnaient des représentations sur la place publique d'Argentan (Orne). Leur spectacle se composait de scènes bouffonnes et d'exercices de forces, et avait attiré une foule nombreuse. Ils avaient réservé pour la fin, comme bouquet, un coup de théâtre extraordinaire. Une roue pesante et dont le moyeu n'était qu'à demi-creusé leur servait de pièce d'artillerie. Deux des individus de la troupe, ivres, dit-on, chargèrent avec une grande quantité de poudre qu'ils bourrèrent à coups redoublés dans cette espèce de mortier. Cette roue, ainsi disposée, fut placée sur la poitrine d'une femme couchée par terre. Cette partie du spectacle avait-elle pour objet de prouver la force de cette femme Hercule, ou bien la roue agitée par la commotion, devait-elle produire quelque effet inattendu? On ne sait. Toujours est-il qu'au moment où le feu a été mis à cette sorte de pièce d'artillerie, la charge de poudre étant hors de proportion avec la force de résistance de la pièce, la roue a volé en éclats avec un fracas affreux. Soixante-deux personnes, les unes tuées sur le coup, les autres blessées plus ou moins grièvement, sont tombées à cette terrible explosion. La malheureuse sur la poitrine de laquelle reposait la roue ne présentait plus aux regards qu'un tronc ensanglanté. Sa tête était fracassée, et une moitié avait volé dans un arbre où elle était restée suspendue par les cheveux. Il est plus aisé d'imaginer que de décrire la consternation que cette scène horrible a répandue dans Argentan. La justice s'est emparée, aussitôt après l'événement, des imprudens sauteurs, qui, auteurs et premières victimes de cette terrible scène, sont blessés très dangereusement.

— On écrit d'Avesnes (Nord): «Dans un village voisin de notre ville vivait une paysanne qui depuis long-temps était soupçonnée dans l'opinion publique. L'autorité juge à propos de faire chez elle une visite domiciliaire. On découvrit dans la cheminée de sa chambre à coucher sept cadavres enfumés. Elle a avoué avoir eu onze enfans, et n'avoir laissé vivre que les quatre premiers, qu'elle a placés en différens hospices; les sept autres ont été étouffés par elle, puis placés dans la cheminée. Cette femme sera jugée aux prochaines assises.

— Le *Journal du Loiret* raconte qu'un porte-faix d'Orléans, âgé de 22 ans et fortement constitué, fut atteint d'un malaise si violent qu'on le transporta sur-le-champ à l'hôpital, où il mourut au bout de quelques minutes. L'autopsie a fait remarquer une congestion cérébrale. Le jour de la mort de cet homme, sa mère apprend qu'il a été transporté à l'hôpital, elle y court, et on lui dit brusquement que son fils est mort, elle se précipite vers le cadavre, s'écrie: *Ah! mon Dieu oui! c'est bien mon fils!* et tombe morte à l'instant même.

— Depuis le 15 jusqu'au 31 juillet, il y a eu à Madrid 5,231 décès par suite du choléra.

— On estime à plus de 2 millions les pertes de toute sorte qui sont occasionnées depuis deux mois sur la surface de la France par les nombreux orages qui l'ont traversée.

— Les réunions extraordinaires annuelles de la Société géologique de France auront lieu, cette année, à Strasbourg, du 6 au 16 septembre. Le rendez-vous est chez M. Woltz, ingénieur en chef des mines du département et membre de la société. L'époque a été déterminée de manière à ce que les personnes qui prendront part aux réunions de Strasbourg puissent encore se rendre à Stuttgard, le 18 septembre, pour assister à l'assemblée générale des naturalistes allemands.

— M. Brunel, qui est en ce moment à Rouen, a donné l'assurance que le fameux *Tunnel* va être continué; le gouvernement anglais lui a fait l'avance de sept millions pour l'achèvement de ce beau travail.

— Le conseil municipal de Verdun vient de voter 6,000 fr. pour l'érection, sur l'une de ses places, d'une statue en bronze de Chevert, qui naquit à Verdun et s'illustra par son courage et ses talens militaires.

— Le conseil municipal d'Abbeville a décidé qu'un mausolée serait élevé, dans le cimetière d'Abbeville, au poète Millevoye, qui était né dans cette ville.

— Les chaleurs intenses que nous avons éprouvées depuis deux mois se sont fait sentir sur divers points du globe, notamment aux États-Unis. A New-York, du 5 au 10 juillet, elles ont été excessives. Dans la journée du 9, un thermomètre, placé au soleil, il est vrai, marquait 41 degrés, ce qui est le maximum de la température au Sénégal; aussi l'on a compté plus de trente personnes qui sont tombées mortes dans les rues, ou qui ont expiré au bout d'une heure ou deux. La plupart avaient commis l'imprudence de boire de l'eau fraîche trop abondamment lorsqu'elle était inondée de sueur. Quantité de chevaux ont également péri; les attelages des omnibus ont particulièrement souffert. Il est assez remarquable que le jour de la plus grande chaleur ait été précisément celui où les émeutes ont commencé. En général les fortes chaleurs accablent et énervent l'homme; cependant l'histoire offre nombre d'exemples de leur simultanité avec l'explosion de mouvemens populaires marqués par un déploiement extraordinaire d'énergie et de vigueur; on citera long-temps le soleil des journées de juillet.

— On écrit d'Offenbach, 5 août, au *journal de Francfort* : «Un paysan nommé Hermann se prétend appelé par l'Esprit-Saint à prêcher la fin prochaine du monde et la conversion des pécheurs. Il ne manque pas de se donner, lui, l'envoyé de Dieu, comme un modèle, et d'accabler d'injures tout le clergé. Des milliers d'individus se pressent chaque jour autour de ce fanatique pour entendre ses prédications; les gens de campagne font jusqu'à huit heures de marche pour venir l'écouter; et ses discours ont déjà réussi à égarer quelques esprits faibles.»

— On a remarqué, dit le *Sun*, que parmi les membres actuels de la Chambre des lords, plus de soixante ont atteint leur 70e année. Le plus âgé de tous est lord Stowell, qui a maintenant 89 ans. Beaucoup de pairs se trouvent dans leur 80e et leur 85e année.

— On a fait le relevé, sur un des derniers numéros du journal de la *Bibliographie de France*, des livres dont le dépôt s'est fait durant l'espace de huit jours à la direction de la librairie. Il en résulte que l'imprimerie met au jour dans une semaine de temps, 120 ouvrages divers formant ensemble 1,092 feuilles d'impression. Le tout tiré, terme moyen, à 550 exemplaires, présente un total de 546,000 feuilles imprimées qui sont hebdomadairement livrées en pâture à la voracité du lecteur français. Maintenant faisons le même calcul pour douze mois, et nous trouverons que l'imprimerie vomit régulièrement par an 5,760 ouvrages divers composés de 32,318 volumes qui, tirés à 500 exemplaires, font 26,208,000 feuilles imprimées.

— On lit dans le *journal de la Marine* : Les femmes ont, au Canada, le privilége d'aller donner leurs votes aux élections aussi bien que les hommes. Lors des dernières élections, où le colonel Baley fut nommé à la législature, comme il y avait rivalité entre MM. Litte et Wilkinson, il n'y eut pas moins de trente-cinq dames qui se rendirent aux hustings pour déposer leurs votes en sa faveur. Ces dames étaient ou des veuves ou des demoiselles. On remarqua qu'il n'y eut qu'une femme mariée, probablement entraînée par les autres, qui vota. Cependant il arrive souvent que la femme vote d'un côté et le mari de l'autre, dans les mêmes ou dans différentes élections, suivant les droits que leur donnent leurs propriétés. Au mois de mai 1832, il y eut une contestation à l'élection de Montréal, qui dura environ un mois, et pendant laquelle il y eut 225 femmes qui votèrent. L'un des candidats était un Irlandais; il y eut 95 dames qui donnèrent leurs votes pour lui. L'autre gentleman était M. Stanley Bagg, citoyen des États-Unis, naturalisé au Canada; 104 femmes votèrent en sa faveur. Les autres 26 femmes qui s'étaient présentées ne firent pas usage de leurs droits politiques. Plusieurs dames prirent, dans cette circonstance, le parti contraire à celui qu'avaient embrassé leurs maris; ces derniers ne s'en formalisèrent pas.

— Une singulière aventure est arrivée à un épicier de Bordeaux. Cet honnête marchand, assis à onze heures du soir devant sa porte, ayant été appelé pour le service d'une pratique, s'aperçut que des passans emportaient sa chaise. Il courut après eux. Les voleurs, au nombre de sept ou huit se jetèrent sur lui et le frappèrent avec sa propre chaise. Pour surcroît de malheur, un agent de police étant survenu, le prit pour un des coupables et le conduisit au violon d'où l'infortuné marchand n'est sorti que le lendemain matin. Privé de sa chaise qu'on n'a pas retrouvée, roué de coups et emprisonné par suite d'un *quiproquo*, l'épicier disait : «Il n'est que trop vrai que les battus payent l'amende.»

— Le 29 juillet dernier les ouvriers imprimeurs ont célébré la *fête de la presse*. La veille, un fonctionnaire reçut de l'autorité qui lui est supérieure un billet écrit en caractères assez peu lisibles, dont voici la teneur : «*Arrangez-vous, je vous prie, pour que demain, un peu avant l'heure du dîner, vingt-cinq hommes armés soient mis à la disposition de M. le***, à qui j'en donne avis.*» Maintenant figurez-vous, si vous le pouvez, l'étonnement de la personne à la disposition de laquelle devaient être mis les *vingt-cinq hommes armés*, lorsque, le lendemain, à l'heure indiquée, elle reçut de la part du fonctionnaire en question, *vingt-cinq homards*, proprement enveloppés et choisis parmi les plus gros que sans doute on eût pu se procurer. Quand le premier étonnement fut passé, et ap[illegible] explication, on se décida à faire main-bass[illegible] l'envoi; il fut arrosé d'un vin généreux, [illegible] santé d'un digne personnage qui avait v[illegible] *mards* là où il y avait des *hommes armés*.

— On vient d'élever au cimetière du Pè[illegible] chaise un superbe mausolée sur la tombe de M. [illegible] dat, ancien charcutier, qui a donné son nom [illegible] galerie Véro-Dodat. L'auteur du monument a fait sculpter au-dessous de la corniche un superbe chapelet de cervelas.

— La 3e livraison de l'*Histoire de la réforme, de la ligue et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, vient de paraître; elle embrasse la période si dramatique qui s'écoule depuis les barricades (1588) jusqu'à l'entrée de Henri IV à Paris (1594); c'est-à-dire l'époque de toute la force et de l'énergie du gouvernement municipal, la fédération des cités, la ligue populaire du seizième siècle. Ces deux volumes, riches par l'immensité et la nouveauté des pièces, contiennent la correspondance inédite de Marie Stuart et de Philippe II; la correspondance du roi d'Espagne avec le duc de Guise sur les états de Blois, les projets de la famille de Lorraine non publiés, et puis le récit dramatique de la mort du chef de l'illustre maison catholique, par un témoin oculaire; le mouvement municipal de Paris d'après les registres de l'Hôtel-de-Ville, les correspondances de province à province, les chansons, caricatures, lamentations de l'époque, la mort de Henri III, les gravures de Jacques Clément, les poésies en son honneur, la correspondance de Philippe II avec ses ambassadeurs sur tous ces événemens, inédite et tirée des archives de Simancas; l'élection de Charles X (le cardinal de Bourbon), médailles de ce règne, monumens qui en restent; rapports diplomatiques de Henri IV avec l'Allemagne, les nouveaux états-généraux de Hollande, Venise, le sultan, la Suisse, Genève et l'Angleterre; pièces inédites sur les conférences de Surêne, la conversion de Henri IV et ses rapports avec le parti calviniste et tiers-parti; dépêches des ambassadeurs d'Espagne sur l'entrée de Henri IV à Paris, les plus curieux monumens de cette époque. Les 7e et 8e volumes, qui compléteront l'ouvrage, traiteront des administrations de Henri IV, de ses rapports à l'étranger, la vie de cour, état des partis; politique, littérature, diplomatie, philosophie; biographie et bibliographie de la réforme et du catholicisme.

Le Rédacteur en chef, DARTHENAY.

PARIS. — Imprimerie et Fonderie de RIGNOUX et Cie, rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.